RB249213

Presented to the

LIBRARIES *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Patricia Procter

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/explorationdelar00peti

EXPLORATION DE LA RÉGION

DU

GRAND LAC DES OURS

Rivière des Peaux-de-Lièvre et Roche-aux-Aigles, (page 7).

EXPLORATION DE LA RÉGION

DU

GRAND LAC DES OURS

(Fin des Quinze ans sous le Cercle Polaire)

PAR

Émile PETITOT

ANCIEN MISSIONNAIRE ARCTIQUE,
LAURÉAT DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES ET DE PARIS,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE MARSEILLE
ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Ouvrage accompagné de gravures et de deux cartes dessinées par l'auteur

---

« *In fines orbis terræ verba eorum.* »
(Psalm. XVIII.)

PARIS
TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
33, RUE DU CHERCHE-MIDI, 33

1893

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

A mon ami,

Monsieur l'abbé XAVIER BRIVE,

Curé de la paroisse Saint-François-d'Assise,

à Marseille,

ce volume est respectueusement dédié

par l'auteur reconnaissant.

ERRATA

Pages :	lignes :	au lieu de :	lisez :
71	16	verroux	verrous
82	19	désenchantement	désenchantements
101	30	bannis	bannie
109	10	rire	ire
170	11	. Il abandonne	s'Il abandonne
194	23	où pot-bouille	au pot-bouille
218	25	*Nni-h^{r}achié*	*Nni-k^{r}achié*
330	30	patronimique	patronymique
354	11	la is	lacis
354	13	emp eintes	empreintes
363	29	jeaune	jaune
409	9	gran	grand

INTRODUCTION

J'ai l'honneur d'offrir au public, qui a si favorablement accueilli mes quatre précédents volumes de voyages, découvertes, missions et aventures dans l'extrême nord de l'Amérique, ce cinquième ouvrage qui clot la série de mes *Quinze ans sous le Cercle polaire arctique* (1), laquelle comprend aussi mes expéditions d'hiver et d'été *chez les grands Esquimaux* (2) des bouches de l'Anderson et du Mackenzie, ainsi que ma tentative d'exploration de l'Alaska, en 1870.

J'ai affecté le présent volume aux récits condensés de huit voyages et d'autant de séjours de trois à six mois chacun, que j'ai faits au *Grand Lac des Ours*, entre les années 1866 et 1879. J'ai eu l'honneur d'être le premier Français et le premier missionnaire qui ait visité, parcouru, exploré et habité cette Caspienne arctique, ainsi que la région désolée qui l'entoure. J'ai acquis, de droit, la découverte de tous les grands lacs, cours d'eau, steppes et

(1) Paris, 1889. E. Dentu, éditeur, 3, place de Valois, 3 fr. 50.

(2) Paris, 1887. E. Plon Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, 4 fr.

montagnes que j'ai visités le premier et dont j'ai fait le relevé sur ma carte, à l'aide de quelques points de repère scientifiquement obtenus par l'expédition arctique de 1825-27, que dirigea l'immortel sir John Franklin, de la marine anglaise.

Soit que la délinéation des rivages du Grand Lac des Ours ait été altérée et modifiée, à quarante ans d'intervalle, par l'action corrosive des eaux et d'un froid excessif, par les failles de terrain, les alternances de gel et de dégel, et surtout par les érosions causées par les glaces flottantes ; soit que le tracé en ait été exécuté trop superficiellement par des officiers habitués aux grandes lignes des cartes marines de cette époque, la topographie de la région qui entoure ce vaste bassin d'eau douce est tout à fait nulle, et l'hydrographie du lac lui-même laisse beaucoup à désirer quant aux formes et aux détails de ses immenses baies.

Mais j'ai constaté si souvent ailleurs de notables et nombreuses transformations dans le lit des cours d'eau, la forme des rivages, le delta des fleuves, l'envasement des détroits et de chenaux jusqu'alors navigables, la formation ou la disparition d'îles de gravier ou de limon, que je m'empresse de mettre sur le compte de

ces changements naturels la plupart des inexactitudes que j'ai constatées sur la carte anglaise du Grand Lac des Ours, dressée en 1825-26, par le lieutenant de vaisseau Kendall.

On comprend toutefois que, quelque savante qu'ait été l'exploration de Kendall et de son compagnon, le Dr John Richardson, elle n'a pu tout découvrir ni relever en une seule saison. Voilà ce qui explique pourquoi la carte que j'ai dressée au cours de huit voyages successifs place des îles de roche, des promontoires élevés, de larges cours d'eau et même des montagnes aux mêmes points où la carte de ces officiers de Franklin n'offre que des blancs.

J'ai parcouru en tous sens les baies Smith et Keith, la portion médiane de la baie Dease et l'extrémité occidentale de celle de Mac-Vicar. Quant à l'Est du Grand Lac des Ours, je n'ai pu le visiter ; mais, comme la carte de Kendall laisse également en blanc cette partie orientale du grand bassin arctique, j'ai rempli ce vide au moyen du tracé que m'en fournirent, pour le compléter, des Indiens nés sur les lieux et qui y chassent chaque été. Les *Dènè* sont très ferrés sur la géographie de leur pays.

Afin que les lecteurs sérieux puissent se rendre compte de la somme de données nouvelles

que mes voyages et mes séjours prolongés au Grand Lac des Ours ont acquis à la science géographique, j'ai joint à ma carte une réduction de celle de l'Expédition anglaise de 1825. La comparaison qu'ils pourront faire de ces deux documents sera plus éloquente que de longs parallèles écrits, pour la confirmation de mon exposé.

D'ailleurs, je dois ajouter que, depuis la publication de ma carte par la Société de Géographie de Paris, en 1875, plusieurs géographes se sont empressés de l'adopter et d'en enrichir leur atlas, entres autre MM. Justus Perthes, Vivien de Saint-Martin, le colonel Niox et les cartographes d'Ottawa.

Si je m'étais borné à parler géographie, je ne crois pas que mon livre eût beaucoup intéressé les lecteurs français, quel que soit l'engouement qui prévale pour cette science. C'est pourquoi je me suis surtout appliqué à mettre en relief les épisodes capables de dépeindre les mœurs et le caractère des habitants du Grand Lac des Ours, sans descendre jamais à la sécheresse d'une monographie. Les scènes de camps indiens, les réceptions, chasses, cérémonies ethniques, jeux, danses et funérailles, les coutumes et superstitions que j'y ai relatés, sont

des événements vécus, dont j'ai été le témoin, et non des incidents imaginaires.

Ce que l'on ne trouvera pas dans ces pages, c'est cette succession non interrompue d'épisodes dramatiques et terribles que les romanciers de voyages essaient de donner au public comme l'expression de la vérité. On a dit que j'ai accumulé dans ce volume assez de faits émouvants, de scènes d'infanticides atroces, d'abandon et de cannibalisme, pour en composer cinq autres dans le goût des ouvrages de Gustave Aymard et de tels autres romanciers de sauvageries, si j'avais su écrire.

Mais les critiques qui se sont permis ces remarques ont oublié que je suis un voyageur missionnaire qui raconte, et non un faiseur de romans qui imagine. Ennemi de la fiction par goût et par nature, je lui ai toujours préféré l'histoire.

Quant aux insinuations plus malveillantes qui tentent de me dépriver de mes travaux, de mes voyages et même — qui le croirait ? — de mon identité, je ne dois que leur opposer le mépris le plus absolu. Je possède par devers moi assez de documents pour répondre à ces envieux, et mes récits défient toute enquête.

J'ai exécuté moi-même, et d'après nature, les dessins inédits qui accompagnent cet ouvrage et d'autres encore, ou bien j'en ai fourni des croquis authentiques. Mon œuvre peut être imparfaite, je n'ai pas la fatuité de prétendre à la perfection ; mais du moins elle ne s'est jamais inspirée d'une pensée ni d'une plume étrangères. Il m'est arrivé, au contraire, une cinquantaine de fois, de reconnaître les bons offices, l'affection fraternelle ou l'amitié de mes supérieurs d'alors, de mes confrères dans l'apostolat, ou des officiers de l'Honorable Compagnie des fourreurs de la baie d'Hudson, par le don d'un crayon, d'une peinture ou d'une carte, qui furent toujours acceptés avec autant de joie et d'indulgence, qu'exécutés avec gratitude et plaisir.

Je fais des vœux, maintenant, pour que le volume qui termine mes opérations de voyageur et de missionnaire sous le Cercle arctique, ait autant de succès que ceux qui l'ont précédé. Si jamais il parvient sur les bords du Grand Lac des Ours, j'ai la ferme assurance qu'il n'y sera pas démenti.

Du presbytère de Mareuil-lès-Meaux (S.-et-M.),
le 9 juin 1893.

EMILE PETITOT, p^tre^ curé,
Ancien missionnaire arctique.

EXPLORATION

DE LA RÉGION

DU GRAND LAC DES OURS

CHAPITRE PREMIER.

Exploration de la rivière des Peaux-de-Lièvre.

Reconstruction du fort Franklin.— Départ pour le Grand Lac des Ours. — La Roche-aux-Aigles. — La Peau-de-Lievre et ses dangers. — Le Siege de la vie. — Capture d'un ours noir. — Danse de l'ours. — Le Glacier-fondant et la montagne *Ti-della*. — Camp du chef Le Brûlé. — Coutume judaïque. — Traversée du lac de l'Eau renaissante. — Mon premier exploit de Pathfinder. — Chasse au renne. — Lac du Grand-Vent, source de la Peau-de-Lievre. — Arrivée au Grand Lac des Ours.

Du fort Good-Hope ou Bonne-Espérance, que j'habitais en 1866, on compte généralement 330 milles anglais ou 531 kilomètres, jusqu'à l'ancien fort de la Compagnie du Nord-Ouest, que le célèbre navigateur Franklin reconstruisit, en 1825, sur les bords du Grand Lac des Ours, pour y passer l'hiver, lors de sa seconde Expédition par terre à la recherche du fameux passage au Nord-Ouest.

Cela fait près de 133 lieues françaises.

Pour corriger cette évaluation de toute

cause d'erreur, vu qu'elle n'est pas le résultat d'un calcul astronomique, mais une simple estime approximative, je n'en admets que 110, et je ne crois pas être au-dessus de la vérité (1).

Depuis que l'Expédition de sir John Franklin avait quitté le lac des Ours, en 1827, le fort avait été abandonné, puis brûlé pièce par pièce par les Indiens et par les pêcheurs de harengs, que la Compagnie de la Baie d'Hudson y envoyait chaque automne. Ce fut dans la cabane d'un de ces pêcheurs que le lieutenant Hooper, de l'Expédition Pullen, passa l'hiver de 1849-50.

En 1863, sur la demande d'un petit noyau de Flancs-de-Chien et de Peaux-de-Lièvre, dont le territoire de chasse se trouvait situé sur les bords du Grand Lac des Ours, la Compagnie de la Baie d'Hudson délégua un Savanois chrétien et civilisé, nommé John Hope, pour reconstruire une seconde fois le fort Franklin, sous le nom de fort Norman; parce qu'il avait été décidé dans le conseil de la Compagnie que ce poste de troque, qui jusqu'alors avait été situé sur différents points du fleuve Mackenzie, serait transféré au Grand Lac des Ours.

(1) Le mille anglais est de 1609 mètres, tandis que le mille marin ou géographique en mesure 1852. En faisant mon calcul sur la belle carte de Brué, je trouve, à vol d'oiseau, 5 degrés de longitude dans l'Est, entre Good-Hope et la baie Smith, du Grand Lac des Ours; et un degré et demi de latitude dans le Sud, de la baie Smith à la baie Keith, où se trouvait le fort Franklin; ce qui donne en tout 210 milles géographiques ou 389 kilomètres, soit 97 lieues françaises. En y ajoutant 13 lieues pour les sinuosités de la route, je suis certainement au-dessous de la réalité.

Dès l'année suivante, son *post-master* ordinaire, M. Nichol Taylor, allait y fixer ses pénates inconstants.

Descendu moi-même au fort Good-Hope pendant l'automne de cette même année, 1864, j'avais conçu le projet de visiter les Indiens qui devaient approvisionner le nouveau comptoir, et d'explorer en même temps les alentours du Grand Lac des Ours. A cette fin, je devais remonter jusqu'à sa source la rivière des Peaux-de-Lièvre, que les Indiens me disaient voisine du Grand Lac. Il me fallait des guides. un traîneau, des chiens de trait et des provisions pour une quinzaine de jours de marche. C'était une véritable expédition arctique. Plusieurs voyages encore plus pressants et attrayants, que j'entrepris chez les Dindjié, les Bâtards-Loucheux et les Esquimaux (1), m'obligèrent à la remettre au printemps de 1866. A cette époque, l'abandon du fort Anderson, en m'obligeant d'orienter ma voile vers un autre point de l'horizon, me permit de mettre le cap sur le Grand Lac des Ours, que jamais Français ni missionnaire d'aucune dénomination n'avaient encore vu ni foulé.

J'y retournai en 1867, 68, 69, 71, 72, 77 et 78. J'y fis même deux voyages en 1867. Je partais ordinairement à pied et à la raquette, au com-

(1) Voyez mes deux volumes intitulés : *Quinze ans sous le Cercle polaire*, Paris, 1889, E. Dentu, 3, Place de Valois ; et *Chez les Grands Esquimaux*, Paris, 1887, E. Plon, Nourrit et Cie, 10, Rue Garancière.

mencement du mois de mars, chargé du courrier du Nord que me confiait l'officier en charge du fort Good-Hope; et je ne revenais dans ma résidence à ce dernier poste qu'à la mi-juin, en canot d'écorce et par le fleuve Mackenzie, alors rouvert à la navigation. En 1869, je me rendis au Grand Lac des Ours dès le mois de décembre et y passai six mois seul avec un serviteur peau-de-lièvre.

Mais en 1866, il n'y avait point encore, au fort Bonne-Espérance, de guides capables de me conduire à travers cette région lointaine et nouvelle pour moi. Les Peaux-de-Lièvre qui fréquentaient Good-Hope ne franchissaient jamais la ligne de faîte qui sépare les eaux tributaires du Mackenzie d'avec le Lac des Ours. Ils savaient seulement que le plus court chemin, pour atteindre cette mer d'eau douce, était de remonter la rivière des Peaux-de-Lièvre, dans le haut de laquelle jamais Blanc n'avait pénétré. A en croire sir John Richardson, ce cours d'eau sortait même du Grand Lac des Ours, aussi bien que le fleuve Anderson, la rivière du lac la Martre et la déverse du lac des Ours dans le Mackenzie; ce qui donnait quatre déversoirs à cette mer d'eau douce.

Cette théorie était trop absurde pour être vraie. Mes voyages devaient lui donner un complet démenti en ne reconnaissant à ce grand lac qu'un seul et unique débouché; ce qui est beaucoup plus conforme aux lois de l'hydrostatique.

Mais j'avais appris, par les officiers de la Compagnie d'Hudson, que les Gens-du-Poil ou Peaux-de-Lièvre du lac des Ours avaient ouvert à la sape un sentier neuf, entre la baie Smith, que je devais atteindre par la Peau-de-Lièvre, et la baie Keith, sur les bords de laquelle était situé le nouveau fort Norman.

Sur ces données, à la vérité un peu vagues, je n'avais pas hésité à me mettre en route avec deux Indiens encore plus jeunes et plus inexpérimentés que moi. Ni l'un ni l'autre n'ayant vu ces parages, je comptais beaucoup plus sur ma boussole que sur leur savoir. J'avais alors 26 ans.

Mon premier serviteur, Hyacinthe *Dzan-You*, le Linge souillé, était marié et servait la mission depuis deux ans. Il remplissait les fonctions de guide, en ce sens qu'il marchait ou courait devant les chiens pour leur tracer le chemin. Je le suivais immédiatement, chaussé comme lui de raquettes de voyage. Il n'était jamais allé au Grand Lac des Ours.

Mon second domestique, Arsène *Bêh-foulé*, le Traîneau vide, était un Kha-tchô-gottinè de l'intérieur, aux gages du fort Good-Hope, où l'on me l'avait cédé pour trois mois, à raison de 25 francs par mois, nourriture et logement non compris. C'était une bonne pâte d'homme, doux, dévoué à toute épreuve, cordial et foncièrement moral et honnête. Mais il ne connaissait pas plus le Lac des Ours que son compagnon.

Arrivé au fort Norman, je devais renvoyer

à Good-Hope Hyacinthe avec mon traîneau à chiens, et garder Arsène avec moi jusqu'au mois de juin.

Nous partîmes le 4 mars, traversâmes les lacs des Brochets, des Poissons-bleus, Allongé et de la Cache-à-viande, en cotoyant le plateau des Bœufs-musqués, *Yakkray-dié*, au pied duquel nous passâmes la première nuit. La neige était très épaisse, et, comme il n'avait pas venté de longtemps, les arbres en étaient chargés; mais cette partie de la route était connue de mes serviteurs.

Le 5 mars, je débouquai sur la Rivière des Peaux-de-Lièvre, un peu plus haut que l'affluent des Poissons-bleus, *Ttaé-nilinè*, jusqu'où j'étais allé par deux fois en reconnaissance, pendant l'été de 1865. A cause de l'élévation de ses berges, la Peau-de-Lièvre est toujours couverte d'une neige dense et molle, excepté lorsque l'eau en inonde la glace, ou lorsque des vents violents en ont tassé la surface. Nous en remontâmes le cours entre des rivages bordés de sapins touffus. Sa largeur n'excède pas celle de la Seine en aval de Saint-Germain-en-Laye; mais elle est encaissée, moins tortueuse et beaucoup plus plate. D'ailleurs, je dois m'empresser de dire que ce cours d'eau n'est pas même navigable en pirogue, à cause des blocs qui en parsèment le thalweg et des nappes ou des cascades qui le coupent fréquemment. Les Peaux-de-Lièvre, qui, chaque printemps, se rendent au fort Good-Hope par son intermé-

diaire, trouvent beaucoup plus sûr et plus commode d'en descendre le courant sur des radeaux, qu'ils abandonnent ensuite en débouquant dans le Mackenzie.

A son embouchure, la rivière des Peaux-de-Lièvre n'a pas moins de 700 mètres de large. Sa direction générale est de l'Est à l'Ouest.

Nous campâmes, cette seconde nuit, sur la rive droite, par une température de 32° centigrades. Jusqu'ici mes deux serviteurs se trouvant entièrement en pays connu et tout à fait chez eux, m'avaient guidé et conduit avec assurance et sans hésitation.

Le 6, nous allâmes déjeuner sur un îlot situé au pied de la Roche-aux-Aigles, falaise de calcaire ocreux, haute de 450 à 500 pieds et dont le précipice tombe à pic dans la rivière, sur la rive droite, à deux milles en amont du déversoir du beau et grand lac des Loches ou Lac-à-Jacques.

Cette roche sauvage et pittoresque est l'éperon occidental d'une série de falaises qui resserrent la Peau-de-Lièvre, à sa rencontre avec une chaîne de Montagnes également rougeâtres, qui vient du sud, les *Kfwè-tchô-détellé* ou Grands-Rochers-rouges.

La Roche-aux-Aigles, *Fwaè-Kfwè*, est la limite extrême des plus longs voyages à la viande, qu'entreprennent les *Voyageurs* du fort Good-Hope, dans cette direction. Au-delà de ce point de repère, dont l'encolure se remarque de très loin par-dessus la forêt de

conifères, mes deux compagnons allaient se trouver en pays nouveau et inconnu, tout aussi bien que moi. La seule supériorité qu'ils pouvaient dès lors avoir sur moi consistait donc dans cet instinct du sauvage qui est le résultat de la vie des bois, de la solitude et des marches fréquentes en pays inconnus. Cet instinct je l'acquis, à la vérité, mais je ne le possédais pas encore.

Du fort Good-Hope à la rivière des Peaux-de-Lièvre, je m'étais dirigé vers le Nord-Est. En remontant ce cours d'eau, j'obliquai dans l'Est-Sud-Est, puis ensuite vers le Nord-Est; mais la direction générale de notre marche était en plein Est. Dépourvu des moyens de prendre le point, je me rendais compte de la distance que nous parcourions chaque jour par la différence du temps réel que me donnait le soleil, avec le temps moyen qu'indiquait ma montre. Je savais que la différence horaire d'un méridien à un autre est de 3' 7" en avance, quand on se dirige vers l'orient, et en retard, quand on marche vers le couchant. Je savais aussi que le degré de longitude, qui, à l'équateur est égal à un degré de latitude, c'est-à-dire qu'il mesure 60 milles géographiques, soit 111 kilomètres 120 mètres ou 20 lieues marines, n'est plus, sous le Cercle polaire, que de 21 milles géographiques, soit de 38 kilomètres 892 mètres, ou 7 lieues marines; ce qui fait 9 lieues kilométriques et un quart.

Il est donc d'autant plus facile d'évaluer la

longitude d'un point quelconque, que l'on voyage plus près des pôles. Ainsi on peut se rendre compte de la longitude où l'on se trouve, à la latitude de Good-Hope, en comparant l'heure à laquelle le soleil se lève en ce lieu avec celle que l'astre accusait au point de départ. Et même, sans plus tenir compte de la différence horaire, il suffit d'évaluer le temps que l'on met à franchir une lieue géographique, et d'établir ensuite une moyenne proportionnelle pour le restant de la journée de marche. Mais il faut, à cette fin, connaître la latitude et la longitude du point de départ. Or ces calculs m'étaient fournis par la carte de Franklin, de 1825, et par celle beaucoup plus récente d'Arrowsmith : latitude nord 66° 20' ; longitude 130° 51' à l'ouest de Paris. Comme nous approchions de l'équinoxe du printemps, je réglais donc ma montre au soleil levant, et, me mettant en marche vers l'Est, aussitôt que j'observais une différence de 3 minutes 7 secondes entre le lever de l'astre et l'heure indiquée par ma montre, je jugeais que j'avais franchi un degré géographique, c'est-à-dire 38 kilomètres 892 mètres.

On me dit, à Paris, en 1875, que ma méthode n'était pas scientifique. On ne peut cependant nier qu'elle ne soit correcte et exacte, eu égard à la facilité que j'avais, à une telle latitude, de franchir et au-delà, en un seul jour, un degré géographique n'ayant plus que 7 lieues marines.

Quant à la différence horaire entre Paris et le fort Good-Hope, elle est de 4 heures et 9 minutes en retard, pour ce dernier point.

La Roche-aux-Aigles est l'extrémité méridionale de la Terre-haute ou *Ti-gotchô*. Le courant de la Peau-de-Lièvre y est si rapide qu'il n'y gèle que dans les hivers rigoureux. Nous devions bientôt en faire l'expérience à nos dépens. Il y atteint une vitesse de 12 à 15 nœuds à l'heure. Le bruit que fait le gravier au fond de l'eau, en roulant sous la poussée des flots, est tellement fort, qu'il produit l'effet du susurrement d'une chaudière en ébullition. J'avais déjà remarqué ce bruit dans le Mackenzie, au fort appelé le Castor-qui-déboule.

Après le déjeuner, nous reprîmes notre marche, lorsque, étant parvenus à moins de deux kilomètres de la Roche-aux-Aigles, la glace avec son revêtement épais de neige céda tout à coup sous les pieds de Dzan-You, et précipita le jeune homme dans la rivière. Par bonheur, une de ses raquettes demeura accrochée à la portion de la glace qui n'avait pas fléchi ; de sorte que, au lieu de plonger perpendiculairement, l'Indien tomba en avant, défonça la glace du poids de son corps et ne s'engloutit que jusqu'aux aisselles.

J'allais m'élancer au secours de mon pauvre serviteur, lorsqu'il me cria de n'en rien faire, de crainte que nous ne fussions noyés tous les deux. Alors, avec une légèreté et un sang-froid remarquables, il étendit les bras autant qu'il

put, allongea celle de ses jambes qui était demeurée suspendue, et la fixa sur la glace stationnaire. Il y plaça doucement l'autre, toute dégouttante d'eau, se roula sur lui-même comme un tonneau, en occupant le plus de superficie possible; puis ils se mit à ramper vers le rivage, qu'il atteignit sain et sauf.

Bèh-foulé et moi nous y étions déjà rendus, et je m'empressai de délacer mon traîneau pour en tirer des couvertures dont j'enveloppai Hyacinthe, pendant que le premier se hâtait d'allumer un grand feu, tout en riant aux éclats de la mésaventure de son compagnon.

Nonobstant la promptitude que nous mîmes dans ces secours, le guide aurait pu se geler à mort si la température, qui avait été très froide à notre départ, ne s'était radoucie un peu avant midi. Cet accident, qui aurait pu si facilement occasionner un malheur, nous obligea à bivouaquer en ce lieu.

Le 7 mars, nous commençâmes à distinguer au loin, sur la rive gauche, la chaîne aride et anguleuse des Grands-Rochers rouges ou dénudés. Leurs arêtes précipiteuses, leur effrayante stérilité et l'éclat des neiges qui les couvrent, présentent l'image de la désolation. Cependant, cette chaîne, qui relie les Montagnes-Rocheuses du rapide Sans-Sault aux montagnes Ti-della, que nous devions bientôt traverser, surmonte un haut plateau bien boisé que l'incendie à respecté jusqu'ici et qui est si riche en rennes, caribous, orignaux, ainsi qu'en

animaux à fourrures, que les Peaux-de-Lièvre l'ont nommé avec justesse *Ékodi-Étaè*, le Siège de la Vie. En 1869, les chasseurs du fort Good-Hope, ne trouvant pas de rennes à proximité de ce poste, s'étaient enfoncés jusque dans les forêts épaisses et accidentées de cette région. Je profitai de leur sentier, et, au lieu de suivre les méandres de la rivière des Peaux-de-Lièvre, je traversai le Siège de la Vie jusqu'à l'endroit où la chaîne des Rochers-Rouges se soude à Ti-della, sur les bords dudit cours d'eau.

Le lit de la Peau-de-Lièvre se ressent du voisinage de ces montagnes. C'est une large et aride ravine, un cañon dont la profondeur varie entre 150 et 400 pieds, aux pentes abruptes, souvent presque verticales et toujours disposées en *takokràlè* ou terrasses naturelles, qui présentent une régularité telle qu'on les croirait l'œuvre d'une population de géants. Ces assises de granit sont à peu près stériles. Deux autres cours d'eau aussi profondément encaissés se jettent dans la rivière des Peaux-de-Lièvre, l'*Ékodi-étaé-nilinè*, sur la rive gauche, et la *Nnè-yé-inlinè* ou rivière Souterraine, sur la rive droite.

Ce dernier cours d'eau prend sa source dans le nord. Il sort à gros bouillons d'une assise de rochers; mais pendant douze ou quinze lieues il serpente dans le sein de la terre; car il est formé par le trop plein du lac du Siphon, *Nnè-yé-inlinè-trouè,* qui s'engouffre en tour-

noyant sous la montagne *Bedzi-ajyoué*, et ne reparaît plus qu'à l'endroit dont je viens de parler.

Toute cette contrée, que j'ai parcourue en 1869 et en 1872, est riche en rivières souterraines aussi bien qu'en lacs desséchés, dont on aperçoit les gouffres par lesquels leurs eaux se sont perdues.

Je campai au confluent de la rivière Souterraine. Mes jeunes gens y firent la découverte de la bauge d'un ours noir, dans un fourré rocailleux. Ils l'ouvrirent et la dégagèrent à coups de hache, et en tuèrent à bout portant le locataire, gourd et encore assoupi, bien que le froid n'excédât pas 20° sous zéro. Nous eûmes donc de la viande fraîche plus que n'en pouvaient traîner mes chiens, déjà suffisamment chargés. Dans la matinée, nous avions ramassé sur la rivière les membres d'un renne gras que des loups en ripaille y avaient abandonnés, et dont nous régalâmes nos chiens au bivouac. L'ours nous fournit un repas copieux sinon délicat; car, pour être bonne, cette viande, très grasse et naturellement dure, a besoin de cuire longtemps, ce que nous ne pouvions nous permettre dans un campement de voyage transitoire.

Mes compagnons voulurent m'y donner le spectacle de *la danse de l'Ours*, cérémonie superstitieuse que ces Danites arctiques accomplissent, paraît-il, chaque fois qu'ils ont tué un de ces plantigrades sans être accompagnés

par des Européens. Ils eurent le soin de m'avertir que, dans la présente occasion, ils n'étaient pas mus par le même sentiment, mais seulement par le désir de m'être agréables en m'instruisant d'une coutume de leurs ancêtres.

A cette fin, ils placèrent une pierre plate sur les charbons ardents de notre foyer, et sur cette pierre une des rotules de l'ours. Puis ils se mirent à danser autour du feu en se frappant la fesse droite avec une des pattes de l'animal. Ils vociféraient en même temps :

— *Mèni n'ayétri ? Mèni n'ayétri ? Éhiyanhè éhiyanhè !* Qui t'a arraché de ta bauge ? Tra la la la ! »

Alors la rotule, chauffée et commençant à griller et à se racornir, siffla, se mit à geindre, puis à se mouvoir par un mouvement de va et vient, comme un vase placé sur un poêle rouge et sous le fond duquel quelques gouttes d'eau auraient coulé. C'était l'effet naturel de l'évaporation de la graisse ou du périoste qui avaient fondu, ou bien celui de la contraction des tendons humides. Mais mes gens, mis en belle humeur par ce phénomène naturel dont ils ignoraient la cause et qu'ils attribuaient à la puissance de l'ours, s'écrièrent avec ravissement :

— « Vois-tu, Père, vois-tu comme l'ours se « fâche ? Il est irrité de ce chant qui lui donne « le change sur les auteurs de sa mort ».

Et ils continuèrent leur danse de plus belle, en se frappant le derrière avec la patte de l'ours. Ils ne purent m'expliquer si cette per-

cussion de la fesse est un signe de deuil ou d'allégresse. Les Tupis, au Brésil et les Abénaquis, dans la Nouvelle-France, avaient aussi une danse dans laquelle les hommes se frappaient la fesse droite, et je crois que c'était une danse funèbre. Mes aimables lecteurs savent ce que j'ai dit ailleurs de la percussion de la cuisse ou de la fesse, chez les Esquimaux, les Kanaks de la Nouvelle-Calédonie et de l'Australie, et les nègres Londas (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que, chez les Hébreux, elle était un signe de deuil et de douleur aussi bien que d'étonnement et d'admiration, témoin ce passage de Jérémie :

— « Après que Tu m'eus converti, j'ai fait « pénitence, et.... *j'ai frappé ma cuisse*, dans « ma honte et ma confusion » (2).

Il me paraît donc que mes Peaux-de- Lièvre croyaient, par cette cérémonie funèbre, donner le change au génie de l'ours, *sas*, *sah*, afin qu'il ne pût se venger de ses meurtriers ni même parvenir à les reconnaître plus tard.

Il est si difficile de détacher promptement et tout à fait les meilleurs néophytes de ces pratiques puériles et déraisonnables, que je m'attirai la mauvaise humeur et les sarcasmes de mes jeunes serviteurs, dans cette occasion, en leur expliquant le grouillement de la rotule

(1) D. et Ch. Livingstone. *Exploration dans l'Afrique australe*. Paris, 1869. L. Hachette et Cie, p. 144. —

(2) Jeremias. Cap. XXXI, V. 9.

sur la pierre brûlante. Ils voulaient que je crusse à un prestige de la jonglerie, de même qu'eux croyaient, disaient-ils, aux miracles relatés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

— « Comment ! Tu penses donc que nous ne « sommes pas capables d'en faire autant que « les Blancs, et d'aussi merveilleux ? *Ékou « sou !* Avec çà ! »

Il est étrange de voir les Ostiaks, peuple finnois, se livrer à la même danse de l'ours et à peu près de la même manière que les Dènè Peaux-de-Lièvre. Voici ce qu'en raconte le géographe Malte-Brun : Après avoir écorché l'animal, ils lui coupent la tête qu'ils suspendent à un arbre avec la peau ; puis ils tournent autour en cérémonie, simulant une grande douleur et faisant à l'ours des excuses en chantant :

— « Qui t'a ôté la vie ? Ce sont les Russes.

— « Qui t'a coupé la tête ? La hache d'un Russe.

— « Qui t'a ouvert le ventre ? Le couteau d'un « Russe. Nous t'en demandons pardon pour « lui ». Pratique extravagante, continue le célèbre géographe, et entièrement fondée sur une crainte servile du génie de l'animal.

Ce n'est peut-être pas le seul rapport que les Danites arctiques présentent avec les peuples de race finnoise. Mes bons lecteurs ont pu le constater déjà par les analogies de vocabulaire que j'ai mises sous leurs yeux dans mes volumes

précédents. Mais il existe entre ces divers peuples d'autres rapports d'un caractère purement ethnique. Ainsi, chez les uns et les autres, les femmes n'ont pas le droit de manger de la viande d'ours. Les uns et les autres vécurent sous la domination d'un peuple qui les avait asservis ; à savoir : les Ostiaks, sous le joug des Tartares ; les Danites sous celui de la nation des Femmes, des Hommes-Chiens et des Têtes-Pelées, quels qu'aient été ces peuples légendaires.

Les uns et les autres comparent les affluents des grands cours d'eau aux doigts de la main, et donnent aux montagnes rocailleuses le nom de Pierres. En ostiaque, ce mot est *kew* et *kévi*. C'est le nom de l'Oural (1). En danite peau-de-lièvre, il se dit : *kfwè* et c'est celui des Montagnes-Rocheuses.

Enfin les uns et les autres sont probes, honnêtes, peu adonnés au libertinage, et haïssent la nudité. Ils mangent tous occasionnellement des viandes crues, vivent de chasse et de pêche, et se servent de traîneaux à chiens.

Plus haut que l'embouchure de la rivière Souterraine et sur la rive droite de la Peau-de-lièvre, je traversai un grand steppe de lichen appelé *Ttsèlè-ttsoghè* ou steppe des Broussailles. Nous y rencontrâmes un troupeau de rennes au pacage, auquel Dzan-You donna la chasse, mais sans succès. D'ailleurs, il était bien inu-

(1) *Revue de philologie et d'ethnographie*. Paris, 1875 .pp. 114—118.

tile que nous perdissions le temps à les poursuivre, puisque nous n'aurions pu nous charger de la viande que mes jeunes gens se seraient procurée dans cet exercice.

Nous campâmes sur la rive gauche, en face du confluent de la rivière *Kounkfwè-kotsatè*, Celle par laquelle on se dirige vers le nord. Nous y trouvâmes une variété de sapins assez rare dans le pays. Ils sont très élancés, droits comme des flèches, ont un tronc lisse et dégarni de branches, excepté à la hauteur de douze pieds.

Le lendemain, sixième jour de notre voyage, nous abandonnâmes la rivière des Peaux-de-Lièvre, qui, à partir de cet endroit, décrit une courbe prononcée vers le sud, et nous nous engageâmes à travers bois vers la montagne *Ti-della*, cause de cette déviation, afin de la franchir. Mes deux Indiens avaient entendu parler de ce portage par des Kha-tchô-Gottinè du Grand Lac des Ours. De plus, nous trouvâmes heureusement un sentier déjà assez ancien, qui, de la rivière Koun-kfwè-kotsatè se dirigeait vers ladite montagne en traversant quatre ou cinq petits lacs.

Après trois heures de marche pénible dans une neige dense, le sentier nous conduisit à une entaille abrupte, pratiquée par la nature dans une assise horizontale de rochers calcaires, et qui se changea bientôt en un défilé étroit et extrêmement aride, dont le sol était une glace vive, boursoufflée et sonore. Sans aucun doute

elle formait voûte au-dessus d'un abîme profond. Nous hésitâmes tous les trois à nous aventurer dans ce *glen*, qui pouvait tout-à-coup s'effondrer sous nos pas et nous précipiter dans un gouffre sans fond. Mais mes chiens n'ayant pas différé à s'y engager, nous les suivîmes avec précaution et débouquâmes bientôt sur une vaste surface congelée et raboteuse, large d'au moins trois cents mètres, et qui présentait une déclivité trop considérable pour que ce pût être une rivière. D'ailleurs, cette nappe, qui n'avait pas de rivages, aboutissait tout entière au gouffre que nous venions de traverser et à travers duquel ses eaux devaient gagner la Peau-de-Lièvre par une route souterraine. En en remontant la pente assez raide, nous ne vîmes que glace de partout. La forêt y était emprisonnée ; les sapins y étaient enterrés jusqu'à la moitié de leurs troncs, comme pendant une inondation. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions du pied de la montagne, la nappe allait s'élargissant, et elle finit par atteindre 7 à 800 mètres de large. Sa surface n'était pas lisse. Elle était mamelonnée, couverte de concrétions en manière de choux-fleurs ou de grosses et informes stalagmites godronnées, plutôt jaunes que blanches. A ces signes nous reconnûmes tous trois la description que l'on nous avait faite du Glacier-fondant, *Naéᶜinè-Kkwèni*.

J'aurais été curieux de remonter le glacier jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'au pied

même de la montagne d'où il transsudait ; mais nous revîmes bientôt, sur la rive gauche de la nappe de glace, le bienheureux sentier qui avait guidé nos pas, quelque effacé qu'il fût, et nous dûmes le suivre pour ne pas nous égarer. Bèh-foulé m'assura toutefois que ses compatriotes en attribuent la formation aux infiltrations souterraines d'un gand lac, qui est situé au pied du versant oriental de la montagne Ti-della, et que nous aurions à traverser bientôt.

Par le fait, cette grande nappe d'eau congelée n'a pas plus de source connue que ledit grand lac n'a de déversoir apparent; et cependant, les eaux de ce bassin éprouvent, dit-on, de telles alternances de hausse et de baisse, que les Indiens du lac des Ours l'ont appelé *Trou-nagotlini-troué*, lac de l'Eau qui renaît sans cesse. Depuis mes fréquents voyages dans cette contrée, il est beaucoup plus connu sous le nom de lac de Dick, que je lui ai imposé. C'est celui d'un chef indien que j'y rencontrai une fois et qui y séjournait fréquemment.

Le froid était si insupportable, à 9 heures du matin, quand nous commençâmes à gravir les contreforts boisés de Ti-della, — 49° centigrades, — que nous dûmes nous arrêter pour allumer du feu et nous réchauffer avec une tasse de thé bouillant. Sur ces entrefaites, nous aperçûmes un nouveau troupeau de rennes qui descendait des hautes terrasses de la montagne, pour se rendre, sans aucun doute, à leur

pacage favori de *Ttsèlè-ttsoghè* (*1*). Mes gens, oubliant le froid et mes avis, se mirent aussitôt en chasse ; mais ils n'eurent pas plus de succès que la veille.

Après midi nous arrivâmes tout à coup au milieu d'un camp ou village volant de *Kha-tchô-Gottinè*, que les bois nous avaient caché. Le grand chef *le Brûlé*, que les traiteurs anglais avaient surnommé Captain Black, y commandait, ayant sous ses ordres quelques Bâtards-Loucheux du fleuve Anderson. C'était un homme de 36 ans, au teint bistré de Tamoul, et dont la taille de six pieds et la force musculaire étaient démenties et mal servies par une physionomie douce et une voix enfantine. Cet homme, qui avait remplacé feu *l'Écho* dans les fonctions de chef suprême des Peaux-de-Lièvre du fort Good-Hope, ne jouissait pas d'une grande autorité. On lui résistait en face, et les jeunes gens, qu'il n'osait pas commander et qu'il appelait trop familièrement « *sè tchilèkhé*, mes frères cadets, » le méprisaient ouvertement.

Si j'en excepte les Vieux-de-la-Mer, que j'avais baptisés l'année précédente et chez lesquels j'avais voyagé en revenant du fort Anderson, les Indiens de ce village ne me reçurent

(1) *Ttsoghè*, génitif de *ttsó*, lichen, s'applique aussi par extension à tout steppe de lichen. Comparez ce mot avec le bâtard-loucheux *só* ; le vôte *só* ; le tchoude *so* ; l'esthonien *soo* ; le livonien *suò* ; le finnois *suo*, *sou*, *say*, le tchouvache *sou*, *siw*, le mordvine *sëy* ; le turc *sou*. (Ce dernier mot signifie cependant *lac*) Et dites-moi s'il n'y a pas des rapports étroits de linguistique entre les dene et les dialectes ougro-finnois ?

pas avec leurs démonstrations de joie accoutumées. Bien qu'ils vécussent au milieu de grands troupeaux de rennes libres, et que leurs loges regorgeassent de provisions fraîches et boucanées, on ne m'y offrit pas de vivres gratuitement; on m'y fit même payer le peu que l'on me donna à manger spontanément ; et je m'étonnais d'une telle froideur, lorsque un vieillard m'apprit que mes deux serviteurs en étaient la cause. Sitôt entrés dans le village, n'avaient-ils pas dit à ces bonnes gens que je ne m'étais détourné de ma route qu'à contre-cœur, pour venir chez eux ? Que je les considérais comme des impies et des endurcis? Que je leur préférais les Indiens du Grand Lac des Ours et même les Esquimaux ?

Or, la vérité était que j'avais seulement recommandé à mes compagnons de voyage de ne pas se faire tirer l'oreille pour repartir, quand je leur en donnerais le signal. Ce à quoi l'un d'eux avait répondu :

— « Que t'importe que nous demeurions « beaucoup de temps, dans ce camp, puisque tu « es maître de ton temps et que tu n'as entrepris « ce voyage que dans le but d'évangéliser des « sauvages ? »

C'était une leçon, mais elle avait tourné en détraction ; car je n'avais pas dit que je ne voulusse pas passer avec ces Dènè tout le temps que mon ministère y nécessiterait ma présence. Ah ! c'est que je savais bien qu'une fois entrés dans un camp, il est difficile de déterminer des sau-

vages à en repartir, à moins que l'on ne se fâche un peu; ce qui est toujours désagréable pour un pasteur des âmes. Le plus malaisé n'est pas de pénétrer chez les Indiens, c'est d'en partir quand on y est une fois installé.

Ce fut justement ce qui m'arriva. Entrés, disaient-ils, pour se réchauffer un peu et donner la main à leurs compatriotes, je vis bientôt mes deux gars, enthousiamés par la réception qui leur fut faite et par la viande qu'ils virent suspendue sur tous les boucans, dételer mes chiens, décharger mon traîneau et transporter mon bagage dans la loge du chef. Il me fallut y camper, en dissimulant mon mécontentement sous les apparences d'une joie feinte, à la grande jubilation de mes serviteurs. Pour me délasser de ma fatigue, je passai toute la nuit suivante à entendre les confessions de la peuplade. Mais puis-je me plaindre de ce travail alors que je n'agissais que dans ce but?

Ce même soir, un jeune homme de dix-sept ans, orphelin dès le bas-âge et élevé par ses grands parents, me demanda comme une faveur de le laisser partir avec moi pour le Grand Lac des Ours. J'y consentis volontiers; mais, le lendemain, son grand-père s'opposa absolument à son départ, bien que le jeune homme, qui s'appelait Jean-Marie, leur reprochât de le traiter en esclave et en petit-chien. En route et parvenus bien loin de ce camp, mes serviteurs m'apprirent alors la cause de la résistance que les deux vieillards, tuteurs de ce jeune néo-

phyte, avaient opposée à ce qu'il entrât à mon service. Ils l'avaient contraint d'épouser malgré lui la veuve de son frère aîné, mort de la scarlatine l'été précédent, bien que cette femme eût près de quarante ans. Et cela « afin, disaient « ces vieillards simples et naïfs, que le jeune « homme suscitât des enfants à son frère, mort « sans postérité. »

C'était, en effet, jusqu'alors une de leurs coutumes nationales.

Mais ce motif vraiment hébraïque, excusable et même louable chez ces circoncis, que je considérais certainement comme des descendants d'Israël ou d'Abraham, ne l'était plus du moment qu'ils avaient embrassé le christianisme, lequel défend comme incestueuses, les affinités matrimoniales ; comme injustes et invalides, les unions contractées par force et par crainte ; comme illicites, les mariages clandestins.

Je regrettai alors vivement de n'avoir pu éclairer la religion de ces bonnes gens à cet égard ; mais je dois ajouter que les deux vieillards avaient agi en toute bonne foi et conformément aux usages de leur nation.

Bien que la montagne Ti-della ait près de mille pieds d'altitude au-dessus de la rivière des Peaux-de-Lièvre, elle n'en accuse pas plus de 650, au-dessus du lac de l'Eau-renaissante ; ce qui explique la formation du Glacier-fondant. Cette éminence n'est pas cependant un bourrelet continu ni un haut plateau de grande étendue. C'est un simple alignement de têtes de rocs

granitiques et arides, qui percent la nappe immense et noire de la forêt, de distance en distance. Un soulèvement plutonien insuffisant et incomplet peut seul expliquer cette disposition montagneuse, ainsi que la multitude des cours d'eau souterrains qui traversent cette singulière chaîne. *Ti-della* signifie terres alignées.

Cet alignement de mornes chauves, qu'entoure une collerette hérissée de verts sapins, constitue pourtant la ligne de faîte des déserts que je traversais. Elle commence avec le mont *Ra-warazj*, à l'intersection de la rivière Lockhart avec le fleuve Anderson, sous le 68° de latitude nord et le 129° de longitude ouest; elle se continue ensuite dans les chaînes *Bédzi-chô* et *Ti-della*, se bifurque au sud de la rivière Peau-de-Lièvre, dans les deux chaînes *Kfwè-tchô-détellé* et *Tchané-ttsou-chiw*, pour aboutir enfin à la chaîne riveraine du Mackenzie, dont elle divise le bassin de celui du Grand Lac des Ours ainsi que du fleuve Anderson.

De ce point élevé, la vue embrasse, à l'Est, l'entière surface du lac de Dick, qui s'étend immobile et blafard au milieu du noir océan de la forêt. A l'ouest, elle suit dans la même plaine sombre une profonde enrue de 2 à 300 pieds, qui lui indique, par un long zigzag de lumière et d'ombre, le cours de la Peau-de-Lièvre ou *Ra-inttsa-nilinè*, la rivière de l'Aile des Oies grises; un nom ancien qui fait de ce cours d'eau fougueux le rendez-vous périodique de la gent aquatique. Au sud et au nord, la chaîne

se prolonge à travers la forêt; mais le Grand Lac des Ours n'en est pas visible. Il se trouve placé à une trop grande distance sous l'horizon.

La descente orientale de *Ti-della* fut rapide. Aucune végétation n'obstruant notre progrès sur ce versant mollement capitonné de neige, nous nous assîmes sur nos raquettes, à l'instar des Norwégiens, et nous laissâmes couler jusqu'au pied du rocher, d'assise en assise, pendant que Bèh-foulé, qui conduisait mon traîneau, se faisait traîner dans la neige, raquettes aux pieds, pour atténuer la vitesse de la descente, en remplissant l'office de frein.

Le lac de Dick mesure trois lieues de l'ouest à l'est, et deux du nord au sud. Une longue pointe basse et boisée s'avance de ce côté vers le milieu du lac, pour lui donner un aspect réniforme. Nous en trouvâmes la neige dure et tassée par le vent d'Est. Nous pûmes donc y courir sans raquettes, ce qui nous soulagea beaucoup. A 6 heures du soir, nous bivouaquâmes sur la langue de terre susdite.

Depuis la rivière des Peaux-de-Lièvre nous avions suivi l'ancien sentier de chasse de la bande du *Brûlé*. Il avait été visible jusqu'ici; mais au-delà de la pointe, le vent et la neige poudrante l'avaient tellement effacé et égalé au reste du lac, que nous marchâmes à l'aventure jusqu'au rivage oriental, espérant toujours que ce chemin redeviendrait visible sous le vent, à l'abri de la terre, ou bien que nous y

trouverions des vestiges de la présence des Indiens du Grand Lac des Ours.

Nous fûmes profondément déçus; car nous n'y aperçûmes pas la moindre trace du passage de l'homme.

On nous avait dit, chez *le Brûlé*, que du lac de Dick à la baie Smith du Grand Lac des Ours, il existait un sentier pratiqué dans la forêt à l'aide de la sape, et si fréquenté par les Indiens Kha-tchô-Gottinè, que nous ne pourrions faire autrement que de le trouver. L'entrée de ce portage était, disait-on, indiqué par un petit sapin équarri et élagué. L'important était de découvrir ce mai. A cette fin nous nous mîmes à longer le rivage oriental.

Malheureusement, le vent avait accumulé pendant l'hiver, tout le long de cette côte, un banc de neige dure de quatre pieds de haut, qui ressemblait à ces barres formées par le ressac des flots à l'entrée de certains cours d'eau. Il nous masquait complètement les abords de la terre. Comment un tel amas de neige avait-il pu se former entre le passage des Indiens et notre arrivée ? Je ne croyais guère à la possibilité de ce phénomène. Cependant mes serviteurs soutenaient que tel était le cas et ne pensaient pas un instant à franchir le banc, pour retrouver le portage au-delà. Ils me firent perdre cinq grands quarts d'heure à louvoyer inutilement devant cette muraille, cherchant toujours à la surface du lac ce qu'ils ne pouvaient y découvrir, et se répandant en

conjectures gratuites sur la disparition du chemin.

Je n'envisageais pas sans ennui la nécessité où nous allions nous trouver d'ouvrir un sentier neuf dans une contrée inconnue, en ne nous guidant que d'après la boussole, lorsque je fus frappé par la piste d'un carcajou, qui, venant résolument du large, s'enfonçait tout droit vers le rivage en passant par-dessus le banc. Cette piste était trop directe pour qu'elle ne décelât pas un sentier tracé par l'homme. La sente d'un animal est toujours sinueuse et indécise. Ce glouton ne pouvait avoir passé en ces lieux sans un dessein déterminé, les habitudes de ce plantigrade le portant à suivre à la piste chasseurs et trappeurs, parce qu'il vit du produit des chasses, des caches-à-viande qu'il pille, des appâts à trappes qu'il dérobe, des petits animaux à fourrure qu'il y trouve pris et qu'il met en pièces. Le carcajou est essentiellement voleur de grands chemins.

Je me faisais ce raisonnement à une bonne distance du rivage, tout en suivant les pas arrondis du glouton. Alors je hélai mes serviteurs en les avertissant de la trouvaille que je venais de faire, et leur enjoignis d'accourir. Mais ils s'en défendirent.

— « Nous avons déjà vu cette piste, me crièrent-ils. La neige n'y est pas plus dure qu'ailleurs. C'est une fausse piste. Viens-t-en plutôt sur nos brisées. » Et ils se dirigèrent vers le sud.

affreux et se démenèrent comme diables en eau bénite, afin que je les laissâsse courir après cette proie opime. J'eus bien du mal à maîtriser leur humeur belliqueuse et ce ne fut qu'après un grand quart d'heure, lorsque rennes et chasseurs se furent considérablement éloignés, que la fougue de mes coursiers se calma un peu et qu'ils revinrent à des sentiments plus raisonnables. Puis le froid me saisit; car il était encore de —40° centigrade, et il m'obligea à faire un violent exercice pour rétablir la circulation du sang. J'avais aussi une grande faim et n'entrevoyais pas sans ennui la perspective où je me trouvais d'attendre longtemps encore mon dîner.

Sur ces entrefaites, un grand loup blanc se présente à moi du côté opposé à celui par lequel mes gars s'étaient éclipsés. Il avait accouru sur notre sentier à l'appel de mes chiens.

Un loup est chose si vulgaire, dans ce beau pays, que la présence de celui-ci ne m'émut pas plus que ne l'aurait fait celle du plus chétif roquet. Je saisis ma hache, courus sus à la bête et la mis en fuite incontinent. Mais je compris alors qu'il serait prudent de faire du feu et je fis choix d'un lieu propice au bivouac. J'y creusai la neige à l'aide de mes raquettes, j'y disposai les branches de sapin, j'abattis quantité d'arbres morts que j'empilai en bûcher, et j'allumai un grand feu. Ces soins ne me prirent pas moins de deux heures. Depuis longtemps je n'entendais plus bigonner mes

hommes, et je craignis qu'il ne se fussent égarés. Je revins alors à mon traîneau pour le conduire au campement; car la nuit avançait. A mon grand déplaisir, Brutus, mon chien conducteur, fidèle aux maximes de son homonyme de la République romaine, Brutus avait brisé ses liens, en rongeant son harnais. C'était un de ses péchés mignons quand il s'impatientait. Et cependant, la bonne bête s'était contentée de cet exploit, sans profiter de sa liberté. Un hurlement qui retentit alors dans les ténèbres, à quelques pas des chiens, m'apprit aussi que c'était sans doute le voisinage peu rassurant de Messer Leu qui avait porté Brutus à s'émanciper de la sorte.

Après avoir rattaché les traits du chien, je conduisis mon équipage vers le feu, où je disposai le bagage pour la nuit. Mais j'eus le soin d'attacher mes chiens à côté du campement, de crainte qu'ils ne suivissent le loup ou d'autres rennes. Quant au monstre, voyant que j'étais gardé par plus forts que lui, que j'étais possesseur d'un grand feu, et armé de trois bonnes haches anglaises, tranchantes comme des rasoirs, il m'adressa deux ou trois cris lamentables en guise d'adieux, et s'en alla porter ailleurs ses investigations cynégétiques et autres.

Mes engagés ne revinrent qu'à 9 heures du soir, assez penauds, bien qu'ils eussent tué un renne gras. J'en conclus qu'ils s'étaient réellement égarés au milieu de l'obscurité, et qu'ils reconnaissaient avoir agi avec légèreté en me

Mais je continuai à suivre la trace du carcajou, notre maître en perspicacité, et j'atteignis le rivage avec elle. Comme le glouton avait franchi le banc en y laissant l'empreinte de ses griffes, je le franchis aussi et retrouvai aussitôt le chemin sur le versant oriental. C'était un sentier creux, bien battu et à peine poudré par la dernière neige. Le grand banc lui avait servi d'écran et de digue. Ainsi que je l'avais pensé, ce banc était antérieur à l'ouverture du chemin, et c'est ce qui avait dérouté mes hommes. Je me faisais donc un peu *path-finder*; l'instinct du sauvage me venait. Je m'en réjouis. Joyeux de ma découverte, je remontai sur le banc de neige et criai une seconde fois aux deux Indiens de venir. Mais j'entendis Hyacinthe dire avec humeur à Arsène:

— « Ah! il parle faussement. Comment un « Français aurait-il assez d'esprit pour décou- « vrir ce que nous, *hommes*, ne pouvons pas « trouver? »

Et avec ce sophisme dicté par l'amour-propre froissé, mes deux Dènè continuèrent leur inutile battue. Quant à moi, déposant sur le sentier mes raquettes afin qu'ils les missent sur le traîneau, je me mis à arpenter le chemin, en laissant mes néophytes se débattre à leur aise sur le lac.

Plus d'une heure s'écoula sans que je les entendisse venir, et je me demandais déjà si je ne ferais pas sagement de camper en attendant mes hommes, lorsqu'ils accoururent enfin,

essoufflés. Bèh-foulé criait avec enthousiasme :

— « *Yazé, yazé! Étin! yédarinéyé. Dènè honnè ttsen yédarinéyé.* Un peu, un peu! néant! Tu es puisssant. Tu es plus puissant que les « Hommes (les *Dènè*). »

Ils venaient pourtant de se prouver à eux-mêmes que ce n'était pas me faire un grand honneur que de me comparer à eux.

Dzan-You, que j'avais pris en flagrant délit de malveillance et de mauvais vouloir, était tout penaud. Il gardait le silence en se mordant les lèvres pour s'empêcher de rire. A la fin pourtant, il éclata :

— « *Étin, douyé! Étin, douyé! assou ink-* « *ronhé nenli on?* Néant, c'est remarquable! « Néant, c'est remarquable ! Est-ce que tu se- « rais sorcier ? »

Ce jour-là, cependant, nous dinâmes par cœur, encore par la faute de ces deux têtes dures. A peine avions-nous cheminé une seconde heure de concert, que nous rencontrâmes un beau troupeau de rennes qui pacageait sur un petit lac entouré de lichen. Ces gentils animaux avaient déjà fait mainte piochade dans l'épaisse couche de ces cryptogames, pour y prendre leur repas. Aussitôt, sans écouter ma défense, Hyacinthe s'empare de mon fusil à deux coups et de ma poire à poudre, et court sus aux rennes, suivi de son compagnon, qui me laisse seul dans la forêt à me débattre contre mes quatre chiens. Ces animaux, sourds à ma voix, comme leur conducteur, poussèrent des hurlements

laissant ainsi tout seul pendant cinq grandes heures. De plus, Dzan-You avait perdu ma poire à poudre, une belle corne de bœuf du Cap montée en nickel. Aussi je ne les reçus pas avec enthousiasme; car j'étais mécontent de leur escapade. C'était une journée perdue.

Après s'être disputés l'un l'autre pour décider qui des deux irait chercher le renne tué, avec mon traîneau-à-chiens, Bèh-foulé se dévoua, et Dzan-You bûcha la provision de bois sec pour la nuit et le lendemain matin.

Bèh-foulé retourna *de la viande* à onze heures avant minuit, et ce fut tout au plus si nous pûmes souper une heure après. La viande était grasse et succulente; mais nous n'avions pas marché plus de quatre heures, ce jour-là, et je n'avais fait qu'un seul repas dans toute la journée. Comme la veille et l'avant-veille lui avaient ressemblé, je dus signifier à mes gens que j'étais las de leur lambinage et que j'entendais désormais faire de bonnes journées de marche. Ils demeurèrent impassibles; car ils ne se proposaient rien moins que de demeurer tout le lendemain au bivouac, à se goberger de viande fraîche, me promettant d'un air mystérieux et en se faisant de joyeux signes d'intelligence, que nous réparerions bientôt le temps perdu. Ils ne daignèrent pas s'expliquer davantage, pour le moment.

Je ne voulus pas consentir à perdre une nouvelle journée; mais, comme nous nous étions couchés à 2 heures du matin, il n'était pas moins

de 9 heures quand nous nous réveillâmes, le lendemain; et cette journée fut encore écourtée. Une heure après notre départ, nous rencontrâmes un grand chemin sous bois, qui avait été battu et foulé par toute une horde voyageant à la raquette, et je compris la joie de mes gens, la veille au soir. Ce chemin, que nous attribuâmes naturellement aux *Kha-tchô-Gottinè* du Grand Lac des Ours, ou gens du Poil, gens de la Grosse-Pointe, devait, pensions-nous, nous conduire tout droit au bord du lac des Ours, puis au fort Norman ensuite. Dur et bien foulé, nous pouvions y courir sans raquettes et y dégourdir nos jambes, dont les nerfs étaient lésés et endoloris par ces pesantes et obstruantes machines.

Effectivement, le chemin se dirigeait en ligne droite vers l'Est, à travers une forêt de grands sapins très vieux et assez clairsemés. Nous apercûmes même bientôt à l'horizon, à une distance considérable et beaucoup au-dessous du plateau que nous traversions, la nappe éclatante de la baie Smith, dont la masse noire des forêts nous séparait encore. Jusqu'à une heure de l'après-midi, nous arpentâmes allègrement cette route bénie; mais, au moment où nous atteignions le point culminant de la ligne de faîte, qu'occupaient les restes d'un grand camp abandonné, la route se dirigea brusquement vers le nord, en nous révélant qu'elle était la voie suivie par la horde du chef *le Brûlé*, c'est-à-dire des Peaux-de-Lièvre des steppes, pour se

rendre de leur territoire habituel de chasse à la montagne Ti-della, où nous venions de la rencontrer. C'était sur ses brisées que nous avions marché, et son chemin ne pouvait plus nous servir, parce qu'il s'éloignait du Grand Lac des Ours, à partir de ce point culminant.

Ce fut une grande mystification pour mes engagés et une nouvelle cause d'ennui pour moi-même. Nous dûmes donc rechausser nos raquettes, après notre repas, et nous frayer un sentier neuf dans la grande neige jusqu'à la baie Smith, que nous atteignîmes néanmoins le lendemain, après avoir descendu une succession de mamelons dénudés qui ressemblent à des dunes.

On ne peut rien voir de plus désolé que les plages du Grand Lac des Ours, dans la baie Smith, à moins que ce ne soit celles de la baie Keith. Les grèves du premier de ces golfes sont plates, vastes, composées d'assises calcaires que recouvre un épais revêtement de lichen blanc ou mousse d'Islande.

La forêt, en quelques endroits, s'arrête à deux kilomètres du rivage; mais le plus souvent elle en est à une lieue, excepté sur la côte nord. Par-ci par-là seulement se tordent sur les rochers de petits sapins cacochymes, pauvres nains devenus le point de mire de tous les rennes du lac, qui viennent s'y gratter, s'y frotter sans cesse, pour détacher leur lourde et immense ramure d'ivoire. Ces baliveaux ou

arbres à ramures, *ètè-khènè* (1), ainsi que les nomment les Indiens, sont tellement battus par les vents et enracinés dans le sol pierreux, que leur bois en est vrillé comme des colonnes torses. Ils n'ont plus forme de sapins et ressemblent à des buissons épineux. Il leur pousse même de véritables épines. Leurs rameaux biscornus descendent vers la terre et se tordent désespérément faute de pouvoir conserver leur direction naturelle. Morts avant leur développement complet, on voit surgir du milieu de leurs branches de longues baïonnettes de bois dur, qui ressemblent à la corne d'un narval. Copiées, dans mes dessins, d'après nature, les formes extravagantes de ces étranges conifères ne seront admises par aucun botaniste ; encore moins par quelque artiste que ce soit.

Je ne suis pas allé deux fois au Grand Lac des Ours par la même voie. Chaque année, j'ai varié mon itinéraire, et si je portais sur ma carte tous ces trajets en rouge, elle en serait diaprée. L'année suivante, voulant absolument éclaircir le mystère qui planait sur la véritable source de la rivière des Peaux-de-Lièvre, que Richardson disait s'échapper du lac des Ours, au lieu de franchir la montagne Ti-della par

(1) Fait étrange, il entre dans la composition de ce mot, formé par juxtaposition, un terme qui appartient aux Dana de l'Alaska, le mot *tékhen*, au génitif-possessif *tékhènè*, bois, arbre. Les Danites orientaux disent *détchen*, *détchin*, et les Dindjié, *dœtchran*. Par quel hasard ces Indiens ont-ils préféré l'emploi d'un terme de l'ouest, au lieu de dire *ètè-détchènè* ou *ètè-tchènè?* Ces problèmes de diffusion du langage seront toujours insolubles.

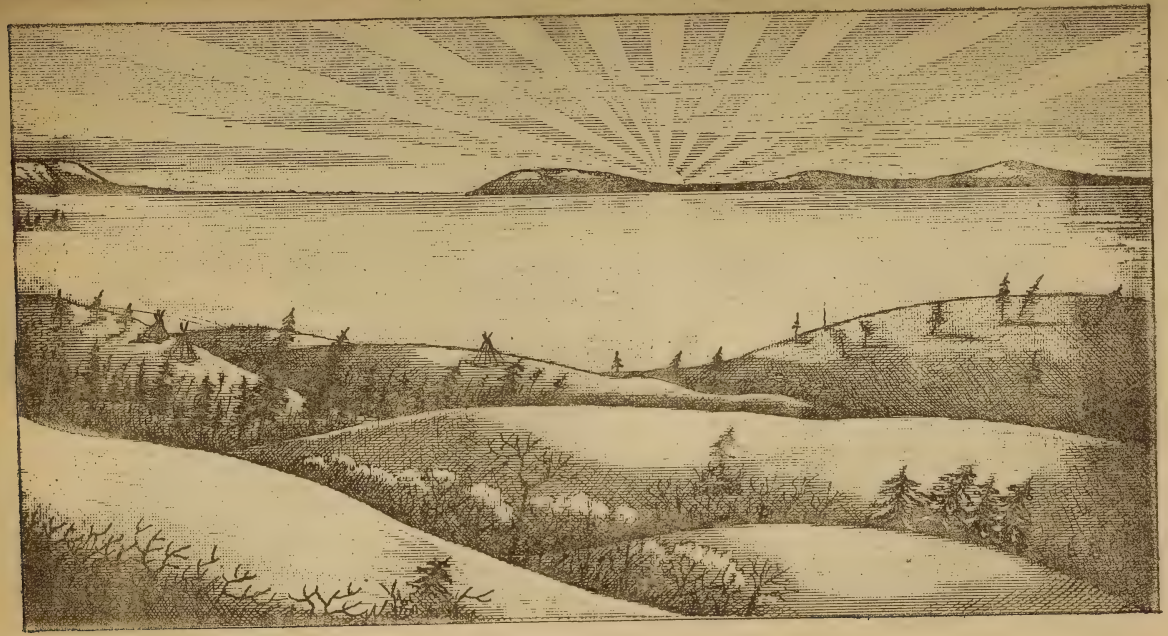
le Glacier-fondant, je continuai à suivre les méandres de la rivière jusqu'à un petit lac long de dix à douze kilomètres, et qui porte le nom un peu long de *Ninttsi-tchô-nawékkwen-ayt^roué*, Lac où l'on entend mugir un grand vent. Je le parcourus dans toute son étendue, qui va du nord au sud, parallèlement au rivage occidental de la baie Smith, et aboutis à un marais d'une vingtaine de mètres de diamètre, du milieu duquel surgit la seule et véritable source du lac et de la rivière des Peaux-de-Lièvre. Ce marais est situé à deux ou trois kilomètres seulement du lac des Ours, dont le sépare la plage-steppe *Kfwè-kk^ra-tlànè*. J'ai donc eu l'honneur de l'avoir découverte, — si honneur il y a, — comme j'eus plus tard celui de fixer les véritables sources du fleuve Anderson et de tant d'autres cours d'eaux de la même région. Il faut convenir toutefois que, si le Dr Richardson s'est trompé touchant la source de la Peau-de-Lièvre, son voisinage de la baie Smith suffit pour que les Indiens qui lui en ont parlé aient pu dire avec justesse que ce cours d'eau vient du Grand Lac des Ours. Mais ceci ne signifie pas qu'il en sorte ni qu'il en soit le déversoir, ainsi que le prétendait Richardson.

Le rivage occidental de la baie Smith est presque parallèle au 123e méridien à l'ouest de Greenwich. Il a dix lieues du nord au sud, le Cercle polaire passant à son extrémité septentrionale, où se trouve deux îlots formés par

l'embouchure de la rivière *Kk^{r}a-tsè-yé-dié* ou des Saules secs. Dans l'Est, la vue ne porte pas à plus de cinq lieues, où elle se trouve arrêtée par un rétrécissement des rivages. Cette espèce de détroit est formée par la rencontre de deux promontoires montagneux et calcaires, *Non-t^{r}yen-Kfwè*, au nord, ou la montagne du Steppe, et *Kfwè-ttsen-kfwè*, au sud, ou la Montagne qui rejoint la montagne. Un îlot plat, invisible du rivage, *Ndou-néwétti* ou l'Ile qui s'étend, occupe le milieu du détroit.

J'ai cherché vainement la grosse île que la carte du lieutenant Kendall place à l'ouest de la baie Smith. Il n'en existe aucune. Sa prétendue île Accanyo, elle-même, n'est rien autre chose que le cap *Kfwé-ttsen-Kfwè*, dont le point d'attache au continent est effectivement très plat; mais ce n'est pas une île. De plus, cette même carte omet une autre presqu'île encore plus rapprochée du spectateur placé sur le rivage occidental, *Édé-yan-éttoy* ou le Faon qui tête. Elle est également rocailleuse et très élevée sur la surface du golfe.

L'extension du lac, de l'ouest à l'est, c'est-à-dire du fond de la baie Smith à l'extrémité de la baie Dease, n'est pas moindre de 84 milles géographiques, ou 155 kilomètres 568 mètres; ce qui fait 38 lieues et demie françaises ou 28 lieues marines. De la baie Smith à celle de Mac-Tavish il y a encore plus loin.



Grand Lac des Ours. Baie Smith.

CHAPITRE II

Le Grand Lac des Ours

La baie Smith. — Une armée de rennes. — La rivière de l'Arc-suspendu et la Grande-Pointe. — Le Fort Norman. — Topographie du Grand Lac des Ours. — Une truite monstrueuse. — Le hareng, d'eau douce. — Steppes. — Massacre des *Trounè*. — Épisode de Mackenzie Grand-Cou. — Expédition de Franklin, de 1825-27. — Expédition de Dease et T. Simpson. — Expédition de Richardson et Raë. — Le lieutenant Hooper au Grand Lac des Ours.

— « *Sa-tchô-ti-troué !* Le lac des Grands « Ours ! » s'écrièrent avec enthousiasme mes deux compagnons danites, en débouquant sur le steppe riverain de la baie Smith.

Au sortir des ténébreuses profondeurs de la sempiternelle forêt de sapins où nous avions cheminé pendant deux jours, depuis le lac de Dick ; en émergeant de l'étroit cañon rocailleux de la rivière des Peaux-de-Lièvre, qui nous avait si longtemps retenus claquemurés, on éprouve, en arrivant sur l'immense surface de ce lac gigantesque, la même sensation de liberté et de bien-être qu'au bord de la grande mer. Quel orgueil, d'avoir pu trouver par nous-mêmes, au prix de longs jours de marche et de dure fatigue, cette belle nappe glacée ! Quel ravissement, en sondant du regard ces vastes espaces sans horizon dont le ciel bleu forme la seule limite, à l'est et au sud ! Quelle joie,

de pouvoir parcourir au pas gymnastique cette eau convertie en marbre brêche et dont les noires profondeurs décèlent les abîmes !

Cette vaste surface n'est pourtant qu'une simple baie, ou, disons mieux, un golfe, la baie Smith ; qu'un simple fond de baie, la plage des Rochers-plats. Que penser alors du reste et comment le décrire ?

Pendant 126 milles géographiques, depuis le fort Good-Hope, nous avions toujours eu le cap sur le soleil levant jusqu'au lac des Ours. Mais aussitôt arrivés sur ce lac, nous nous tournâmes à angle droit vers le sud-sud-est, pour atteindre le fort Norman, situé à 66 milles marins de là. Nous ne pûmes aborder à l'extrémité méridionale de la baie Smith, cette même journée. Nous dûmes camper à droite, sur la pointe *Éyounnè-nétchouy,* en face de la presqu'île du Faon qui tête ; mais je dois avouer que nous nous étions amusés en route, et voici comment.

Je n'ai pas parcouru une seule fois la surface de la baie Smith, -- ce que j'ai fait pendant sept hivers, — sans en voir la surface couverte d'empreintes de pas de rennes. Dans la présente occurence, elle en était littéralement piétinée, labourée, défoncée par des milliers de ces gentils animaux. A peine nous étions-nous élancés sur la glace, que les clochettes de mes chiens y attirèrent, des steppes où ils broutaient leur lichen, une telle armée de rennes, que le bruit de leurs petits

sabots faisait l'effet d'un orage de grêle tombant sur l'asphalte de nos rues. Mes Indiens, tout hors d'eux-mêmes, s'écriaient que jamais de leur vie ils n'avaient vu un tel rassemblement de ces ruminants. Telles les étoiles, dans une belle nuit arctique.

Enhardies par leur nombre, curieuses de lier connaissance avec les êtres étranges qu'elles apercevaient peut-être pour la première fois, les gracieuses bêtes fondirent sur nous par grands bataillons, serrant leurs rangs comme des brebis, enchevêtrant et entrechoquant leurs vastes ramures, et nous considérant avec intérêt, de leurs grands yeux limpides, au regard innocent d'enfance ignorante et naïve.

Insouciants du danger auxquels ils s'exposaient, les rennes se laissaient charmer par le tintement des clochettes d'argent, dédaigneux de nos personnes, oubliant que les chiens de ce pays ont des crocs presque aussi redoutables que ceux des loups. Si svelte est leur démarche; si déliées sont leurs jambes rapides; si élégants leurs petits sabots, dont la morsure découpe sur la neige durcie autant de petits croissants à l'emporte-pièce; si intelligente est leur belle tête, en dépit d'une bêtise dont les chasseurs danites profitent habilement; si doux et mélancolique est leur regard; si noble et majestueux le port de leur panache d'ivoire, que je conçois comment à leur vue les Indiens se sentent émus, comment leur pensée encore dans les langes évoque le

souvenir d'hommes qui ne sont plus et dont les âmes auraient assumé ces formes animales si douces, si belles et si sympathiques.

Sans admettre cette métempsycose, je jugeai aussitôt que c'est réellement une pitié d'être dans la nécessité de détruire cette confiance innocente, de jeter l'alarme dans ces rangs paisibles, de porter le fer et le feu au milieu de ces nobles animaux; et je ne m'étonne plus que, jusqu'à l'époque du déluge, le Créateur ait fait défense aux hommes de verser le sang des ruminants et d'en faire leur nourriture.

— « Pauvres jolies bêtes, il ne faut pas « leur faire de mal, entendez-vous? » me disait sentimentalement, en 1875, un membre de l'Institut, un savant professeur d'Histoire naturelle au Museum. Mais l'Indien n'entend rien à cette sensibilité peu pratique, quand son estomac crie famine. Et, lors même qu'il n'a pas faim, il lui est difficile de se maîtriser en présence d'une proie si facile. Mes compagnons brûlaient donc d'impatience, « leurs pieds se hâtaient pour la mort », leurs mains m'avaient dérobé mes armes, et il me fallut me fâcher pour les dissuader de tirer dans cette masse vivante et mouvante.

— « Mais vois, Père, impossible de les manquer. Un enfant de cinq ans les abattrait. La même balle va en transpercer trois à la fois. »

C'était exact; mais à quoi bon, puisque nous

avions assez de provisions pour le voyage et ne pouvions nous charger d'une plus grande quantité ? Tuer pour le plaisir de tuer, n'est-ce pas une cruauté inutile, un abus des dons de Dieu, une injustice et un vol faits à de pauvres bêtes qui n'ont que la vie pour tout bien ? C'eût été le cas, alors, de mettre en pratique l'avis du bon professeur : « Et surtout, ne leur « faites pas de mal ! » s'il me l'avait déjà donné. Mais, à défaut, je puis affirmer que j'étais mû par les mêmes sentiments, et je fis respecter la vie de ces charmants animaux. Avouez toutefois qu'il fallait réellement de la vertu, à mes jeunes gens, pour résister à une telle tentation. S'ils ne tirèrent pas dans le tas, ils ne se firent pas faute de jeter, par jeu, dans les jambes des rennes tout ce qui leur tomba sous la main : haches, fouets, bouts de bois, seulement pour le plaisir de les voir se tasser et se refouler comme des brebis chargées par un loup ; puis s'échapper dans toutes les directions comme un tourbillon de feuilles emportées par le vent.

Le lendemain matin, une heure après notre départ du bivouac, nous atteignîmes l'extrémité de la baie Smith, où l'on m'avait dit que débouchait une large rivière venant du sud. Ni Richardson, ni Kendall, ni Dease ne l'avaient aperçue. Nous devions nous engager sur cette rivière et la remonter jusqu'à ce que nous eussions trouvé l'entrée d'un portage, sur la rive droite. Les Indiens m'avaient assuré que, lors-

que nous aurions découvert ce sentier, nous ne le perdrions plus, parce qu'il avait été très bien fait et que celui qui l'avait ouvert, *Yét-ta-nétel,* dit le Soldat, avait pris la peine d'entailler le tronc d'une multitude de sapins, et d'élaguer des mais de joie, sur le bord de tous les lacs que le sentier traversait.

Il me parut d'autant plus facile de trouver l'embouchure de cette rivière, laquelle se nomme *Int^{r}in-ta-fwét^{r}on-nilinè*, ou rivière de l'Arc suspendu, qu'il suffisait pour cela d'aller droit devant soi vers le sud. Eh bien, dans cette circonstance encore, Dzan-You se trompa par deux fois, pour avoir voulu faire à sa tête. Il renouvela piteusement sa prouesse du lac de l'Eau renaissante, en me laissant sur le lac, pour se diriger seul vers la droite et s'engager dans les steppes. Bèh-foulé eut le bon esprit, cette fois, de demeurer avec moi, et je continuai à marcher tout seul devant les chiens. Nous pénétrâmes ainsi sans hésitation dans le lit, à la vérité fort plat, de la rivière, et ne nous arrêtâmes qu'au bout d'une heure pour faire reposer les chiens. Dzan-You nous rejoignit alors, et il n'eut pas assez d'esprit pour accepter cette nouvelle école avec indifférence. Il se fâcha de ce que je ne l'avais pas suivi dans ses égarements, prétendant avec un aplomb imperturbable que sa qualité de faiseur de chemin lui donnait le droit de se faire suivre où bon lui semblait. Une telle raison, bonne tout au plus au régiment ou au collège, me

mit ainsi qu'Arsène en si belle humeur, que le pauvre garçon en demeura tout décontenancé et interdit.

Le premier portage fut très court. Nous remontâmes la rivière de l'Arc jusqu'à midi, avant de la quitter tout à fait pour nous engager dans les bois, à l'extrémité occidentale de la montagne des Groseillers, *Tarwo-djiyé-nènè*, sur les flancs ombreux de laquelle nous traversâmes dix-sept étangs ou marais, en suivant le chemin des Indiens.

L'intérieur de la grande pointe qui sépare la baie Smith d'avec la baie Keith est triste; mais elle n'est montagneuse que sur ses bords. Le milieu en est déprimé et presque marécageux. Des steppes, des forêts clairsemées, se composant de mélèzes, d'épinettes de maskeg et de bouleaux-pleureurs de Sibérie, des brûlés nombreux et des étangs d'eau saumâtre qui dorment dans une cuvette de lichen semblable à une immense éponge: voilà tout ce qu'on y voit. La description en est vite faite. J'ai compté 42 de ces marais, sur ma route; mais la contrée tout entière doit en être couverte. Ils sont le résultat de la fonte des neiges, dans un pays qu'elles recouvrent pendant neuf mois d'hiver, et qui compte à peine deux mois de belle saison. Par ci par là, des forêts, incendiées par l'incurie des Dènè, ont été transformées comme toujours en une armée de gaules noircies et charbonnées. Cette nature morte est rendue plus lugubre encore par le contraste violent des

neiges qui en dérobent cependant les débris les plus attristants.

Je dois reconnaître toutefois que nous avions un bon sentier bien battu, taillé à travers forêts par une main intelligente qui avait fait la chose consciencieusement. Tous les arbres de ce chemin étaient marqués à la hache, et les entrées et sorties des portages, convenablement indiquées au bord des lacs et des marais. La bande du chef Dick avait passé par là, un mois ou quarante jours auparavant, de sorte que la neige n'avait pas eu le temps de combler le sentier.

La seconde journée, nous retombâmes sur la rivière de l'Arc, à son confluent avec celle des Gros-Poissons, *Lᵒoué-tcha-nilinè*, qui vient de l'Est. Nous la remontâmes jusqu'à l'affluent des Lièvres, *Kha-diè*, qui sort d'un large lac de même nom, *Kha-tʳoué*, lequel occupe la hauteur des terres et se relie à sept autres bassins de dimensions respectables, par la même petite rivière. Celle-ci prend sa source au pied d'une butte, par 65° 25' de latitude nord, et 125° 55' de longitude ouest de Paris. Le cours entier de la rivière de l'Arc-suspendu est de 42 milles géographiques, soit 20 lieues kilométriques, en chiffres ronds. Des steppes de lichen d'un aspect monotone alternent avec les lacs ; mais ceux-ci, ainsi que les cours d'eau, sont toujours bordés de sapins et de mélèzes.

Le onzième jour après mon départ du fort Good-Hope, grâce au temps que me fit gagner

le chemin de la presqu'île, j'atteignis par une pente rapide de 150 pieds, le lac des Oies grises, qui est un port naturel, clos et bien fermé, de la vaste baie ou golfe de Keith. Ce petit lac, qui a nom *Ttattèh-t'oué*, mesure 2 kilomètres 413 mètres, et n'est séparé de la baie que par un simple détroit. Il reçoit une rivière de même nom.

Au détroit même, sur une plage nue, et entouré de bas-fonds marécageux que l'eau de la fonte des neiges envahit chaque printemps, s'élevait le nouveau *fort* Norman, s'il est permis d'employer une expression aussi hyperbolique pour désigner quatre basses constructions en troncs de sapin équarris, couvertes d'écorces et enduites de bousillage, qui traînaient leur simple et modeste rez-de-chaussée fort peu martial sur cette rive plate et dénudée. Si peu saillante est la différence de niveau entre le Grand Lac des Ours et le rivage, en cet endroit, que le fort Norman semble construit sur la glace même. Au midi, s'étend la baie Keith; à l'ouest, des steppes immenses et la déverse dudit lac; au nord, les hauteurs boisées d'où je descendais abriteraient le fort s'il en était plus rapproché; enfin à l'est, se trouve le petit lac des Oies grises et l'emplacement de l'ancien fort Franklin.

Ce dernier est un coteau sablonneux de 25 pieds d'élévation au-dessus d'un marais qui s'étend le long du détroit, et dans lequel se montrent quelques rares sapins rabougris.

Des espaces vides y indiquent seuls les ruines de l'*hivernement* du célèbre navigateur; car de ces ruines il ne reste pas même de traces; tout a été employé ou brûlé.

Comme je n'avais point encore de pied-à-terre au Grand Lac des Ours, en 1866, je fis appel à l'hospitalité du commandant du fort Norman, auquel me recommandait chaudement une lettre d'introduction de M. W. L. Hardisty, chef du district Mackenzie. Je fus reçu à bras ouverts par le chef du poste, M. Nichol Taylor, bon Orcadien âgé de près de soixante ans, qui était entré dans le pays à la suite des expéditions pour la découverte du passage du Nord-Ouest, et qui y était ensuite demeuré à titre de pêcheur. Il avait presque toujours habité au Grand Lac des Ours pour l'approvisionnement du fort Simpson, chef-lieu du district. Puis enfin, son intelligence et ses services lui avaient mérité d'être élevé au grade de *postmaster*, et la Compagnie de la Baie d'Hudson lui avait confié le petit fort Norman, après le départ de M. Brisebois, commis de ce poste. Ce fort, M. Taylor l'avait changé cinq ou six fois de place, grâce à la liberté et à l'indépendance dont jouissent les chefs de factoreries, dans le Nord-Ouest. Il l'avait traîné sur tous les rivages et sur toutes les îles du Mackenzie, entre le Castor-qui-déboûle et l'embouchure de la rivière du Lac des Ours. Finalement, il était venu l'échouer sur cette plage reculée et sauvage dudit lac. Mais le fort Norman n'y

demeura pas longtemps; car, en 1869, le petit bonhomme le transportait derechef à l'embouchure de la rivière susdite, où il se trouve encore aujourd'hui.

— « Père, s'écria le petit Orcadien, en me secouant la main tout en bavant le jus de son éternelle chique, tu es ici chez toi. Pas de façons, avec moi. Je suis un ancien pêcheur de la Compagnie. J'ai été *homme*; j'y vais donc rondement, et j'aime qu'on me traite de même. »

Son français de Métis-canadien était très tolérable, et parfaitement compréhensible. Sa manière bon enfant et toute gauloise de mettre les gens à l'aise, me plut beaucoup. Il avait une façon de vous regarder d'un air goguenard et en guignant de l'œil, qui était très drôle. Ce brave homme partagea aussitôt sa maison avec moi. Cette maisonnette, exigüe et proportionnée à la petitesse du personnage qui l'habitait, ne se composait que de trois pièces, avec une petite cuisine située par derrière.

De la pièce du milieu, qui n'était qu'une antichambre, une sorte de corridor, il fit sa salle de réception des sauvages. Il conserva une pièce donnant à l'ouest, et me céda celle qui regardait l'est, et où se trouvait une entrée indépendante. Elle prenait jour au midi et à l'est par deux fenêtres de 80 centimètres carrés, et il s'y trouvait une de ces grandes cheminées américaines qui peuvent recevoir toute une brassée de bois de chauf-

fage, mais à condition qu'on y place les bûches de champ et non pas couchées; car elles sont très étroites et sans profondeur.

M. Taylor m'apporta lui-même un excellent lit de plumes en peaux d'élan cousues ensemble, deux oreillers, une table, un petit fauteuil à siège de bois, une cuvette et un chandelier en fer battu. Il me fit allumer un bon feu et mit à ma disposition tout son bois de chauffage. Je n'avais pas été mieux traité par l'aimable gentleman du fort des Esquimaux, M. Roderick Mac-Farlane, l'hiver précédent. Voilà ce que l'on appelle une hospitalité vraiment écossaise et comme l'on n'en trouve plus que très rarement en France.

— « Il y a plus de trente ans, me dit l'ancien explorateur, en ruminant son exécrable chique, que je connais cette *place-cite*. Tu vois ben, là-bas, Père, cette tache blanche, au bas de la côte et sur le bord du lac des Oies grises? Eh ben, c'est la place de la cabane que j'avais construite dans mon jeune temps, *quand j'étais homme* (1) et que je pêchais pour le défunt Master Dease. En 1848, j'y ai passé l'hiver avec le lieutenant Hooper, qui m'y fit présent de ceci. » Et le petit vieux me montra une grande lunette de marine, qui lui servait à explorer la surface du lac.

« Quand j'étais homme » était une expres-

(1) Expression canadienne signifiant : quand j'étais serviteur, engagé.

sion qui revenait fréquemment dans les récits plus ou moins brodés et savamment amplifiés, de M. Taylor, le loustic de ses collègues en commission, et qui, comme plusieurs autres employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, aimait à parler de ses humbles débuts de matelot, de pêcheur et de manouvrier, dans sa vie de *self-made man*; un titre, ma foi, très honorable et très glorieux, où que ce soit qu'on le rencontre porté par un honnête homme.

Ce drôle de petit vieux aurait pu donner pour enseigne à son fort : aux trois François. Il s'était, en effet, entouré de trois Métis français catholiques qui se réjouissaient de ce prénom : François Gendron, François Richard et François Nadaud; tous trois timoniers de barques et exerçant aussi les fonctions de pêcheurs, de voyageurs, de scieurs de long et de constructeurs. Le Savanois protestant John Hope, dont j'ai déjà parlé dans mon second volume (1), était l'interprète du fort, mais seulement pour la forme et les émoluments; car il ne savait pas un mot de la langue dènè, ne parlait que le jargon esclave, et avait pour patron un homme qui comprenait parfaitement ses clients sauvages.

Quatre Écossais presbytériens et célibataires complétaient le personnel de ce petit poste de provisions.

(1) *Autour du Grand Lac des Esclaves*. Paris, 1891, Albert Savine, 12, rue des Pyramides.

M. Taylor n'était pas seul. Il avait avec lui sa fille, Jenny, qu'il avait eue de sa première femme, une Esclave du Mackenzie, et Laura Collins, fille de sa seconde femme, une Américaine qu'il avait perdue au mois de décembre précédent, après un an de mariage. La malheureuse femme était morte en donnant le jour à un petit garçon, que le vieux gentleman élevait au biberon, grâce aux soins de sa demi-sœur, Laura, qui devait lui tenir lieu de mère.

Telle était la famille avec laquelle je devais habiter et prendre mes repas. Quelques mots, maintenant, du Grand Lac des Ours ne seront pas inutiles.

Sir John Franklin, qui passa l'hiver de 1825 et une partie de celui de 1826 au Grand Lac des Ours, lors de sa seconde expédition à la recherche du passage au Nord-Ouest, assignait pour position, au fort d'hivernement qu'il avait fait construire par M. Dease et ses Canadiens à cinq minutes du fort Norman actuel, 65° 11' 56" de latitude nord, et 123° 12' 44" de longitude ouest de Greenwich ; variation du compas 39° 9' Est (1). Cette position géographique est donc la même pour le fort Norman où je me trouvais.

Quant au Grand Lac des Ours, il s'étend du 64° 45' au 67° 58' de latitude nord, et du 119° au 125° 30' de longitude ouest de Paris.

(1) *Narrative of a second Expedition to the shores of the Polar Sea.* London, 1828, John Murray, Albemarle street. p. 85.

Il mesure donc 69 lieues kilométriques et demie du nord-est au sud-ouest (1), et 55 lieues et demie du N.-O.-O. au S.-E.-E. (2). Ce sont les deux directions dans lesquelles s'ouvrent les cinq golfes ou profondes baies qui découpent en étoile cette Caspienne américaine; savoir : la baie Smith au N.-O., la baie Dease au N.-E., la baie Mac-Tavish au S.-E., la baie Keith au S.-O., et la baie Mac-Vicar au Sud.

Les eaux de cet immense réservoir d'eau douce reposant dans une excavation granitique sur laquelle se superposent, à l'ouest, des couches calcaires, et n'étant traversées par aucun fleuve sédimenteux, elles conservent la plus grande limpidité et sont si profondes que Richardson n'a pu en atteindre le fond avec 45 brasses de ligne, dans la baie Mac-Tavish.

La baie Keith, qui porte le nom du chief-factor James Keith, alors chef du district Athabasca et patron du célèbre M. Campbell, est la plus plate des cinq, du moins à son extrémité occidentale qui donne naissance à la *Télini-dié*, seul déversoir du Grand Lac des Ours, n'en déplaise au Dr Richardson.

La baie Dease doit son nom à un commis de la baie d'Hudson que Franklin prit au Grand Lac des Esclaves. Ce fut M. Dease qui construisit le fort Franklin, où il demeura chargé

(1) 277 kilomètres, 800 mètres
(2) 222 kilom. 240 m.

du matériel, et qui, plus tard, bâtit le fort Confidence (1836) à l'extrémité orientale de la baie qui porta depuis son nom. Il était le frère ou le cousin de M. Charles Dease, facteur du fort Good-Hope, que Franklin visita dans son poste, en 1825, poste qui occupait alors la rive gauche du Mackenzie, au lieu dit *Yékfwéè* ou le Renard, par 67° 28' 21" de latitude nord, et 130° 51' 38" de longitude ouest de Greenwich, variation 47° 28' 41" est. C'était, à cette époque, le poste commercial le plus reculé de l'Amérique septentrionale, et il était consacré aux seuls Indiens Loucheux ou *Dindjié*. Jamais les Canadiens employés au service du fort ne s'aventuraient au-delà de la rivière de la Traite, qui porta depuis le nom du Canadien Travaillant, la *Rallougou-tschig* des Loucheux.

Le commerce avec les Esquimaux ne s'y faisait que par l'intermédiaire de ces derniers Indiens, à l'embouchure de la *Tsi-kka-tschig* ou rivière de la Terre Blanche, que Franklin appela, je ne sais trop pourquoi, rivière Rouge; un nom qui lui est resté. Là était la limite conventionnelle qu'Innoït et Dindjié ne devaient pas franchir. En 1795 (1), M. Liwinsgtone, de la Compagnie du Nord-Ouest, s'étant aventuré jusqu'à ce lieu, sis à la sortie des Remparts du Détroit, pour commercer directement avec les

(1) C'est-à-dire deux ans après la découverte officielle du fleuve Mackenzie par le chevalier écossais sir Alexander Mackenzie.

Esquimaux, il y fut massacré sans pitié avec tous ses gens.

Quant à la baie Mac-Vicar, elle a reçu de Franklin le nom du facteur de ce nom, en charge au fort Résolution en 1825. Ce nouveau poste commercial venait à peine d'y remplacer les anciens forts Moose-deer et Providence, vus par Franklin en 1819. Ce fut ce même M. Robert Mac-Vicar, qui, de concert avec M. Dease, réconcilia les Flancs-de-Chien du Grand Lac des Esclaves avec leurs voisins, les Couteaux-Jaunes, après le départ du célèbre navigateur.

Chacun des cinq golfes dont se compose le Grand Lac des Ours est séparé du voisin par une presqu'île ou une terre formant promontoire par sa forme élevée et sa nature montagneuse. *Ehta-tchin-la,* ou le Cap boisé, sépare la baie Dease de la baie Mac-Tavish. Entre celle-ci et la baie ou lac Mac-Vicar, se trouve la presqu'île montagneuse nommée *Kokkwin-tchô* ou le Grand Steppe. A son tour, la baie Mac-Vicar est séparée de la baie Keith par la montagne des Grands Ours, *Sa-tchô-jyoué*, qui forme presqu'île ; tandis qu'entre la baie Keith et la baie Smith s'étend la Grande Pointe, *Éhta-tchô*, avec ses trois montagnes de *Klô-tsen-éwa*, la montagne de l'Armoise, ou le Petit Steppe, *Kokkèra-ghè* ou les Hauteurs du sentier, et *Loué-a-jyoué* ou la montagne des Petits-Poissons. La baie Smith et celle de Dease sont sur le même prolongement et aucun cap ne les sépare; cependant entre elles s'étend la Terre

sinueuse, *Ti-da^r^ori* ou *Ti-dé^r^ay*, qui recèle les sources de la rivière Mac-Farlane et du fleuve Anderson.

Cet immense lac ne reçoit pas moins de trente-six cours d'eau dont quatre plus importants que les autres : les rivières *Kk^r^a-tsè-yé-dié* et *Int^r^in-ta wét^r^on*, dans la baie Smith; la *T^r^a-tché-wé-tchô*, la Grande Queue de l'Eau ou rivière Dease, à l'extrémité du golfe de ce nom; la *Mink^v^a-al^c^a-dié* ou Rivière que l'on cherche, au fond de la baie Mac-Tavish; et enfin la *T^r^ié-nilinè* ou rivière des Lacs, qui déverse dans la baie Mac-Vicar les eaux d'un chapelet de grands bassins naturels sis au nord du lac la Martre. La rivière Dease seule est portée sur la carte de sir John Franklin.

Quant à la vaste baie Keith, elle ne reçoit aucun grand cours d'eau, par la bonne raison qu'elle donne naissance à l'exutoire même de ce bassin arctique, la *Télini-dié*, ou rivière de la Déverse. Nous avons déjà vu que c'est un affluent du Mackenzie.

Les eaux cristallines de cette mer intérieure nourrissent les truites saumonées (*Salmo fario*) les plus grosses et les plus renommées du Nord-Ouest. Elles atteignent, en moyenne, de 30 à 35 livres anglaises; mais on en trouve de plus pesantes encore, témoin la conversation suivante que j'eus avec M. Taylor le jour même de mon arrivée au fort Norman :

— « Quand j'étais homme, me dit à table le petit Orkney, j'ai pêché une truite qui

pesait cinquante livres comme pas *heune* (une). C'est vrai, ça, Père.

— « Oh ! je n'en doute pas, master Nick (1), » répondis-je au vieux pêcheur.

Mais lors de ma visite de 1867, M. Taylor, oublieux du chiffre qu'il avait accusé l'année précédente me redisait :

— « Tu ne croirais pas, Père, que quand j'étais homme de la Compagnie, j'ai pris ici une truite qui pesait 60 livres comme pas *heune*. C'est cependant la pure vérité.

— « Tiens, me dis-je, sa truite a grossi de dix livres depuis l'année dernière ; mais enfin cela se peut. » Et je ne fis aucune observation déplacée.

Mais en 1868, le petit master Nichol revenant à la charge avec sa truite paradoxale, qui me rappelait la fameuse sardine du capitaine marseillais Pamphile :

— « Quand j'étais homme au lac d'Ours, recommença-t-il avec son aplomb accoutumé, j'ai pêché une truite qui pesait soi-xan-te-cinq livres, Père, comme pas *heune* ! Oh ! tu peux le demander à Gendron .

— « Ah ! ça, Monsieur Nick, lui répliquai-je, je crois que vous me la faites à la façon de Nicolet, toujours de plus fort en plus fort. » Mais il ne comprit ni l'allusion ni l'à-propos de ma réponse, parce qu'il n'avait jamais entendu parler des tours de Nicolet.

(1) Abréviation de Nichol ou Nicolas.

Le corégone ou poisson-blanc *(Coregonus lucidus seu albus)*, le nez-cassé, que j'ai surnommé *C. globulosus*, et le brochet se trouvent aussi dans les eaux du Grand Lac des Ours, quoiqu'ils y soient moins nombreux que la truite. Mais le poisson qui y foisonne le plus est un poisson de mer, notre hareng vulgaire (*Clupea harengus*), le *l'oué-a* des Dènè Esclaves.

La pêche journalière de ce poisson, aux mois de mars et d'avril et avec seulement cinq filets de 45 brasses de long, ne s'élève pas à moins de 900 à 1.000 pièces. Il y est exquis et je le préfère de beaucoup à la truite. Ce petit poisson met ordinairement trois ans pour atteindre son entier développement. En 1866, il n'avait pas plus de 15 centimètres de long, et l'année suivante je lui en trouvais 20. Ce ne fut que la troisième année que je le vis mesurer de 25 à 28 centimètres. Puis il retomba à 15.

Je sais bien que ce phénomène s'explique par la croissance de la jeune génération; mais pourquoi les tailles n'y sont-elles pas mêlées? Que deviennent les gros poissons, la quatrième année? Et comment retournent-ils à la mer Glaciale, — si tant est qu'ils y émigrent, — puisque on ne pêche pas de hareng le long du Mackenzie?

Explique qui pourra cette anomalie.

Pendant l'été, le hareng est vif, frétillant; il bondit fréquemment hors de l'eau en se jouant sous les chauds rayons du soleil. En hiver, au contraire, et une fois emprisonné

dans sa ténébreuse et froide prison de glace de neuf à douze pieds d'épaisseur, le hareng devient gourd et lent comme une limace. Je me procurais parfois le passe-temps fructueux d'une pêche à l'indienne, en compagnie de mon engagé. Il creusait dès le matin un puits dans la glace à une lieue du rivage, et j'allais m'y poster avec lui après déjeuner, armés l'un et l'autre d'une perche terminée par un trident formé de deux os effilés et d'une pointe acérée, placée entre eux, *kʷoué-okolᵉ*. En moins d'une heure, nous prenions chacun de 30 à 40 harengs. Le poisson passait dans le trou noir lentement et comme engourdi par le froid ou le sommeil. Il y brillait comme un petit lingot d'argent. Un coup perpendiculaire, et il était embroché entre les cornes de l'instrument. Il n'y frétillait pas même, expirant.

Cette pêche à la fourchette était un des délassements des Écossais du fort Norman, pêche pleine d'agréments et de profits.

On ne trouve ni l'élan (*Alces americanus*) ni le caribou (*Rangifer caribou*) ou grand renne des bois, au lac des Ours, parce que ces deux cervidés recherchent les fourrés inextricables des forêts, les plaines basses, coupées de ruisseaux et de bocages, abondantes en saules, aunes, bouleaux et autres arbres amis de l'onde; toutes choses qui font défaut sur les hauts plateaux du Grand Lac des Ours, dont l'atlitude au-dessus du Mackenzie est de mille à douze cents pieds; le lac lui-même en ayant deux cents.

Par contre, le renne des déserts (*Cervus tarandus*, ou *Rangifer Groenlandicus*) abonde dans ses steppes sans horizon. Les Indiens l'y nomment *ékfwen*, la chair, *étié*, la pâture, la vie, sous-entendu humaine. Considérés en corps, ils l'appellent *nontèli*, les nomades, les émigrants. Mais c'est alors un nom collectif qui ne s'applique plus au renne solitaire ou considéré isolément, *kon-ya*. Ce renne foisonne sur les bords du Grand Lac des Ours comme le hareng dans ses eaux; et ces deux animaux en font un pays d'abondance et de bénédiction pour les pauvres Dènè. Je trouvai chez les Indiens du lac cette même persuasion erronée des Peaux-de-lièvre de Good-Hope, à savoir qu'il existe une secrète antipathie entre le poisson et le renne, de telle sorte que le premier disparaît et se cache dès que celui-ci fait apparition sur le lac; *et vice versâ*.

A mon arrivée au Grand Lac des Ours, le 20 mars 1866, il y avait déjà plus de dix mille kilogrammes de flancs de rennes boucanés et séchés, dans le hangar du fort Norman; ce qui, par conséquent, faisait dix mille rennes tués. Mais combien d'autres avaient été dévorés jusqu'aux flancs, seule partie de l'animal qui, avec sa langue et sa peau, soit un objet de commerce! Quant à la viande fraîche que je vis entassée et cordée toute glacée, dans le même hangar, M. Taylor ne put m'en fournir le chiffre même approximatif. Il ne la pesait pas. Mais il me dit posséder 400 kilos de graisse

fondue en pains et 2.000 langues boucanées auxquelles il ne touchait pas. Nous ne mangions que les langues fraîches, et je puis assurer qu'il s'en faisait dans le fort une consommation journalière incroyable, puisque tous les serviteurs en recevaient pour leur prêt et à chaque repas. Avant mon départ du fort, au mois de juin 1887, M. Taylor me fit même présent d'un sac qui contenait 80 de ces langues de renne, qu'il avait fait saler tout exprès pour mon voyage à la mer Glaciale. L'excellent homme !

Il paraît que jadis l'ours noir frugivore au museau couleur de chair et le grand ours jaune des steppes étaient aussi très communs, au lac qui en porte le nom. Ils y atteignaient une taille énorme; mais on a déjà détruit beaucoup de ces plantigrades. Il ne m'a pas paru qu'ils y fussent aussi fréquents qu'au Mackenzie, quoique leur taille n'ait rien perdu de ses grandes dimensions.

Quant au castor (*Fiber canadensis*), il y est presque aussi abondant que le renne du Groenland, et sert de pain quotidien aux sauvages, dès qu'arrive le printemps. Toutes les terres élevées, toutes les basses montagnes qui entourent cette mer d'eau douce, sont diaprées de lacs et d'étangs où le castor fourmille.

Eu égard au froid extrême qui règne au Grand Lac des Ours, à sa proximité de la mer Glaciale et aux steppes immenses et dénudés qui l'entourent, sa région est peu favorable

aux animaux à fourrure précieuse. Le froid y est beaucoup plus vif qu'au fort Good-Hope, et le vent d'Est ou *Khama-san* y déploie une furie exceptionnelle. On y voit donc très peu de martres, de renards et de musquach ou rats-musqués. Par contre, on y trouve le glouton ou carcajou, des loups blancs et gris, le vison ou foutreau, ainsi que la loutre, qui y est grande et très belle.

Dans tout le district du Mackenzie, les steppes du Grand Lac des Ours se sont acquis une réputation bien méritée d'horreur, de désolation et de mélancolie. Les steppes de lichen blanc, rares sur la côte septentrionale, qui est boisée et montagneuse, ainsi que sur les rivages orientaux, qui sont granitiques et dévastés, mais couverts de bruyères, de lycopode et de fougères, bordent, au contraire, les plages sablonneuses et plates du sud et de l'ouest, sur un espace immense, qui n'a de limites que la chaîne des Montagnes-Rocheuses qui borde la rive droite du Mackenzie.

Ces steppes de lichen occupent donc une grande portion dudit lac, qui aurait été desséchée par une cause inconnue; ou bien ils sont la prolongation des prairies de l'ouest, qui, jusque au Grand Lac des Esclaves, sont couvertes de graminées et de cypéracées. J'incline pour cette seconde hypothèse. Cette zone longitudinale de déserts porte le nom caractéristique de *Dié-ʳô-ellon-tʳiélé*, plancher ou steppe qui s'étend de chaque côté du

Grand Rapide, c'est-à-dire du déversoir du lac des Ours.

Compensation admirable de la divine Providence, cette région si affreuse, que la mort semble avoir adoptée comme un séjour de prédilection, dont l'homme devrait naturellement s'éloigner avec hâte et sans regret, est pourtant, chaque année et depuis un temps immémorial, le pâturage par excellence et intarissable d'immenses troupeaux de rennes, la boucherie où il s'en abat des quantités insensées, la Terre de promission des Indiens où, à la vérité, le lait et le miel ne coulent pas comme des ruisseaux ; mais où la viande grasse, la graisse et les langues de renne s'accumulent par monceaux. Aussi ces sauvages passent-ils, au milieu de ces affreux déserts, la majeure partie de leur vie dans l'abondance et les plaisirs de la chasse, sans cesse renouvelés.

Avant la reconstruction du fort Norman-Franklin de 1863, ces Danites, bien qu'ils hivernassent dans leurs steppes richissimes, se voyaient obligés d'aller troquer leurs fourrures et leur viande sèche dans les forts du Mackenzie ou au fort Raë, au nord du Grand Lac des Esclaves. Ces déplacements considérables leur prenaient beaucoup de temps et mettaient obstacle au succès de leurs chasses, alors qu'il leur eût été si nécessaire de demeurer sur les lieux. Mais, depuis l'établissement du nouveau fort-de-troque, ces Indiens se sont définitivement fixés autour du Grand Lac des

Ours, et chassent à une si petite distance du fort Norman, que nous entendions leurs coups de feu et apercevions les fumées de leur camp. Cependant l'entière population peau-rouge de cette région desservie par le fort Norman-Franklin n'excédait pas alors 250 âmes, et je doute qu'elle ait beaucoup augmenté depuis. J'en fis le recensement exact en 1866. Cette poignée d'Indiens appartenait à quatre peuplades ou *gens* : Les gens du Poil ou *Ehta-tchô-Gottinè*, qui avaient pour fétiche ou ellonhè *pèlè*, le loup blanc. Ils vivaient sur la grande presqu'île ainsi qu'au nord et à l'est de la baie Smith;

Les gens des Canots ou *Ttsè-Ottinè*, qui révéraient *klin* ou le chien. Leur territoire de chasse est au sud et à l'est du Grand Lac des Ours;

Les gens du Bout des Saules, *Kkʳa-lon-Gottinè*, dont le manito de prédilection était la loutre, *ettson*. Ils affectionnent les rives de la *Télini-dié* et la contrée située à l'est du Mackenzie;

Enfin les gens des Montagnes-Rocheuses, *Éta-Ottinè*, qui respectaient *tché*, le lynx, et chassaient dans les vallées de la grande Cordillière occidentale.

D'après la tradition des gens du Poil, aucune de ces infimes peuplades n'est originaire du Grand Lac des Ours, et je le crois sans peine. Mais longtemps avant la venue des Blancs, il y vivait un peuple que les hommes d'aujourd'hui désignent sous l'épithète de *Tʳou-nè* ou gens du

lac, gens de l'eau. Je pense que ce devait être des Esquimaux des bouches de la rivière du Cuivre, de Hearne. Les Peaux-de-lièvre les représentent comme simples et timides. Ils n'abandonnaient jamais les rivages et vivaient toutefois sans méfiance, parce qu'ils se savaient ou se croyaient les seuls habitants du Grand Lac des Ours et peut-être même du monde entier.

Quand les peuplades danites arrivèrent sur les bords du lac des Ours, continue la tradition, ce fut du nord-ouest et par la grande et haute pointe qui sépare la baie Smith de la baie Keith, qu'elles l'abordèrent. Les Dènè bivouaquèrent en vue du lac au sommet de la montagne, se préparant à descendre, le lendemain matin, dans ces steppes où ils avaient aperçu des loges et de la fumée, mais surtout des troupeaux de rennes errants à l'aventure. Les *Trounè*, nullement ébaubis de ces feux inaccoutumés, les prirent stupidement pour des étoiles nouvellement apparues. Ils se les montrèrent les uns aux autres, mais n'en dormirent pas moins ensuite, pleins de sécurité, dans l'ignorance où ils étaient du danger qui les menaçait. A l'aube, ils furent tous massacrés par les Peaux-de-Lièvre ou gens du Poil, lesquels, non contents de leur facile victoire, chansonnèrent encore les malheureux Esquimaux, dans la bouche desquels ils placèrent ironiquement ces paroles qui dépeignent l'extrême crédulité des *Trounè* :

— « *Kokkèraghé kkè, ta fwen nétcha jya* « *kkè tahay*? Sur la hauteur du sentier, quelles

« sont ces grandes étoiles qui brillent au fir-
« mament ? »

Depuis cette époque héroïque, le promontoire central de la Grosse Pointe porte le nom de *Kokkèraghé*, la Hauteur du Sentier.

Je n'ai pu apprendre ni par la narration de l'expédition de Franklin, ni par les écrits du Dr Richardson, ni par les traditions de la Compagnie de la baie d'Hudson, le nom de l'explorateur à qui revient l'honneur de la découverte du Grand Lac des Ours. Mais, comme je sais que sir Alexander Mackenzie fit l'ascension du mont *Kfwè-tèwè*, qu'il nomma Rocher-Clarke, en 1789, et que je sais aussi que de ce point culminant de la chaîne dextrière du Mackenzie, la vue porte jusque vers le milieu de la baie Keith, il est presque certain que cet explorateur aura vu le Grand Lac des Ours, de ce piédestal élevé, et que, par conséquent, il est le premier Européen qui l'ait découvert officiellement.

Le plus ancien document que je possède à cet égard me vient du vieux Métis français Beaulieu, qui fut l'interprète tchippewayan et le chasseur attitré de sir John Franklin, au Grand Lac des Ours, où il a même laissé des enfants naturels qui portent encore son nom familial. Il me le livra au Grand Lac des Esclaves, où je l'écrivis sous sa dictée, au mois de juin 1863. Je le cite textuellement en le traduisant du dènè d'Athabasca, sa langue maternelle :

« Au printemps de 1799, c'est-à-dire dix ans

après la découverte du fleuve Mackenzie, un autre Mackenzie qui appartenait aussi à la Compagnie franco-écossaise du Nord-Ouest, et que les Canadiens avaient surnommé Grand-Cou, afin de le distinguer du chevalier sir Alexander Mackenzie, l'explorateur, vint construire un premier fort-de-troque sur la côte septentrionale de la baie Keith, au bord d'un petit lac et dans le bois de la pointe aux lièvres, *Kha-tchô-èhta*.

« M. Mackenzie Grand-Cou, qui était facteur, avait sous ses ordres un commis canadien-français, appelé M. Leblanc. Il avait aussi amené avec lui des engagés canadiens qui le détestaient cordialement à cause de sa morgue et de sa dûreté.

« A cette époque, les *bourgeois* de la Compagnie du Nord-Ouest portaient le costume des gentilshommes, c'est-à-dire le tricorne, le grand habit carré à larges basques et aux boutons de Pierrot, le gilet long et les culottes courtes, la perruque à catogan et l'épée au côté. Un costume qui nous paraissait extraordinairement ridicule, *bé'an soutii*.

« M. Mackenzie Grand-Cou accablait de travail ses serviteurs, auxquels il n'accordait par jour, pour toute nourriture, que six harengs; tandis qu'il se gobergeait de viande fraîche de renne, de langues, de gâteaux et de whisky. Aussi, le mécontentement éclata-t-il bientôt.

« Un jour que Mackenzie vint inspecter son chantier de construction, il trouva ses gens

assis sur un billot d'équarrissage et fumant leur pipe, au lieu de travailler. J'étais alors un pur sauvage d'une quinzaine d'années, et je me trouvais avec eux, mon oncle étant l'interprète du fort. Aussitôt, le bourgeois réprimanda ses serviteurs d'un ton fâché.

— « Allons, allons ! à l'ouvrage, tas de fainéants ! s'écria-t-il.

— « Monsieur, on n'est pas fainéant parce que l'on reprend haleine quelques instants en fumant une pipe, » lui répondit sans insolence l'un des Canadiens nommé Desmarest, qui était occupé à faire une porte. » Surtout, ajouta-t-il, lorsque l'on n'a pour tout prêt que du hareng bouilli et de l'eau claire.

— « *Shut your mouth and go to work !* s'écria Mackenzie rouge de colère ; car si tu ne te tais pas... ! » Et dégaînant malencontreusement sans achever sa phrase, il menaça l'ouvrier de son épée.

— « Ah ! coquin, exclama le Canadien, en perdant tout contrôle de lui-même et tout respect pour son chef, tu me menaces ? Penses-tu pouvoir nous traiter en esclaves, parce que nous sommes tes serviteurs ? Tu manges de la viande quatre fois par jour, et avec cela tu nous fais travailler à outrance en ne nous donnant pour nourriture que du poisson bouilli. Laisse ton sabre au fourreau, ou bien, je prends ma hache. »

« Mais Desmarest n'avait pas fini de parler qu'il recevait de M. Mackenzie une large bles-

sure à la cuisse. Le sang en jaillit à flots et le Canadien tomba en criant :

— « Ah ! coquin, tu m'as tué ! »

« Je ne suis qu'un Métis, continua François Beaulieu, et un Métis né et élevé dans les bois en pur sauvage, sans baptême, sans religion, en épicurien et en sultan du désert ; mais je me savais fils de Français, et il me prit une grande envie de venger l'injure faite à un compatriote. J'armai mon fusil et je couchai le bourgeois en joue. S'il avait fait un geste de plus, je le tuais à bout portant.

« Mais l'Écossais essuya sur sa botte son épée ensanglantée ; il la remit au fourreau, et nous tournant les talons d'une manière peu glorieuse, il alla se renfermer chez lui aux verroux. »

Cette particularité prouve qu'il y avait déjà des bâtisses terminées, dans ce nouveau poste commercial, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à moi. Cependant la blessure de Desmarest n'était pas mortelle, et dans un pays aussi froid et aussi sain que le grand nord, elle devait bientôt se cicatriser. « On transporta à quatre Desmarest au fort, dans une couverture, et M. Leblanc le pansa aussitôt. Mais cette aventure révolutionna tous les Canadiens qui, incontinent, firent leurs paquets, dans le dessein de quitter le service de la Compagnie du Nord-Ouest et d'aller vivre dans les bois, avec les Flancs-de-chien. M. Leblanc, tout en donnant raison à ses gens indignés, calma leur effervescence en s'interposant entre eux et M. Mac-

kenzie Grand-Cou. Puis il tira du hangar aux provisions de la viande fraîche, des langues de renne, de la farine, du thé et du sucre, et les donna aux engagés en leur disant :

— « Tenez, mes bons amis, mangez et régalez-vous. Voici ce que vous envoie M. Mackenzie, en témoignage du regret qu'il éprouve de ce qu'il a fait dans un mouvement de colère irréfléchie. Veuillez oublier ce qui s'est passé. »

« Avec ces friandises du nord, le bourgeois ferma donc adroitement la bouche aux mécontents et les persuada de continuer leurs travaux. »

Il est très probable que ce poste de la compagnie du Nord-Ouest existait encore lorsque sir John Franklin fit construire par M. Dease son fort d'hivernement au Grand Lac des Ours, à une demi-lieue de là, vingt-six ans plus tard; c'est-à-dire au mois de Juillet 1825. Je ne m'explique donc pas comment le célèbre explorateur arctique a pu écrire que le site dont M. Dease fit choix était celui d'un ancien fort de la Compagnie du Nord-Ouest abandonné depuis des années (1).

Il y a une erreur dans cette appréciation; car M. Taylor me conduisit lui-même sur l'emplacement qu'occupait l'ancien fort de la Compagnie du Nord-Ouest. Il se trouve du côté opposé du petit lac des Oies grises et au bord d'un autre petit lac, à l'abri de la forêt. Et les

(1) *Narrative of a second Expedition to the Polar sea.* p. 51

Indiens du lac des Ours me racontèrent que leurs anciens avaient été fréquemment témoins, quarante ans auparavant, de rixes à mains armées qui auraient eu lieu non seulement entre Canadiens français et soldats de marine anglais, mais même entre leurs chefs respectifs, lesquels se seraient poursuivis sur ces rivages, le pistolet au poing et l'estomac plein d'alcool. Ceci indique évidemment des rivalités commerciales telles qu'il en existait à cette époque entre les employés des deux Compagnies de fourreurs du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson.

Quoi qu'il en soit, lorsque Franklin arriva au Grand Lac des Ours, l'ancien fort n'existait plus, tandis que son propre poste d'hivernement était déjà construit et prêt à être habité. « *We found*, dit-il, *on our arrival*, *all the buil-* « *dings in a habitable state*... » Ce poste reçut même le nom de Franklin avant l'arrivée du capitaine, lequel comptait l'appeler fort Reliance. Il y passa les deux hivers de 1825 et de 1826 avec cinquante personnes, dont trois officiers de la marine anglaise : MM. Back, Kendall et Richardson, M. Dease, neuf Canadiens-français, dix-neuf marins ou soldats de marine et l'interprète Beaulieu, plus quatre chasseurs tchippewayans, deux Esquimaux, trois femmes, six enfants et un jeune Flanc-de-chien.

On sait que la recherche d'un passage entre l'Atlantique et le Pacifique par la mer Polaire

arctique occupa longtemps, mais bien infructueusement, l'attention de l'Amirauté anglaise. Le capitaine de vaisseau, depuis sir John Franklin, qui laissa la vie au milieu des glaces de Regent-Strait, dans sa malheureuse expédition de 1845-51, put constater par sa propre expérience que ce passage, dont il venait de découvrir une des entrées, ne serait d'aucune utilité pratique pour le commerce anglais, par suite de l'impossibilité physique qu'oppose à un si long parcours une mer qui ne s'ouvre qu'une année sur trois, et seulement pendant trois mois en trois ans !

En 1819-20, Franklin avait découvert et délimité les côtes de la mer Glaciale, depuis le cap Turnagain jusqu'à l'embouchure de la rivière du Cuivre. En 1825-27, il entreprit de compléter ce relevé des côtes, en accomplissant le périple du continent américain par le Nord-Ouest. Les deux lieutenants de vaisseau sir Georges Back et Kendall, le Dr Richardson, chirurgien de marine, et le naturaliste Drummond, avec quatre soldats de marine, composèrent seuls cette seconde expédition par terre, qui quitta l'Angleterre le 16 février 1825, et arriva le 15 Juillet de la même année au lac Athabasca, par la voie de New-York, de la rivière Rouge et du portage la Loche. Le 1er Août, les voyageurs atterrissaient au fort Simpson, chef-lieu du Mackenzie, et le 8 du même mois ils arrivaient à la déverse du Grand Lac des Ours.

En 1862, malgré les chemins de fer et les bateaux à vapeur, je n'avais pu faire plus de diligence.

Franklin ne se rendit pas immédiatement au Grand Lac des Ours. Gardant avec lui le lieutenant Kendall, de l'Amirauté anglaise, il y envoya MM. Back et Richardson, tandis qu'il continuait sa route vers la mer Glaciale, qu'il atteignit le 14 août, après avoir obtenu à titre d'interprète, de M. Charles Dease, bourgeois du fort Good-Hope de *Yéhkfwè*, le Métis français Baptiste Boucher, que j'ai connu et pratiqué au fort Mac-Pherson.

Franklin fit une diligence telle que, après avoir découvert l'île Garry, il revint à la déverse du lac des Ours, où il arriva le 1er septembre. J'avoue que, même pour un homme du Nord, cette activité est prodigieuse. Moi qui connais ces mêmes distances, qui les ai parcourues si souvent, je me demande comment elles purent être franchies aussi rapidement à pied et à la touée, du moins en remontant le Mackenzie. Il fallait que les *Voyageurs* de Franklin marchassent jour et nuit, par tous les temps et en se relayant sans cesse.

Quoi qu'il en soit, le 5 septembre 1825, sir John Franklin arrivait au fort d'hivernement que lui avait construit M. Dease en prévision de son arrivée; mais non sans avoir brisé dans le grand rapide de la *Télini-Dié* sa barque, *le Lion*, qui embarda au milieu des récifs. Cette avarie força le valeureux explorateur à con-

fesser que la navigation fluviale du Nord-Ouest offre des dangers que les vieux loups de mer ne connaissent même pas.

Le fort Franklin se composait de trois bâtiments : une maison de 44 pieds sur 24, pour les officiers, une autre de 36 pieds sur 23, pour les serviteurs, et qui était divisée en trois cases. Enfin un hangar à provisions et un petit observatoire météorologique.

J'ai cherché vainement les ruines de ce fort devenu fameux par les hôtes distingués qu'il abrita. Je n'ai pu en trouver d'autres vestiges que les emplacements des cheminées et les cavités des caves. Les constructions en bois ne laissent aucune trace d'elles-mêmes. Les madriers et les solives servent à édifier d'autres bâtisses, et le restant est brûlé par les Indiens. J'ai compté onze cheminées dans ces ruines, dont huit dans la seule maison des officiers. Il est évident que ces braves et valeureux Anglais ne durent pas beaucoup souffrir du froid, en se chauffant de la sorte ; mais à quoi bon se priver de feu dans un pays où les forêts abondent, où le bois ne coûte rien, et lorsqu'on n'a pas autre chose à faire qu'à se chauffer ?

D'ailleurs, le journal de Franklin indique qu'il avait sagement fait de bien chauffer sa maison. Le 1er Janvier 1826 commença par un froid de — 49° centigrades. Le plus haut degré de chaleur que le thermomètre marqua, cet hiver, fut de — 8° 8' sous zéro, ce que je

considère comme une température *exceptionnellement douce* pour le pays; la moyenne fut de — 29° 7'. Mais l'hiver de 1827 fut bien plus rigoureux que le précédent. Franklin y enrégistra successivement — 49°, — 52° 2', — 58° 4', — 57° 5', — 48°, et — 52° Farhenheit. Il remarqua que pendant les jours les plus courts le soleil demeurait sur l'horizon, au Grand Lac des Ours, 2 heures 38 minutes; ce qui est exact. Il constata que le sol y gelait jusqu'à 21 pouces de profondeur; une remarque qui m'étonne d'autant plus, qu'à Good-Hope, la terre gelait à *plus de deux mètres* de profondeur, et que, même au printemps, on n'y pouvait creuser une fosse sans allumer au préalable un grand feu sur le lieu qu'elle devait occuper. Mais ce qui, par exemple, est tout à fait inexact. c'est ce qu'ajoute le célèbre marin, que « pendant l'hiver, tous les animaux du Grand « Lac des Ours émigrent dans le Sud, à l'ex- « ception du loup et du renard. » Cette donnée n'est pas juste et Franklin a été mal renseigné. J'ai passé huit hivers au Grand Lac des Ours, et j'ai toujours constaté que le renne, le castor, le glouton, l'ours, le vison, la loutre, le corbeau et le geai du Canada n'émigrent pas du tout, mais qu'ils y passent tout l'hiver, comme le loup et le renard, les uns dans leur bauge, les autres vaguant en plein air, conformément aux lois de leur espèce.

Le 24 juin 1826, Franklin redescendit à la mer Glaciale avec tout son monde. Le capitaine,

avec le lieutenant Kendall, l'Esquimau Augustus Totanouk et six marins, explora les rivages occidentaux de la mer Polaire, qu'il ne put relever toutefois que jusqu'au 152° 2' de longitude ouest de Paris. Le 21 septembre il était de retour au fort Franklin.

Le lieutenant sir Georges Back, avec le Dr Richardson, l'Esquimau Oglibouk et sept marins, explora les rivages orientaux de la mer, et retourna au Grand Lac des Ours par la rivière du Cuivre de Hearne, et la rivière Dease, affluent du grand lac. Grâce à M. Dease, qui était venu les chercher en barque, ils rentrèrent au fort Franklin le 1er septembre.

L'exploration des côtes de la mer terminée, Franklin n'avait plus rien à faire au Grand Lac des Ours. Dès le mois de septembre, Beaulieu en était parti pour le Grand Lac des Esclaves, avec 17 Flancs-de-chien, par la voie du lac la Martre. Le célèbre navigateur lui-même le quitta le 20 février 1827, par la voie de l'intérieur, qu'il inaugura en cette circonstance jusqu'au fort Simpson. Il estima cet itinéraire à 250 milles marins seulement; ce qui donne 463 kilomètres ou 116 lieues françaises et demie. Il s'en faut que Franklin ait exagéré la distance. J'en parle avec d'autant plus de connaissance de cause, que je fus le premier Européen qui ait marché sur les brisées du grand homme, par cette même voie, à pied et à la raquette ou en traîneau. Mais j'y reviendrai en son temps.

Dès le mois de décembre 1826, Richardson avait quitté le pays par la voie du Mackenzie.

Indépendamment de l'expédition de sir John Franklin, le Grand Lac des Ours devint le point de ralliement et de départ de deux autres expéditions arctiques subséquentes : celle de Dease et de Thomas Simpson, en 1836, et celle des Drs Richardson et Raë, en 1847. Le but de la première était d'explorer ce qui restait de côtes à découvrir et à reconnaître entre la rivière du Cuivre, visitée en 1826 par sir Georges Back, et la pointe Turnagain, découverte en 1830 par sir James Clarke Ross.

Simpson et Dease construisirent, à cet effet, à l'embouchure de la rivière *Tʳa-tchéwé-tchô*, qui reçut le nom de rivière Dease, le fort Confidence, dont le chef des Indiens Flancs-de-chien, *Sa-na-indi*, le Soleil qui reluit, fut constitué le pourvoyeur (1). La position géographique de ce poste de secours était par 66° 53' 36" de latitude nord, sous le Cercle polaire, et 121° 8' 45" de longitude O. de Paris; variation 48° 30' Est.

M. Nick Taylor, du fort Norman, faisait partie de cette expédition en qualité de pêcheur, et j'ai connu tant au Grand Lac des Ours qu'au fort Good-Hope bon nombre d'Indiens qui avaient vu le jour dans les parages du fort

(1) Voir mon volume *Autour du Grand Lac des Esclaves*. Paris, 1891. Albert Savine, 12, rue des Pyramides, ch. IX et X.

Confidence, pendant que leurs familles chassaient pour les deux explorateurs écossais.

Après avoir découvert les côtes de la Terre de Victoria et poussé jusqu'au détroit du *Dauphin* et de l'*Union*, l'expédition rentra au fort Confidence, et Thomas Simpson regagna la Rivière-Rouge du Manitoba si gonflé d'orgueil et si infatué de lui-même, qu'il s'attribua tout le mérite de cette exploration arctique. Mais le malheureux ne profita pas longtemps de sa gloire. Il se suicida dans les prairies du Dakota en se sauvant à St Pol de la Minnésota, après avoir assassiné un Métis français, son guide, dont il convoitait la femme.

J'ai connu, au Grand Lac des Esclaves, une fille de M. Dease, Mme veuve Suzanne Sauvie, excellente catholique, mère d'une nombreuse et charmante famille.

Cette expédition aussi bien que la suivante furent dues à l'initiative de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson.

L'expédition des Docteurs Richardson et Raë, en 1847, eut pour objet la recherche de Franklin et de ses infortunés compagnons, dont on ignorait le sort. Le 15 septembre, les deux explorateurs hivernèrent au fort Confidence, sous la guidance du Métis français Baptiste Brousse, que j'ai eu l'avantage de voir, en 1862, au Portage de la Loche. Cette expédition fut infructueuse.

Enfin, en 1849-50, le lieutenant W. H. Hooper de l'expédition du Commandant Pullen, hi-

verna au Grand Lac des Ours, dans la cabane du pêcheur Nick Taylor, avant de s'en retourner en Angleterre par la voie du Mackenzie et du Manitoba. Ce fut le dernier officier de marine qu'ait vu le Grand Lac des Ours.

Le 18 mars 1866, j'allai visiter l'emplacement du fort Franklin. Il n'est séparé du fort Norman que par un bras de rivière, simple détroit avec courant, qui relie le petit lac des Oies grises à la baie Keith, et par un petit marais de lichen. Cet emplacement est une terrasse naturelle de 25 pieds de haut, sablonneuse et étanche, exposée au sud-ouest et adossée à une forêt de sapins de belle venue, qui s'appuie elle-même sur les contreforts de la montagne ou colline des Petits-Poissons. On y jouit de la vue de l'extrémité de la baie Keith, large et profonde de 6 milles devant le fort, et de celle du Rocher Clarke, point culminant de la chaîne *Ennatchô-Kfwè*, qui borde la rive droite du Mackenzie.

Je m'étonnais que M. Taylor n'eût pas choisi ce même site pour y placer le nouveau fort Norman, et qu'il n'eût pas donné à ce poste le nom de l'immortel Franklin; mais l'examen de ces lieux redevenus déserts me fit comprendre la raison de cette indifférence : l'emplacement de l'hivernement du célèbre explorateur est devenu un pauvre cimetière indien. O néant ironique des choses terrestres ! Tandis que le savant et zélé marin, emporté loin de sa patrie et de la plus aimante des épouses par l'amour de

la gloire et des découvertes, a laissé sa dépouille au fond des mers polaires, dans un recoin glacé de *Regent-Strait*, l'Indien humble, ignorant et inconnu dort paisiblement son grand sommeil sous les bras de la croix, dans ce sol que foula la valeureuse expédition anglaise de 1825 !

Tout ce qui reste du fort Franklin est une souche de sapin sciée horizontalement au niveau d'eau, à trois pieds du sol, et sur laquelle le grand explorateur déposait son compas de marine. Devant ce tronc d'arbre, il venait faire ses calculs astronomiques. Un cercle y est demeuré tracé dans le bois.

Je me suis assis sur ce support d'habitacle, pour dessiner le vaste mais mélancolique panorama de la baie Keith, dont j'ai l'honneur d'offrir à mes lecteurs une réduction très exacte, et méditer sur les désenchantement des choses terrestres.

Grand Lac des Ours. Baie Keith (côté ouest). Fort Norman et Mission Petitot.

CHAPITRE III.

Les Indiens du Grand Lac des Ours.

Histoire d'une famille affamée. — Le vivant enterré avec le mort. — Arrivée des *Trakfwèlè-rottiné*. — Un vilain tour. — Le voyant *Nidénichyé*. — Vexations. — Le printemps au Grand Lac des Ours. — Onze personnes massacrées pour une belle. — Etablissement de la premiere Mission française. — Châtiment. — Petit enfant enterré vif. — Exemples d'indifférence cruelle. — Le repas des âmes.

A dater de mon voyage de 1866, le packet du Nord, qui d'ordinaire se rendait directement du fort Good-Hope au fort Simpson, passa par le Grand Lac des Ours, d'où il regagna le Mackenzie en traversant le Rocher Clarke, double cône volcanique en forme de melon entrouvert, qui mesure 2000 pieds de haut. On compte environ 362 milles entre le fort Simpson et le fort Norman-Franklin, par cette route, que le courrier parcourait en un mois, aller et retour.

Le 25 mars 1866, un certain nombre d'Indiens flancs-de-chien et esclaves, dont le camp était situé sur le rivage méridional de la baie Keith, dans le steppe *T'a-ta-ttsoghé*, vinrent me visiter, assistèrent aux offices du jour des Rameaux, montrèrent beaucoup de joie à ma vue et m'engagèrent à aller les voir chez eux.

Le même jour dans l'après-midi, l'attention

générale fut attirée par une tache noire qui se mouvait lentement sur le lac, dans la direction du chemin qu'avait suivi le courrier du fort Simpson. A l'œil nu, je ne la distinguais pas. L'œil d'aigle des Indiens y voyait des rennes ou des loups. Comme on n'attendait personne de ce côté, nul d'entre eux ne pensa à des compatriotes. Le petit M. Taylor se munit de la lunette du lieutenant Hooper, qui nous montra une femme indienne et deux enfants, arrivant d'un pas lent et fatigué.

Une heure et demie s'écoula avant que le petit groupe atteignît le fort Norman. Il se composait de la femme Élisa *Kotew*, la Vrille, belle-sœur de M. Taylor et tante de sa fille Jenny, et de ses deux enfants, *Taét'i*, la Vague, et *Zaa*, les Miettes. On aurait dit trois squelettes ambulants.

A leur aspect, nous fûmes tous émus de compassion. Noirs, enfumés, maigres, dépenaillés et les yeux hagards, ils avaient l'air hypnotisé de gens qui ont longtemps contemplé la mort de près, et qui viennent de soutenir une cruelle et suprême lutte pour la vie. Toute leur histoire, cet extérieur tabide.

Interrogée, *Kotew* ne put trouver d'expressions pour me répondre. Sa pensée encore divaguante semblait frappée d'hébétude et de consternation. Elle se signa avec dévotion, murmura faiblement : « *Marci !* » et éclata en sanglots. Elle pleura longtemps sans pouvoir proférer une parole. M. Taylor l'introduisit chez

lui, avec ses deux petits squelettes d'enfants, et leur fit prendre du bouillon et quelques aliments légers, en petite quantité. Alors seulement la pauvre Élisa put parler et nous raconter ce qu'elle avait souffert. Son histoire était invraisemblable.

Au mois d'octobre 1865, Élisa Kotew avec son mari *Ttsèédéttou-oullè*, l'Homme sans tabac, et leurs quatre enfants, tous baptisés et catholiques, se trouvaient dans les Montagnes-Rocheuses de la rive gauche, en compagnie des Indiens du lac des Saules ou *Kk^{r}ay-lon-Ottinè*, quand sévit la rougeole épidémique qui quaterna le Mackenzie. Nul ne la leur avait portée. C'était le fameux microbe qui était allé vers eux à travers l'espace. Jusque là, ces Indiens avaient ignoré la nature de cette affection cutanée.

Tant que ces Danites furent malades, ils demeurèrent sous leurs tentes. Dès qu'ils se sentirent mieux, ils levèrent le camp, et revinrent sur leurs pas, vers les steppes à rennes de la rive droite du Mackenzie. Malheureusement pour l'Homme sans tabac, il tomba malade alors que ses voisins convalescents s'enfuyaient. Il les pria de l'attendre quelques jours. On n'en voulut rien faire. Les deux frères d'Élisa, *Yamontchilé* et *Béya*, furent même sourds aux supplications de leur sœur et de leur beau-frère. Ils conseillèrent à la pauvre femme d'abandonner son mari au sort inéluctable qui l'attendait, et de sauver la vie à ses enfants en

partant avec eux. Sa conscience de chrétienne s'étant refusée à commettre cette action dénaturée, ses frères l'abandonnèrent elle-même au milieu de la chaîne des Pics, dépourvue de tous moyens d'existence.

Alors la courageuse Esclave fit une chose héroïque. Elle entreprit, sans chiens ni traîneau, de conduire son mari malade au fort Norman du Grand Lac des Ours, dans ces steppes plantureux où la vie animale abonde et assure la subsistance des Indiens. A cette fin, elle cousit ensemble des peaux de jambes de renne avec leur poil. Le cuir en est fort, le poil lisse, court et dru. De ces peaux, elle fabriqua une sacoche allongée et pouvant se lacer au moyen d'une lanière. A une des extrémités elle fixa solidement d'autres lanières en manière de traits; elle coucha son mari dans la sacoche sur des peaux et des hardes, bien enveloppé dans ses couvertures; elle-même prit sur son dos un lourd paquet d'effets et de provisions sèches; elle chargea par-dessus à califourchon, son enfant dernier-né, s'attela au traîneau-sacoche et s'en alla en traînant le malade, suivie de ses autres enfants, dont l'aîné, Joseph la Vague, portait le troisième, trop petit pour cheminer longtemps.

La petite caravane n'allait pas vite comme bien l'on pense. Elle se traînait cahin-caha, et de longs jours s'écoulèrent avant qu'elle pût franchir les chaînes parallèles des Rocheuses et atteindre le fleuve Mackenzie, qui heureuse-

ment était déjà congelé. Chaque soir, Élisa tendait des lacets aux lièvres blancs arctiques et aux gelinottes des neiges, cette seconde Providence des faméliques *Dènè*. Chaque matin, la Vague et les Miettes allaient les détacher des brimbales et ramasser les collets.

Ce fut ainsi qu'ils vécurent. Mais ce mode précaire d'entretien et le manque de soins, de chaleur, de confort et de médicaments n'étaient pas de nature à guérir *Tséédéttou-oullè*. L'heureux homme, — heureux d'être tant et si bien aimé ! — mourut dans les bras de son excellente femme et de ses petits enfants, sur la rive gauche du fleuve. Avant de fermer l'œil, les dernières paroles du pauvre Indien furent des conseils pour ceux qu'il aimait :

— « Hâte-toi de te diriger vers le lac des Ours, dit-il à la Vrille, et si tu vois que tu ne peux nourrir mes quatre fils, sauve du moins la vie aux deux aînés. Tu rencontreras le courrier sur la rivière au Sel. Place-toi sur son passage. »

Il ne put en dire davantage ; il leva les yeux au ciel avec résignation, invoqua le saint nom de Dieu, puis, regardant une dernière fois ses enfants, il expira.

Lorsque Kotew eut rendu les derniers devoirs à son mari, elle traversa le fleuve et s'en vint camper à l'embouchure de la rivière au Sel, *Téway-Dié*, un cours d'eau salé qui sourd du pied du Rocher-Clarke. La neige était si abondante, les lapins si rares et il y avait déjà

si longtemps qu'elle peinait, que la pauvre femme n'eut pas la force d'aller plus loin. Elle se sentait perdue si elle entreprenait de franchir cette dernière chaîne de montagnes.

Elle construisit donc une cahute en branchages qu'elle recouvrit d'un lambeau de tente en peau, et tous les cinq s'y tapirent en attendant le passage de ce courrier qui était leur seule et dernière espérance après Dieu. S'il changeait son itinéraire, c'était pour eux la mort, la mort par la faim.

On comprend les angoisses et l'anxiété de la pauvre mère. Réduite à battre l'estrade pendant des semaines, des mois peut-être, autour de ce gourbil et dans un périmètre nécessairement restreint, elle vit diminuer chaque jour ses moyens d'existence, sans cependant pouvoir quitter ces lieux qui, seuls, lui permettaient de surveiller les abords du Mackenzie et ceux de la rivière au Sel, afin de ne pas manquer le courrier, quelque voie qu'il pût avoir choisie. Mais Kotew se vit bientôt forcée de priver de nourriture ses deux plus jeunes enfants, afin de sauver les deux aînés. Quel martyre pour une mère ! Quelle désolation pour ces pauvres petits êtres, nécessairement sacrifiés par celle à laquelle ils devaient le jour !

Les deux innocents moururent de faim en sauvant leurs aînés. Je n'ai pas osé demander à la pauvre mère ce qu'elle avait fait des deux petits cadavres ! Puis, les peaux d'élan, de chèvre, les parchemins, les lanières, les vieux

souliers, tout y passa : rengaîne éternelle de toutes les scènes de famine, dans l'extrême nord. De temps en temps, rarement, la Vague, malgré sa faiblesse, parvenait à tuer une pie, un écureuil, plus rarement encore une gelinotte, un ptarmigan. Ces chétives et maigres proies étaient englouties avec délices, et ne faisaient que trois bouchées, une pour chacun; tout juste de quoi ne pas mourir sur l'heure.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareilles circonstances, les malheureux faméliques furent pris de fièvre et en proie à des hallucinations étranges. Ils entendaient sans cesse venir des voyageurs, aboyer des chiens, claquer des fouets; acousmates trompeurs, que l'ardent désir d'être sauvés suggérait à leur imagination maladive.

Ils auraient dû peut-être se déplacer un peu, tenter le voyage du Grand Lac des Ours; mais ils n'en avaient plus la force. Changer de campement, déblayer un autre site, construire une nouvelle hutte, et surtout se frayer un sentier dans la grande neige, étaient autant de labeurs dont ils n'étaient plus capables. Leur seule et unique ressource devait être l'arrivée du courrier du fort Norman. Ce courrier c'était pour eux la vie. Il leur donnerait de la viande fraîche et du poisson; il leur prêterait un chien, peut-être; ils profiteraient de son sentier, de ses nombreux bivouacs, de son bois tout bûché, de ses cachettes de provisions préparées pour le

retour. Ils en obtiendraient un peu de thé, des allumettes, qui sait, même, du tabac! Il était tout pour eux. Il ne fallait donc pas perdre cette seule attache qu'ils eussent encore à l'existence. Il fallait bien se garder de déparquer de leur hutte. Mais combien le temps était long depuis leur départ des Montagnes! Cinq grands mois s'étaient déjà écoulés, et celui-ci, le mois de mars, allait-il donc passer encore sans qu'il vissent arriver ce bienheureux courrier?

Un jour, Joseph se hâta vers la loge plus vite qu'il ne l'avait fait jusque là :

— « Mère, dit-il faiblement, voilà les Blancs. Je viens d'entendre crier : « Marche! marche! »

— « Ah ! dit-elle, tu les as entendus si souvent déjà! Encore une illusion. Je n'en crois plus tes oreilles ni les miennes. Quelque corbeau qui se sera moqué de toi. »

— « Non pas, reprit l'enfant, les yeux brillants d'allégresse. Écoute, mère, les voici qui viennent. Le bruit se rapproche, nous sommes sauvés! »

Alors elle retrouva des forces. Électrisée, elle bondit hors de sa hutte, perplexe, redoutant déjà que les voyageurs encore invisibles qu'elle entendait venir prissent une autre direction. Elle courut sur la rivière, trébuchant, effarée. Elle cria, elle appela de toute sa force; ses deux enfants joignant leur faible voix à celle de leur mère.

Deux voix mâles répondirent à leur appel, et, quelques instants après, le Savanois John

Hope et l'Écossais Mac-Dougall arrivaient au carbet. Ils portaient le packet du Nord au fort Simpson.

L'aspect des trois infortunés arracha des larmes de pitié à ces hommes rudes mais bons. L'honnête John donna aussitôt de la viande fraîche à Élisa, en lui recommandant d'en user avec la plus grande modération. Puis il lui conseilla de se hâter vers le fort Norman, avant que la neige eût comblé son sentier à travers steppes et montagnes. Ah ! c'est qu'il leur fallait encore traverser la chaîne dextrière, et les grands steppes riverains, et l'immense baie Keith. Le Grand Lac des Ours n'était pas le pays de cette famille esclave. Elle n'y était jamais allée, elle en ignorait même le chemin. La pauvre Indienne n'était donc pas au bout de ses perplexités. Et si le chemin allait se remplir de neige; si la poudrerie allait les envelopper dans les steppes sans arbres; s'ils allaient s'égarer dans ces vastes espaces dépourvus d'habitants!... Aucun Européen n'imaginera jamais tout ce qu'il y a à souffrir dans les pays arctiques, quand on voyage à l'aventure dans une contrée inconnue et dépourvue de routes, de poteaux indicateurs et d'habitations quelconques.

Au sommet du Rocher-Clarke, à 2.000 pieds d'altitude, ils trouvèrent une *cache* à provisions, de laquelle on leur avait permis de prendre tout ce dont ils auraient besoin. Dès lors, ils étaient à l'abri du danger imminent de perdre la vie.

Le reste ne fut plus qu'une question de temps et de patience.

La malheureuse veuve conserva longtemps encore l'effarement des traits et l'affreuse fixité du regard qu'une souffrance extrême, l'excès de la faim et l'angustie de cette longue agonie avaient imprimés à sa physionomie honnête.

A son propos, M. Taylor me raconta qu'il était mort, l'automne précédent, une jeune femme récemment accouchée, qui fut ensevelie à la mode indienne, c'est-à-dire sur le sol, abritée par une petite toiture formée de pieux enfoncés obliquement dans la terre, puis recouverte de larges écorces de sapin. Le lendemain, le vieil Orcadien ayant passé à côté du tombeau, qui n'était distant que de deux cents pas du fort Norman, il entendit des vagissements qui en sortaient. Frappé d'horreur, il souleva les écorces, écarta quelques pieux et regarda par l'étroite ouverture. Sur le sein vacque et glacé de l'Indienne, se tordait, dans les affres de la faim et de l'agonie, le pauvre petit enfant de la défunte, qui le regardait froidement dans l'insensibilité de ses yeux de morte. Le commis essaya de sauver la vie au malheureux nourrisson; mais il était trop tard. L'enfant expira peu d'instants après.

Le premier avril me réservait une agréable surprise qui n'était point un poisson fallacieux. Une douzaine de Flancs-de chien *Tʳa-kfwèlè-ʳoltinè*, de ceux que j'avais visités et évangélisés

dans leurs déserts, en 1864, firent tout à coup apparition au fort Norman avec des traîneaux chargés de provisions. A leur tête était le même Olivier *Sa-k^c^lé* ou la Graisse d'Ours, qui m'avait emmené avec lui deux ans auparavant (1) Il m'apprit la mort de son beau-père, le Soleil-reluisant ou Confidence, que la scarlatine épidémique avait emporté, ainsi qu'une foule d'autres Plats-Côtés-de-chien de ma connaissance. Des familles entières avaient été moissonnées, entre autres celle de l'infortuné *Timon-tsatè*, l'énergumène.

Ah ! quand on pense que la même razzia avait été opérée successivement par la phtysie galopante, par la fièvre typhoïde, par la strangurie, par la coqueluche, la rougeole, l'influenza et la syphilis, cet horrible cortège de maladies que les Européens conduisent en croupe partout où ils s'introduisent, et que les Danites américains ignoraient avant leur arrivée chez eux, on peut bien pardonner à ces Indiens de nous appeler *Éwié-daettîni*, Ceux qui traînent la mort après eux.

Eu égard à ces désastres, Olivier me conjura, comme la première fois, de le suivre sur le territoire flanc-de-chien, ainsi que je lui en avais fait la promesse en 1864, afin de compléter la régénération spirituelle de toute sa tribu. J'accédai à sa demande sans me faire prier et

(1) Voir *Autour du Grand Lac des Esclaves*. Paris, 1891. Albert Savine, 12, rue des Pyramides, chap. IX.

avec joie, bien décidé, cette fois, de ne pas laisser, chez ces bonne gens, une seule âme qui ne fût baptisée. Aussitôt je fis mes préparatifs de départ; mais je fus trahi par mon serviteur, qui, ignorant la douceur des Flancs-de-chien, était effrayé d'avoir à me suivre si loin du pays peau-de-lièvre. Aussitôt prévenu, M. Taylor usa d'un subterfuge mesquin, pour me retenir au fort Norman et frustrer les Flancs-de-chien dans leur légitime attente. Sans m'en prévenir, il fit atteler mes chiens et les envoya avec deux de ses gens de l'autre côté de la baie Keith, chez ses propres clients sauvages. Il avait, d'ailleurs, très mal accueilli Olivier et sa suite, parce qu'ils étaient les pourvoyeurs du fort Raë, et qu'il n'avait pas besoin de leur concours pour approvisionner son propre poste-de-troque.

Quand je m'aperçus du vilain tour que le petit Nick m'avait joué, il n'était plus temps de le prévenir ni de le réparer; mes chiens étaient déjà hors de vue. Et le vieil Orcadien, guignant de l'œil et salivant son éternelle chique, me disait avec un sourire malin et un faux air bonhomme :

— « Ah ! ben, Père, c'est mieux comme ça, tu vois. Je ne te voyais pas partir avec plaisir. Tu es ben, icite. Y'a pas mal de sauvages, pas mal de viande fraîche, pas mal de bon poisson. Vas pas chercher la misère par là-bas. Reste avec nous et tout le monde sera content de toi. »

Pour ces paroles aimables, je l'aurais volontiers embrassé; mais, eu égard à l'ironie du sourire dont le petit vieux les accompagna, je lui aurais encore plus volontiers tordu le cou, si cela eût été chrétien et licite.

Je me vis donc obligé de laisser partir seuls les bons Plats-côtés-de-chien, qui voulaient m'emmener quand même. Ils s'éloignèrent les larmes aux yeux et avec force marques de respect et d'affection. Mais deux d'entre eux me promirent de revenir bientôt se faire baptiser avec toute leur famille, Cyprien *Nontèli* et Bernard *Yanéya*; et ils tinrent parole.

Eux partis, je consacrai tout mon temps aux Indiens du lac des Ours qui, tous les deux jours, venaient me visiter par escouades. Les dimanches étaient des jours de visite générale, parce que, ce jour-là, ils s'abstenaient de chasser. Mais, comme ces bonnes gens avaient plus de quatre milles anglais à franchir à pied, et autant pour s'en retourner chez eux, je leur persuadai de venir camper derrière le fort, à proximité et à l'abri du bois; ce qu'ils firent avec plaisir, bien que ce ne fût pas dans leurs habitudes, en cette saison. Je les aurais eus même constamment au fort, sans les attaques immodestes des matelots écossais ou orcadiens qui étaient au service de M. Taylor. Ces jeunes étourdis ne laissaient passer aucune sauvagesse sans se permettre des assauts si odieux, que je me vis obligé de remplir les fonctions de gendarme, à la porte de ma demeure, aux heures

des offices, jusqu'à ce que la dernière femme y fût entrée.

Parmi mes nouvelles ouailles si bonnes, si respectueuses, si désireuses d'embrasser le catholicisme, quelles que fussent les légères menées des jeunes matelots du fort Norman, il ne s'en trouvait que trois ou quatre qui eussent été baptisées par feu M. Grollier, au fort Norman du Mackenzie, en 1863. Toutes les autres, sans être ce que l'on appelle des païens, étaient encore catéchumènes.

Parmi ces quatre néophytes se trouvait un Esclave qui s'était jeté dans le mysticisme d'une religion de son invention, religion toute de rêves, de révélations prétendues et de visions ridicules, que sa vanité ou sa bêtise imaginait. Il se nommait Éléazar *Ni-dénichyé*, la Terre plantureuse; mais les serviteurs du fort ne le connaissaient que sous le sobriquet peu flatteur de Bon-à-rien.

— « Ah ! mon beau-frère, me dit un jour ce pauvre maniaque, d'un air dolent et convaincu, nous prêchons en vain, moi et toi. En vain nous conjurons les hommes de se convertir, d'abandonner leurs fétiches, d'adresser leurs prières au seul Fait-terre, *Nioltsi*. Ils se rient de nous, ils ne nous écoutent pas. Ils ne nous obéiront jamais. Tu les crois bons; mais ils te trompent. Dans les bois, ils rient de tout excepté de leur méchante jonglerie. C'est déplorable ! »

Il continua sur ce ton pendant longtemps,

faisant son prêtre à merveille, bien qu'il ne fût qu'un jongleur irrémédiablement encroûté. J'aurais pu le reprendre sévèrement de sa conduite, lui reprocher son hyprocrisie, l'excommunier et le mettre à la porte, ainsi que d'aucuns missionnaires avaient fait vis-à-vis d'autres jongleurs ou *Ink^vonhè* (Ombres), devenus prêtres dènè. Je n'en fis rien, et le laissai pérorer à son aise. Il venait d'ailleurs si humblement au-devant des coups !

— « Ne me rudoie pas, me disait-il d'un air calin. Je ne te suis pas opposé. Je ne m'élève pas contre toi. Je te suis, au contraire, tout à fait favorable. Je parle toujours comme toi et en ta faveur. Je fais prier mes parents, je récite le chapelet, je leur chante des cantiques, je leur parle du ciel et je leur donne ma bénédiction. Dis, fais-je mal en cela, et ne te semble-t-il pas que l'on me calomnie en me représentant comme faisant le sorcier ? »

Je me rappelai cette parole du divin Maître : « Celui qui n'est pas contre vous est pour « vous », et je laissai aller le pauvre fou avec quelques conseils paternels :

— « Tout ce que tu me dis là est parfait et louable. Je tolère même tes bénédictions. La bénédiction d'un honnête homme et d'un chrétien ne peut que porter bonheur à des infidèles. Mais, je t'en prie, laisse de côté les rêves, les visions prétendues dont tu te glorifies, les révélations que tu dis recevoir de Dieu même, les transes, les résurrections simulées et les

apparitions d'anges; parce que, en cela, ou bien tu es halluciné et malade, et alors il faut te soigner; ou bien tu mens, tu trompes tes compatriotes et deviens un imposteur. Voilà ce que tu ne dois pas faire, parce que c'est de l'irréligion et de la supercherie ».

Il me le promit et se retira satisfait, avec quelques présents d'objets religieux que je lui fis.

Les parents de la Terre plantureuse m'eurent de la reconnaissance de n'avoir pas humilié ni repoussé *leur prêtre;* ce qu'ils avaient redouté de ma part. Chez eux, c'était purement vanité et amour-propre; mais ils tenaient à *Nidénichyé,* parce qu'il vivait chrétiennement avec sa femme, et que, à part ses visions, c'était un homme exemplaire. Ils étaient fiers de pouvoir se vanter que, même chez eux, il pût y avoir des vocations au sacerdoce. Sachant que le malheureux toqué serait bien vite dédaigné et oublié par ses proches, j'avais agi avec prudence, sans faire d'éclat. Si je m'étais élevé contre Éléazar, il se serait cabré, et tous ses parents auraient fait schisme avant même de devenir chrétiens.

Un beau jour d'hiver de 1867, *Nidénichyé* vint au fort Norman seul, avec un traîneau chargé, son camp n'étant qu'à une journée de marche dans l'ouest. Il troqua sa venaison boucanée et ses fourrures chez M. Taylor, vint me donner la main et prier dans ma chapelle; puis il continua sa route, s'en retournant

seul encore vers sa demeure, accroupi sur son traîneau vide. Quand ses chiens arrivèrent au camp, Bon-à-rien était étendu de tout son long sur le traîneau, mais il n'en bougeait pas. On l'appela, on le secoua. Rien. Il était mort, mort sans doute d'une congestion cérébrale causée par le froid, qui était extrême ce jour-là.

A la fin d'avril 1866, le fort Norman-Franklin regorgeant de viande, et tous les sauvages en étant eux-mêmes copieusement approvisionnés, je leur conseillai de ne plus tuer de rennes. Chasser pour le plaisir de détruire ces animaux ou pour le mince bénéfice d'en prendre la langue et les deux flancs, c'était mépriser les dons de Dieu et rire de sa Providence. N'ayant plus qu'à prier et à se divertir, les Indiens ne s'en firent pas défaut, dédaigneux des sarcasmes des jeunes fous que M. Taylor n'était pas assez influent pour réprimer. Pendant longtemps, les choses furent tolérables. Je faisais la police à la porte de ma maison, aux heures des exercices religieux, et ma présence suffisait pour en imposer à ces trop jovials *petits n'Anglais*, que leur gauloiserie par trop épicée rendait grossièrement sadiques. Mais, outre que cette faction de tous les jours était incompatible avec ma dignité personnelle, les petits Écossais s'enhardirent jusqu'à attendre le beau sexe au sortir de l'église, ou plutôt de mes instructions, toute respectabilité étant bannis de leurs agissements.

Pour le coup, les Dènè n'y tinrent plus :

— « Adieu, me dirent-ils, nous nous en allons. Nous ne voulons plus demeurer avec les Gens de la Pierre (1). A la vérité, ils ne nous font pas de mal, ils ne nous battent pas, ils ne se se mettent pas en colère, ils sont doux et aiment à rire; mais, avec eux, il n'y a pas de vertu possible pour nos femmes et nos filles. Ce sont des satyres. Nous sommes loin de les imiter, de leur ressembler, même dans les bois! Viens-t'en avec nous; car nous partons tous de ces lieux. »

Ils avaient raison, et vainement je m'étais plaint à M. Taylor. Il avait ri des drôleries de ses jeunes compatriotes et de ce qu'il appelait leurs farces. Il n'y avait pas de mal à cela, disait-il, puisque ce n'était que pour badiner.

Voyant que je ne gagnais rien avec le vieux gosse, aussi léger et gaulois que ses serviteurs, je m'entendis avec les trois Métis du fort, et nous allâmes construire une petite maison de prière à 300 pas du fort Norman. Ce n'était qu'une *log-house* de vingt pieds carrés et qui devait me servir de chapelle et de demeure; mais c'était le seul moyen de retenir les sauvages autour de moi, tout en les retirant du fort, où chaque jour la morale publique était ostensiblement outragée. Dès le 10 mai, je pus célébrer les offices dans cette chapelle, et, le 23 du même mois, j'allai m'y installer tout à fait, à la grande tristesse de M. Taylor. Cependant,

(1) *Kfwè-Gottinè*, nom des Anglais et des Écossais, en dène peau-de-lièvre.

pour ne pas me faire un ennemi de ce pauvre vieillard qui m'avait toujours traité en gentleman, je continuai à aller prendre mon repas chez lui, tous les dimanches, après la grand'messe.

Malheureusement, au mois de juin, lorsque la neige fut fondue, je m'aperçus un peu tard que le terrain sur lequel je m'étais placé formait un îlot entouré d'eau de toutes parts, et que cette île déserte et rocailleuse, sorte de banc de gravier étanche qui s'élevait au milieu du steppe moussu, était un cimetière de l'automne précédent. J'étais entouré de morts sur trois côtés. Je résolus alors d'aller me construire une résidence plus spacieuse non loin de la forêt, à un kilomètre du fort; mais je n'eus jamais les moyens de mener à bonne fin cette entreprise, bien que j'eusse fait couper et équarrir toutes les pièces de charpente, l'été suivant.

Nous avions eu, cette année-là, un printemps hâtif, si je le compare avec celui de 1826, dont Franklin a enregistré les dates. Le 30 avril, nous aperçûmes la première oie grise. Franklin ne commença à en voir que le 7 mai. Le 10 mai, mon serviteur tua des canards, et le gibier ailé se montrait nombreux partout où il y avait de l'eau vive, le long des rivages. Du temps de Franklin, il ne commença à paraître que le 16 mai.

Le 14 mai, la glace du petit lac des Oies grises se brisa et le courant s'y traça un sillon dans la glace forte du lac des Ours. Cela n'eut lieu que le 20 mai, en 1826.

Le 27 mai 1866, le petit lac des Oies grises était entièrement débarrassé de glace, et l'on remarquait de nombreux bordages d'eau vive autour du Grand Lac. Des nuées de courlis, de vanneaux, de râles d'eau, de sarcelles, de tournepierres, de pluviers et de francolins y barbottaient ou se jouaient sur les plages échauffées.

Enfin je pus partir du Grand Lac des Ours, avec les barques du fort Norman, le 4 juin 1866, tandis que, quarante ans auparavant, Franklin ne put le faire avant le 15 du même mois.

Dès cette première année, je fis 55 baptêmes et bénis 3 mariages et 2 sépultures. Cependant, quand je quittai ma petite mission, que j'avais placée sous le vocable de Ste Thérèse, patronne de ma pauvre mère, elle n'avait encore ni porte, ni fenêtres, ni plancher. Mais les Métis catholiques y mirent la dernière main pendant l'été, et je l'achevai tout à fait en 1867, de manière à la rendre habitable et confortable. Ma maisonnette-chapelle, soigneusement crépie au lait de chaux, ornée de tentures de flanelle rouge à lambrequins roses, d'un autel que j'avais peint à l'huile, au fort Good-Hope, et de deux tableaux qui représentaient le Couronnement de la Vierge, de Vélasquez, et Marie-Réparatrice, avait un air si coquet, que d'ores et déjà tout le personnel du fort, venait y assister aux offices, même les protestants.

Je dois avouer toutefois que, pendant l'hiver de 1867 et malgré un grand feu de sapin que

j'y entretenais toute la journée, ma maison, exposée aux quatre vents du lac, ne fut jamais assez chaude pour que le thermomètre centigrade s'y élevât au-dessus de + 6° de chaleur, température qui n'est pas suffisante pour assurer une santé parfaite et empêcher le corps de souffrir. Aussi, l'encre se congelait-elle sur ma plume, quand j'écrivais à côté du feu; mon baril d'eau fraîche était-il toujours couvert d'une épaisse couche de glace, qu'il me fallait briser à coups de hache tous les matins; et mon vin de messe lui-même n'était-il pas à l'abri de la gelée.

Pendant huit hivers que je résidai au Grand Lac des Ours, je n'y eus jamais le luxe d'un lit. Je couchais sur le plancher ou dans le grenier, mais à terre, sur une peau d'ours, et y dormais tout habillé, dans un sac mi-partie de laine et de fourrure de renne avec le poil en dehors.

L'amour que je professais pour mes enfants des bois et des steppes ne m'empêchait pas de me livrer à mes études linguistiques et ethnographiques. Tout au contraire, ils y concouraient et y coopéraient par leurs leçons de langue et de choses, et mon grand dictionnaire s'en accrut d'autant. Il y avait là aussi plusieurs chamans qui mirent plus d'une fois ma patience à l'épreuve par leur obstination à conserver leurs anciennes superstitions. Ils furent les derniers à se rendre, entre autres un vieillard, le plus âgé du Grand Lac des Ours, qui

portait jusqu'à sept noms, un pour chaque jour de la semaine.

Je vis aussi, parmi les Flancs-de-chien, une vieille femme nommée *Ninttsi-ratchô*, le mois du Grand-Vent (Janvier), qui, du temps de Franklin, avait été l'occasion du meurtre de onze de ses compatriotes par trois Métis français, engagés au service de la Compagnie du Nord-Ouest. Un de ces forcenés s'était tellement énamouré du Grand-Vent, qu'il voulait à toute force l'avoir pour femme. Elle se réfugia avec sa peuplade dans les forêts qui s'étendent au nord de la baie Smith, où les trois misérables la suivirent, surprirent les malheureux Indiens endormis ou couchés, et en assassinèrent onze, pour s'emparer de cette fille, qu'ils ramenèrent au fort Franklin malgré elle. Le principal instigateur de ce massacre abominable fut attiré subrepticement au fort Simpson, par la Compagnie, enchaîné et envoyé à Montréal, où il fut pendu haut et court, comme il le méritait.

Cependant, les Flancs-de-chien du Grand Lac des Ours étaient renommés pour leur dureté de cœur et leur penchant au meurtre. Sir John Franklin énumère trente-et-un assassinats qui auraient été commis entre 1799 et 1826 parmi ces Indiens, dont 17 pendant son séjour; ce qui est énorme. Mais j'ai la douleur de constater que plusieurs meurtres furent aussi perpétrés depuis ma première visite au grand lac, bien qu'en mon absence et par des infidèles adonnés au chamanisme ou jonglerie. Plusieurs

de ces faits sont d'autant plus navrants qu'ils eurent pour objets de faibles créatures. Un petit enfant fut dévoré par des chiens presque sous les yeux de sa famille. Il leur avait donc été exposé en proie. Un autre enfant fut arraché par lambeaux du sein de sa mère primipare, dans le but de sauver les jours de celle-ci ; un cas assez fréquent, me dit-on. Enfin un troisième enfant fut enterré vif par son beau-frère, sous les yeux de sa propre sœur et de toute la peuplade en marche.

Cette dernière victime était un pauvre enfant nommé Paul *Tékwiti*, âgé de cinq ans et orphelin depuis 1865. Il avait été recueilli par sa sœur aînée, *Kha-khié-monnè*, la Bordure de peau de lièvre, femme du jongleur esclave *Nitajyé*, homme foncièrement hostile à la religion chrétienne. Le petit Paul était infirme de naissance, il avait le nombril en suppuration. Je l'avais baptisé et soigné en 1866. Après mon départ, le mal s'aggravant et sa santé demeurant débile, Nitajyé jugea que l'enfant ne serait jamais fort ni en état de lui être utile, et il résolut de s'en débarrasser.

Si du moins ce cruel jeune homme avait remis l'innocent aux Métis du fort Norman, ceux-ci l'auraient adopté ou bien l'auraient conduit en barque à l'hospice de la Providence, où les Sœurs de charité l'auraient admis dans leur orphelinat. Mais ce sauvage, systématiquement adonné à la jonglerie, était trop orgueilleux et en même temps trop envieux

des Blancs et de leurs prêtres, pour leur donner cet enfant à élever, en trahissant ainsi l'insensibilité de son âme vile. Il préféra ôter la vie à son petit beau-frère plutôt que d'avoir recours à un prêtre ou à des Blancs. Il y a donc aussi du fanatisme dans l'erreur et le mensonge.

Nitajyé commença par repousser le petit Paul en lui interdisant l'entrée de sa loge, demeure de sa propre sœur, comme à un animal dangereux. Que pouvait comprendre cet agneau à une telle conduite? N'était-elle pas de nature à faire désespérer l'enfant? Il s'en allait désolé et en jetant les hauts cris, glanait quelques bouchées de côté et d'autre, en rôdant demi-nu à travers les loges; puis il revenait instinctivement chez sa sœur, qui l'accueillait et le cachait, en l'absence de son barbare mari.

Mais Nitajyé faisait sans cesse des scènes à sa femme, à l'occasion de son frère, dont il ne voulait plus à aucun prix et qu'il ne pouvait cependant pas empêcher de revenir chez lui. Alors il le tua comme on tue un petit chien vicieux et incurable. Le misérable ! si du moins il lui avait fracassé le crâne d'un coup de fusil, ou transpercé le cœur de sa dague ! Mais pourquoi réserver à cet innocent les angoisses et les affres d'une agonie que l'on épargne même aux scélérats ?

Un matin que la peuplade changeait de lieu de campement, le jongleur annonça publiquement sa détermination aux autres sauvages.

D'aucuns essayèrent timidement de le détourner de ce meurtre : Le prêtre, lui disait-on, condamne de telles actions comme criminelles et monstrueuses. — Le prêtre ! il s'en moquait bien, lui. Comment pourrait-il l'en punir ? — La viande ne manquait pas au camp, ajoutait-on ; le renne abondait. Comment cette petite bouche d'orphelin pouvait-elle affamer son beau-frère ?

Le meurtrier demeura sourd et se mit en colère. Devant son rire, tous les cœurs tremblèrent. Il était sorcier, s'il allait se venger de leurs contradictions ! Et pas une âme compatissante ne s'offrit à recueillir l'enfant ; pas une seule ! « *Gentes sinè affectu !* »

Alors Nitajyé enferma le petit Paul dans une vieille enveloppe de traîneau en peau de renne ; il l'y ficela solidement en dépit de ses cris ; il creusa une fosse dans la neige, l'y enterra vif, recouvrit le paquet de neige, et fit tomber un gros sapin sur le tas.

Et tout fut dit.

Que le petit martyr de l'innocence obtienne du juste Juge le pardon et la conversion de son bourreau !

Ce qui ajoute à l'infamie de ce meurtre horrible, c'est qu'il me fut raconté, à mon retour au lac des Ours, en 1867, par un témoin oculaire, un homme doux, poli, civilisé et catéchumène empressé. « J'ai eu beau plaider la cause de l'orphelin, me disait-il en souriant, je n'ai pu empêcher sa mort. Ce Nitajyé est si méchant ! »

— « Mais comment n'as-tu pu l'empêcher? lui dis-je les larmes aux yeux. Nitajyé n'est qu'un jeune homme, un blanc-bec de 22 ans, et tu en as plus de trente. Ne pouvais-tu donc te jeter sur lui, dans un mouvement de sainte colère, le terrasser et lui ôter les moyens d'exécuter son forfait? Ne pouvais-tu, au moins, lui enlever l'enfant, feindre de l'adopter et me le réserver? Je l'aurais élevé, moi. »

Et Yettanétel, tout penaud, sourit placidement sans répondre. A la fin, sentant qu'il devait s'excuser : — « Oh! dit-il, j'ai détourné les yeux. Je n'aurais pas voulu, je n'aurais pas pu supporter un tel spectacle. J'ai détourné les yeux. Mais quant à sauver l'enfant, *yazè kkè-naendi illè*, je n'y ai pas seulement pensé; je ne savais pas que cela fût nécessaire. »

Les bras m'en tombèrent. Et cette absence de cœur, de conscience!... et cette indifférence suprême, ce sourire!... J'allais l'appeler triple brute et le mettre à la porte d'un coup de pied dans le bas du dos, lorsque je me ressouvins du code païen, le même chez tous les peuples anciens et même chez des modernes qui ne sont plus sauvages; ce droit de vie et de mort que s'arrogeaient les parents; cette exposition ou cette destruction systématique des filles et des enfants mal conformés. Je me rappelai qu'à ce même lac des Ours, et à la suite d'une instruction sur les devoirs des parents envers leurs enfants, toutes les femmes présentes s'étaient entreregardées les unes les autres, avouant

tout haut, sans honte ni vergogne, et même avec une hilarité écœurante, qu'elles avaient toutes tué un ou plusieurs de leurs bébés ! Oui, toutes, toutes : « De beaux petits chats, ma foi, pour qu'on s'apitoie autant sur leur sort ! Ah ! ils sont bien plus heureux dans la terre des âmes ! »

Je me rappelai ces choses et je me tus en pleurant. Mais quel bouleversement à opérer dans toutes ces cervelles atrophiées de sylvicoles ! Que de sentiments à créer, à faire naître, à développer ensuite dans ces cœurs de païens, malgré leur douceur ! Comment faire pour en déménager au plus tôt la vieille et impure défroque des jongleurs, la peur des sorciers, la crainte servile de se heurter les uns les autres, et le code des forêts, si facile et si commode ?

Je me hâte de dire, toutefois, que tous les Dènè n'étaient pas si cruels que Nitajyé, si lâches et si craintifs que Yettanétel, ou que, du moins, nombre d'entre eux n'en sont plus là aujourd'hui. Mais, dans ces commencements pénibles, il fallait former aux sauvages et l'esprit et le cœur. C'était tout une résurrection à entreprendre, tout une création à accomplir, et elle s'est faite, grâce à Dieu et par Dieu.

Un autre fait d'insensibilité me fut présenté par une sorte de petit chef flanc-de-chien, nommé *Ta-tsiè-zèlè*, Celui qui crie à tue-tête, homme à la figure noire, brutale et sournoise. Il avait épousé en mon absence sa belle-sœur,

le lendemain même de la mort de sa femme. Est-ce assez de cynisme ? Un animal n'en eût pas fait autant. Mais *Ta-tsiè-zèlè* tuait jusqu'à soixante rennes dans une seule tournée de chasse. Que ne pouvait-on pardonner à un tel Nemrod, capable à lui seul de faire vivre tout un camp indien !

Ces faits divers, assez semblables aux perpétrations de la lie de notre société civilisée, prouvent combien les Dounè du Grand Lac des Ours avaient besoin des bienfaits de la religion. Leur sens moral était oblitéré au point que les jeunes gens se permettaient en public des actes répréhensibles dont ils ne rougissaient nullement. La conscience semblait ne pas exister chez eux, en dépit d'une douceur de caractère vraiment touchante. Leur intelligence pour le bien était nulle, et leur cœur insensible à tout, excepté à leurs plaisirs et à leur intérêt.

On ne peut cependant invoquer, à propos de ces nomades, les mots dégradation et déchéance, cet état dégénéré n'étant propre qu'aux hommes qui ont perdu le sentiment de l'honneur et de la vertu. Eux ne l'avaient jamais possédé ni goûté. Comment pouvait-on le leur rendre ? La grâce de Dieu devait donc créer en eux des sentiments et développer des facultés qui n'y étaient qu'en germes. Qui donc poussait impétueusement ces infortunés vers Dieu et sa sainte Religion ? Qui donc les transformait en peu de semaines ? si ce n'est cette voix divine, intérieure,

qui peut changer et transformer le plus grand scélérat en un vase d'élection : la grâce de Dieu ; c'est-à-dire le plus grand des miracles et le seul que personne ne puisse révoquer en doute. Infortunés, ceux qui n'ont jamais entendu cette voix, cet appel de Dieu ! Mais plus infortunés encore ceux qui, l'ayant ouïe, l'ont méprisée et lui ont fermé l'oreille de leur cœur ! Tels n'ont pas été les Dènè. Rendons-leur vite cette justice. Comme Abraham, ils crurent à Dieu et en Dieu, et leur foi leur fut aussitôt réputée à titre de justification. *Abraham credidit Deo, et reputatum est ei ad justitiam.* Quelle consolante chose !

Au printemps de 1869, je fus témoin, au lac des Ours, d'une petite scène de famille qui me prouva une fois de plus les transformations radicales que ces Indiens ont subies comme à leur insu par l'effet du christianisme. Un sauvage moribond me fit appeler chez lui, et j'y courus avec mon serviteur Dzan-You. Son camp n'était qu'à une journée de traîneau de ma demeure. Je lui administrai les derniers sacrements, remis à sa femme un dernier médicament sur l'efficacité duquel je ne comptais plus, et je me disposais à reprendre, le soir même, le chemin du retour, lorsqu'un incident se produisit.

La mère de Dzan-You, qui avait abandonné ce jeune homme à la dent des loups, alors qu'il n'était âgé que de deux ans à peine, et bien qu'il fût très beau, bien conformé et parfaite-

ment viable, la mère de Dzan-You se trouvait dans le camp du moribond et s'opposa à notre départ. Elle n'eut pas plutôt contemplé son fils aîné, alors âgé de vingt ans et qui était marié, père de deux enfants, bon chasseur, excellent voyageur et homme adroit en bien des choses, qu'elle se prit à se lamenter en conjurant Dzan-You de venir demeurer avec elle, pour la faire vivre; parce que, disait-elle, son second mari étant mort et l'ayant laissée chargée de trois autres enfants, elle ne pouvait les nourrir.

La pauvre mère pleurait, suppliait; elle redoublait ses prières, mais rien ne semblait toucher mon serviteur. Il ne regardait seulement pas la vieille femme décrépite et hideuse. Alors elle se traîna à ses pieds, priant son fils de lui pardonner son crime. Ses sanglots me fendaient l'âme. Elle s'excusait sur son ignorance de la religion chrétienne, sur la coutume, générale à cette époque, de l'exposition des enfants, sur la persuasion où étaient toutes les mères que l'infanticide leur était permis et qu'il ne renfermait rien de délictueux.

— « Vois, lui disait-elle de sa voix la plus caline, je te portais ainsi dans mes bras en allant t'exposer. Je te pressais sur mon cœur, j'embrassais tes petits yeux, tes petites mains, ta petite bouche. Je te trouvais si beau ! Je pleurais beaucoup à la pensée de t'abandonner; mais que pouvais-je faire puisque ton père le voulait? Force m'était bien de lui obéir. »

Je sentais les larmes me gagner et je pressais Hyacinthe de consoler au moins sa vieille mère, de l'assurer de son pardon, de lui faire quelques promesses pour l'avenir. Il fut aussi sourd à ma voix qu'aux prières de sa mère. Il nous opposa un visage impassible, et, par un serrement énergique des mâchoires, il exprima sa résolution d'en finir au plus vite et de la repousser sans pardon. Il ne fit pas entendre un soupir, il ne lui adressa pas une seule parole ; mais se tournant vers les jeunes gens de son âge:

— « Que de rennes nous venons de voir dans le steppe ! s'écria-t-il avec joie. Vrai, il y en a autant que d'arbres dans la forêt que voici. »

Puis, comme nous étions tout prêts à partir, il donna la main à tous les Indiens qui nous entouraient, excepté à sa mère et à ses frères, et fouetta mes chiens sans même adresser un regard à la pauvre vieille, plus étranger à son propre sang qu'à celui d'un ennemi.

J'en fus indigné pour son caractère de chrétien, et je promis, à son insu, à la vieille ttséankwi que je ferais revenir son fils à de meilleurs sentiments.

En route, je saisis la première opportunité pour exprimer à mon jeune serviteur la peine profonde que m'avait causée l'insensibilité de sa conduite envers sa mère. Je savais cet homme bon, aimant, fidèlement attaché à ma personne. Quel démon l'avait donc poussé à se montrer tout à coup aussi cruel et barbare ?

— « Tu appelles cette femme ma mère ? me

dit-il avec sarcasme. Appelle-la donc ma marâtre. Penses-tu qu'elle se lamente parce qu'elle m'aime; parce que son cœur souffre loin de moi; parce qu'elle voudrait réparer son infanticide en m'entourant de soins maternels? Ah! tu nous connais encore bien peu. Si elle avait eu pour moi de la tendresse, ne m'aurait-elle pas repris, à la mort de mon père, le chasseur du fort Good-Hope, Michel *Tchô*, au lieu de me laisser aux mains étrangères qui avaient sauvé ma vie et recueilli mon enfance? Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait? Mon père! Elle le calomnie. Jamais il ne lui avait ordonné de tuer ses enfants, du moins les garçons. On m'en a assuré. Elle devrait confesser qu'elle a toujours été folle, paillarde et ribaude; qu'elle répugnait à la peine d'élever des gosses. Et maintenant qu'elle se voit vieille, laide à faire peur au diable lui-même, fanée et décrépite, elle voudrait bien me charger les épaules de ses enfants en bas-âge. Elle cherche encore à me tromper en me barytonant des complaintes, et sa jalousie voudrait que j'abandonne ma mère adoptive, la Grosse-Truie, pour voler à son secours.

« Eh bien, qu'elle s'arrange! Quant à moi je redoute les services et jusqu'à l'hospitalité de ceux qui en voulurent à ma vie. Je n'ai pas de confiance en elle. Qu'elle s'arrange! »

Et il garda toute la soirée un morne silence, comme si cet aveu, que mon affection de père lui avait arraché, eût emporté la dernière illusion de sa vie. Ah! c'est que ce malheureux

n'avait jamais goûté les douceurs ni la suavité des caresses maternelles. Celle à laquelle il avait donné le nom de mère était une étrangère, et il ne voyait dans l'auteur de ses jours qu'une vile esclave des passions dissolues et de l'intérêt, marâtre jusqu'au bout et versant sur son fils des larmes de crocodile. Il redoutait justement la mauvaise foi d'une peuplade qui lui était devenue hostile, en sacrifiant sa vie et en le banissant injustement de son sein. « *Quippè* « *domum timet ambiguam Tyriosque bilin-* « *guis.* »

Et mon cœur, revenant par un retour paternel à l'orphelin que j'avais déjà si sévèrement jugé, je me dis : « Pauvre enfant, il connaît ses parents mieux que toi. Il a raison de douter des sentiments de ceux qui l'abandonnèrent jadis. Pour que l'homme pût placer dans le cœur d'un autre homme sa confiance et sa joie; pour que, sur cette base naturellement si vaccillante, son cœur dilaté se reposât à l'aise, il a fallu qu'un amour surhumain descendît du ciel et se révélât à la terre; qu'il tranformât les sentiments de l'homme à ce point que le nom de l'*humanité* devînt dès lors le synonyme de charité et d'amour du prochain, comme si cet amour il l'eût connu naturellement et ne l'eût pas reçu du Verbe de Dieu incarné. Et c'est ce même sentiment, si peu naturel aux hommes de la nature, qui, révélé aux sauvages les plus barbares, a fait tout à coup vibrer en eux des fibres qui, jusque là, avaient som-

meillé ; a réveillé dans leur cœur des sensations inconnues ; y a allumé la foi, y a rappellé l'espérance, les a assurés de la paix et les a transformés en chrétiens, c'est-à-dire en saints.

Il est si doux d'aimer, si consolant de se sentir aimé !

La belle conduite ultérieure de Dzan-You envers sa mère le prouva amplement; car, lorsque l'amour de Dieu eût touché son cœur et qu'il eût pardonné à sa mère, il vint la chercher au Grand Lac des Ours avec ses trois enfants, la garda auprès de lui et la soigna jusqu'à son trépas, lui rendant le bien pour le mal et assurant par le baptême le salut de son âme. Voilà ce que, seul, un chrétien pouvait faire ; ce que n'eut jamais fait le meilleur Indien dènè, circoncis ou non.

Dans nos grandes cités, où l'individualité est absorbée par la société dont elle n'est qu'un des infimes éléments constitutifs, les bienfaits de la religion chrétienne sont peu appréciables, si ce n'est par leur épanouissement dans les œuvres pies. L'action de Dieu sur l'âme échappe à la multitude, parce que cette action est secrète et qu'elle n'est connue seulement que de l'âme qui est l'objet de ses faveurs. Elle est, en quelque sorte, remplacée par la Providence dans son contrôle, son influence et ses jugements sur les nations elles-mêmes.

Mais dans le désert, où la société tout entière se résume en quelques individus disséminés sur des espaces immenses, en de misérables

groupes dépourvus de liens sociaux autres que celui de la famille, et où, hors d'elle, tout est laissé à la liberté privée, c'est là que la divinité de la religion du Christ Jésus devient évidente et palpable; c'est là qu'on lui voit produire des changements radicaux, transformer des brutes en agneaux, et des misérables en vases d'élection. Ces changements sont de telle nature qu'ils n'échappent à personne, et que les yeux des plus prévenus ne peuvent se refuser à reconnaître ces effets miraculeux de la grâce.

Le 10 mai 1866, eut lieu, sur l'emplacement de l'ancien fort Franklin, une cérémonie indienne que l'on croirait renouvelée des Grecs ou des Latins : la fête des morts et le repas des mânes. Le trépas d'une pauvre fille, *Nétsonkfwô*, que j'allai accompagner à sa dernière demeure, fut l'occasion de ces *silicernæ* danites. La température était calme, le ciel d'une pureté toute provençale, le soleil radieux et chaud, presque brûlant, la neige aux trois quarts fondue, et les pelouses qui y maculent la jaune arène, parfaitement étanches.

Après la cérémonie religieuse, la population dènè se groupa autour d'autres tombes qui contenaient des morts de l'année précédente. Les parents arrachèrent les plaques de gazon, ils déplacèrent les pièces de bois qui fermaient les grossiers sarcophages, et tous se mirent à contempler avidement les restes d'ailleurs très peu putréfiés de ce qui avait été un fils, une fille, une épouse ou un mari.

Respectant la douleur de mes sauvages ouailles, je m'étais retiré sur les ruines du fort Franklin, d'où j'observais cette scène de deuil, qui d'ailleurs n'est guère explicable, à moins qu'elle n'ait pour but de faire faire aux vivants de sérieuses réflexions sur la fragilité des choses humaines.

Cette curiosité fiévreuse étant satisfaite, éclatèrent ces étranges clameurs mêlées de chants, qui constituent la lamentation chez les Peaux-Rouges. Je n'ai jamais pu entendre pleurer ces gens-là sans frissonner de tout mon être. C'est une plainte funèbre, coupée de sanglots convulsifs, qui ressemble aux glapissements du coyote dans les mornes bocages, à la douleur sans adoucissement et sans espérance des païens. Ce ne sont pas des pleurs chrétiens, doux, silencieux, pleins d'espérance et de foi. C'est un déchirement qui vise à l'effet et qui, spontané ou artificiel, demande à être entendu et se fait entendre; c'est une douleur sauvage dont les hullulements cadencés montent et descendent comme des cris de loups, différents chez l'homme et chez la femme.

Assis à terre, la tête sur leurs genoux, leur noire et épaisse chevelure leur voilant le visage, ces Dènè me rappelaient Israël en deuil, se lamentant sur les bords des fleuves de Babylone.

Jadis, ou même de nos jours encore mais chez d'autres peuples, les Cris par exemple, les ossements des morts eussent été retirés de

leur froide demeure, nettoyés, lavés, recueillis dans des peaux neuves, et portés processionnellement dans chaque loge, pour y être exposés solennellement; puis replacés avec la même pompe dans une fosse commune. Mais les Dènè n'ont plus ou n'ont jamais eu assez de vaillance ni de vénération pour les cendres de leurs aïeux, pour oser descendre à ces horribles détails. Loin de tenir à conserver chez eux les reliques de leurs parents morts, ils considèrent, à l'instar des Hébreux, le contact d'un cadavre comme une souillure qu'ils évitent avec soin. Je ne puis même expliquer ce que j'ai vu au Grand Lac des Ours que par le peu de relations qu'avaient encore eues ces Indiens avec les Blancs; car, les années suivantes, je ne vis plus se renouveler cette fête funèbre.

Lors donc que le tribut des larmes eût été payé aux morts de l'année, mes Peaux-de-Lièvre commencèrent tristement le repas des âmes, au bord de ces tombes ouvertes. Chacun tira de sa gibecière la viande qu'il avait apportée, et tous se mirent à manger en silence, repaissant leur vue de la contemplation de leurs chers défunts.

Puis les pièces de bois furent de nouveau placées sur les sarcophages, les tombes furent recouvertes de rondins, de pierres et de plaques de gazon, et chacun, après avoir soulagé son cœur par l'hommage des larmes et réconforté son courage par la nourriture prise en com-

munion avec les défunts, s'en retourna dans sa demeure.

N'y aurait-il pas, dans cet usage tartare, général en Amérique, une souvenance du culte chinois des ancêtres ? De petits drapeaux, des banderolles d'étoffe voyante, sont suspendus au-dessus de chaque tombe, dans le dessein d'amuser les mânes des défunts, formes enfantines, et de les retenir près de leurs ossements, de crainte qu'elles ne se souviennent des vivants et ne reviennent troubler leur repos (1).

(1) Dans l'Arabie heureuse, dit un voyageur moderne, s'élève près des sépultures arabes, un petit mai tout couvert de chiffons bariolés, offrandes funèbres des femmes à leurs chers défunts. (Alex Dumas. *L'Arabie heureuse*. T. 3, p. 99.

CHAPITRE IV

Voyages et chasses dans les Steppes

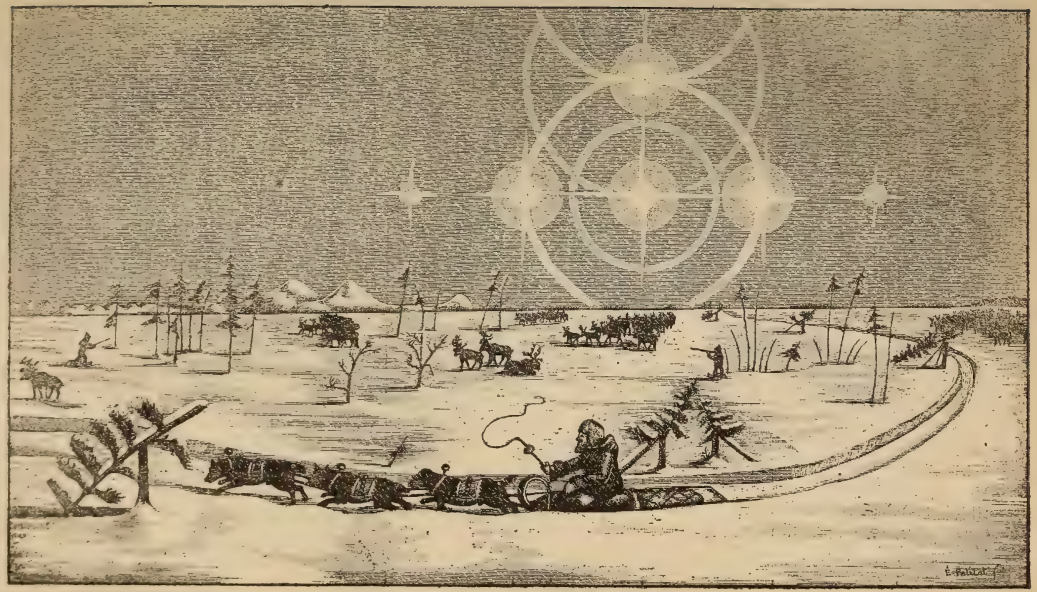
Le Steppe du grand Rapide. — Aspect des steppes du lac des Ours. — Extrême abondance de rennes. — Attaqués par des rennes. — Pâque danite. — Divinité lunaire des Dènè. — Une chasse sur le seuil d'une porte. — Nouvelle chasse. — Le ver du renne. — Noms multiples de ce ruminant. — Voyage dans le Dernier-Steppe. — La rivière aux Eaux-Noires. — *Fwa-Kfwè*. — Démonstrations affectueuses des Indiens. — Douceur et surexcitabilité des Esclaves. — Dureté de cœur d'un Indien. — Encore un enfant enterré vivant. — Danse. — Traversée périlleuse de la baie Keith.

Dès 1867, je ne me contentai plus de venir annuellement à pied du fort Bonne-Espérance au Grand Lac des Ours, et de résider de trois à cinq mois dans ma petite mission de Ste-Thérèse, au fort Norman; je me transportai jusque chez les Indiens, où qu'ils se trouvassent, autant pour explorer les alentours du grand lac que pour mieux instruire mes ouailles en séjournant au milieu d'elles.

C'était ordinairement sur la lisière des steppes qu'ils demeuraient. J'ai déjà dit que ces déserts du Grand Lac des Ours occupent l'ouest et le sud du lac, où ils se développent sur une profondeur de vingt-cinq lieues et une longueur de 40 à 50. Les Indiens ont donné différents noms à cette longue zone de lichen blanc, parsemée quelquefois de petits sapins

cacochymes, guère plus gros que le bras, dans leur entier développement. Le grand steppe *Diè-tchô-ellon-tʳièlè* ou des bords du Grand-Rapide, fut le premier que je parcourus et habitai. Il s'étend directement entre l'ouest du lac et la chaîne riveraine du Mackenzie. Son extrémité méridionale porte le nom de *Ékkè-ttsoghè* ou le Dernier steppe. La portion riveraine de la baie Keith qui se déploie jusqu'à la montagne des Maringouins prend celui de *Tʳa-ta-ttsoghè*, steppe du bord de l'Eau. C'est le plus dévasté et le plus nu de tous. Et enfin la partie sise au N-O du lac s'appelle *Fwa-t ièlè*, le Plancher sablonneux. Dans le steppe du Grand-Rapide, qui est un peu plus abrité du vent que les autres, on rencontre souvent de petits bouquets de sapins de maskeg, malingres, tors, noueux, courbés par les ouragans et affectant des formes impossibles; mais pourvus d'une tête globuleuse qui les a fait nommer en flanc-de-chien *ta-kfwi-rayé*, têtes-rondes-aériennes. De loin en loin, on y voit aussi des étangs formés par l'accumulation et la fonte des neiges dans les dépressions du terrain, et que l'hiver confond et égale à la terre environnante.

L'horizon de ces plaines, ravies à l'humide élément par une cause que j'ignore, n'a d'autres limites, au nord, au sud et à l'est, que le ciel bleu. Mais à l'ouest, la crête pâle des monts *Enna-tchô-kfwè* se découpe légère comme une endenture de crêpe, dans le lointain vaporeux.



Grand Steppe Dié-tchô-ellon-triélé.

Dans ces déserts de neige comme dans le Sahara, tout sentier, toute trace du passage d'une caravane disparaissent en quelques minutes de vent ou de neige ; les chemins se comblent, les empreintes sont balayées, la neige se tasse, s'amoncelle en bancs et se superpose en stratifications qui affectent la marche des dunes. Elles présentent alors une pente du côté où le vent souffle, et une arête précipiteuse et surplombant le banc, du côté opposé. Ces indices peuvent bien indiquer à l'Indien de quelle aire a soufflé la dernière tourmente de neige, mais non pas qu'elle direction a suivie la dernière caravane. Celle-ci y a pourvu en coupant à un mètre du sol les baliveaux qu'elle a rencontrés sur son passage, et en plaçant obliquement la partie retranchée sur ce qui reste de ce tronc maigre et fluet. Cette disposition constitue des balises qui servent de jalons et de poteaux indicateurs aux voyageurs qui suivront, ou à la même caravane quand elle reviendra sur ses pas. Quand la température est claire et calme, on aperçoit aisément ces points de repère et l'on se conduit d'après l'inclinaison de l'arbre coupé, alors même que tout sentier aurait disparu. Mais sitôt que le vent soulève la neige congelée en poussière ténue, cette *poudrerie* obscurcit l'air à un tel point que tout jalon indicateur disparaît et devient invisible à quatre pas. Il est alors très difficile de se diriger dans les steppes.

Cette plaine aride et mélancolique est cepen-

dant la grande boucherie du Mackenzie. Un nombre incalculable de rennes y trouvent pendant toute l'année d'abondants pâturages de lichen blanc, des genres *Cenomice* et *Cetraria*, (1) qui les affriolent. Du lac la Martre à la mer Glaciale, ces déserts immenses sont comme le grand charnier où Dènè, Dindjié et Esquimaux viennent se pourvoir de provisions de bouche gratuites et vivre dans une abondance homérique.

J'y fus l'heureux témoin de ce spectacle étrange et inouï pour un Européen des climats tempérés, qui m'avait réjoui lors de ma traversée de la baie Smith, mais qui prenait ici des proportions fabuleuses : un steppe plein de rennes libres mais familiers et pas du tout sauvages, et qui seraient d'une facile capture au moyen d'enceintes palissadées. Rennes épars de tous côtés, comme les étoiles dans le firmament; rennes broutant par petits groupes de trois à dix têtes, comme autant de constellations ; rennes agglomérés par troupeaux de cent têtes et plus, et venant braver le chasseur de leur front de bandière cornu; rennes assemblés par armées d'un ou deux milliers d'individus, nullement effarouchés à notre approche, se dirigeant droit devant eux, comme assurés de commander le respect et d'acquérir l'impunité par leur multitude, forts et enhardis par leur grand nombre, sorte de voie lactée

(1) Drummond.

immense et animée qui se répandait dans le steppe comme une lave et, par des frottements mutuels et répétés, aurait dégagé des feux d'artifice d'étincelles électriques, si c'eût été la nuit. Rennes devant et rennes derrière, rennes à droite et rennes à gauche, au repos et ruminant leur lichen, ou debout et somnolents ; rennes piochant le steppe de leur sabot fourchu de petites vaches bretonnes, ou broutant la mousse avec la neige qui la couvre. A notre vue, ils relèvent la tête d'un air interrogateur et cessent de pacager. Immobiles, ils hument l'air dans notre direction, puis ils retournent paisiblement à leur pâturage comme de douces brebis. D'autres, repus et n'ayant qu'à contenter leur curiosité, se promènent avec indolence ou se dirigent vers nous pour nous contempler de plus près. Ils cheminent ou trottent en longue file indienne, les plus vieux en tête, calmes et dignes dans leur barbe vénérable et leur blanc poitrail, tandis que les jeunes faons bondissent sur leurs pieds de derrière et sautillent comme des enfants autour de leurs mères. C'est un spectacle gratuit mais unique, dont seuls les steppes du Grand Lac des Ours réjouissent le voyageur ; spectacle qui reporte sa pensée vers ces temps archaïques et fortunés que chanta Virgile sous des cieux plus cléments :

« *Pascitur ilque pecus longa in deserta sinè ullis*
« *Hospitiis : tantum campi jacet.* . . . . . »

Qui empêche les Dènè de se rendre maîtres de ces innombrables troupeaux et d'en devenir à leur gré les pasteurs heureux, riches et inoccupés ? Rien, sinon la superstition et l'ornière d'une incurable routine. Sur un point aussi raisonnable et avantageux à tous égards, j'ai l'humiliation d'avouer qu'il m'a toujours été impossible de faire entendre raison à ces nomades. C'est à n'y pas croire, et c'est cependant la pure vérité. Le renne est domestiqué en Islande, en Laponie, en Finlande, dans tout le nord de l'Asie jusque chez les Tchouktchis du détroit de Béring. Franchissez le détroit, c'est fini. Plus de domestication du renne. Esquimaux, Ingaliks, Dindjié, Dènè, Groenlandais, Labradoriens, semblent tous s'être donné le mot pour divaguer sur cette question vitale, à la solution de laquelle l'avenir de ces infimes petits peuples est cependant étroitement lié. Ne leur en parlez pas. Ils ne vous répondront que des insanités : — « Nous n'avons jamais entendu dire que le renne pût se domestiquer comme le chien et le remplacer avantageusement. Nos ancêtres tuaient le renne pour s'en nourrir, et nous les imitons. Nous ne croyons pas devoir être plus prudents ni plus sages que nos pères. Ils ont bien vécu de la sorte ; pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? Pourchasser les rennes vivants et les parquer comme des chiens dans un chenil ! Les conduire paître de pâturage en pâturage ! Boire du lait de renne, en faire du beurre et du fromage, et devenir occa-

sionnellement bouchers ! Qui jamais à entendu parler de choses aussi ridicules et absurdes ? Les Blancs et surtout leurs prêtres raisonnent comme des enfants dénués d'esprit pratique. S'ils essayaient, on en verrait de drôles. Cependant il se peut que cette tactique leur réussît ; ils sont si puissants ! Mais à nous, oh ! certainement non. Les rennes, — d'anciens hommes, — quitteraient nos terres de chasse ; ils se froisseraient d'être traités en esclaves et non en ennemis ; et le dépit de leur amour-propre vexé serait, tout seul, capable de causer leur extinction. Non, non, ne nous parlez plus de tels projets. Nous avons trop d'esprit pour embrasser des plans aussi insensés. Jamais Dènè ne vous croira ni n'épousera vos vues, à ce sujet. »

Voilà la seule et unique réponse que tous les Dènè sans exception m'ont faite, à toutes les latitudes. Elle ne donne pas une haute idée de leur génie, quelle que soit par ailleurs leur conformité à imiter les Blancs en toutes choses. Il faudra de longues années pour voir tomber ces préjugés plusieurs fois séculaires, et ils ne disparaîtront que par l'heureuse initiative des missionnaires ou de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mais les Dindjié ne font pas mieux, ni les Esquimaux non plus.

Bien qu'il existe, en Asie, des rennes blancs et d'autres qui sont bigarrés, pivelés, je n'en ai jamais vu un seul, dans le Nord-Ouest canadien. Les rares fourrures de renne blanc que

j'ai pu me procurer chez les Esquimaux leur venaient des *Nounatagméout* ou Esquimaux du cap des Glaces, qui les avaient troquées des Esquimoïdes asiatiques, les Tchouktchis et les Touskis. Pour une *atiké* en peau de renne blanc, je dus donner un fusil à silex de 12 fr. 50, en 1868. Une autre blouse en peau bigarrée de blanc et de brun ne me fut cédée que contre un beau burnous de chef soudanien, en laine rouge, striée de fils d'or. Malgré ces sacrifices, je n'eus pas la consolation de transporter en France ces superbes vêtements de luxe, qui, d'ailleurs, y seraient devenus la proie des mites, comme toutes les pelleteries que j'y avais envoyées en 1866, ou que j'y ai portées moi-même en 1874.

Je retourne à mes steppes. Parti de grand matin, le lundi de la semaine sainte de 1867, pour le camp des Gens du Poil, où deux malades me faisaient demander, je dus traverser dans toute sa largeur le grand steppe *Fwatʳièlè-tawètʳon*. A midi, j'y trouvai la chaleur si accablante qu'elle m'enleva la force de marcher et que je fus contraint de m'arrêter dans une oasis de *takfwirayè* pour y prendre quelque nourriture. C'était en cet endroit que l'infâme Nitajyé avait enterré vif son jeune beau-frère. Bèhfoulé, mon serviteur, était seul avec moi ; mais je devais trouver au camp des Indiens tous les engagés du fort Norman, qui étaient allés y chercher de la viande fraîche.

Quand j'atteignis l'autre côté du steppe, le soleil déclinait. Je traversai encore des bois, rencontrant de partout es rennes sur mon passage. Enfin j'arrivai au camp des Gens du Poil, le troisième jour du voyage, un peu avant la nuit. J'y fus reçu, par le chef *Sa-k^ra-nét^ra-t^ra*, le Père du chasseur d'ours, et par tout son monde, avec un enthousiasme et des démonstrations d'affection et de plaisir auxquelles les Peaux-de-Lièvre m'avaient déjà accoutumé, mais qui, chaque fois, réjouissaient mon cœur et me dédommageaient de toutes mes fatigues. Il est si doux d'être aimé par ses enfants, même adoptifs et sauvages ! Plut à Dieu que nos ouailles de France leur ressemblassent en cela comme en bien d'autres choses, fût-ce seulement un brin !

Ce camp indien ressemblait à un abattoir, et chaque loge à un étal de boucher. Des monceaux de viande de renne congelée se dressaient sur des échafauds ou flanquaient les derrières des tentes. Les chiens, repus, n'y touchaient pas, et les corbeaux mêmes les respectaient. Le renne était tellement abondant tout autour du camp que le seul *Étié-ri-tchô*, le Grand-Monstre, en tuait jusqu'à quarante par jour. Sa femme et ses enfants ne suffisaient pas à tout éparer et charrier. On nageait dans la graisse.

C'était la reproduction de ce qui se passait dans le vaste steppe *Dié-tchô-ellon-t^rièlè*, où nous avons vu *Ta-tsié-zèlè* faire des prouesses

de vénerie dignes de Gaston Phœbus et de Nemrod

Dans une des loges de ce grand camp je trouvai, comme je m'y attendais, tous les serviteurs de M. Taylor, Métis, Écossais et Savanois. Ils ne s'étaient pas pressés d'en partir, tant ils y faisaient bombance, tant ils y glanaient de bons et succulents morceaux pour leurs familles ou pour eux-mêmes. Ils entravèrent quelque peu, à mon gré, l'entrain de la chaleureuse réception que les Indiens m'avaient faite, ou plutôt ils en abrégèrent les formalités, parce que l'attention de ceux-ci était naturellement attirée sur leurs petits intérêts matériels et mercantiles; ce que, dans le monde, on appelle les affaires sérieuses.

Pour qu'un missionnaire puisse jouir pleinement de la confiance et de l'affection de ses ouailles; pour que des sauvages, des infidèles, puissent se mettre parfaitement à l'aise avec leur pasteur et en recevoir tout le bien spirituel qu'il veut leur départir, toute la somme d'instruction qu'il doit leur inculquer, il est important que celui-ci soit seul avec eux. Seul, absolument seul, sans confrère, sans témoin, sans garde, surtout sans compagnon européen ou métis et sans armes; mais, par-dessus tout, sans l'œil inquiet, envieux ou méfiant d'un commerçant en fourrures, quel qu'il soit, fût-il le meilleur ami du missionnaire. Ma déclaration à cet égard peut paraître arbitraire et absolue. J'affirme qu'elle est basée sur une

longue et profonde expérience des sylvicoles. Toutes les fois que je me suis présenté chez des sauvages accompagné d'un confrère, bien qu'il fût mon inférieur, — ce qui ne m'est jamais arrivé que trois fois en 21 ans, — j'ai constaté que la délicatesse et la discrétion de ces aimables Indiens étaient mises à une telle épreuve, que, ne pouvant satisfaire à la fois les deux confrères, et de crainte de mécontenter l'un en s'adressant à l'autre, leur désir de prier était paralysé et qu'ils s'abstenaient de tout devoir religieux. Semblables à un âne placé entre deux bottes de foin, ils préféraient jeûner.

D'autre part, chaque fois que j'ai été accompagné d'un Blanc, Européen ou Canadien, ce qui s'est présenté quatre fois en ma vie de missionnaire, j'ai expérimenté cet autre phénomène psychologique que, soit que je parlasse soit que je risse avec mon compagnon, en anglais ou en français, en présence des Indiens, ceux-ci s'imaginaient toujours être l'objet de nos sarcasmes et fournir sujet à notre hilarité; et, comme la politesse m'empêchait de négliger le Blanc pour ne m'occuper que des Indiens, il s'en suivait, entre ceux-ci et moi, une gêne et un malaise qui nous faisaient également souffrir. Que si, m'entretenant joyeusement avec mes enfants des bois, je laissais le Blanc de côté, celui-ci me boudait et se choquait aussitôt.

Mais si nous allons chez des sauvages avec des commerçants ou même avec leurs serviteurs, oh! alors il n'y a plus rien à faire pour l'apôtre.

L'intérêt mercantile l'emporte fatalement sur la religion, chez eux comme partout ailleurs. C'est un fait pénible à constater et qui m'a prouvé que, si les Danites arctiques se trouvaient placés dans le même milieu et les mêmes conditions d'existence que nous, ils ne demeureraient pas longtemps ce qu'ils sont, et ne seraient peut-être pas meilleurs que les autres chrétiens civilisés.

Je vis néanmoins avec satisfaction que mes catéchumènes et mes néophytes étaient dépourvus de toute espèce de respect humain. Ils prièrent publiquement et sérieusement, comme ils mangeaient et reposaient, ne se souciant pas plus de la présence des protestants et de quelques libertins du fort, que s'ils eussent été seuls. Voilà ce que j'admirais en ces hommes et ce que l'on pourrait désirer pour beaucoup de civilisés, poules mouillées qu'un sourire ou une raillerie déconcertent et peuvent faire renier Dieu et leur baptême.

J'ai dit qu'il y avait deux malades, dans ce camp. Ils se mouraient de la phtysie galopante et reçurent, les premiers, mes soins spirituels et médicaux. Puis je repris le chemin du fort Norman en compagnie des engagés de M. Taylor, dont les traîneaux étaient surchargés de viande.

Après être sortis de la forêt de conifères et avant de nous engager dans le steppe, nous dûmes traverser un petit *maskeg* ou marais de lichen, que nous trouvâmes obstrué par les rennes. Il y en avait certainement plus d'un

millier. Leurs rangs étaient si drus et leurs têtes si pressées, qu'à notre approche les pauvres bêtes ne purent se dérober devant nous pour nous livrer passage. A cette vue, mes compagnons ne furent pas plus maîtres d'eux-mêmes que ne l'étaient leurs chiens. Ah! s'ils avaient eu des fusils, quels beaux coups ils auraient faits au milieu de ces animaux massés comme des moutons dans une bergerie ! A défaut d'armes, ils se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main pour essayer de férir quelqu'une de ces malheureuses bêtes. Je vis alors une chose que je n'aurais jamais soupçonnée de la part d'animaux naturellement craintifs et timides. Rassurés par leur grand nombre, les rennes ne cédèrent pas d'un pouce. Les vieux mâles s'avancèrent à la tête du troupeau, tête baissée, comme des boucs en colère, et dans le dessein bien marqué de nous débusquer de leur petit domaine, qu'ils avaient déjà largement mis à contribution.

Un éclat de rire accueillit la bravade de ces gentils animaux. Et au même moment haches, fouets, bâtons noueux, barres de traîneaux volèrent dans les jambes des rennes belliqueux, et atteignirent les plus hardis; mais il n'en tomba pas un seul. Devant la compulsion, ils ouvrirent leurs rangs et, se partageant en deux corps épais, ils se replièrent à droite et à gauche avec cette impétuosité des brebis surprises par le loup.

Cependant ils n'entrèrent pas dans les bois,

ils ne pensèrent pas à fuir. On aurait dit qu'ils s'apercevaient que nous étions sans armes, et je le crois aussi ; car ils se contentèrent de tourner sur place dans le *maskeg* même, de manière à nous présenter leur front de bandière cornu. Nous ne pûmes parvenir à les chasser de ce pâtis et il nous fallut dévorer l'affront d'être nargués et défiés par ces animaux inoffensifs et si doux. Nous partis, ils reprirent tranquillement leurs positions et se remirent à paître leur lichen.

Cet épisode défraya les conversations pour tout le reste de la journée. C'était la première fois que les Métis se voyaient bravés par des caribous. Des Peaux-de-Lièvre qui étaient avec nous m'ont assuré qu'à l'époque où nous nous trouvions, mars-avril, le renne est atteint de l'ophtalmie des neiges encore plus vivement que l'homme, parce que son regard est encore plus perçant et son œil plus grand ; et que la souffrance intense qu'il en ressent ne contribue pas médiocrement à lui inspirer cette sorte d'exaspération et de bravoure qui ne servent qu'à hâter son trépas ; parce qu'elles ne peuvent rien contre les armes à feu. Je ne sais jusqu'à quel point cette assertion est fondée ; mais j'ai observé moi-même, par ailleurs, que lapins, faisans et gelinottes sont sujets à cette ophtalmie, causée par la causticité de la buée qui s'élève des neiges, aussi bien que par la réfraction des rayons lumineux à leur surface. On les tue alors très facilement avec des

projectiles quelconques, lancés à la main.

Après Pâques, je fis une nouvelle visite à mes malades, avec mon engagé. Je fus alors témoin, dans ce camp, d'une fête lunaire qui ressemble aux *Néoménos* des Grecs et au *Péçach* ou *Phasèh* des Juifs. Chez les Dènè, cette cérémonie revêt un caractère funèbre et lugubre qui ne m'échappa point. On pourrait donc la rapprocher de la fête lunaire que les Grecs célébraient le premier jour du mois d'Anthestérion, qui correspondait au huitième jour de notre mois de Mars. On sait, en effet, que, chez ce peuple, le premier jour de chaque mois était consacré au culte infernal de la triple Hécate.

Pour les Dènè, nous nous trouvions alors au mois de *Étsen-gounsa* ou lune de la Viande puante, le mois du rut des rennes, qui correspond à mars-avril; et, de plus, il y avait une magnifique éclipse totale de lune, que les Indiens me parurent avoir prévue ou devinée, je ne sais trop comment. Peut-être — ce qui est plus probable, — en avaient-ils été prévenus par les gens du fort Norman, qui avaient pu en avoir connaissance d'avance par leur calendrier ou par les feuilles publiques.

Quoi qu'il en fût, avant l'éclipse, les femmes danites se mirent, dans chaque loge, à hacher menu de la viande gelée de renne. Les jeunes gens creusèrent des trous dans la terre, y jetèrent quantité de cailloux rougis à blanc dans les foyers et, sur ces cailloux chauffés, ils déposèrent des coussinets formés de panses

de renne farcies avec ce hachis mêlé à des morceaux de gras. Ils y ajoutèrent un peu de la fiente aigrelette contenue dans la panse du renne et non encore digérée; puis ils recouvrirent le tout et le laissèrent cuire à l'étuvée. C'est le mets que les Dènè nomment *épié-edhttè* ou pouding sauvage.

Les viandes ayant été cuites, furent placées dans autant de gibecières qu'il y avait de farcis, et les adultes en état de chasser le renne les chargèrent sur leur dos. Je pense que, dans la cérémonie présente, le hachis est un emblème de l'abondance de rennes que les Dènè demandent à leur dieu lunaire. C'est le symbole du pullulement.

Cela fait, chacun se ceignit les reins, se munit d'un bâton, et tout le monde se réunit dans la tente du chef, où l'on se plaça autour du feu central, dans la posture de gens harrassés par la fatigue d'une longue marche. Quant aux femmes et aux enfants, ils demeurèrent sous leurs tentes respectives.

Sitôt que l'éclipse de lune commença, les uns après les autres se levèrent les Indiens, et, appuyés sur un bâton, regardant la lune à travers l'ouverture du faîte de la loge, le trou du vent, ils se mirent à chanter à tour de rôle :

— « *Énékhew!* que c'est lourd! *Klo-da-tsolè*, musaraigne, *nnè-kla t éh*, à travers les entrailles de la terre, *nas'inkhin!* tu m'as transporté! *Ttsou-chiw*, Montagne boisée, *yenghè!* arrive! »

Ce disant, ils sortirent en procession de la loge d'assemblée, à demi courbés comme s'ils succombaient sous le poids de leur faix. Ils se traînèrent en serpentant de tente en tente, s'arrêtant par intervalle et à tour de rôle pour proférer le même refrain en regardant la lune qui s'éclipsait.

Tant que dura l'occultation, la lugubre procession continua sa marche sinueuse en pénétrant dans toutes les loges. On s'y asseyait, on déposait les gibecières, et l'on mangeait de leur contenu avec précipitation, comme si l'on se fût caché d'un ennemi invisible. Puis, les *épiéedhttè* étant remises sur le dos, on poursuivait la marche funèbre à travers les tentes en chantant vers la lune. C'est pourquoi les Peaux-de-Lièvre nomment cette singulière cérémonie *T^r^a-na-é^c^éli-tsatèli*, Marche funèbre parmi les loges en agitant la crécelle. Aujourd'hui, cependant, les Dènè ne fabriquent ni n'agitent plus de crécelles dans leurs cérémonies, et je doute même que la néoménie que je raconte ici se célèbre ailleurs que dans les steppes désolés du Grand Lac des Ours. Mais, en 1867, cette cérémonie était encore d'un usage si répandu parmi les diverses peuplades danites que, ayant fait une enquête à cet égard, je découvris jusqu'à sept variantes du chant lunaire.

Les Flancs-de-Chien qui ne sont qu'à moitié dènè et ne pratiquent pas la circoncision judaïque, comme les Esclaves, les Montagnards

et les Dindjié, ni la circoncision mahométane comme les Kha-tchô-Gottiné, les Flancs-de-Chien m'ont assuré qu'ils ne reconnaissent pas la fête du Péçach danite ou du Passage. Mais, quand ils vivent avec des Dènè ou des Danè proprement dits, ils s'y conforment sans railleries et sérieusement.

Les Esclaves ou Étcha-Ottinè la célèbrent à huis-clos et sans procession, peut-être par respect humain à l'égard des Blancs ; mais ils n'en crient pas moins, en regardant l'astre des nuits qui entre en conjonction avec la terre :

— « *Éda-tsolè*, musaraigne, *nnè-kla t'èh*, à travers les entrailles de la terre, *nakodéfwiwé!* nous avons passé en fuyant ! Ou bien et plutôt : nous sommes sortis ! »

Ettsen-ninttsi, le Tourbillon, plus connu sous le nom de Vent-arrière, un Peau-de-Lièvre des steppes qui se trouvait au fort Norman, ce même printemps, et qui m'accompagna au camp des Indiens, me dit que l'invocation à la musaraigne lunaire varie de tribu à tribu. Ses parents, gens du Grand Lac des Ours dépendants du fort Good-Hope, chantaient, dit-il :

— « *Éda-tsolé*, Musaraigne, *nnè kla t'èh*, à travers la terre, *nas'éttinhé!* tu m'as retiré ! *Ttsou-chiw*, Montagne boisée, *yenghé*, arrive *nina-ttchiré-dinzèg !* arrache-nous fortement de la terre avec un crochet ! » Ceci fait allusion au castor, que le chasseur attire hors de son terrier

à l'aide d'un crochet de bois appelé *sa- kozèg*.

Mais les *Nnè-la-Gottinè* ou gens du Bout du monde, des sources du fleuve Anderson, criaient, m'a-t'on dit :

— « *Nédatsolé,* musaraigne, *nnè-kla t'èh*, à travers le fond de la terre, *hèllè gounli*, il y a une chaussée, un passage, *yanhé!* lanla! *Ouhséyé!* Je vais passer! *Ttsou-chi*, Montagne boisée, *yenghé*, arrive, *ta-ttchiré-dinzèh!* Arrache-nous d'en haut avec un crochet! »

Plus tard, étant revenu à Good-Hope et me trouvant à la pêche avec notre vieux serviteur Jacques Tatékoyé (en 1870), je lui fis part de cette curieuse cérémonie. Il m'en confirma tous les détails, quoique avec une crainte superstitieuse, et m'apprit que ses compatriotes, les Peaux-de-Lièvre du Mackenzie, chantaient en cette circonstance ce qui suit :

— « *Oufsédha!* Passe! *Klô-da-tsolé*, Musaraigne, *él'èkkè-t'éh*, par-dessus et en croix, *nondat'alé*, saute ou franchis vitement la terre! *Ttsouchié!* Montagne boisée, *yéen!* arrive! »

Mais il ajouta que d'autres Dènè variaient cette invocation ainsi qu'il suit :

— « *Klô-da-tsolé*, Musaraigne, *ehtèh*, par-dessus, *nni-na-dintl'a!* franchis la terre! (saute par-dessus terre); *khou sê-ya!* encore un peu de temps! ou bien : Or sus, petit faon! ou bien : Je vais passer! » car ces trois derniers mots peuvent revêtir ce triple sens.

Deux ans après, j'appris des Dindjié ou Loucheux du bas-Mackenzie et de l'Anderson,

qu'ils célébraient la même fête au renouvellement de la lune, au printemps, et qu'ils y chantaient l'apostrophe suivante en l'honneur du Petit homme lunaire :

— « *Klag-da-tha*, Musaraigne, *nan kkœt^r^aw*, par-dessus la terre, *ñité-anashœk^r^ay!* passe promptement en sautant en croix! *Aé^c^ouha*! Alleluia! »

J'ai beaucoup interrogé les Peaux-de-Lièvre et les Esclaves pour qu'ils m'apprissent l'origine et le sens de cette bizarre cérémonie. Ils l'ignoraient autant que moi, autant que le bas peuple français ou italien ignore l'origine du mardi gras et de la mi-carême. Tout ce qu'ils purent m'en dire fut qu'ils obéissaient en cela aux prescriptions antiques que leur donna jadis *Ébœ-Ékon*, le Ventre-Bouclier, habitant solitaire de la lune; et que cette cérémonie mystique et intrigante a pour but d'obtenir du dieu-lunaire la destruction de leurs ennemis et l'abondance des rennes dans leur pays.

De longues recherches ne seraient pas inutiles pour découvrir la véritable origine de cette fête. Nos aimables lecteurs voudront bien me dispenser de les faire dans ces pages, qui ne comportent pas de telles digressions scientifiques; mais on sait que cette cérémonie se célèbre, du moins quant au vacarme nocturne, dans l'Orient, dans toute l'Asie, en Afrique, et chez plusieurs peuples de l'Amérique. D'ailleurs elle était même connue et pratiquée par les Romains, témoins ces vers de Juvénal :

« ...: jam nemo tubas, nemo œra fatiget;
« Una laboranti poterit succurrere lunæ. »

dit le poète en parlant d'une femme babillarde (1).

Pendant tout le printemps de 1867, le renne surabonda à un tel point, au Grand Lac des Ours, que sans beaucoup de frais je ramassai assez de provisions de bouche pour tout l'été suivant, ainsi que pour ma résidence du fort Bonne-Espérance. Je comptai jusqu'à dix-huit rennes dans mon magasin à vivres, plus de 50 pains de graisse fondue et 80 langues fumées de cet animal. C'était beaucoup pour un homme seul.

Chaque jour, sans sortir de ma demeure, j'étais témoin des scènes les plus animées, les plus émouvantes qu'un disciple de Nimroud pût contempler gratuitement. Vingt fois par jour, la baie Keith ou le steppe *Kha-tchô-êta*, sur lequel j'avais construit la Mission, se couvrait de rennes qui défiaient les balles des serviteurs du fort Norman et les crocs de leurs chiens de trait. Souvent ces gentils cervidés venaient prendre leurs ébats à côté de ma maisonnette, comme pour reprocher aux Blancs leur incroyable indifférence pour la domestication d'animaux si familiers, si amis de l'homme. Il n'y a pas de contrée, de localité qui se prêtent mieux

(1) Satire VI. 242. — Pour plus de détails voir mon ouvrage intitulé *Accord des mythologies*. Paris, 1890. Emile Bouillon, édit. 67, rue de Richelieu. *Dieu lunaire*.

que les steppes du lac des Ours à la capture et à la domestication du renne. Le lichen y abonde, le bois n'y fait pas défaut. Il n'y aurait qu'à construire un de ces vastes parcs de chasse comme savent en faire les Dènè, et y pourchasser ces animaux; seulement, au lieu de disposer dans cette enceinte des collets en cordes de boyaux où les pauvres rennes viennent s'enchevêtrer et s'étrangler, on les y laisserait vaguer et pacager en toute sécurité. Ensuite on y placerait des tentes, on en bannirait les chiens, on habituerait les rennes à la présence de l'homme, et l'on parviendrait ainsi en rien de temps à les rendre aussi familiers que des moutons. En vérité, j'ai peine à concevoir comment la Compagnie de la Baie d'Hudson n'a jamais rien tenté pour procurer cet avantage à ses clients peaux-rouges. Elle seule peut venir à bout de ce préjugé et mener cette entreprise à bonne fin. Je l'y engage fortement.

Parfois, la fréquence du renne autour de nos cabanes donnait lieu à des scènes grotesques. Un jour qu'il poudrait affreusement par un vent d'Est très violent, j'aperçus de ma fenêtre un troupeau de rennes d'une vingtaine de têtes seulement, qui passait à vingt-cinq pas de ma demeure. Ils allaient à l'aventure, lentement, le nez au vent, à la queue-leu-leu, inconscients de tout danger. Aussitôt j'avertis Bêh-foulé, qui saisit sa canardière à silex et sa corne à poudre, et alla se poster derrière mon petit hangar, d'où quinze pas seulement

le séparaient des nobles animaux. Il était impossible que mon homme manquât son coup. Je le vis d'abord coucher en joue le chef de file, un gros renne cornu et barbu; puis abaisser son arme l'instant d'après. De nouveau, il vise un autre renne; de nouveau il ramène son fusil. Jusqu'à ce que le dernier animal eût passé, ce garçon se livra à ce manège d'automate.

— « Tirera-t-il, à la fin? » me disais-je, impatient de ses hésitations et regrettant de lui avoir laissé ce soin. Bêh-foulé tira, effectivement, mais derrière la queue du dernier renne. L'amorce seule s'enflamma et le coup ne partit pas. Mais, au bruit que fit le chien en tombant sur le bassinet, les rennes tournèrent la tête, aperçurent le maladroit chasseur, lui firent la nique et s'élancèrent dans les tourbillons de la *poudrerie*, qui les dérobèrent à mes yeux.

— « *Tiri nènè-kkè !* Sur cette terre! » fit l'Indien désappointé et confus.

— « Comment se peut-il que tu aies manqué une si belle occasion ? » lui dis-je avec dépit.

— « Eh bien, je choisissais le plus gras, dit-il d'un air quinaud. Pour avoir le meilleur je n'ai pas même pu tuer le pire. »

En 1868, les steppes du Grand Lac des Ours présentèrent les mêmes scènes que les années précédentes. Je parcourus sur une longueur de dix-sept lieues, vers le sud, le grand steppe *T'a-ta-ttsoghé*, et y vis les rennes pulluler comme les moineaux sous les quinconces du

Luxembourg et avec la même familiarité. Aussi, je voulus me passer la fantaisie d'une véritable chasse, et je partis, le 26 mars, pour toute la journée, en compagnie de Hyacinthe Dzan-You, mon serviteur cette année-là.

Rien de si champêtre et de si pastoral que le spectacle que nous offrit le steppe, au soleil levant. Les rennes y étaient couchés par centaines, isolés ou par groupes de dix à vingt. D'aucuns ruminaient le lichen qu'ils avaient pioché et brouté pendant la nuit. D'autres réchauffaient et dégelaient, en se couchant dessus, celui qu'ils allaient manger bientôt; mais la plupart étaient encore endormis sur la neige miroitante et durcie, en jouissant des chauds rayons d'un soleil radieux. Tous présentaient cet aspect calme et majestueux qu'ont les bêtes à cornes au repos et ruminant.

A notre approche, l'alarme se répandit en un clin d'œil et les rennes furent debout. Ils nous fixèrent un instant, pour savoir à quelle espèce d'ennemis ils avaient affaire, et se débandèrent aussitôt, se dirigeant vers les quatre points cardinaux, nous laissant bien embarrassés dans le choix d'une direction à prendre. On voyait qu'ils avaient été pourchassés, les jours précédents, et qu'ils étaient devenus circonspects et timides.

Hyacinthe me laissa l'honneur du premier coup de fusil. Je manquai ma bête, un renne entier. Dzan-You le reprit et l'atteignit en pleine poitrine. *Kéf!* fit la balle. — « Touché ! »

« s'écria le jeune homme. Quand la balle ne porte pas, elle fait *zin !* » De détonation, pas l'ombre. On aurait dit que nous tirions dans le vide. Il y avait — 35° centigrades sous zéro, ce jour-là.

Le renne atteint par le jeune homme s'arrêta, il regarda son meurtrier, découvrit ses mâchoires en grinçant des dents, et tomba tout d'une pièce, le nez dans la neige. Il avait été frappé au cœur.

— « Il m'a maudit, dit Hyacinthe avec « tristesse. *Douyé, éyi.* C'est douloureux, cela. »

Sa réflexion superstitieuse ne l'empêcha nullement de courir sus à la bête, et de lui trancher rapidement la gorge d'un coup de son couteau de chasse, de crainte que la panse du renne ne s'extravasât dans sa gueule, ce qui en rend la manducation dégoûtante, eu égard à l'impossibilité où l'on est, en hiver et à la chasse, de se procurer de l'eau pour laver cette tête, morceau consacré au chasseur.

D'ailleurs c'est la coutume danite. Tout quadrupède tiré, a la gorge tranchée. Tout oiseau est saigné. Ils ne mangent donc que des viandes *kacher.*

Je tirai alors successivement quatre autres coups sur les rennes. Un seul porta et cassa la cuisse gauche d'un gros bouc. Il n'en courut pas moins sur trois jambes, comme si le diable l'eût emporté, et s'embûcha si promptement dans la forêt que je ne pus l'atteindre et le perdis même tout à fait de vue. Quand je m'en

revins tout en nage, rouge comme une pivoine et exhalant de la bouche et du nez des jets de vapeur blanche, aussi rapides et aussi sonores que ceux qui sortent d'une locomotive, tous les rennes avaient détalé et Dzan-You avec eux. La buée qui montait de mon visage obscurcissait tellement mes lunettes que je ne pus repartir. Je laissai donc mon compagnon, doué de meilleurs yeux et de plus solides poumons que moi poursuivre les rennes à loisir, et, prenant bravement mon parti de la déroute de ces derniers, je rejoignis le premier renne tué, et me mis en devoir de préparer le bivouac du dîner à ses côtés.

Faisant donc jaillir l'étincelle des veines d'un silex, à l'exemple un peu ancien du fidèle Achates, je la recueillis sur de l'amadou de bouleau, réunis autour d'elle une poignée de brindilles sèches, agitai le tout vivement, et aussitôt la flamme pétilla. Je la déposai dans l'empreinte faite par un renne pendant son repos nocturne, j'y superposai de petits sapins rabougris et secs que le steppe me fournit et que j'arrachai en les ébranlant, et je fus possesseur d'un bon grand feu.

Alors Dzan-You reparut. Il avait tué trois autres rennes. Il traînait la chair du plus gros à l'aide de sa ceinture et dans la peau de l'animal elle-même, dont il avait su faire un véhicule commode. J'allai chercher le troisième renne de la même manière. Quant au quatrième, blessé mortellement au flanc, Hyacinthe me

l'amena encore vivant, afin, disait-il, que j'eusse le plaisir de le tuer. Le pauvre animal pouvait à peine marcher, et l'Indien le conduisait par derrière, du bout de son fusil, comme il aurait fait d'un cheval fourbu, à *yu!* et à *dja!* Dans ces conditions, la mort d'une pauvre bête n'était plus qu'un acte de barbarie. Faire l'office de bourreau ne me souriant pas, je priai mon serviteur d'achever aussitôt l'animal sans le faire souffrir; ce qui fut fait. Puis il le dépeça ainsi que le premier renne tué. Leur peau fut retirée aussi facilement que l'eût fait un habile boucher. Avec une dextérité étonnante et une connaissance de l'anatomie du renne qui fait la gloire des Dènè, le couteau de Dzan-You, aussi intelligent que le scalpel d'un praticien habile, se jouait des articulations et désossait les membres fumants, sans déchirer les entrailles, sans souiller la viande ni la taillader.

Les ustensiles nous manquant pour préparer un ragoût à l'européenne, nous nous contentâmes des rustiques apprêts de la cuisine indienne, bien qu'elle n'aiguise guère mon appétit. Dzan-You vida la panse d'un renne, la remplit de neige et la suspendit comme un sac au-dessus de la flamme. En peu d'instants, elle se trouva pleine d'eau buvable qui n'était ni *brûlée* ni enfumée; tandis que l'un des flancs de l'animal, embroché tout entier dans des baguettes de saule sec, se convertit devant le feu en un rôti succulent et primitif. Puis, assis sur la ramée, les jambes en ciseaux, nous nous

livrâmes à la joie peu raffinée de notre sauvage festin, toujours comme au temps d'Énée.

Cette partie de chasse n'ayant pas satisfait ma vaine gloire, mon amour-propre exigea une revanche, et je retournai dans le steppe avec mon fidèle suivant. Cette fois, au moins, j'abattis deux rennes et en blessai plusieurs, que je ne pus cependant rattraper ensuite.

Au printemps, ce cervidé a le dos couvert de grosses larves blanches, qui se tiennent sous la peau entre cuir et chair. Pour la grosseur, la forme et l'aspect, elles ressemblent assez au ver du hanneton que nos paysans du nord appellent des *mulots*. Ces vers, qui vivent aux dépens de la graisse dorsale ou *dépouille* du renne, et qui doivent lui causer d'intenses démangeaisons, affriandent les Dènè, dignes émules, sur ce point, des Malgaches et des Chinois. Ils les sucent avec une délectation écœurante, au fur et à mesure qu'ils dépouillent un renne. Rien de si dégoûtant que de leur voir mettre sous la dent ces larves gonflées de graisse et toutes grouillantes. Cependant, c'est pour eux un véritable régal.

A la fin du printemps, la chaleur solaire aidant, ces larves perforent la peau de l'animal, pour quitter leur asile cutané et s'envoler, insectes parfaits, sous forme de grosses mouches grises voraces, qui s'acharnent aussi bien sur les hommes que sur les ruminants. Leur bec est armé non d'une trompe, d'un suçoir ou d'un stylet perforé, mais de deux pinces, véritables

tenailles qui font une morsure cuisante et qui va jusqu'au sang.

J'ai nommé l'œstre du renne (*œstrus tarandi*), que les Dènè nomment *klizé* et *nadèti*, et les Anglais, *bull-dogs*. Les trous que les larves de l'œstre font dans la peau du dos du renne, pour en sortir, portent le même nom que ces larves elles-mêmes. Ils s'appellent *ékou*, *énékou*, c'est-à-dire le ver par excellence, le ver comestible. Les autres vers se nomment tout simplement *gou*, celui qui se tord ; et ceux qui sont dus à la putréfaction, les asticots, *inay*, la vie.

Ce que le ver du renne m'offrit de plus étrange, c'est qu'il vit également en parasite autour de la langue de l'animal, ainsi que dans les feuillets de ses naseaux. Ne serait-ce pas de ces vers dont il est question dans le dicton populaire : « Tirer les vers du nez ? »

Les Danites possèdent un grand nombre de termes pour désigner le renne, en déterminer les variétés, les sexes ou l'état. Naturellement, ces mots changent d'une tribu à l'autre, et ils sont d'autant plus nombreux dans une peuplade qu'elle dépend davantage du renne pour sa subsistance. Voici la nomenclature des variétés de rennes que j'ai trouvée en honneur chez les *Kha-tchô-Gottinè* du Grand Lac des Ours :

Tchin-tʸa-étié, renne des bois. C'est le caribou ou grand renne solitaire, qui passe sa vie dans les forêts ou sur les montagnes.

Bédzi-tchô, grand lumineux. Par allusion

aux étincelles électriques que leur fourrure émet par le frollement.

Étié, la pâture, la nourriture, sous-entendu de l'homme.

Natlè, le coureur, le véloce (1).

Nontèli, les émigrants, les vagabonds, les nomades.

Yarikay, petit blanc. Petit renne à pelage blanchâtre.

Bédzi (2), le lumineux. Renne femelle.

Détsô, le vergé. Renne mâle.

Ttè-tsèghè, entier gras. Renne mâle gras.

Tsié, braillard. Faon de renne.

Tsié-défwoé, braillard jaune. Faon qui n'a pas encore de longs poils et que l'on compare à un petit canard sortant de l'œuf.

Ranakfwi, et *Rayanakfwi*, qui fait sa tête. Renne femelle sans ramure.

Bédzi-tchô-hallèli, grand lumineux qui court. Renne mâle dont le bois repousse.

Tadéya, petits boutons. Femelle dont la ramure repousse.

Édéyan, qui fait son petit. Femelle qui porte.

(1) Comparez avec *natli*, renne, en dindjié; *natlag*, renne, en yokoultat; *tankli*, renne, en tchippewayan.

(2) Comparez avec *médzi* et *mézi*, renne, en esclave; *minzi* et *wodzi*, renne, en sécanais; *mindzek* et *mindzik*, renne, en ingalik; *wédzi*, renne, en flanc-de-chien; *mazal*, cerf, en nahuatlaque; *mazatl*, cerf, en azteque. Ces mots ont la même racine que celui de la lune, qui signifie aussi *le lumineux*: *eldzi*, *adzié* et *adzé* en dené; *mezlli*, en mexicain; *muédzi*, en africain du Haut-Nil. N'oublions pas que c'est a la Lune que les Dené demandent l'abondance du renne.

Tchon-kota, enceinte. Femelle pleine et grasse.

Tchon-tsét^{r}é, enceinte. Femelle pleine mais maigre.

Étin-na^{r}ay, qui marche sans. Femelle sans petit.

Béya-réttié, qui a son petit. Femelle accompagnée d'un faon.

Kko^{c}la-ettsié, pèlerine rapée. Femelle dont le cou est pelé par le rut du mâle.

Le vocabulaire des chasseurs danites n'est pas moins riche en termes de vénerie que celui des veneurs attitrés de l'Europe. Je ne puis le transcrire ici. Je relève seulement cette particularité qu'il est compris de tout le monde, voire même des petits enfants ; tandis que tout ce qui est technique, chez nous, sort du domaine public et n'est plus compris que par les écrivains, les gens du métier et les savants.

Au mois de mai de la même année, je ne me contentai plus de battre l'estrade dans le steppe riverain de la baie Keith. Je partis en expédition pour le Dernier-Steppe, *Elkkè-ttsoghé*, le plus éloigné dans le sud et qui s'étend jusqu'à 64° 30' de latitude N. Je traversai obliquement T^{r}a-ta-ttsoghé du nord-est au sud-ouest, franchis une longue colline jadis boisée, mais qui, ayant été dévastée par un incendie, avait été convertie en une forêt de bois mort et blanchi par la main du temps, *^{c}l'arikkè*, et découvris un beau lac de cinq lieues de long sur une de large, dont la direction est du N.-O. au S.-E.

Les Flancs-de-Chien lui donnent le nom de lac des Gelinottes, *Kkapa-tsèlè-tʳié*. Il déverse ses eaux limpides dans la rivière *Ya-inlin*, qui se dirige du nord au sud en sens inverse du Mackenzie, auquel elle est cependant parallèle. Ni ce cours d'eau ni le lac susdit n'étant portés sur la carte de Franklin, j'en conclus que, dans son voyage de retour, en février 1827, par la voie de l'intérieur, le célèbre explorateur arctique passa à l'Est de cette contrée.

Au sud du lac des Gelinottes, entre ce bassin et celui des Eaux-Noires, *Tʳou-kkèzè-tʳié*, s'étend le Dernier-Steppe, dont l'extrémité méridionale est à 24 lieues de ma mission. Dans ce trajet, je traversai un autre lac qui mesure quatre lieues de long sur une de large, le *Békkè-inlin*. Il jette également ses eaux dans la rivière *Ya-inlin*, laquelle traverse le lac des Eaux-Noires sur les trois quarts de sa longueur, qui n'est pas moindre de 68 kilomètres; puis elle en sort en formant un angle droit avec son cours et avec le lac lui-même, et, se dirigeant dès lors de l'Est à l'Ouest, elle se jette dans le Mackenzie au coude remarquable appelé *la seconde équerre* du fleuve. Les Esclaves l'appellent *Kokkaë-dié*, ou rivière des Étourneaux; les Anglais, *Black-water River*.

Mon itinéraire ne me fit pas passer sur le beau et grand lac des Eaux-Noires. J'en traversai la rivière au lieu où elle entre dans le lac, et en longeai le rivage occidental qui est occupé par un steppe coupé de petits bois brûlés

depuis très longtemps. La chaîne dextrière du Mackenzie, — les monts *Enna-tchô-kfwè* ou des Grands Ennemis, — remonte le long de la Kokkaë-dié et se prolonge au-delà vers le sud. Mais un petit chaînon, nommé *Kodlen-chiw* ou la Montagne brûlée, se montre à l'Est du lac et court de l'Ouest à l'Est jusqu'à la chaîne des montagnes *Éwi*, qui borde, au sud, la baie Mac-Vicar. Je l'ai traversée en 1871 ; mais je ne veux pas anticiper sur ce voyage.

En 1868, je m'arrêtai à *Fwa-Kfwè*, un long coteau sablonneux peuplé de pins, la plupart ravagés par le feu, et qui borde la Yaïnlin et le lac des Eaux-Noires, à l'ouest. Du haut de cette ligne de faîte, bien peu élevée cependant, on domine toute la région qui s'étend jusqu'aux montagnes, tant à l'ouest qu'au midi, ce qui permet aux Indiens Esclaves, qui hantent cette région, de surveiller de loin les mouvements du renne et d'épier sa présence. Leur regard d'aigle, en sondant les horizons les plus reculés de cette morne campagne, y découvre à des indices certains la présence de ces ruminants. Ces signes sont : une buée légère qui plane au-dessus des lieux où le renne passe ou a passé la nuit, et qui est formée par l'haleine et la chaleur de ces animaux ; les croassements des corbeaux qui les suivent sans cesse et aiment à percher sur leur dos, sans doute pour les débarrasser de la vermine ; les hurlements joyeux des loups quand ils sont en chasse ou qu'ils font la curée ; la direction du vent, etc.

Les Esclaves et les Flancs-de-Chien du Grand Lac des Ours étaient campés, cette année-là, sur ce bourrelet sablonneux. Ils étendaient leurs excursions de chasse entre les trois montagnes des Maringouins, Brûlée, et du Grand-Ennemi. De leur camp, un sentier battu conduisait au lac *Intaa-tʳié*, dans le Sud-Est, au bord duquel se trouvaient alors les Flancs-de-Chien du fort Raë; tandis qu'un autre sentier également battu conduisait au lac du Bras, *Tʳou-koné-tʳoué*, où l'on m'affirmait que les Esclaves du fort Simpson étaient réunis. La présence du renne dans cette zone expliquait ces rassemblements considérables d'Indiens danites, à si peu de distance les uns des autres.

Je fus reçu par mes ouailles avec la chaleur de sentiments et l'effervescence de cordialité accoutumées. Dans cette circonstance, les hommes étaient tous à la chasse à l'exception de deux ou trois, et ce fut la portion féminine du camp qui m'accueillit et m'en fit les honneurs. Je suis un peu confus de dire que je fus pris et emporté d'assaut au milieu d'un tohu-bohu indescriptible. Certaines femmes me secouaient les bras à me les arracher. D'autres me saisissaient à bras-le-corps comme si elles eussent voulu lutter avec moi; et les plus vieilles n'étaient pas les dernières à me prodiguer ces témoignes naïfs et même un peu sauvages, mais non équivoques, d'une affection véritable. Ces amitiés bruyantes étaient accompagnées des mêmes compliments à brûle-pourpoint, aux-

quels d'autres m'avaient déjà accoutumé : « Toujours de plus en plus jeune, notre Père ; « toujours de plus en plus frais. Toujours beau, « toujours ingambe ! Quelles jambes de renne ! « Il ne vieillira pas, celui-là. Non, non, il ne « vieillira pas ! » D'aucunes décidaient magistralement qu'il n'y avait pas le moindre doute que j'étais le plus vaillant, le plus savant et le plus aimant de tous les missionnaires du Mackenzie.

Ce qui ne laissait pas le moindre doute dans mon esprit, c'est que ces louanges outrées, indice d'un enthousiasme tintamaresque vraiment risible, étaient cependant dictées par un excellent esprit, un bon cœur et une véritable affection ; sentiments qui, on le sait, ont pour effet naturel de rendre aveugle et partial en faveur de l'idole populaire ou familiale.

D'ailleurs, c'est le défaut des Dènè d'être trop exclusifs et absolus. Ils ne prisent, n'aiment, n'admirent et n'exaltent que leur propre pasteur. A côté de lui, tous les autres prêtres ne sont que de la camelote. Les Dènè ressemblent un peu à ces Marseillais de la paroisse des Grands-Carmes, qui, pendant la Révolution française, allaient massacrer les prêtres de la ville et piller leurs églises, à seule fin d'enrichir leur propre curé et leur seule paroisse.

J'ai observé ce même esprit jaloux et chauvin partout où j'ai passé. Un missionnaire peut donc être sûr d'être aimé, chez les Dènè, du moment qu'il se déclarera leur pasteur et de-

meurera avec eux. Je connais des Français qui auraient besoin de prendre exemple sur ce bon peuple, non pas, à la vérité, pour mépriser et dédaigner les pasteurs des environs, mais pour apprendre à respecter et à estimer un peu plus celui que la Providence leur a donné pour père.

Je pris mon logement chez un Esclave chrétien nommé *Zouzé-tchô*, le grand Joseph, homme très doux, aimant et d'une simplicité d'enfant, ce qui ne l'empêchait pas d'être un excellent chasseur, bien qu'il se fût crevé un œil à la chasse, dans sa jeunesse. Ce cas est très fréquent chez les sylvicoles. Sa femme était aussi bonne que lui, et tous deux avaient des traits de Kirghiz.

C'était le quatrième jour de mon voyage. J'étais fatigué par la course dans les steppes, et ne fus pas fâché de n'avoir pas à prêcher ni à catéchiser, cette même soirée. Je la passai à épuler et converser avec mes hôtes, en passant en revue tous les événements marquants qui s'étaient accomplis depuis ma dernière visite.

Le lendemain seulement, après la messe et une instruction en peau-de-lièvre, je visitai les malades du camp et entendis les confessions. On m'apporta, ce jour-là, une grande quantité de victuailles consistant en viande fraîche, flancs de renne boucanés, dépouilles, pains de graisse fondue, graisse douce, moelle crue et os à moelle, sacs de viande pilée, peaux et lanières. Je rétribuai tous ces dons de mon

mieux, afin de ne rien devoir à personne, comme saint Paul, et de ne pas encourir le reproche de n'aller si loin, chez les Indiens, que pour mettre leurs provisions à contribution.

C'est que, par le fait, j'appris dans ce camp que le petit M. Taylor, qui jusque là avait été si bon pour moi, avait fini par se laisser mordre au cœur par le démon de la jalousie, et qu'il ne pouvait plus souffrir de voir mes ouailles me combler de dons en victuailles, bien que ses hangars regorgeassent de provisions et qu'il ne sût plus qu'en faire ni où les mettre. Mais il aurait tenu, l'excellent gentleman, à me continuer sa protection et l'aide qu'il m'avait toujours donnée avec tant de générosité; et il considérait comme une espèce d'injustice que je ne dépendisse plus que de mes néophytes. Cette émancipation le rendait jaloux.

Jusque là il n'y avait pas de mal. Mais il paraît que lui et ses serviteurs protestants auraient usé de certaines calomnies, pour m'aliéner l'esprit et le cœur des Indiens. Il leur aurait dit que mon baptême les faisait mourir, que la religion catholique éloignait les rennes de leur pays, qu'elle était la cause des maladies secrètes ou cutanées qui faisaient irruption dans le pays, et autres insanités indignes d'un honnête homme ou même d'un homme de bon sens.

— « Mais, ajouta Zouzé-tchô, qui me rapportait ces racontars, la fausseté de ces discours est si évidente qu'ils ne peuvent parvenir à

nous ébranler. Ils sont vicieux, tandis que nous voyons bien que tu nous aimes, que tu ne t'occupes que de notre bien et ne penses qu'à notre salut. Tu nous le prouves depuis longtemps par les longs voyages que tu entreprends pour nous visiter et nous secourir ; par la patience avec laquelle tu nous supportes ; par le plaisir que tu goûtes à demeurer au milieu de nous. Ce n'est pas *Tèlè* (M. Taylor) ni ses petits Anglais qui agiraient de la sorte, eux qui ne travaillent qu'à faire de nous des païens, qui ne viennent ici que pour courtiser nos femmes et nos filles, bouleverser nos loges et y faire main basse sur tout ce qui leur plaît.

« Depuis quatre hivers que tu nous visites, ils nous ont envoyé deux ministres protestants et deux maîtres d'école ; ces derniers, pour faire de nos enfants des protestants. Eh bien, qu'avons-nous fait, nous qu'ils appellent des Esclaves ? Nous les avons contraints de partir, par notre indifférence et notre dédain. Tu n'étais pas là ; ils avaient beau jeu. Eh bien, ils n'ont pu venir à bout d'un seul d'entre nous. Ils nous ont pris par force trois enfants. Ton serviteur actuel, *Klèlè*, en était un ; ils l'avaient réclamé parce qu'il est le fils naturel d'un de leurs bourgeois, M. Brisebois. Eh bien, demande-lui un peu comment cela marchait, dans leur école protestante ? Au lieu d'y profiter, ils devenaient des polissons. Ils y ont appris des choses que nous ignorons dans les bois. Ces enfants les ont abandonnés, et aujourd'hui tout est à terre,

dans leur camp, tandis que tu as conquis tout le monde rien qu'en te présentant. Dès que nous apprenons ta venue, notre cœur chante et danse. C'est à qui te fera le plus d'instances pour t'avoir et te posséder. Tu le vois, il n'y a pas le moindre danger que les protestants nous tournent jamais la tête. »

Cette harangue me fit du bien. Elle me procurait une grande consolation en me démontrant combien avait été efficace la grâce de Dieu, sur ces âmes jadis si abandonnées. Elle m'était un dédommagement nécessaire et bien légitime aux fatigues, aux peines et à l'isolement que l'évangélisation de cette poignée de prétendus sauvages me coûtait. J'en remerciai Dieu du fond du cœur, le priant de ne pas permettre que je fusse inférieur à la tâche dont Il avait daigner m'honorer

Au fond de ce Dernier-Steppe, les Esclaves vivaient dans l'abondance du bois sec, de l'eau fraîche des lacs, de la proximité des rennes, et des chauds rayons du soleil. Nul ne les inquiétait, rien ne pouvait troubler leur paix. Deux jeunes gens qui apparurent, pendant ma seconde journée de séjour au camp, venant du lac *T'ou-konè*, leur apprirent que le renne abondait dans le sud et qu'il allait probablement nous quittér; car pas une seule bande ne faisait mine de remonter vers le nord. Ils venaient donc les inviter à se joindre à eux. Mais mes néophytes n'en firent rien, et les deux *Étcha-Ottinè* s'en retournèrent comme ils étaient venus. Cependant

il aurait fallu bien peu de chose pour troubler cette quiétude d'honnêtes gens qui n'ont pas d'ennemis et rien à se reprocher. J'en eus la preuve en voyant, un jour, mon hôte entrer chez lui d'un air épouvanté, en criant de ce ton apathique, dolent et traînard qui caractérise les Esclaves :

— « *Sé déjyékhé!* Par mes ancêtres ! que les enfants deviennent mauvais, de nos jours ! Qui a jamais vu des enfants doux et bons jouer à se faire la guerre, se poursuivre avec des couteaux de bois, feindre de s'égorger comme des caribous, se tirer des coups de fusil avec des gaules, contrefaire les blessés et les morts ? Qui a jamais vu cela, chez nous ? Eh bien, voilà ce que je viens de voir, de mes propres yeux. Le cœur m'en bat d'émotion ; j'en suis épouvanté ; j'en ai la chair de poule. Quel démon inspire à nos enfants des jeux aussi criminels ? Quel grand malheur cela ne pronostique-t-il pas à *notre nation*, dans un avenir prochain ? Quand l'enfant joue avec la mort, est-ce qu'il ne l'appelle pas sur sa jeune tête ? Il est possible que, chez les Blancs, les enfants jouent entre eux de la sorte ; mais j'en prends à témoin tous mes parents, jamais, au grand jamais, nous n'avions encore vu nos enfants défier la mort et la provoquer de la sorte. Puisse *Ettsoun* (1) ne les avoir point vus ni entendus !

(1) L'ange ou génie de la mort. On le prend souvent pour la mort elle-même.

Puisse-t-il, s'il les a ouïs, ne pas se rendre à leurs ignorants désirs ! »

Après cette tirade, Zouzé-tchô s'assit ou plutôt s'affaissa, en donnant les signes de la plus grande surexcitation nerveuse. Je dus détourner le présage que le pauvre homme avait vu dans ce jeu d'enfants, en excusant les bambins de mon mieux. Mais je me gardai bien de lui dire que les jeux favoris des enfants civilisés sont de feindre la chasse, la guerre ou la poursuite des voleurs par les gendarmes ; car j'aurais achevé de l'abattre en le portant à croire que les Blancs sont des misérables et que leurs enfants sont pleins de malice dès leur bas-âge. Alors, qu'attendre de bon de pareilles gens ?

Ah ! que de sujets de scandale puéril les pauvres Dènè rencontreraient chez nous !

Quelques Indiens de ce camp me demandèrent ce qu'ils devaient penser d'une nouvelle nation d'hommes à peau blanche, que *Télè* affirmait s'être mise en possession de l'Alaska, et qui devait bientôt, disait-il, envahir le Mackenzie pour massacrer tous les Dènè. Le portrait que les jeunes Orcadiens du fort Norman leur avait fait de ces Yankis ou gens aux longs couteaux, *Bié-tchô-Gottinè*, était plus qu'hyperbolique : des dents de castor longues de trois pouces, une mâchoire de tigre, une barbe de renne mâle, et de gros yeux ronds à fleur de tête. Les pauvres Indiens ajoutaient à voix basse, avec un air mystérieux et consterné qui me fit éclater de rire, qu'il était arrivé, l'au-

tomne dernier, pour ces hommes-monstres, de grandes caisses pleines de longs couteaux, de revolvers et de bowie-knives, avec lesquels ils se proposaient de perpétrer bientôt leur œuvre d'extermination.

Si ces contes à dormir debout étaient une tactique du petit M. Nick pour s'attacher davantage les Danites du lac des Ours, en exploitant par la terreur leur crédulité d'enfants, et en leur inspirant un bel effroi pour les nouveaux compétiteurs de la Compagnie d'Hudson-Bay, il faut avouer qu'il avait eu peu de jugeotte; car tôt ou tard les mensonges se découvrent et les injustices se payent. Je pensai donc que ce n'avait été là qu'une plaisanterie de ses serviteurs.

Inutile d'assurer mes lecteurs que je détrompai les pauvres Esclaves, en leur assurant qu'ils ne verraient jamais les Américains dans le Mackenzie, tant que l'Honorable Compagnie y résiderait; et que, lors même qu'ils en deviendraient les maîtres quelque jour, il est peu probable que les Dènè eussent à y perdre; qu'en tout cas, nous, prêtres français, ne les abandonnerions jamais, et que nous saurions bien les recommander et les protéger.

Il ne faudrait cependant pas croire que tous les Dènè soient aussi dénués de malice que Zouzé-tchô et les pusillanimes que je venais de rassurer; après mon repas, ce même jour, je visitai un autre Esclave nommé *Bétsô-biékkʳa-enli*, et surnommé par les Blancs Carillon-tʳa ou le Père Carillon, qui mit ma pa-

tience et ma modération à une rude épreuve.

Cet homme avait été frappé tout à coup d'épilepsie, l'été précédent, sans qu'on ait pu en assigner la cause. Depuis lors, il avait eu tant d'accès et en était si affecté que l'on craignait que sa raison ne déménageât.

Je l'avais consolé de mon mieux, je lui avais pardonné ses fautes et donné les médicaments dont je pouvais disposer, bien que je ne pusse compter sur leur efficacité, lorsque mon attention fut attirée par des plaintes qui partaient des parois de la loge du malade. Je lève la tête et que vois-je ? Un pauvre enfant de six à huit mois enfoui tout nu et sans aucun soin de propreté dans un sac de peau rempli de poils de renne, et suspendu par ce sac aux perches de la tente. Je m'informe, et l'on m'apprend que le malheureux bébé, fruit d'un commerce illégitime entre le Flanc-de-Chien *Tatsiézèlè* et la sœur de Carillon-t'a, venait de perdre sa mère peu de jours avant mon arrivée, et que son barbare de père l'avait renié.

L'enfant était voué à la mort par inanition. On lui avait suspendu au cou un morceau de gras de renne attaché à une ficelle, et le pauvre petit suçait jour et nuit ce morceau de lard, pour tromper sa faim. Ces gens-là avaient assez de dureté de cœur pour contempler sans pitié les contractions douloureuses de ce petit visage vieillot de famélique, plissé, ridé par la lente et cruelle agonie qui le déprivait peu à peu de toutes ses chairs. Ce petit squelette animé

offrait à la vue quelque chose d'épouvantable. L'expression de désespoir, qui se lisait en effrayants caractères dans les yeux hagards et brûlants de ce petit enfant sans mère ni caresses, me perça le cœur. Elle me révèla un des côtés sombres et terribles de la sauvagerie: l'indifférence pour les maux d'autrui, l'égoïsme à l'égard des malheureux, des orphelins, des moribonds. Ah ! combien il est nécessaire que la religion opère encore de changements, chez les infidèles même les plus doux, pour en faire des chrétiens !

Mais Carillon-t'a n'était plus un infidèle. C'était un chrétien. Je le priai d'envoyer cet enfant chez moi par une femme ayant du lait, l'assurant que je le ferais conduire à l'orphelinat de la Providence, où il serait élevé gratuitement. Je lui promis même une récompense s'il agissait de la sorte. Il me répondit que, si je voulais emporter moi-même l'enfant sur mon dos et le nourrir jusqu'au fort Norman, il y consentirait volontiers, puisque cet enfant était condamné à la mort; mais que jamais personne ne voudrait le porter si loin, parce qu'un petit enfant n'en valait pas la peine. Privé de sa mère, renié par son père, tant valait-il qu'il mourût. Il finit en me demandant un morceau de viande pour le pauvre orphelin, dont nul ne se souciait et qui, d'ailleurs, était incapable de manger de la viande.

La réponse cruelle de ce quémandeur sans entrailles dont la tente regorgeait de provi-

sions, et qui demandait à Dieu sa propre guérison à deux genoux, tandis qu'il laissait mourir d'inanition à son côté l'enfant de sa propre sœur, me transporta d'une telle indignation que, craignant de dépasser les bornes de la modération, je sortis de chez lui brusquement et sans lui dire un mot de plus. Le misérable venait de me soutenir qu'il n'y avait aucune loi qui l'obligeât à nourrir son neveu, tût-ce même pour l'empêcher de mourir de faim !

Je réunis alors tout le camp et, dévoilant publiquement ce qui se passait chez l'épileptique, je sommai les mères de famille de s'entendre entre elles pour donner à tour de rôle le sein à ce pauvre enfant, afin de lui sauver la vie. Je leur fis, de plus, un devoir de conscience de me l'amener, afin que je pusse l'envoyer aux Sœurs de charité. Ils promirent tout ; mais, à mon retour, j'attendis vainement l'arrivée de l'enfant. Peu de temps après, j'appris avec douleur que personne ne m'avait tenu parole et que le malheureux petit martyr avait enfin été enterré vivant par son propre père, l'homme qui tuait soixante rennes par jour !

De tels crimes déconcertent le prêtre; ils ébranlent son courage; ils le font douter de la bonne foi de ses ouailles nouvellement converties. Je sais bien que la bonne moitié des Indiens de ce camp était encore infidèle; que le père de l'enfant était un chaman et un esprit-fort incurable ; qu'un autre Flanc-de-Chien vivait ostensiblement et à ma barbe avec trois femmes,

remplaçant toujours la plus vieille par de plus jeunes; mais les chrétiens, les chrétiennes, que ne se montraient-ils avec ce courage qui leur faisait braver *Télé* et ses serviteurs protestants?

En tout cas, des infanticides accomplis avec tant de barbarie et de cruauté expliquent l'extinction rapide et toujours croissante des Indiens d'Amérique. Quand des parents sont assez dénaturés pour assassiner froidement le fruit de leurs entrailles, ils perdent le droit de murmurer contre le Seigneur. Il abandonne leur vie à l'ange de la mort. Voilà ce qu'aurait dû déplorer Zouzé-tchô, au lieu de se scandaliser d'un innocent jeu d'enfants.

Le lendemain soir, les sauvages me dirent qu'ils désiraient honorer ma visite par une grande danse et un festin général. Ils me prièrent de leur dire si je voulais bien accepter l'un et l'autre et présider à leurs divertissements.

Sachant que les danses danites n'offrent aucun danger pour les bonnes mœurs, à moins qu'on ne s'y adonne avec excès et sans modération, je me prêtai paternellement à leur désir, et la danse commença le dimanche soir à l'issue du dîner, autour d'un grand feu allumé en plein air, par 35° centigrades de froid sous zéro. Il fallait avoir de la vertu pour danser par une telle température, avouez-le; mais il est à croire que c'était plutôt la folie que la vertu qui mettait leur jambes en mouvement.

Après avoir chanté tous leurs airs et les avoir dansés sur le même rythme, qui ne comporte

qu'une seule figure, le monome circulaire, mes Esclaves passèrent en revue tous les airs flancs-de-chien, puis tous ceux des Peaux-de-Lièvre, et même ceux des Loucheux. C'est ce qui rend leurs danses ennuyeuses à l'excès ; parce qu'elles sont toujours les mêmes chez toutes les tribus de race danite, eu égard à cette imitation de tous par tous.

Cependant, je vis là pour la première fois la danse des oiseaux. On y répète sans cesse les mots suivants :

« *Ey! ey! ey! ayitili! ayitili!*
« *Ey! ey! ey! sékkè koyin! sékkè koyin!* »

Cela ressemble beaucoup plus à une bourrée dansée par des ours qu'à un sautillement d'oiseaux; mais peu importe, acceptons-le pour ce qu'on nous le donne.

Qui ne voulait pas en entendre parler, par exemple, c'était Yettanétel, cet homme qui avait laissé Nitajiyé tuer son petit beau-frère. En catéchumène sérieux, il vint dévotement me dire à l'oreille, de l'air d'un homme scandalisé, que ce chant et cette danse d'oiseaux avaient un caractère magique très malin, qui appartenait au répertoire des chamans. Il me priait donc de les faire cesser aussitôt. Tant il est vrai que l'imagination ou la seule intention peuvent transformer en mal les actions les plus inoffensives et les plus indifférentes.

Je ris au nez de Yettanétel, en lui répondant que je ne voyais, dans cet air niais, rien de

pire que dans tout ce qu'on m'avait hurlé aux oreilles depuis le commencement de la fête.

J'espérais qu'après avoir sautillé en rond une couple d'heures, en foulant leur grain dans l'aire, — un exercice qui serait très apprécié et très divertissant à Bicêtre ou à Charenton, — mes néophytes en auraient assez de cet amusement vertueux et héroïque, et qu'ils s'empresseraient d'aller se coucher. Mais il n'en fut rien. Je m'aperçus qu'au fond du Dernier-Steppe du Grand Lac des Ours, comme à l'Opéra de Paris, il est plus facile de mettre des danseurs et surtout des danseuses en branle que d'arrêter leurs jambes quand elles sont une fois lancées. Quelque monotones et macabres que fussent, à mon goût, les airs de musique qu'ils m'avaient hullulés à l'unisson; quelque souverainement ennuyeuses que fussent leurs trépidations de monome, mes bons Danites Esclaves y trouvèrent une si grande délectation artistique, que je n'eus pas le cœur d'interrompre un divertissement si innocent et si bien fait pour éteindre à jamais les feux de la concupiscence.

C'était un coup d'œil navrant, — je n'ose pas dire risible, — que le spectacle de ce petit acte de folie humaine, de ces vieillards, de ces mères-grand, la tête ruisselante de sueur, leurs cheveux gris devenus blancs de frimas et congelés, raidis par le froid, se trémousser niaisement en jetant aux échos du désert les sempiternelles et toujours renaissantes vocalisations

de leur partition naïve. J'en eus bientôt assez du bal donné en mon honneur et des fusillades que la jeunesse venait tirer au-dessus de ma tête, et j'allai me coucher, bercé par la complainte : « *sékkè koyin! sékkè koyin!* la brume « est sur moi ! la brume est sur moi ! »

Je passai dix jours entiers dans ce camp, où mon serviteur, le Métis franco-flanc-de-chien Paul *Klèlè* Brisebois, avait son oncle maternel, *Yakkay*, ou le Bœuf-musqué. En m'en retournant chez moi, en la compagnie de ce jeune homme, élevé dans les bois en vrai sauvage, je fus encore obligé de courir devant mes chiens de trait dès que nous eûmes atteint la baie Keith, parce que mon guide perdait la tête.

Quelque invraisemblable que puisse paraître cette assertion qui revient si souvent dans mes récits, j'en garantis l'authenticité. Une multitude de faits semblables m'ont convaincu que la tête d'un Européen est encore meilleure que celle d'un sauvage, même dans le milieu où celui-ci a vu le jour et où s'écoule son existence. Sans ma présence d'esprit et mon intervention, dans la présente circonstance, *Klèlè* se serait bel et bien égaré sur le Grand Lac des Ours, son pays, par une *poudrerie* (1) médiocre de l'Est, et aurait sans doute trouvé la mort à moins de deux lieues de ma maisonnette !

(1) Tourmente de neige congelée.

CHAPITRE V.

Voyage à la baie Mac-Vicar et à la montagne des Maringouins.

Départ pour la baie Mac-Vicar. — *Nni'nkon.* — Pointe à la Grenaille. — Grotte *Wéyié-zatla* et le Gros ver qui nage. — Montagne des Ours et baie Mac-Vicar. — Un divorce de loups. — Rencontre de deux loges flanc-de-chien. — Montagne des Maringouins. — Horde des Gens du Poil. — Grand ours noir. — Beaucoup de bruit pour rien. — Horde en marche. — Je suis élu chef. — Le tabou des raquettes. — Difficultés pour obtenir mon retour. — Je repars seul. — Docilité de Nni'nkon. — Souffrances du voyageur, au printemps. — Rochers de glace. — Beaux phénomènes lumineux.

Avant de partir de chez eux, les Indiens que j'étais allé visiter au Coteau de Sable m'avaient averti que, vers le printemps, ils se dirigeraient du côté de l'Est, c'est-à-dire vers la baie Mac-Vicar, que je ne connaissais pas encore; et ils m'avaient prié d'aller les voir dans ces parages; ce que je leur avait promis.

Ayant congédié *Klèlè* jusqu'à l'été, j'avais pris à mon service, au mois d'avril, un Esclave de dix-neuf ans nommé *Nni'nkon*, la Mousse sèche, qui avait posé comme condition à son engagement que je le suivrais chez ses parents, qui chassaient alors autour de la baie Mac-Vicar, et que j'y demeurerais avec lui jusqu'au dégel, pour lui laisser la facilité de

chasser le castor et l'ours noir, c'est-à-dire de *faire du pelu.* (1)

Ce désir avait trop bien servi mes projets évangéliques ainsi que ma curiosité d'explorateur de pays inconnus, pour que je n'en eusse pas profité aussitôt en le réalisant.

Nous partîmes de ma résidence de Ste Thérèse le 5 avril 1868, après minuit, par un temps calme, une lune rutilante et un froid très modéré de — 25° sous zéro. Peu de jours auparavant, une grosse bande d'Indiens, qui chassait sur la montagne-presqu'île des Grands Ours, s'était rendue au fort Norman avec une file nombreuse de traîneaux chargés, et nous avait de la sorte préparé un sentier magnifique, où nous pûmes courir à notre aise sans raquettes et sans avoir à guider nos chiens de trait. Une fois mis sur cette piste ils la suivirent avec ardeur, et nous n'eûmes plus, Nninkon et moi, qu'à suivre le traîneau à la course, en y montant à tour de rôle pour nous reposer. Je n'avais de provisions que pour quatre jours.

De la pointe des Gros-Lièvres, sur laquelle étaient construits ma maison et le fort Norman, la montagne des Grands Ours aussi bien que celle des Maringouins sont tout à fait sous l'horizon visuel, bien que ces éminences aient

(1) *Faire du pelu* est une expression canadienne du Nord-Ouest, qui signifie aussi bien travailler à se procurer des pelleteries, que faire ou gagner de l'argent; le *pelu* ou peau de castor adulte étant pris pour l'étalon-monnaie du pays.

une altitude de 800 à 1000 pieds anglais au-dessus du lac. Le mirage seul les y rend visibles quelquefois et en dessine sommairement la forme. D'ailleurs le nom de montagnes, qu'on leur donne dans le pays, est tout à fait impropre. Ce sont des terres élevées, de vastes plateaux couverts de forêts et de lacs, et qui présentent du côté du lac des Ours une section précipiteuse formant falaise, mais qui seraient parfaitement cultivables sous d'autres latitudes et sous un ciel plus clément.

Au début du printemps, la neige est si durcie par les dégels diurnes et les regels nocturnes, qu'on peut y cheminer comme sur une de nos routes départementales. Le pied y laisse à peine une trace. Mon traîneau glissant rapidement sur cette neige croûtifiée et miroitante comme de la glace, j'atteignis promptement le large, où je rencontrai une glace vive c'est-à-dire dépourvue de toute trace de neige. A neuf heures du matin, nous prenions terre sur le rivage méridional de la baie Keith, au lieu appelé *Kfwè-waé-êhta* ou Pointe à la Grenaille, à cause de la grande quantité de petit plomb qu'il s'y dépense, chaque printemps, sur le gibier aquatique, le dégel s'y faisant sentir bien plus promptement qu'ailleurs autour du grand lac. Je déjeunai sur cette pointe. En hiver j'y aurais bivaqué, neuf heures de course constituant, en cette saison, une bonne journée de voyage.

Au printemps, ce n'était qu'une demi-journée ;

et nous repartîmes de plus belle, nous dirigeant vers la pointe orientale de la montagne des Maringouins.

Peu de temps après que nous eûmes repris le lac, il se forma une longue crevasse sur notre passage. Elle débuta par le rivage et se dirigea vers le large en serpentant. Nous la franchîmes alors sans difficulté; mais il ne devait pas en être de même au retour. J'y mesurai la glace de la baie. Elle avait neuf pieds d'épaisseur, et Nninkon m'assura que, par les très grands froids, elle atteint douze pieds. Il est de fait que les eaux du Grand Lac des Ours sont si froides, qu'il est impossible de s'y baigner, en été, sauf dans certaines petites criques sablonneuses, peu profondes et exposées au soleil toute la journée.

A 4 heures du soir, c'est-à-dire après quinze heures de course au pas gymnastique, ce qui fait bien vingt lieues, j'arrivai à l'extrémité de la montagne des Maringouins ou *Kkwi-tchi*. La carte de Franklin ne place ce point qu'à 45 milles ou 65 kilomètres du fort Norman; ce qui fait seulement 16 lieues françaises; et j'ai conservé cette distance officielle. Mais il est impossible que nous n'ayions pas fait plus d'une lieue à l'heure au pas de course, malgré notre déviation vers *Kfwè-waé-êhta* (1).

(1) *Êhta*, promontoire, cap, pointe de terre, se dit *esta* en vieux tchippewayan, et *sta* en sanscrit, de la racine *sta* qui marque la *station*. De là le latin *stare* et ses dérivés. En dené, également, *êhta*, cap, est racine pour le

La montagne des Maringouins, à en juger par la falaise qu'elle présente au lac, sur ces rivages occidentaux, a une base calcaire formée de grandes et épaisses assises stratifiées, sur lesquelles repose une couche de terre végétale. Elle se termine à cent mètres du lac par un promontoire dans lequel s'ouvre une grotte peu profonde, mais dont la vaste entrée, encombrée de blocs détachés de la voûte et qui forment maintenant un labyrinthe mystérieux, a un aspect imposant. Cette excavation n'a que cinquante pieds de profondeur. Elle pourrait être très facilement tranformée en demeure habitable. Au bas et au-dessus du rocher, de verts sapins donnent un aspect rustique et plein de charmes à ce recoin sauvage.

A l'entrée de cette anfractuosité de rocher, je vis quantité d'objets étranges qui y étaient placés ou suspendus à titre d'offrandes votives au génie ou manito du lieu. La superstition des Indiens y avait déposé du tabac, des chiffons, de vieux rubans, des pipes cassées, des émikwanes ébréchées, des flèches hors de service. Si ce sentiment était inspiré par la peur, il n'était, du moins, guère généreux, et tout en voulant rendre la divinité favorable, il entendait le faire à bon marché. Nninkon m'assura ce-

verbe s'asseoir, demeurer; présent *esta*, passé *shita*, futur *wasta*. Comparez *ehta*, cap, avec *ita*, terre elevée, montagne, en tupis; *kata*, en qquichoa; *taq*, en accadien (Assyrie); *tas*, en koïbale (Sibérie); *taus*, en yakoute; *tash*, en turc; *tais*, en korassien.

pendant que les Dènè sont convaincus que celui d'entre eux qui passerait devant cette grotte sans y déposer son offrande, serait sûr de mourir dans l'année. Cependant je ne lui vis faire aucun don au génie de ces lieux.

Ne pourrait-on pas expliquer par une pratique semblable les trouvailles analogues qui ont été faites, en Europe, dans certaines cavernes que l'on a supposé avoir servi d'habitations ou de sépultures, dans les temps préhistoriques ?

Est-on bien sûr que ces objets prouvent d'une manière indubitable que les peuples auxquels ils appartinrent furent des troglodytes ?

Ne peuvent-ils pas avoir eu le même caractère votif et superstitieux ?

Le sol de la grotte du mont Kkwi-tchi, ainsi que la plage qui y descend en pente douce vers le lac, sont formés d'un sable quartzeux si fin et si pur que l'on peut en conclure que cet antre fut lavé par les eaux du lac, à une époque peut-être peu reculée.

Bien que le soleil fût encore haut dans le ciel, je résolus de profiter de la beauté de ce site pour y camper. Je montai dans la grotte et annonçai à mon guide mon intention d'y établir mon bivouac pour la nuit. L'Indien ne voulut pas y consentir, m'assurant qu'aucun de ses compatriotes n'avait jamais été assez courageux ou plutôt assez téméraire pour braver le manito qui hante cette caverne, en y passant la nuit ; et que, pour lui, certainement il n'y dormirait pas, parce qu'il tenait encore à la vie.

Pour ne pas le contrister, j'allai bivouaquer au milieu des sapins qui entourent le pied du promontoire. Nninkon ne manqua pas de me faire remarquer que l'on n'y voyait pas trace d'un seul campement indien, et que, sans ma compagnie dont l'influence sacrée le préserverait assurément de tout méchef, il se garderait bien de passer la nuit dans un voisinage aussi redoutable. Camper en ce lieu était une prouesse dont il ne manquerait pas, ajouta-t-il, de se glorifier chez ses parents.

Eh bien, le pauvre garçon devait mourir cette même année d'une phtysie galopante, contractée au pénible service des barques de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; et ce trépas n'aura servi qu'à confirmer davantage les timides Dènè du lac des Ours dans la puissance hostile et nocive de la grotte *Wéyié-zatla*. Nninkon y avait passé sans y déposer son offrande; Nninkon avait bravé le génie de la caverne en dormant dans son domaine; quoi de merveilleux que cet esprit se soit vengé, et lui ait enlevé la vie?

Et c'est ainsi que le hasard des circonstances ne confirme que trop souvent les sophismes de la superstition.

Weyié-zatla signifie : son intérieur est parti.

— « Et qu'est devenu ce qui est sorti de la grotte? » demandai-je à Nninkon.

Il se tourna vers le lac et, me montrant un rocher calcaire qui en émergeait, à deux portées de fusil de l'antre, il me dit :

— « Voilà! C'est le gros ver qui nage, *Gou-tchô-taembé.* » Je remarquai alors que cet îlot a la forme d'une limace qui cheminerait, ses antennes dehors. La nature n'a pu mieux se jouer de la crédulité des Indiens.

Le 6, à minuit, nous rejoignîmes notre sentier au large, avant le déjeuner. Alors laissant à notre droite le port Qui s'allonge entre les montagnes, *Kfwè-tʳon-dintti*, ainsi que la pointe des Collets à renne, *Ékfwen-mi-éhta*, nous nous dirigeâmes vers la montagne des Ours, *Sa-tchô-jyoué*, d'où un portage très court devait, me dit mon guide, me conduire à l'extrémité de la baie Mac-Vicar.

A dix heures du matin, c'est-à-dire après dix heures de marche, j'arrivai au bord de ladite baie, après avoir franchi l'isthme qui la sépare du grand lac entre les pointes de la Mousse jaune, *Nni-réhfwô*, et de la Viande d'ours, *Sa-tchô-kfwen*. Aussitôt nous mîmes à terre pour déjeuner. Notre estomac en avait le plus grand besoin.

Calcaire comme les autres éminences des baies Keith et Smith, la montagne des Grands Ours se compose d'une succession d'étages superposés, qui recèlent quantité de petits lacs peuplés de castors. Elle est bien boisée et forme une grande presqu'île de 31 lieues kilométriques de long sur dix de large *maxima*, qui, pour la forme, ressemble assez à la Corse. Cette presqu'île divise la baie Keith d'avec la baie Mac-Vicar, mais de manière à si bien fermer et

enclore cette dernière baie qu'elle ne se joint au grand lac que par un simple détroit. Aussi les Indiens considèrent-ils la baie Mac-Vicar comme un lac différent du Grand Lac des Ours, et qu'ils appellent *T^r^ou-ttsen-néha-t^r^oué*, le Lac qui se dirige vers le lac. Mais c'est bien la même eau cependant.

La montagne des Grands Ours donne naissance à trois petites rivières, dont deux sont tributaires de la baie Keith, et une, de celle de Mac-Vicar. En traversant l'isthme, j'obtins un beau point de vue sur les deux baies ; mais tandis que la première, semblable à la mer, déroulait d'immenses horizons que l'œil ne pouvait sonder, la seconde ne m'offrit qu'une largeur de trois à cinq lieues, qui éprouvait un retranglement parsemé d'îlots à l'endroit même où le portage descend sur le lac.

Lorsque Franklin hiverna au Grand Lac des Ours, il établit une pêcherie dans la baie Mac-Vicar, sur la côte méridionale, à côté du petit lac des Poissons-Bleus, *Tséttiné t oué*, la petite morue de Back. Nous nous rendîmes jusqu'à ce lac avant la nuit, sans apercevoir de traces de camp ni même du passage récent des Indiens. Mais le dégel, très hâtif dans ces parages abrités par les montagnes, avait pu effacer leur sentier, et ce fut ce que nous apprîmes par la suite. Nous revînmes alors sur nos pas jusqu'au portage de l'isthme, où j'établis mon second campement, afin d'être prêt à repartir

de bonne heure, le troisième jour, pour réparer le temps perdu.

La baie Mac-Vicar reçoit trois affluents sur sa rive méridionale : 1° La *Troué-tchilé-dié*, à son extrémité orientale. Elle sort du lac de même nom, qui est situé au-delà de la montagne *Éwi*, et se trouve portée sur la carte de Richardson (1); 2° la *Wédzi-mmi* ou rivière des Rennes, vers son extrémité occidentale ; et 3° enfin la *Troué-niliné* ou rivière des Lacs, tout à fait au bout de la baie, à l'ouest. C'est de ce cours d'eau que Franklin fait mention sur sa carte de 1825, dressée par M. Kendall, bien qu'il ne l'y ait pas portée, en y ajoutant la note suivante : « On raconte qu'une petite rivière « qui tombe dans la baie Mac-Vicar en ce lieu « la fait communiquer, par un enchaînement « de petits lacs, avec le lac la Martre et le « Grand Lac des Esclaves (2). »

Il en est de ce cours d'eau paradoxal comme de la rivière des Peaux-de-Lièvre, de Richardson, à la double déverse; et je reconnais bien là les idées du savant docteur; car il n'y eut que lui qui fût allé à la baie Mac-Vicar et qui, partant, ait pu en rapporter ces renseignements excentriques.

Eh bien, Richardson n'avait pas compris les Indiens. Ils lui avaient dit sans doute que, par la

(1) *Arctic Searching Expedition.* — London, 1850
(2) *Narrative of a second Expedition to the Polar sea* London. 1828.

T'oué-niliné ou rivière des Lacs, on peut gagner le lac la Martre et le Grand Lac des Esclaves ; ce qui est vrai. Mais qu'elle fît communiquer ces trois lacs entr'eux, c'est ce qui est archi-faux.

Le fait est que la *T'oué-niliné* est très courte et sort du grand lac *Kotcha-t'oué* dont je parlerai plus loin. Elle traverse ce lac, qui reçoit les eaux d'un lac encore plus long, nommé *Nounkfwé-djighé-t'oué* ou des Lottes, et auquel j'ai donné le nom de M. le baron de Mackau. C'est donc ce dernier lac qui en est la source, et il est séparé des eaux qui sont tributaires du lac la Martre ou plutôt du lac Excrémentiel, *Tsan-t'ié*, par la chaîne des monts ou collines *Chiw-kolla*.

Il n'y a pas la moindre communication entre ces eaux, lesquelles coulent en sens inverse, les unes se dirigeant vers le lac des Ours, et les autres vers celui des Esclaves en passant par le lac la Martre. Mais je répète que ces deux artères sont néanmoins une excellente voie de communication pour les voyageurs, entre ces deux grands lacs, et qu'elles ne sont pas portées sur les cartes antérieures à mes voyages. On les y a ajoutées depuis.

Quant à la *T'oué-tchilé-dié*, seul cours d'eau méridional que portent les anciennes cartes de ces contrées, Richardson est le seul géographe qui l'ait placée à sa véritable position. Mais il est dans l'erreur lorsqu'il met le lac la Martre sous le même méridien que ce cours

d'eau. Ce lac est situé beaucoup plus à l'ouest et transversalement, c'est-à-dire de l'ouest à l'est.

Notre géographe Brué a copié Richardson; mais Arrowsmith est fautif en plaçant cet affluent de la baie Mac-Vicar à la pêcherie de Richardson même.

Ce point géographique élucidé, je retourne à ma narration de voyage.

Le 7 avril, je revins sur la baie Keith où j'eus le plaisir de contempler le grandiose spectacle que m'offrit le soleil levant, à l'horizon de ce lac immense. Quand son disque de feu se montra sur la nappe glacée de cette Méditerranée d'eau douce, on aurait dit une roue d'or poli roulant sur une immense voie dallée en marbre de Paros. A ma droite s'allongeaient le cap du Gros-Chien et la pointe *Èhta-raley*, tandis que les féeries du mirage rapprochaient de nous les lointains rivages de la baie Mac-Tavish placés sous les feux du soleil levant.

Nninkon nous fit pénétrer dans le port *Kfwè-tʷon-dintti*, qui a la forme d'un arc tendu. Il y régnait une chaleur extrême causée par la réverbération des rochers falaises de *Kkwitchi*. Ces bords boisés, cette anse sablonneuse et ensoleillée, me firent l'effet de la côte de Menton sous les hauts rochers du Simplon, quant à la température; toute comparaison écartée, d'ailleurs, entre les sauvages côtes du lac des Ours et les rivages riants et fleuris de la Méditerranée.

Afin de bien faire ressortir ce disparate, les premiers objets que nous vîmes, en entrant dans ce port naturel, furent deux gros loups blancs qui jouaient un vaudeville sur notre sentier. Le loup est couard de sa nature; mais il n'est pas sans danger lorsqu'il est affamé ou en rut. Or, je n'avais pas pris mon fusil, et celui de Nninkon était resté chez ses parents, au camp que nous cherchions. Nous continuâmes cependant à avancer sans timidité, espérant que notre seule vue forcerait les monstres à s'enfuir; ce qui arrive presque toujours. Il n'y a pas de bête féroce qui attaque l'homme la première, en plein jour, à moins qu'elle ne soit à jeun ou enragée.

Pendant une centaine de pas, les loups cheminèrent côte à côte sans se hâter. Puis, comme nous les talonnions d'un peu trop près, le mâle quitta le sentier et s'écarta vers la droite, hurlant après sa compagne pour la convier à le suivre.

— « Ah ! voilà un mauvais signe, me dit Nninkon. Quand le loup hurle, c'est qu'il a faim et qu'il se dispose à attaquer.

— « Ou bien c'est parce qu'il invite sa femelle à l'accompagner, lui répondis-je. Et je crois que tel est ici le cas. »

De fait, la louve avait obliqué à gauche, vers le portage de la montagne des Ours, et s'obstinait dans la voie de la séparation, alors que Messer Leu poussait des accents de détresse à fendre l'âme, en se dirigeant vers la montagne

des Maringouins. De temps à autre il s'arrêtait, s'asseyait, se retournait et appelait de nouveau l'infidèle qui s'enfuyait lestement, sans regret aucun pour les charmes et le désespoir de son amant.

Ce divorce de loups nous mit en belle humeur, parce qu'il nous prouvait que notre interférence involontaire avait arrangé les affaires d'un ménage dont, évidemment, les partis n'étaient pas d'accord.

Jusqu'au soir de cette troisième journée, nous cheminâmes à travers bois, en suivant un second sentier dont nous avions rencontré la bifurcation au bord du lac. A 7 heures, nous atteignîmes le beau lac *Kotcha-t*ʳ*ouè* ou de l'Abri, au bord duquel nous vîmes deux loges solitaires et silencieuses comme le tombeau. Un mince filet de fumée bleuâtre s'en échappait, indice de chaleur atmosphérique autant que de la présence de l'homme à l'intérieur.

Nous entrâmes. Il n'y avait que des femmes, qui nous reçurent avec hospitalité et bonne grâce, mais qui ne nous donnèrent rien à manger, parce qu'elles n'avaient rien elles-mêmes, leurs maris se trouvant à la chasse depuis la veille.

C'étaient deux Flancs-de-chiens *ttsé-ottiné* : leur chef, *Wetta*, dit Jim Board, et *Yakk*ʳ*ay* (1) ou le Bœuf-Musqué, oncle de Klèlè.

(1) Comparez *yakk*ʳ*ay*, bœuf-musqué, (littéralement le gras, de *ékk*ʳ*a*, gras, lard) avec le finnois *harkka*, bœuf;

Je passai la nuit sous la tente de ce dernier Indien, que j'avais baptisé l'année précédente avec toute sa famille.

Les deux chasseurs rentrèrent très tard, harassés et les mains vides. Ils annoncèrent qu'il n'y avait pas un seul animal de venaison à plusieurs lieues à la ronde, et qu'ils allaient décamper au plus vite, le lendemain, pour aller chasser le castor sur la montagne des Ours. Ils étaient à jeun depuis deux jours et se couchèrent sans souper.

Le sauvage ne veille et ne prend plaisir à la conversation que lorsqu'il peut charmer les loisirs du foyer en jouant et en festinant. Comme nos hôtes n'avaient rien à nous offrir ni à recevoir de nous, chacun s'empressa de faire sa prière et de s'enrouler dans sa couverture, les pieds au foyer, afin de tromper la faim par le sommeil.

Je donnai au beau lac *Kotcha-tr oué* le nom de Ste Thérèse en l'honneur de ma bonne mère. L'entier système lacustre que traverse et dessert la petite rivière des Lacs n'a pas plus de 25 lieues françaises d'étendue, du sud au nord, à partir de l'extrémité méridionale du lac des Loches. Quant à la petite rivière *Wedzi-*

le livonien *erga*, bœuf ; le finnois *hërkkè*, bœuf ; le dane castor, *akkè*, bison ; le vôte, *erkkè*, bœuf ; le dindjie, *akki*, bœuf-musqué ; le doune des montagnes, *yèkki*, bœuf, bison, et enfin le maggyar, *okkor*, bœuf.

J'emprunte plusieurs de ces motifs comparatifs au *Bulletin de la Société Philologique*, dont j'ai l'honneur de faire partie.

mmi (1), elle n'a que 25 kilomètres de cours. Le lac Ste Thérèse mesure dix lieues de long sur trois de large. Celui des Loches, un peu moins large, n'a pas moins de 15 à 16 lieues d'étendue. Je regrettai de n'avoir pu m'y transporter.

Nos deux sauvages ignoraient complètement où se trouvait la grande horde d'Indiens que je cherchais. Ils nièrent qu'ils fussent déjà venus dans ces parages, cet hiver; mais ils nous dirent que, quelques jours auparavant, deux jeunes gens que je connaissais, *Éhi-denyé* et *Nni-k^r achié*, étaient venus les voir, et qu'à cette époque ces gens-là étaient campés tout au sommet de Kkwi-tchi, ainsi qu'ils me l'avaient promis pendant l'hiver. Wétta ajouta qu'il craignait bien que, pendant que nous cherchions ces Indiens chez lui, à l'extrémité de la baie Mac-Vicar, ils ne se fussent rapprochés de ma mission, par suite du manque absolu de rennes, prêts, s'il le fallait, à aller chasser le castor sur

(1) *Mmi mmié*, eau étendue, coulant lentement ou stagnante. Ce monosyllabe, qui est flanc-de-chien et peau-de-lievre, est tres fréquent dans d'autres idiomes. Comparez avec l'égyptien *mi*; le sioux *mi*; l'ingalik *mi*-oukout; le koyoukon *min*-oukout; l'hébreux *mim*; le sioux encore *mini*; le japonais *mir et mys*; le tchoukatchis *mik*; le kenaïdze *milni*.

Avec les voyelles *a, é, o, ou*, les correlatifs de cette racine *dèné* sont encore plus nombreux. Je ne citerai que les suivants, qui ont tous la même signification: le maya *ma*; le latin *mar*, eau étendue; l'hébreu *maïm*; l'esquimau *imar, imer, imor*; le gallique *mer*; le maya et le sibérien *mé*; l'égyptien *mo*; le bas breton *mor*; l'orochys, le syriaque et le tongouse *mou*; l'esquimau *mouk*; etc.

la montagne des Petits-Poissons, c'est-à-dire sur la côte septentrionale de la baie Keith. En ce cas, notre voyage eût été tout à fait inutile, et nous nous exposions à revenir sur nos pas, le ventre à l'espagnole.

Considérant qu'il me restait encore des provisions pour une demi-journée de marche, je me fis conduire par Yakk^ray sur le sentier des deux jeunes gens, après avoir pris congé de nos bons hôtes. Cette sente était tout à fait effacée par le dégel. Nous n'aurions pu la remarquer tout seuls ; mais quand nous y eûmes placé nos chiens, ils ne la perdirent plus. Nous courûmes toute la journée du 8 avril jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Alors seulement nous atteignîmes le sommet de la montagne-plateau des Maringouins, où nous prîmes notre frugal et maigre repas. Nous marchâmes ensuite, sans dormir, manger ni nous reposer, jusqu'à 2 heures du matin du 9, avant de trouver le sentier dur et battu, et des traces récentes du passage des Indiens que nous cherchions. J'étais exténué et mourant de faim ; mais il ne me restait plus rien que du thé. Que faire?

La traversée de la montagne tout entière, à marche forcée, du sud au nord, nous demanda huit heures. Elle ne doit pas avoir moins de 11 à 12 lieues de large. Elle ressemble d'ailleurs à toutes les autres éminences qui bordent le Grand Lac des Ours et le Mackenzie, se composant de plusieurs terrasses naturelles, bien boisées de pins rouges et de mélèzes, avec quelque peu

de sapins. Ces derniers arbres se rencontrent plus fréquemment dans les plaines, au pied de la montagne. Chacun de ces étages superposés contient une foule d'étangs et de marais où Nninkon me dit que le castor fourmillait.

Enfin, à 5 heures du matin, ce même jour, j'atteignis le camp de mes Dènè tant désirés et si ardemment recherchés. Il se trouvait précisément dans la plaine boisée qui est située au pied de la montagne, du côté du nord; de sorte que, depuis mon départ de la pointe à la Grenaille, le 5 au matin, j'avais décrit une ellipse parfaite pour y arriver; car ladite pointe n'était pas éloignée du camp, lequel, par conséquent, n'était plus qu'à 9 ou 10 heures de marche de chez moi et du fort Norman.

Le récit invraisemblable de nos courses inutiles, de nos marches et contremarches, de notre anxiété et de nos longues recherches excita la pitié de ces bonnes gens, qui se récrièrent une fois de plus sur la profonde affection que je leur portais. Aussi s'empressèrent-ils de me servir ce qu'ils avaient de meilleur, ainsi qu'à mon sauvage; c'est-à-dire de la poussière de viande sèche pilée et des moelles de renne crues mais fraîches. C'est réellement un mets excellent, aussi savoureux que sain et appétissant; mais à une condition, c'est que l'on ait du thé pour l'arroser et en aider la déglutition, sans quoi, cette poussière toute seule fait tousser et vous étouffe.

Aussitôt après ce repas frugal, nous allâmes

nous coucher, mon engagé et moi, parce que nous avions couru jour et nuit pendant vingt-quatre heures bien comptées. J'avais pris mon logement chez le beau-frère de ce jeune homme, *Ttcha-bédéti*, le Thaumaturge, petit-fils naturel du vieux patriarche Beaulieu, dont il portait le nom parmi les Blancs. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, au teint bronzé et aux traits d'Hindou très beaux et fortement accusés, avec un grand nez busqué. Au demeurant, c'était un chrétien assez indifférent, très infatué de sa beauté et de son origine métisse.

A mon réveil, le soir de ce même jour, 9 avril, j'ouvris les exercices d'une petite mission que je continuai à donner à mes néophytes les jours suivants, jusqu'à mon départ.

Je m'aperçus que l'on poussait encore, chez eux, jusqu'à la barbarie la loi de la séquestration des femmes malades ; car je vis, hors du camp, une cabane en branchages qui ne contenait pas moins de cinq de ces pauvres infirmes, auxquelles il était absolument défendu de franchir le seuil pour couper du bois, aller chercher de l'eau ou de la nourriture, de crainte qu'elles ne souillassent les chemins par leur contact, et ne procurasssent aux hommes des maladies et surtout la mort. Elles se montrèrent toutes honteuses de voir que je ne craignais pas d'aller les visiter dans leur cahute, de leur donner la main et de converser avec elles, aussi peu craintif de leurs infirmités passagères que

dédaigneux des préjugés séculaires auxquels cédaient encore leurs époux et leurs enfants.

Il n'y avait dans ce camp que les Gens-du-Poil ou *Èhta-tchô-Gottinè*. Les Esclaves et les Flancs-de-Chien étaient demeurés dans le Dernier-Steppe ou dans ses environs. On n'en avait plus entendu parler depuis plus d'un mois.

Le lendemain, 10, on débattit la question de la levée du camp. Le chef *Sa-k^r a-nét^r a-t^r a*, le Père du Chercheur d'ours, n'étant pas avec ces Indiens, ceux-ci faisaient ce qu'ils voulaient, comme Israël au temps des Juges; ou plutôt ils ne pouvaient se décider à rien faire. Les femmes, maîtresses du logis et gouvernantes-nées du ménage, comme dans tous les pays du monde, se plaignaient qu'on avait déjà séjourné trop longtemps ès mêmes lieux; qu'il leur fallait aller trop loin pour chercher du bois mort et le transporter au camp sur leur dos; que la neige d'alentour était trop souillée d'ordures et de déchets de cuisine, pour fournir une eau convenable où pot-bouille; que le sapin des loges était grouillant de vermine, sans qu'on pût le nettoyer désormais; que leurs maris et leurs grands garçons flanaient et jouaient *à la main* toute la journée, au lieu de chasser et de travailler. Bref, ces dames, amoureuses de changement, ne voulaient plus rester en place, et prirent entre elles la résolution énergique de déménager avant qu'il fît trop chaud; car le dégel se faisait de plus en plus sentir dans

les bois. Elles ne demandèrent pas même l'assentiment de leurs époux, profitant de ma présence pour faire un peu les maîtresses.

Malheureusement, cette bonne résolution ne s'exécuta point. Le soir venu, *Ttcha-bédéti*, mon hôte, rentra de la chasse avec un ours noir énorme, qu'il avait surpris endormi dans sa bauge et avait tué sans coup férir. La chair de l'animal nous fournit d'excellentes grillades. A titre d'hôte et de Père spirituel de la tribu, je reçus gratuitement une grasse part de viande fraîche, ainsi que plusieurs kilogrammes de pémikan à la graisse d'ours.

Ces soins, les apprêts culinaires, les banquets qui s'en suivirent et les récits du chasseur nous retinrent encore au camp toute la journée du 11 et une partie de celle du 12. J'eus encore ma part des repas de mes hôtes, ces jours-là, sans qu'on m'en demandât le paiement où qu'on voulût même en entendre parler. Ce qu'on ne pouvait me donner gratuitement, c'était la peau de l'ours ; parce que c'était du *pelu*, c'est-à-dire une fourrure, une marchandise. Elle me faisait envie, pour en faire une couche, et je l'obtins aussitôt au prix ordinaire, qui est de quatre pelus ou de dix francs en marchandises d'Europe. Je la donnai à une bonne vieille pour qu'elle me la tannât, et je l'emportai plus tard chez moi. Elle ressemblait à du velours du plus beau noir, et ses dimensions étaient telles, bien que la tête de l'animal manquât, — ce que je regrettai

beaucoup, — que je pouvais m'y étendre de tout mon long sans en atteindre les extrémités. C'est l'ours le plus grand que j'aie encore vu dans le Nord-Ouest.

Le 13 avril, la chaleur étant devenue extrême au pied de la montagne *Kkwi-tchi*, c'était à qui réclamerait le plus prompt changement du camp. Les femmes n'étaient plus seules à protester; leurs maris s'étaient mis de la partie et criaient plus fort qu'elles. Mais, quand il fallut lever le camp, chacun fit la sourde oreille, rentra chez soi et mit en avant un prétexte spécieux pour pousser son voisin à partir le premier.

C'est qu'il s'agissait d'ouvrir un sentier à la peuplade au moyen des raquettes, dans une neige fondante et collante, qui adhérait à la chaussure et y formait de petites stalagmites de glace qui ensanglantaient les pieds. C'était une vraie corvée que chacun eût bien voulu voir entreprendre par autrui.

Le soir arriva, que l'on se demandait encore, dans chaque loge, qui donc était parti. Et, tout compte fait, personne n'avait voulu prendre les devants, afin de s'épargner le trouble et la fatigue de tracer un chemin pour les autres. Chacun se reposant de ce soin sur ses voisins, tout restait encore à faire, la nuit suivante. Alors j'entendis des murmures sortir de chaque tente :

— « Un tel n'a pas d'enfants. C'était à lui à faire le chemin. Il aurait dû partir le premier.

— « Tel autre est jeune, fort et encore garçon. Il aurait bien dû se dévouer.

— « J'en suis bien fâché, répondait-on. J'ai tout le bagage de ma vieille mère à transporter, plus deux ou trois petites sœurs à charrier. A vous de passer les premiers.

— « Moi, je suis trop vieux pour une telle corvée. Je l'ai assez faite dans mon jeune temps. A chacun son tour.

— « Moi, je suis éclopé, tout le monde le sait. Il ne faut pas me désigner pour partir le premier.

— « Et moi je suis tout courbatu de vieilles douleurs. On doit avoir pitié de mes souffrances.

— « C'est comme moi ; mes rhumatismes m'en empêchent. Et puis je ne peux plus souffler quand j'ai trop chaud.

— « Moi, j'ai la migraine lorsque je marche dans l'eau froide. Passez avant moi.

— « Moi, j'ai trop de viande à charrier ; je ne puis aller en avant avec des traîneaux aussi lourdement chargés.

— « Et moi, j'ai trop d'enfants. Si vous vouliez vous charger de ma marmaille, je ferais volontiers le sentier. »

Tous ces discours se heurtaient, se croisaient. On se les débitait de loge en loge, sans même prendre la peine de sortir, à haute voix, à tue-tête. Et nul ne bougeait.

Bientôt, des objections et des remarques on passa aux remontrances. Des remontrances aux représentations. Des représentations aux discussions animées. Des discussions aux

murmures. Des murmures aux reproches cuisants. Des reproches aux injures sanglantes et aux gros mots. Alors c'était la querelle, les rixes, une bataille générale qui devenaient imminentes. Mais lorsqu'il n'y eut plus qu'à se prendre aux cheveux, et que tout le camp fut en ébullition, que la soupe au lait eut atteint l'orifice du vase et fut prête à verser, toutes ces bonnes gens reprirent leur flegme habituel, le calme se refit, tout fit silence, et il en résulta un ronflement général et contagieux jusqu'au lendemain après minuit. C'était le 14.

Ce jour-là les discussions recommencèrent de plus belle, comme à notre Chambre des Députés; mais sans plus de succès. O aimables Danites que mon cœur aime! Chacun voulait bien profiter de la translation du camp; mais personne ne voulait payer de sa personne et rabrouait ses voisins. Ils restaient donc tous en panne, les pieds comme liés, et maugréant les uns contre les autres de plus belle. Enfin vers midi, c'est-à-dire au moment le plus chaud de la journée et le moins propre à se mettre en marche, à ouvrir un sentier dans la neige fondante, après avoir perdu trois jours et demi en vains discours et en parlements inutiles, *ᶜLioutsét a* dit l'Effronté et l'Efflanqué, un Métis écossais peau-de-lièvre appelé Norqway de son nom patronimique, né en 1836 au fort Confidence, mais élevé dans les bois par sa mère indienne, et devenu depuis un excellent catholique, *ᶜLioutsétᶜa* se leva et dit d'un ton sentencieux :

— « Si nous ne sommes pas encore partis, *arè-khé*, mes amis, c'est que le prêtre, notre Père, ne nous donne pas l'exemple. Si notre tête, le chef, était ici, elle marcherait la première; et nous, sa queue, sa suite, nous suivrions le sentier que la tête aurait tracé. A défaut de *Sa-k^ra-nét^ra-t^ra*, que le prêtre soit chef et qu'il nous trace la route ! Que vous en semble ? »

Et il se rassit tout fier de son idée lumineuse, qui fut acclamée comme une invention politique très remarquable.

— « C'est ça, c'est ça. Nous n'y avions pas pensé. Oui le prêtre est seul chef ici. Il n'y en a pas d'autre que lui. Qu'il passe devant nous et nous le suivrons avec empressement. »

Ils me prenaient par les sentiments, mais ils se fourvoyèrent.

— « Vous ne savez pas ce que vous venez de dire, leur criai-je en riant. Vous ressemblez à une souris empoissée. « Tant plus elle s'ef-« force soy dépestre, tant plus elle s'en em-« brêne. » Vous me proclamez chef. Eh bien. soit, je le suis. Mais chef blanc et non pas chef rouge. Or, les chefs blancs marchent les derniers et commandent à leur suite de passer devant. Puis donc que je suis ton chef, dis-je à l'Efflanqué, eh bien, passe le premier, mon fils, voilà l'ordre que j'ai à te donner. Quant à moi, je fermerai la marche pour protéger les derrières de la caravane. »

L'assemblée partit d'un éclat de rire, et l'o-

rateur, pris dans ses propres filets, dut s'exécuter. Il le fit bravement parce qu'il venait de s'enferrer et ne voulait pas se dédire; mais ce ne fut pas sans rechigner ni ricaner « qu'il était bien loin de me tenir pour son chef, et que je me trompais grandement si je m'imaginais qu'il allait m'obéir. »

Ce disant, il m'obéit tout de même, et je m'empressai de combler son dévouement d'éloges mérités. Je me mis en route ainsi que Nninkon immédiatement après lui, au lieu de me placer à la queue de la caravane.

Dès que l'Efflanqué se fut ébranlé, en faisant sonner bien haut la valeur de son dévouement, toute la peuplade ressembla à une populace surprise par un incendie. Ce fut un branle-bas général. En un tour de main, les tentes furent jetées à terre et pliées, les *guedets* aux formes rossinantesques attelés aux traîneaux tout chargés depuis trois jours, les petits enfants jetés sur le dos ou sur le cou de leurs mères, et chacun s'empressa de lever le camp, comme s'il eût eu le feu à ses trousses.

Nous serpentâmes alors dans la forêt de conifères, comme des chenilles processionnaires, la tête grillée par un soleil brûlant, les jambes engourdies par le froid de la neige fondante : tout ce qu'il fallait pour contracter une pleurésie magistrale. Tout chacun s'émerveillait du beau dévouement de *ᶜLioutsétʳa*, lorsque tout à coup je vis le Métis s'arrêter, casser deux branches de sapin vert, les jeter sur la

neige, et se laisser tomber dessus avec un de ces soufflements palataux de douleur, qui sont communs aux Danites et aux Chinois :

— « *ᶜHou! Ékoulla-édin, sé é oudenwèh!* Ouf! en voilà assez, je suis mort de fatigue! »

Il avait fait à peu près cinq cents pas.

Tout le monde comprit que Norqway n'irait pas plus loin; car il avait tiré son calumet et s'était mis à fumer désespérément. Alors les réclamations recommencèrent de plus belle : — « Le prêtre, le prêtre, lui qui nous aime, « qu'il fasse le chemin pour nous, lui que l'on « a fait chef. »

— « Ah! c'est ainsi, mes gens, que vous l'entendez, leur criai-je de mon côté. Vous voulez, en me flattant, faire de moi votre très humble serviteur. Mais je comprends un peu mieux ma dignité. Je marche le second, c'est bien assez ».

Et je demeurai immobile. Alors mon sauvage les tira d'embarras en se sacrifiant. Sans que je l'eusse commandé, sans que ses parents l'en eussent prié, Nninkon rechaussa ses raquettes et s'élança en avant, aux acclamations de toute la horde : — « Voilà, voilà un homme qui nous « aime! voilà un vrai chef! »

Je suivis le *vrai chef* et nous continuâmes notre route. Mais j'avoue que j'étais désenchanté par tant d'égoïsme. Je n'aurais jamais cru les Dènè si peu dévoués à la chose publique, si remplis d'exclusivisme et, en même temps, si dénués d'amour-propre. Ah! certainement

non, je ne me serais pas mis à leur tête pour tout au monde.

Je remarquai que le dégel avançait à grands pas. A l'ombre, dans les trous, dans les creux et les ornières, la neige était noire de ces petits staphylins microscopiques que j'avais déjà vus au Grand Lac des Esclaves, et qui pullulent au printemps sous les mélèzes, les *yakʳatè*. Ils sont le signe infaillible d'un dégel imminent; mais je n'en ai jamais vu à la latitude du fort Good-Hope ni au-delà, vers le nord.

A la chute du jour, grâce aux rudes jarrets de Nninkon, nous étions arrivés à une butte sablonneuse nommée *Fwa-kfwè*, comme toutes ses analogues des steppes et de la forêt qui sont de nature sablonneuse, et l'on s'y arrêta pour y camper.

Je m'étais duement orienté depuis notre descente de la montagne, d'où j'avais pu revoir le lac des Ours, et j'avais jugé que nous ne devions pas être à plus de deux heures de marche de la baie Keith, et à moitié chemin entre la montagne des Maringouins et le fort Norman.

Afin de n'avoir pas la tête cassée du matin au soir par les conversations bruyantes, les cris des enfants, les chants du jeu de main et les harangues faites à tout propos, je voulus demeurer seul, et dressai, aidé de mon homme, une cahute capable de se transformer en chapelle. J'y demeurai solitaire, comme Moïse, Nninkon lui-même s'étant fait un petit campement privé à côté du mien.

Il n'est pas bon que le prêtre soit toujours en tête à tête avec ses ouailles. Il n'est pas bon que les chrétiens se familiarisent trop avec leur pasteur. Celui-ci y perd de sa dignité, et eux du respect qu'ils doivent avoir pour leur mentor et leur père. Je compris que, si Nninkon en usait de la même manière, c'était afin de conserver sur ses compatriotes le prestige que lui donnait sa qualité de compagnon du Priant; afin de faire son Josué.

Je demeurai à *Fwa-Kfwè* jusqu'au 30 avril, occupé de l'instruction religieuse de mon petit troupeau, et trouvant, à part cela, le temps bien long par le défaut absolu de livres où je me trouvais, à l'exception de mon bréviaire. Mais j'avais mon journal avec moi et je le mettais à jour régulièrement.

Je fis, dans ce camp, 26 baptêmes, 4 mariages et 19 premières communions. J'y entendis 200 confessions. J'avais dès lors 212 chrétiens pratiquants, au Grand Lac des Ours; c'est-à-dire autant qu'en fourniraient à peine à la fois vingt gros villages des environs de Paris. C'était pour moi une grande consolation et je priai Dieu qu'il daignât me la continuer pendant de longues années. Mais je n'en étais certainement pas digne; car le lot de civilisés qu'Il m'a alloué depuis, en échange de ces naïfs chrétiens de roche vive, n'en vaut pas la vingtième partie, au point de vue religieux.

Pendant mon séjour au camp de *Fwa-Kfwè*, j'aurais aimé que mon Esclave se livrât à la

chasse du castor, seul ou avec ses parents, comme il m'en avait fait la demande et qu'il paraissait tant y tenir, quinze jours auparavant. Ou bien, à défaut de chasse, qu'il se préparât avec zèle à la réception du baptême, puisqu'il était chrétien dans l'âme. Mais tel est le sauvage que, lorsqu'il vit avec le prêtre ou dans son voisinage immédiat, il s'imagine n'avoir plus que faire de la religion. La religion, on la pratique quand le prêtre est absent; mais lui présent, il devient la religion de l'Indien, sa sauvegarde, son fétiche, son manito, son bon Dieu, quoi! Du moins c'est ainsi que je m'expliquai le sentiment qui portait mon domestique à se négliger, en ma présence, par cela même que le prêtre priait pour lui chaque jour.

Nninkon ne pensait donc plus au baptême. Il avait trop peur, disait-il, de maculer son âme, après avoir reçu le sacrement. Il le recevrait plus tard, quand il se marierait, afin de garder son cœur tout à fait pur pour Dieu et pour sa femme. Le malheureux ne savait pas alors qu'il ne verrait pas la fin de l'année présente; mais ses intentions étaient droites et excellentes.

Quant à la chasse au castor, Nninkon n'y pensait guère plus; le camp ne regorgeait-il pas de viande?

— « Je n'ai pas de raquettes de chasse, me dit-il.

— « Comment, pas de raquettes? Et celles avec lesquelles tu es venu avec moi jusqu'ici?

— « Ce sont des raquettes à rennes. Impossible de chasser le castor avec ces engins-là. Il y a une prescription, un anathème, un tabou, qui m'en empêchent. *Gofwen gouniwen!* Ce sont des raquettes à cygnes, qu'il me faut, *tazinhè kohaé.* »

Et il se mit à fabriquer des raquettes à cygnes; ce à quoi, d'ailleurs, s'employaient tous les chasseurs du camp.

Les Dènè septentrionaux se servent annuellement de trois paires de raquettes, *ha.* C'est encore là une de leurs servitudes à de fastidieuses et ridicules observances.

Mais celle-là, du moins, n'est pas hébraïque, comme tant d'autres que nous respectons, et que j'ai énumérées dans le cours de mes ouvrages. En automne, dès la première chute de neige, laquelle est molle et adhérente: de la neige française, l'Indien se fabrique de grandes raquettes de chasse, au treillis serré, à la frette hexagonale comme celle des sièges en rotin, dits cannés, et qui sont d'origine hindoue.

En février-mars, lorsque les chauds effluves, qui s'élèvent de la terre en travail ou qui descendent du soleil, ont donné à la surface de la neige la consistance d'une croûte de glace dure et polie, et à celle de dessous la forme et l'adhérence du gros sel de cuisine, le Danè abandonne ses premières raquettes pour en fabriquer d'autres, qu'il appelle raquettes proprement dites, *ha kowa*, ou bien raquettes à rennes, *ékfwen kohaé.* Leur forme est

identique à celle des premiers patins. Le laçage seul varie. Il se compose d'une natte très forte, carrée et espacée, afin que la neige n'adhère pas après les pieds en y formant de petits boutons de glace qui le blesseraient durant la marche.

Enfin en avril-mai, quand les neiges fondent et se changent en un brouet épais et liquide, les suspensions (*ha)* à rennes sont mises de côté, et le chasseur se fabrique des raquettes à cygnes, qui sont toutes petites, et dont il se servira jusqu'à l'apparition des premiers voliers de cygnes-trompette.

Et n'espérez pas que le Dènè conserve ces chaussures à neige ou *snow shoes* d'une année à l'autre. Non. La saison passée, les raquettes seront brisées, et leurs lanières détortillées serviront à d'autres usages. Ce n'est pas de l'imprévoyance; mais ainsi le veut le *ha gofwen* ou observance des raquettes. Quant à chasser le renne avec des patins d'automne, et le castor avec des patins à rennes, c'est là une transgression qui ferait de l'Indien un hérétique aux coutumes de ses ancêtres et dont il ne se rendra pas coupable, parce qu'il croirait rompre avec toute l'économie de la vie du désert, sa vie à lui, et, par conséquent, exposer celle-ci à lui être enlevée avant le temps prescrit par la destinée. Sans cette conformité aux *gofwens* ou tabous, rennes, castors, cygnes et gibier ailé disparaîtraient à jamais. Telle est sa conviction et vous ne la lui arracherez pas.

A quoi bon le taquiner et le chagriner, d'ailleurs? On ne réforme pas les hommes en un jour.

Je m'occupai, dans ce camp, à me procurer trois jeunes gens résolus qui voulussent bien m'accompagner chez les farouches Esquimaux, au mois de juin suivant. Paul *Klèlè*, le Battefeu, m'avait déjà donné sa parole. Je devais le rencontrer à l'embouchure de la *Télini-Dié*, le 10 juin. Un autre jeune homme que je venais de baptiser, un circoncis, grand observateur des rites des forêts, Édouard *Nni-k^r^ achyé*, la Mousse qui croît, s'offrit pour être mon second. J'aurais surtout voulu avoir *Nninkon*, parce qu'il était grand et fort, vaillant et laborieux, et surtout doux, obéissant et raisonnable. Mais il avait déjà engagé sa parole envers M. Taylor, pour se rendre au Portage de la Loche, à titre de matelot-portefaix, et il ne pouvait plus revenir sur son engagement. Il n'y a rien à quoi les Dènè tiennent davantage qu'à leur parole donnée librement. Mais j'obtins de ce bon serviteur qu'il descendrait avec moi jusqu'au Mackenzie, pour diriger et gouverner mes deux pirogues d'écorce. L'infortuné ignorait alors que ses dix-neuf ans ne pourraient supporter les énormes fatigues d'un tel voyage, et qu'il ne reverrait plus ses forêts ni ses steppes. Pauvre enfant, mort à la fleur de l'âge, sans avoir connu les douceurs de l'hymen, sans même avoir reçu la grâce baptismale! Les desseins de Dieu sont impénétrables.

Le 29 avril, trois jeunes gens qui étaient allés

au fort Norman à mon insu, pour y porter des provisions sèches, nous apprirent, à leur retour, avec ces grandes marques d'étonnement et de joie que témoignent chaque année ces sylvicoles, en contemplant la résurrection de la nature, morte et glacée pendant de longs mois, que toute la neige était fondue sur le lac et dans les bois, que l'on ne pouvait plus se servir de raquettes, et que l'on enfonçait jusqu'aux mollets dans l'eau de neige fondue.

J'eus le tort de m'alarmer de cette nouvelle. Je pensais à ma viande fraîche, qui devait être enfouie sous l'eau et en train de se putréfier; à la privation de provisions où cet accident devait me plonger; à l'impossibilité où j'allais me trouver de faire découper et boucaner cette viande, si je ne partais le plus tôt possible, et je résolus de quitter le camp cette même nuit.

Je fis part de ma résolution à mes ouailles. Je priai Nninkon d'avoir à se préparer, et je fis moi-même mon paquet. Mais je m'aperçus une fois de plus que, lorsque l'on est à la merci des nomades, on est loin de pouvoir toujours agir à sa guise, à moins de rompre avec eux et d'être parfaitement indépendant. Sinon, leur humeur tyrannique d'enfants gâtés prend le dessus et veut avoir sur vous droit de maîtrise. Or, je n'ai jamais souffert, à tort ou à raison, que mon semblable me mît le pied sur le cou, toutes les fois que j'ai pu être maître de mes actes. Lors donc que les parents de Nninkon me signifièrent que mon serviteur leur était

devenu nécessaire, et qu'ils ne pouvaient me le céder de nouveau, je résolus de me passer de ses services :

—« Peu importe, leur dis-je, *Kʳoulou-kʳoulou!* Je partirai seul. Vous savez que je n'agis pas en enfant. Quand je fais une chose, c'est que j'en vois la nécessité. Je partirai un peu après minuit, parce que mon retour est devenu indispensable à mes intérêts. Je crois avoir assez servi les vôtres, pour le moment. Nous nous reverrons chez moi un peu plus tard. »

Ma déclaration fut accueillie par des éclats de rire qui me mirent de mauvaise humeur.

— « *Klô-gofwen adi, ikkè la, naᶜétʳa*, s'écria Etiri-tchô, le Grand-Monstre. Il est farceur, notre Père, il aime à plaisanter. Il lui serait impossible de retrouver seulement le rivage du Grand Lac des Ours, et il parle de s'en aller au fort Norman tout seul ? Ah ! en vérité, il est farceur quand il veut nous faire rire ! » Et il accompagnait sa tirade de ricanements moqueurs.

— « Farceur ou non, lui répondis-je, de l'air le plus sérieux et même un peu vexé, vous me verrez partir cette nuit, et je vous prouverai que je puis me conduire à travers bois aussi bien que l'un d'entre vous ».

Ils ignoraient le phénomène de la boussole, un instrument qui ne me quittait jamais, pas plus que ma montre, mon baromètre et mon thermomètre. D'ailleurs, je m'étais parfaitement orienté, la position du soleil eût suffi pour

que j'eusse pu me diriger; car il faisait déjà jour toute la nuit, et enfin je n'avais jamais éprouvé le vertige de l'égarement.

En rentrant chez moi, j'entendis le Grand-Monstre qui disait à ses compagnons :

— « Il ne faut pas vous troubler de tout ce que notre Père vient d'affirmer. Soyez certains qu'il se gardera bien d'exécuter son projet. Est-il croyable qu'un Blanc se sente capable de se rendre chez lui, d'ici, tout seul ? Ces gens-là ne sont pas des *hommes* (1), pour se conduire comme nous à travers bois. Encore, s'il me demandait un de mes trois fils pour le guider ! Mais, non, tout seul ! Est-ce croyable? »

L'Efflanqué, le Métis peau-de-lièvre, lui répondit :

— « Tu te trompes grandement, *sé guen*, mon beau-frère, si tu penses que notre Père, reculera devant cette difficulté. Il ne ressemble pas aux petits engagés du fort, quine peuvent pas faire quatre pas dans la forêt sans s'y égarer. Puis, il a la tête dure comme du fer. Ce qu'il se propose de faire il le fait. S'il a dit qu'il partira, il tiendra parole. Les prêtres ne nous ressemblent pas. Nous parlons beaucoup et ne faisons rien. Eux, ne disent pas grand'chose; mais ce qu'ils ont concerté ils l'accomplissent. »

Le 30 avril, de grand matin, je confiai à mon sauvage mon traîneau et tout mon bagage,

(1) Des *Dènè*.

afin qu'il me les ramenât plus tard, quand la glace du lac serait libre. Je ne pris qu'une légère gibecière en filet, *trè-mi*, dans laquelle je glissai deux plats-de-côte boucanés, un gobelet et mon bréviaire. J'y joignis une de mes couvertures et une petite hache bien acérée. Je mis dans mon sac-à-fumer de l'amadou, des allumettes, un batte-feu, un silex et de l'écorce de bouleau; et je partis, avec ma boussole dans ma poche. J'avais calculé que, en moins de deux heures de marche dans l'Est, je devais atteindre le rivage du Grand Lac des Ours. Là était toute la difficulté. Le reste n'était rien, et, le soir même, je comptais bien coucher chez moi.

Mon départ plongea mes ouailles dans une stupéfaction que je ne pus m'expliquer. Qu'est-ce que deux heures de marche dans le bois ? Je vous le demande. Ils s'entre-regardaient sans mot dire. A la fin, le Grand-Monstre, blessé sans doute de ce que je me passais du concours de ses enfants, s'écria d'un air dépité :

— « *Arè-khé*, mes amis, je vous dis, en vérité, que notre Père a perdu la tête.

— « Je vais te montrer, Grand-Monstre, mon fils bien aimé, lui répondis-je en riant, que j'en ai autant et plus que toi. Si vous doutez que je puisse par moi-même gagner les bords du lac, que l'on me suive à distance. Vous verrez bien si vous avez affaire à un détraqué ou à un homme sensé. »

Là-dessus je les quittai.

Je me convainquis bien vite que j'avais entrepris une rude tâche. Non seulement on ne voyait de partout que flaques d'eau, froide comme la glace; mais encore le peu de neige qui ne fût pas fondu était suspendu dans le vide sur les herbes, les buissons, les embarras inextricables de cette forêt vierge; de sorte que, lorsque je croyais trouver, en cette neige, une surface solide, un banc épais, où je ne fusse pas mouillé, elle s'effondrait tout d'un bloc, et j'enfonçais jusqu'à mi-jambes dans les flaques d'eau froide qu'elle m'avait dérobées.

Les raquettes ne m'étant, dès lors, d'aucun usage et ne servant qu'à obstruer ma marche, je les avait retirées et les portais sous mon bras. Mais le pire était un froid intense que j'éprouvai bientôt aux pieds et aux jambes; parce que je ne marchais que dans de l'eau de neige jusqu'aux mollets, et que je ne pouvais espérer de me réchauffer en marchant. Cependant je n'hésitai pas une seconde à effectuer mon voyage. Puisque les sauvages pouvaient supporter ces désagréments et endurer cette souffrance, pourquoi ne l'aurais-je pu moi-même? Je ne voulais pas leur montrer moins de pouvoir d'endurance et de stoïcisme dans la douleur.

Je compris alors que les Dènè, qui connaissaient tous ces inconvénients d'un voyage au printemps, n'avaient tant insisté pour me faire temporiser que parce qu'ils voulaient donner à l'eau de la fonte le temps de s'écouler sur le lac, et à l'eau qui couvrait le lac celui de filtrer

à travers la glace, en laissant celle-ci vive et étanche.

Je compris aussi et alors seulement que j'avais commis une sottise en agissant avec hauteur et suffisance. Je déplorai ma présomption quand je sentis, dans mes jambes, qui gelaient, la conséquence de cette roideur de caractère qui m'avait empêché de me rendre aux raisons de gens plus expérimentés que moi.

Mais revenir sur mes pas comme un lâche, essuyer les quolibets et les risées de mes néophytes, en montrant de la faiblesse, oh! jamais de la vie. Plutôt périr dans les bois. C'eût été commettre une brioche plus grosse que la première. C'eût été compromettre ma réputation de voyageur résolu et d'homme du nord rompu à la misère. A quelque chose malheur est bon, me dis-je par fiche de consolation. Quand tu auras goûté un peu de souffrance, mon fils, tu croiras plus facilement aux conseils de tes amis. Et je continuai à marcher à grandes enjambées vers l'Est.

J'étais sûr, très sûr de la direction à tenir, et sans anxiété de ce côté. Mais j'étais trop couvert pour ne pas transpirer beaucoup sous la surcharge de mes vêtements, et je soufflais comme un bœuf, brûlant comme un fiévreux de la tête à la ceinture, et grelottant de froid de la ceinture à la plante des pieds. De quoi gagner une pleurésie mortelle, quoi! Mais est-ce qu'on prend des pleurésies, des fluxions de poitrine,

des bronchites, dans ce singulier pays et sous ce climat rigoureux ? Je n'en avais jamais entendu parler. Je n'y pensai donc même pas.

Au bout de trois quarts d'heure de marche, j'entends derrière moi : « Hum ! hum ! ». Je me retourne et qui vois-je? Nninkon, le bon garçon, qui me suivait de loin, son fusil sur l'épaule, une gibecière et une couverture comme les miennes, en sautoir, et qui forçait le pas pour me joindre.

Sans me dire un mot, sans témoigner ni joie ni mauvaise humeur, il me dépassa et prit les devants. Je le suivis dans le même silence, et sans lui demander l'explication de sa conduite; mais non sans jubiler intérieurement de me voir un compagnon de route.

Pendant vingt minutes encore il garda la même direction vers l'Est; puis je m'aperçus qu'il obliquait trop au nord et je lui en fis l'observation :

— « Tu t'éloignes du lac, lui criai-je. Cela va allonger la route.

— « Je le sais, répondit-il tout en marchant. Aussi n'est-ce pas décevant de s'en retourner si vite, à travers une contrée mise dans un tel état par le dégel, alors que je comptais prendre un bon mois de chasse au castor, avec mes parents ?

— « Libre à toi, Nninkon, fis-je avec douceur. Me suis-je fâché contre toi, en te laissant au camp? Ce n'est qu'un jeu, n'est-il pas vrai? de se rendre d'ici au fort Norman. L'eau froide,

voilà toute la difficulté. Eh bien j'endure. Qu'y a-t-il à redire à cela? T'es-tu aperçu que j'aie dévié de la direction que je devais suivre? »

Il se radoucit tout d'un coup, s'arrêta, déposa fusil et fardeau, bourra son calumet de serpentine noire, et se mit à fumer avec vigueur. Puis il me regarda en souriant :

— « Tu es un *homme* (1), cependant, me dit-il. Je voulais voir si tu étais un *homme*. Eh bien, tu es un *homme*, *Ekhoula dènè nenli onetti*.

— « Qu'est-ce à dire? *Ta adinti koʳon?*

— « Eh bien, oui, je savais que tu ne tarderais pas à t'apercevoir de la sottise que tu as commise. Ne t'en excuse pas. Je sais que tu souffres et ta détermination nous prouvait que tu n'avais pas l'expérience des bois, au dégel, bien que tu soies un vaillant voyageur, en hiver. Alors je t'ai suivi de loin en me disant : « Laissons-le faire. S'il est homme de cœur, il continuera sa route malgré les obstacles et le froid mortel. Alors j'irai à lui et je l'aiderai. N'est-ce pas ainsi, nous as-tu dit, que Dieu en agit à notre égard ? Que s'il n'est qu'une femmelette, il reviendra sur ses pas, et alors nous nous divertirons bien à ses dépens ». Je t'ai donc suivi et me voici. Maintenant que je te connais pour un homme, je suis prêt à te suivre de partout. Seulement, il y a ici près beaucoup de castors. J'ai pensé qu'une petite chasse ne te

(1) Un *Dènè*, un sauvage.

contrarierait pas, et c'est pourquoi j'ai dévié vers le nord. A quoi bon perdre mon temps à fabriquer des raquettes à cygnes, puisqu'elles ne me sont plus nécessaires? »

Cette franche déclaration me fit estimer encore plus ce bon jeune homme. Je l'aurais volontiers embrassé, si cela fût entré dans le protocole des Dènè. Mais, aux yeux de ce peuple, tout embrassement est une sorte de délit. A peine embrassent-ils leurs femmes, et encore est-ce en cachette. Jamais ils n'embrassent leurs enfants dès qu'ils ont atteint l'âge de cinq ou six ans.

Donc, je me félicitai encore plus de n'être pas revenu sur mes pas pour réparer ma faute matérielle. A quoi bon avouer un tort qui ne blesse personne autre que soi-même ? Pour que les hommes puissent estimer le courage et l'élévation d'âme qui entrent dans un aveu humiliant, — lequel d'ailleurs n'est possible qu'à une âme foncièrement chrétienne, — il faut qu'ils aient la raison plus saine et le cœur plus haut placé que le vulgaire. Et Nninkon m'avait démontré que mes bons néophytes appartenaient encore à ce vulgaire-là.

Avouons, du moins, que les Dènè ont deux qualités précieuses : le mépris de la douleur et la constance à persévérer dans leurs desseins, quelques difficultés qu'ils y rencontrent, quand ces desseins ne sont pas coupables. Ces qualités leur font le plus grand honneur.

Au bout d'une heure d'une marche pénible,

nous arrivâmes à un chapelet de petits lacs endigués par des castors. Quelques-uns n'avaient été formés que par une écluse qui interceptait le cours d'une petite rivière qui les reliait, en y déterminant des expansions d'eau. Je fus bien étonné de voir des loges de castor, *tsa-khin*, et des soupiraux sur de chétifs bassins de quelques dizaines de mètres de diamètre.

Nous mîmes pied à terre sur un coteau sablonneux et étanche; nous nous allégeâmes de nos fardeaux; et Nninkon, armant son fusil, qui était chargé, se plaça en vedette à côté du premier soupirail venu, attendant qu'un castor vînt y respirer, pour lui tirer son coup. Nous attendîmes en silence une demi-heure, Nninkon enfoncé jusqu'aux mollets dans la neige fondue et aussi indifférent à la douleur que s'il eût eu des jambes de bois. Moi, battant la semelle sur le coteau, sans pouvoir parvenir à dissiper mon onglée, et souffrant de ne pouvoir allumer du feu, ce qui eût effarouché les castors.

Mais, au lieu de voir apparaître un de ces intelligents animaux, ce fut un second chasseur que nous vîmes arriver, pour faire le coup feu et couper l'herbe sous les pieds du pauvre Nninkon.

Naturellement, il ne sortait pas du soupirail à castor.

Hélas! la jalousie fait accomplir bien des choses dont la seule raison ni même l'appétit

de la chasse ne viendraient à bout. La fausse émulation que ce vil sentiment détermine ne l'empêche pas de trahir la bassesse de ses desseins, la malignité de ses vues. A peine étions-nous partis du camp, que des gens, qui se récriaient à la seule pensée de me voir affronter le dégel, tremblaient déjà que Nninkon et moi nous appropriassions tous les castors d'alentour.

Le fait est que Ross, le susdit Flanc-de-Chien, un assez triste sire, comme tous les Flancs-de-Chien du lac des Ours, à peu d'exceptions près, s'empressa d'aller attaquer et démolir la loge à castors que Nninkon venait de découvrir, comme si elle eût été la seule dans le pays, et qu'elle lui eût appartenue. Il fit, à dessein, tant de bruit et de fracas, que pas un seul castor ne se montra au soupirail. Mon serviteur comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était d'abandonner la partie à plus fort que lui, et nous nous remîmes en route pour le lac des Ours.

Pour moi, je n'en étais pas fâché. J'avais si froid aux pieds que je ne tenais plus en lace.

Sur ces entrefaites, le frère de *Nni-hʳackié* m'ayant amené mon traîneau avec sa charge, je repris la conduite de mes chiens, pendant que Nninkon leur traçait la route à suivre. A 2 heures de l'après-midi, nous atteignîmes le lac, à la pointe de la Grenaille, après avoir perdu trois heures à une chasse infructueuse qui ne devait servir qu'à des intrus.

Les chauds rayons du soleil et un grand feu de bois de grèves me remirent complètement le sang en circulation. Nous fîmes sécher mocassins, chaussettes et pantalons, dinâmes avec du pémican à la graisse d'ours et de l'eau claire. puis nous étendîmes au soleil sur le sable sec, en attendant le regel de la nuit.

Je me réveillai à huit heures du soir, agité de palpitations, frissonnant, enfiévré et courbatu par tout le corps. C'était le résultat naturel de la marche dans l'eau de neige, de mon repas à la graisse arrosée d'eau froide, et de ce malencontreux repos que je venais de prendre sur le sable de la grève.

Je rallumai le feu en grelottant. Je me chauffai, plaçai sur ma poitrine mon mouchoir bien chaud et plié en quatre, je disposai des rondins allignés entre mon dos et le rivage, et me recouchai, enveloppé, cette fois, dans ma couverture. Je dormis comme un loir jusqu'après minuit. Alors nous quittâmes le bivouac, pour effectuer les neuf heures de marche qui nous séparaient encore de chez moi.

Ce retour sur la glace, couverte de l'eau du dégel, me fut plus pénible qu'un long voyage d'hiver. Je ne m'en étais pas douté. Le froid aux pieds continuel me causa des coliques et la dysenterie. Le pémikan à la graisse d'ours détermina chez moi de la défaillance et un brûlement d'estomac qui m'auraient certainement empêché de poursuivre ma route, si je n'avais eu un traîneau pour me reposer de temps à

autre, et de la viande sèche à mettre sous la dent, pour me fortifier.

Sur les deux heures après minuit, nous fûmes joints par un grand loup arctique, qui s'attacha à nos pas sans cependant nous attaquer. Il nous suivit comme l'aurait fait un chien en quête de quelques bribes, ou voulant témoigner de son attachement a son maître.

Au fur et à mesure que nous avancions, j'apercevais une muraille bleuâtre, qui traversait la baie Keith en miroitant devant nos yeux avec des reflets chatoyants de nacre et d'émeraude. Je crus à un mirage du steppe des Grands-Lièvres, sur lequel s'élevait ma demeure. Nninkon me détrompa. C'était une longue chaîne de bordillons, *lou-ʳha*, qui s'était formée depuis notre passage, par la rupture de la glace, suivie plus tard d'une violente compression de ses bords. En se rapprochant, les lèvres de cette immense fissure s'étaient compénétrées et soulevées à l'instar d'un soulèvement montagneux. Elles avaient formé une crête en zigzag qui affectait, en petit, l'apparence d'une chaîne de montagnes. Il y avait une alternance de pentes rapides et de précipices perpendiculaires ou même surplombant leur masse, et qui plongeaient à pic dans le gouffre sans fond du lac. Cette régularité était telle que, lorsque nous gravissions un dos d'âne, nous arrivions sur la verge d'un abîme, et nos regards plongeaient dans de noires profondeurs. Et si nous tentions d'esca-

lader un escarpement, il nous fallait cotoyer le gouffre au péril de nos jours, sans pouvoir trouver de passage.

Deux heures se passèrent ainsi à chercher une issue, un col, dans ces rochers-remparts de glace. Nos investigations furent vaines et je conseillais déjà à Nninkon de longer la crevasse jusqu'au rivage, afin de la doubler par terre; mais il ne voulut pas y consentir. Il prit sa hache, gravit une des pentes, et, arrivé au sommet, il se mit à pratiquer des entailles dans l'angle de l'escarpement qui tombait à pic dans la mare. Je suivais ses mouvements avec une anxiété facile à comprendre. J'avais peur que le glaçon ne basculât tout à coup et ne l'entraînât sous l'eau. Je craignais que le pied lui glissât et qu'il ne tombât dans le gouffre, où il se serait infailliblement noyé; car il ne savait pas nager. Et moi, du haut du rocher de glace, qu'aurais-je pu faire pour le secourir? Rien. Mais il s'en tira avec un rare bonheur. De tels compagnons sont précieux, en voyage.

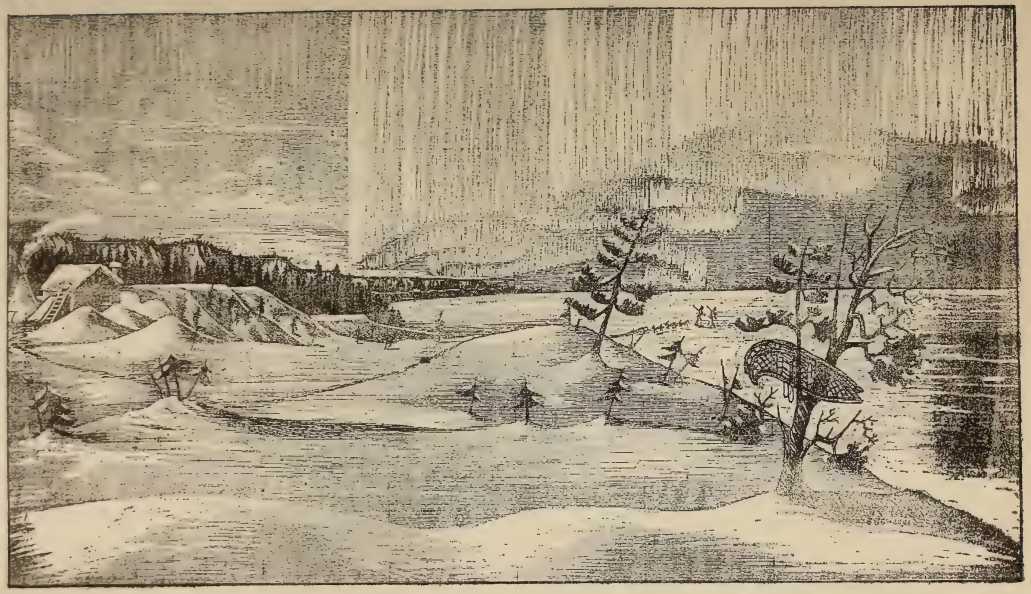
Enfonçant sa hachette dans la glace, Nninkon s'y cramponnait et ne la retirait qu'après avoir affermi son pied, pour pouvoir replanter l'instrument plus bas. Il atteignit ainsi sans encombre l'autre bord de la fissure, où je le suivis avec plus de sang-froid que je ne m'en étais promis; car j'avoue que je redoute les glaces. Il n'y a que les hommes qui y sont accoutumés depuis l'enfance qui puissent les braver

impunément et en triompher de sang-froid.

D'ailleurs, plusieurs Indiens de notre camp, qui s'étaient empressés de profiter de notre sentier, peu de jours après, pour aller au fort Norman, furent moins adroits que nous, à ce même passage. L'un d'eux, *Ttcha-bédéti* dit Beaulieu, s'y laissa lourdement tomber dans le gouffre, et ne dut son salut qu'à ses compagnons.

De cette lézarde à la mission Ste Thérèse, je fus témoin de trois beaux météores qui occupèrent mon attention et abrégèrent la longueur du chemin. Le premier fut un mirage qui transporta à rebours dans les airs les bâtiments du fort Norman et ma propre maisonnette. Le second fut une aurore boréale très vive de mouvements et de couleurs. Elle avait le forme d'un immense ruban superbement irisé de jaune, de vert et de violet, et se montra conjointement avec le soleil levant aux feux duquel elle semblait emprunter un nouvel éclat. Cette particularité démontre que les phénomènes électro-magnétiques de la lumière polaire ont aussi bien lieu pendant le jour que durant la nuit, et que ce n'est que la splendeur de la lumière solaire, seule, qui nous empêche de les voir.

Le troisième météore fut une parhélie ravissante, une des plus belles que j'aie vues dans l'extrême nord. Elle était deux fois concentrique et deux fois segmentaire. Le centre en était occupé par une croix lumineuse, immense



Grand Lac des Ours. Baie Keith (côté Est). Aurore boréale ruban.

et égale en splendeur à la lumière du soleil véritable qui l'émettait. Cette croix était entourée d'un double halo de lumière blanche, et flanquée de trois faux soleils : un en haut et un autre de chaque côté. Il y en aurait eu un quatrième en bas, si la parhélie n'eût reposé sur le lac. Et chacun de ces soleils devenait le centre d'un double halo semblable au halo central, mais un peu plus faible en clarté.

Ce météore succéda à l'aurore boréale, moins de deux heures après que le soleil fût levé. Il eut pour cause déterminante une chute de petits cristaux de glace plats affectant la forme d'un hexagone. On aurait dit une pluie d'escarboucles. Le phénomène dura deux heures. Je ne pouvais me lasser de le contempler, bien qu'il fallût me retourner pour cela.

Enfin j'arrivai chez moi le premier mai, à 9 heures du matin, m'attendant à y trouver toute la neige fondue et ma viande nageant dans un bain d'eau froide. Quels ne furent pas mon étonnement et ma joie de voir l'hiver régner encore en plein, sur cette rive septentrionale, la neige couvrir la terre comme au mois de janvier, sans présenter aucune trace de dégel, et le vent de l'Est balayer la glace vive du lac des Ours de son souffle âpre et glacé !

CHAPITRE VI

Descente périlleuse de la *Télini-Dié*.

La *Télini-Dié* ou rivière Franklin. — Une avarie. — Tombeau indien. — *Kha-nda* le cannibale. — Mort mélancolique de deux Dènè. — Le Grand-Rapide. — Descente du Grand-Rapide en canot d'écorce. — Arrêtés par les glaces. — Traversée d'un torrent. — *Tsa-djiyé* se noie. — Sauvés par un banc de gravier. — Ascension de la Montagne-du-Rapide. — Vallée de la Télini. — Orage et crue subite du torrent. — Apparition des barques du lac des Ours. — Délivrance.

J'ai déjà dit autre part que le seul déversoir apparent et connu du Grand Lac des Ours est la rivière de même nom, un affluent du fleuve Mackenzie, par 65° 50' de latitude Nord et 127° 32' de longitude Ouest de Paris. Les Indiens le nomment *Télini-Dié*, rivière de la Déverse, et je propose aux géographes de donner à ce cours d'eau le nom du célèbre Franklin, qui le remonta en 1825-26. Mais, comme je ne l'ai pas découvert moi-même, je me suis abstenu d'en changer le nom.

Cet explorateur assigne, au déversoir du Grand Lac des Ours, 91 milles géographiques (1)

(1) Le mille géographique mesure 1852 mètres.

de cours; c'est-à-dire 168 kilomètres 532 mètres, ou 42 lieues françaises et un quart. Mais son compagnon, le Dr Richardson, ne lui reconnaît que 80 milles. Lequel des deux a raison?

On franchit cette courte distance en douze heures de navigation en barque, en descendant le courant; c'est-à-dire à raison de trois lieues et demie à l'heure, en moyenne. En effet, cette vitesse n'est pas répartie également. Ainsi le Grand-Rapide, qui mesure quinze milles, est franchi en une heure sans le secours des rames; tandis que, vers son confluent, la Télini a un cours assez calme.

La largeur de cette rivière varie entre 300 et 500 mètres. A son embouchure elle en a mille. A l'exception d'un thalweg assez étroit et tortueux, son lit est plat et encombré d'énormes quartiers de rochers qui en rendent la navigation périlleuse. Ses rives sont abruptes comme celles du Mackenzie et présentent des talus rapides. Le thalweg lui-même n'offre pas toujours assez d'eau pour que les barques qui le descendent y soient en sécurité et puissent prendre une demi-charge. Plusieurs fois je les ai vues dans l'impossibilité de recevoir plus d'un tiers de leur cargaison; par exemple, 30 paquets de fourrures et autant de ballots de viande sèche chacune; et jamais, au grand jamais, la crue de l'eau ne leur permet de prendre leur entier chargement.

La *Télini-Dié* sort de la baie Keith à son extrémité occidentale, à deux lieues kilomé-

triques et demie du fort Norman. Le Grand Lac des Ours étant obstrué de glaces épaisses et complètement fermé à la navigation, du premier novembre au quinze juillet, cette distance ne peut être franchie que par eau, au mois de juin, époque à laquelle les barques de la Compagnie de la Baie d'Hudson se rendent au Portage de la Loche, pour le transport des fourrures et des provisions sèches qui ont été troquées pendant l'année. On est donc obligé, au fort Norman-Franklin, de charrier ces marchandises en traîneau, sur la glace, jusqu'à la tête du Déversoir du grand lac, et d'y traîner ensuite les barques elles-mêmes sur des rouleaux, en y attelant tous les chiens qu'on peut se procurer. Si jamais les Indiens qui approvisionnent le fort Franklin refusaient au chef de ce poste le concours de leurs bras, en cette occurence, celui-ci et ses serviteurs se verraient forcément prisonniers jusqu'au milieu de l'été.

Le transport des barques sur la glace vive se fait du 29 au 31 mai, et le départ par eau a lieu le lendemain. Mais il advient parfois que les barques ne peuvent quitter le lac des Ours avant le 10 juin, ainsi que cela arriva en 1868.

Renflouées, chargées et arrimées de grand matin, elles atteignent le fleuve Mackenzie dans le courant de l'après-midi, et continuent ensuite sans arrêt leur route ascendante vers le fort Simpson, chef-lieu du district.

Les eaux de la rivière du lac des Ours sont aussi pures et claires que celles du lac d'où

elles s'échappent. Leur couleur est vert-bouteille. Leur lit se compose tantôt d'une dalle naturelle de grès ou de phonolithe, tantôt de sable ou de gravier parsemé de blocs granitiques. Leur profondeur varie de 2 à 8 brasses. Mais, hors de l'étroit chenal dont j'ai parlé, cette belle eau, par trop fougueuse, ne peut porter que des canots d'écorce. Sa navigation est donc très dangereuse. Elle exige une connaissance parfaite de son thalweg.

Des Indiens y servent de guides aux barques de la Compagnie. Ils se tiennent debout à l'avant, une longue perche entre les mains, l'œil rivé sur le fond de la rivière qui semble fuir sous l'étrave et se dérober comme un cheval au galop, et évitent les roches dormantes et les écueils en repoussant la barque qu'ils dirigent. Quand ils ne peuvent atteindre le fond de l'eau, ils font signe de la main au timonier de lancer la barque à droite où à gauche; ce que celui-ci fait aussitôt d'un seul coup de son *sweep* ou grand aviron à godille.

Si l'extrême limpidité des eaux de la *Télini* rend cette navigation facile malgré ses dangers, la réverbération des rayons du soleil et le miroitement qui en résulte peuvent occasionner de graves accidents, en empêchant le guide d'apercevoir les écueils.

Parfois aussi, le courant de cette rivière est si impétueux et ses rives si raides, qu'il faut aux équipages des barques une grande présence d'esprit et beaucoup de promptitude dans

leurs mouvements, pour empêcher ou pour prévenir un sinistre.

En 1869, nous voulions accoster à la rive gauche pour déjeuner, à 9 heures du matin. Déjà le guide, François Gendron, avait réussi à prendre terre et à s'élonger sous une falaise, grâce à la vitesse avec laquelle notre équipage avait sauté à terre, pour saisir la barque de concert et l'empêcher d'être emportée par les eaux furieuses, lorsque tout à coup, la seconde barque, que dirigeait John Hope, arriva sur nous avec la vitesse d'un bateau à vapeur. Un cri formidable sortit de toutes les bouches, dans l'appréhension d'un bris imminent. Hope fit alors volte-face, et, au lieu de se jeter sur notre barque de l'avant, il l'aborda par le travers, dans le but d'y faire cramponner ses gens. Mais, dans cette manœuvre, il ne s'aperçut pas que nos rames étaient couchées sur le plat-bord avec leurs poignées engagées sous la lisse intérieure, une mauvaise habitude des matelots indiens.

En se jetant sur nous, toutes ces rames passèrent comme des lances à travers les flancs de son embarcation, qui se trouva ainsi enferrée et parfaitement ancrée. Fort heureusement qu'elles la percèrent au-dessus de la ligne de flottaison, sans quoi il coulait bas avec toute sa charge.

La rivière Franklin reçoit six cours d'eau, deux sur la rive gauche : les rivières des Poissons-bleus et de la Phonolithe, et quatre sur

la droite : les rivières Première-du-Bois, du Carcajou, Torrent-de la-Montagne, et du Lac-des-Saules (1).

Au confluent de la rivière du Carcajou, *Non*ʳ*a-hè*, je trouvai réunis, en 1867, les Dènè du Lac des Saules. Ils m'y attendaient pour me faire bénir la sépulture de Suzanne Sèlè, femme de l'ancien jongleur Bon-à-rien. Ils l'ensevelirent à la mode danite ancienne, c'est-à-dire dans un sarcophage aérien pratiqué à un mètre du sol entre quatre sapins rapprochés, dont les troncs formaient les montants de ce coffre grossier. Les parois en étaient réunies et entées en tête-de-chien, comme les murailles d'une *log-house*. Après l'absoute, le corps de la pauvre femme, cousu dans une grande peau d'élan, fut hissé dans sa bière, que l'on recouvrit de lourdes pièces de bois.

Une perche de vingt pieds, terminée par une croix peinte en rouge avec de l'ocre, fut plantée au chevet du sarcophage, et une seconde perche fichée au pied reçut une ficelle tendue de l'une à l'autre par-dessus le coffre, et à laquelle le veuf suspendit des banderolles de drap rouges et blanches.

Sur ce rivage, je vis un octogénaire baptisé depuis 1861, par M. Grollier, et nommé Adam *Kha-nda*, les Yeux de Lièvre, lequel

(1) En voici les noms indiens pour les géographes : *Tsèttinè-dié*, *Onkkayè-bessè-dié*, *Détchin-kfwérè-mon-wélin*, *Non*ʳ*a-hè*, *Kfwè-ta-délin* et *Kk*ʳ*ay-lon-dié*.

dans son jeune temps, avait dévoré, nouveau Saturne, onze personnes de sa famille; sans doute des gens aimables à croquer. A savoir : ses deux femmes, par un excès d'amour, disait-il ; son beau-frère, par une affection fraternelle remarquable; sa belle-mère, par suite d'une légitime aversion; trois de ses enfants par un pur mouvement de compassion; et quatre autres personnes seulement par délectation. Excuses excellentes, mais intention insuffisante, ce semble, pour innocenter ce bon cœur d'homme!

Cet Esclave si compatissant et qui d'ailleurs s'était corrigé de ce petit défaut dominant, l'anthropophagie habituelle et convaincue, était doué d'un physique très heureux en dépit de son grand âge. Il avait dû être un bien beau garçon, dans son jeune temps. Mais qui était plus beau qu'Apollon, et quel dieu de l'Olympe fut plus anthropophage que ce dieu aux sept rayons? *Khanda* était tout souriant, aimable et doux comme un petit mouton; ce qui prouve qu'on ne peut guère se fier aux apparences. Il était resté veuf, plus aucune femme n'ayant voulu de lui, et demeurait avec un enfant de douze ans, son dernier garçon, qu'il s'était réservé en prévoyance de l'avenir. Je le trouvai bien indifférent en matière de religion et il a dû mourir dans cette apathie, malgré son baptême, car il avait peu d'instruction.

On aurait pu et dû attendre un peu plus de temps avant de lui conférer le sacrement de la régénération.

M. Nichol Taylor me raconta séance tenante que, lorsque le fort Norman était encore au lieu appelé le *Castor-qui-déboule*, sur la rive gauche du Mackenzie, il avait vu arriver, un soir, *Khanda* dans un état de surexcitation qui lui avait fait concevoir des soupçons. L'Indien dit au post-master que lui et sa famille se mouraient de faim, et qu'il était venu solliciter de sa charité un premier et prompt secours.

« Cependant, continua M. Taylor, j'avais remarqué que *Khanda* portait sur le dos une gibecière en filet qui devait contenir de la viande ; car il eût le soin de la suspendre derrière la porte de la case vide que je lui avais assignée pour la nuit, afin que les chiens ne pussent y atteindre. Cette précaution ne m'échappa point. Je profitai donc de l'absence momentanée de *Khanda*, pour aller voir ce que contenait sa carnassière. Je plongeai la main dedans, au milieu des ténèbres, m'attendant à en retirer un morceau de viande de castor ou de renne.

« Quelle ne fut pas mon horreur, de saisir une main d'homme glacée, une main humaine fraîchement coupée, plus deux ou trois morceaux qui, sans aucun doute, devaient provenir de la même victime ! C'était tout ce qui restait au *Windikouk* (1) du cadavre de son beau-frère, la dernière personne de sa famille

(1) Cannibale, en langue crise.

qu'il venait alors d'immoler à son épouvantable appétit de cannibale.

« Je me hâtai, continua l'Orcadien, de me barricader chez moi et ne pus fermer l'œil de la nuit, bien que j'eusse placé un fusil chargé à mon chevet. J'avais sans cesse devant les yeux l'affreux contenu de la gibecière. Le lendemain, j'alléguai un prétexte pour congédier au plus tôt *Khanda*, en lui faisant un don en viande sèche, et je me gardai bien de lui parler de ma trouvaille. »

Ainsi parla M. Taylor.

Khanda mourut misérablement pendant l'hiver de 1871. Sa peuplade était en marche, battant vainement la campagne en quête de gros gibier, dans une période passagère de famine. L'octogénaire la suivait de loin clopin-clopant, à cause de la faiblesse où le plongeaient la vieillesse et l'horrible faim. Il n'était pas malade.

Un jeune homme l'accompagnait, aussi faible que lui : c'était un certain Michel *Kfwitèwè*, la Grande-Tête, que j'avais baptisé en 1864, à l'âge de 14 ans, et qui était revenu mourant de la poitrine, de son premier voyage au Portage de la Loche. Il était alors en convalescence ; mais si faible, si impotent, si bon à rien, que ses parents avaient résolu de l'abandonner avec *Khanda*.

Je sais bien que les Indiens sont trop souvent dénués de ce sentiment d'humanité que nous nommons sensibilité. Mais il faut avouer aussi qu'ils se trouvent quelquefois placés dans des

alternatives si cruelles que, s'ils hésitaient à sacrifier une ou deux bouches inutiles, c'en serait fait de la tribu tout entière. C'est là une considération qui échappe trop souvent aux missionnaires, gens que leur bonté native et la charité dont ils font profession ne portent que trop à condamner les actes d'insensibilité apparente.

Tel avait été le cas pour *Khanda*. Il y avait eu, m'a-t-on dit, urgence à faire la plus grande diligence possible, pour trouver du poisson ou du renne, si l'on voulait sauver les femmes et les enfants, que les privations avaient exténués. Et ces deux malades ne pouvaient suivre la tribu qu'à très petites journées, en se traînant cahin-caha. Que faire ?

Je n'excuse pas ; je raconte.

On leur fit entendre la cruelle nécessité où l'on était de se dépêcher et, par conséquent, de les laisser en arrière. Les traîner avec les gens bien portants, on ne le pouvait. Rallentir le pas de la caravane entière, pour leur donner le temps de la suivre, on le pouvait encore moins. On les laissa donc dans le dernier bivouac, avec la liberté de suivre la horde, s'ils le pouvaient, ou bien de mourir en ce lieu, s'ils n'en étaient pas capables.

Khanda, qui se voyait très vieux et impotent, reçut, dit-on, cette nouvelle avec une suprême indifférence. Mais Michel, qui n'avait que 21 ans et qui avait à peine goûté les douceurs de la vie, se désola et supplia ses parents

de l'emmener avec eux. Ils furent sourds à ses larmes et à son désespoir. Tout ce qu'ils firent pour lui et son compagnon fut de leur bûcher une bonne provision de bois de chauffage, et de leur laisser de l'eau fraîche ainsi qu'un petit morceau de viande sèche.

Il n'en fut plus question, et je n'ai jamais ouï dire que l'on eût retrouvé leurs cadavres. Sans aucun doute, vivants ou morts, les deux malheureux seront devenus la proie des loups.

En aval de *Non'a-hè*, les grèves de la rivière du lac des Ours sont des falaises-collines de 300 pieds de haut, dont les déclivités sont boisées de sapins noirs. Ce sont les talus du plateau forestier dans les couches sédimenteuses duquel ce cours d'eau s'est creusé un lit en forme de rainure.

Vingt-cinq milles plus bas, dans un lointain bleuâtre, on distinguait, de ce confluent, une montagne qui semblait fermer la *Télini-Dié*. Elle a nom montagne du Rapide et s'élève au pied de cette accélération vertigineuse du torrent, qui ne mesure pas moins de 24 kilomètres de longueur.

A peine y étions-nous entrés que ses premières houles nous emportèrent avec la vitesse de la vapeur. Les rames, devenues inutiles, furent retirées et déposées sur le plat-bord, prêtes à toute éventualité. De temps à autre on les employait à *scier* à droite ou à gauche, ou même des deux côtés, afin d'atténuer la rapidité de cette descente. D'énormes blocs

de granit passaient comme des éclairs à côté de notre embarcation, et les flots y déferlaient avec tant de violence qu'elle en éprouvait des trépidations. Que serait-il arrivé si nous étions allés nous jeter contre eux, à l'exemple du *Lion*, la barque qui portait Franklin, en septembre 1825, et qui y fut brisée?

Le fond du Grand-Rapide, de plus en plus plat, se compose d'un rocher immense qui occupe toute la largeur de la rivière, entre deux montagnes riveraines, et forme nappe et château d'eau. Il semble se dérober sous notre quille, qui le talonne de temps à autre, d'une manière inquiétante. C'est la force du courant seule qui nous empêche d'y échouer. Elle nous pousse quand même, elle nous roule et nous soulève, et nous continuons notre dévalement furibond, au milieu des cascades qui mugissent, des vagues courtes et clapotantes qui se heurtent en tous sens comme une mer démontée.

Tremblantes d'épouvante, incapables de regarder l'eau qui fuit, les femmes qui sont dans ma *barge* se voilent la tête de leur châle, et récitent leurs patenôtres avec larmes et dévotion.

Une heure se passe ainsi au milieu de ces dangers qui firent pâlir Back et Franklin; mais, dans cette heure unique, nous avions franchi six lieues françaises d'un rapide continu, sans mettre la main aux rames et en nous servant seulement du gigantesque aviron à godille,

auquel le timonier s'était lié par mesure de précaution. Elle n'est pas inutile.

Au bas du Grand-Rapide, on passe entre deux promontoires précipiteux dont l'un, celui de droite, plonge à pic dans le courant. L'autre est une falaise de phonolithe entièrement couverte de débris de tous calibres de cette pierre volcanique, tabulaire, fissile et sonore comme des crécelles. C'est l'*onkkayé-bessé*, ventre de pie, ou *onkkayé-kfwè*, pierre de pie, des Dènè Esclaves, ainsi nommée parce que cette roche a la couleur du ventre du geai bleu du Canada, seule pie de l'extrême Nord-Ouest.

Ce nom est aussi celui de la montagne de la rive gauche; ce qui me prouve qu'elle en est entièrement composée. Le sommet de ses falaises riveraines, découpées en côtes de melon par l'écoulement des eaux, est occupé par un plateau boisé, qui supporte un lac circulaire très profond. Je l'ai traversé et y ai même campé deux fois, en 1878. Le sommet de la montagne surgit du milieu du lac comme un cône volcanique, et il est bien évident pour moi que c'en est un et que le lac qui en fait le tour n'est qu'un ancien cratère rempli par une source. La rivière qu'alimente ce joli lac est très conséquente et encore plus rapide que la *Télini-Dié*, dans laquelle elle se jette. J'en ai suivi le cours sur la glace en 1878. Elle porte le même nom que le lac et la montagne.

Le défilé étroit qui est formé par le rapprochement des deux montagnes du Grand Rapide

ayant été franchi, nous prîmes terre sur l'île aux Outardes, où nous fîmes une abondante moisson d'œufs d'oies et de canards d'espèces variées. A partir de cet îlot, le lit de la *Télini* est assez profond et assez sûr pour que nul Indien ne soit plus préposé à veiller aux rochers-écueils. Après avoir reçu la rivière du Lac aux Saules, elle élargit encore plus son lit et atteint au moins un kilomètre à son embouchure dans le Mackenzie.

Nous y arrivâmes à 4 heures de l'après-midi, après douze heures seulement de navigation. La chaleur que l'on éprouve, en pénétrant du cañon de la *Télini-Dié* dans la gigantesque vallée du *Nakotsya-Kotchô* (1), est telle, qu'elle produit toujours sur les voyageurs l'effet d'un bain chaud. Le Grand Lac des Ours n'est pourtant qu'à 200 pieds d'altitude au-dessus du fleuve Géant du Nord. En quittant les immenses steppes et les vastes solitudes de cette mer d'eau douce, immobilisée pendant neuf mois de l'année sous un épais suaire de glace, l'aspect du Mackenzie paraît riant et délicieux. Et Dieu sait pourtant quels sont les attraits de ces rivages pierreux, de ces falaises rapides, hérissées de maigres sapins et bouleversées par les raffales du *khama-san* ! Mais l'air y est plus chaud, le feuillage plus gai, et les tons brillants de la longue chaîne crénelée des Montagnes-Rocheuses rappellent au souvenir les vastes prairies

(1) Nom peau de lièvre du fleuve Mackenzie.

du sud-ouest, où le soleil brûle et jaunit la peau, même au mois de Janvier.

A peine débarqué sous les ruines de l'ancien fort Norman N° 3, qui était situé au confluent de la *Télini*, je faisais mes adieux aux mariniers, je prenais place dans la pirogue d'écorce de bouleau qui m'attendait sur le rivage, et je redescendais au fort Good-Hope, en compagnie d'un ou deux Indiens pagayeurs, qui me suivaient ordinairement aussi jusque chez les Esquimaux, où je me rendais incontinent.

Ce fut ainsi que je descendis la *Télini-Diè* au mois de Juin des années 1866, 1867, 1869, 1871 et au mois d'août 1867.

Je sais d'une manière indubitable que les Indiens de ces parages, les Danè *Kk^r^ay-lon-Gottinè*, portent le stigmate national de la circoncision hébraïque. Plusieurs d'entre eux avaient embrassé le protestantisme, en 1861, et y ont persévéré jusqu'à mon départ. Mon successeur m'a écrit dernièrement qu'ils se sont tous convertis à la foi catholique.

*
* *

Au printemps de 1868, il me prit envie de devancer le départ des barques du Grand Lac des Ours, et de partir en canot d'écorce avec les trois jeunes gens que j'avais engagés à cet effet, *Nninkon*, *Nni-k^r^achié* et *Tsa-djiyé* (1). Mon des-

(1) La Mousse sèche, la Mousse qui repousse, et la Graine du Castor.

sein était d'arriver au Mackenzie assez tôt pour profiter de la barque qui, chaque printemps, se rend du fort Simpson au fort Bonne-Espérance, après la débâcle qu'elle suit de près.

C'eût été pour moi une grande économie de temps, chose si rare dans ce pays de l'immobilité spectrale. Arrivés au Mackenzie, Nninkon devait continuer son voyage vers le Portage de la Loche avec les barques de la Compagnie d'Hudson; Tsa-djiyé devait se rendre au fort Simpson avec Gendron, dont il était le serviteur; et Nnik'achié seul devait descendre à Good-Hope avec moi et Klèlè, que je devais retrouver au Mackenzie.

Les rigueurs d'un printemps tardif contrarièrent mon projet et me firent éprouver, pendant ce voyage, les revers d'une sorte de naufrage. Cependant je n'en accuse ni les Vents ni Neptune, mais seulement ma pétulance et mon impatience de jeune homme, puisque tous les pronostics m'étaient défavorables, et que tous mes Indiens me conseillaient d'abandonner un projet qu'ils traitaient de téméraire et de périlleux.

— « Tu crois arriver avant nous au Macken-
« zie, me dirent-ils, eh bien, tu verras que tu ne
« gagneras rien et que nous t'y devancerons. »

Après un mois d'avril satisfaisant, le mois de mai avait été d'une rigueur exceptionnelle. Il y était tombé beaucoup de neige. La glace, au lieu de diminuer, s'en était accrue. Dans le nord de la France, c'eût été un très rude mois

de janvier. Au commencement de juin, la glace avait conservé tous ses aspects de l'hiver, à l'exception d'un étroit bordage d'eau vive qui ne lui permettait pas le moindre mouvement. Il regèlait toutes les nuits comme au commencement d'avril. Le gibier, affolé par d'incessantes giboulées de neige et de grésil, allait, venait, s'en retournait dans le sud, pour revenir encore, incertain de ce qu'il devait faire. Par trois fois nous lui vîmes exécuter ce manège. Il ne savait où poser le pied, où trouver de l'eau et sa nourriture accoutumée. Le peu qu'on en tuait était d'une maigreur de squelettes. Les corneilles même, ces premiers volatiles qui affriandent Indiens et Métis, n'étaient pas encore arrivées. Cependant, je partis.

Le 29 mai, j'avais fait transporter mes deux pirogues d'écorce de bouleau à la tête de la *Télini-Dié*, au lieu d'où elle sort du lac; j'y avais fait traîner mes provisions de bouche, ma literie et ma tente, et, le 30, nous partîmes de ce point, de grand matin.

Mes jeunes serviteurs ne se promettaient pas grand succès, de notre voyage périlleux ; mais, jeunes comme moi et tout aussi amoureux d'aventures hasardeuses, sitôt qu'ils me virent résolu à tenter la fortune du courant, toute leur irrésolution et leur crainte s'évanouirent. Ils partirent joyeux comme pour une fête.

J'avoue que leur confiance ne reposait pas

sur un fondement bien solide, objectivement parlant. Mais, pour ce qui les regardait, elle était aussi forte que la confiance que nous, chrétiens, reposons en Dieu même.

— « Peut-il arriver malheur à quiconque se confie en la puissance sacrée du prêtre ? s'étaient-ils dit. Allons donc ! cela n'est pas possible. Il vaudrait bien la peine d'être serviteur de Dieu pour n'avoir pas plus de pouvoir ni de chance que le commun des mortels ! »

Et avec ce pieux sophisme ils étaient partis avec une assurance inébranlable. Il était 3 heures du matin. Nous liâmes ensemble nos deux canots à l'aide de barres transversales qui en formèrent un solide radeau, et, nous confiant à ce torrent qu'on nomme la *Télini-Dié*, nous en fûmes emportés avec la vélocité d'une flèche et naviguâmes en toute sécurité jusqu'à l'entrée de Grand-Rapide. Mais là nous trouvâmes la rivière encore bloquée par les glaces, que retenaient, sans doute, l'étroitesse du défilé formé par les deux montagnes et l'île aux Outardes, qui obstrue le débouché de ce détroit.

Depuis notre départ nous n'avions pas encore aperçu un pouce de rivage découvert. Un double rempart de glace, coupé verticalement et poli par le courant, bordait les deux rives de la *Télini*. Nninkon, mon timonier, avisa sur la rive gauche une grosse banquise qui adhérait fortement au rivage, tout en se projetant au-dessus des flots. Il y dirigea ma double embar-

cation et, après nous être assurés de sa solidité, nous y prîmes pied avec précaution, l'un après l'autre et moi le dernier; puis nous transportâmes à terre les bagages, les provisions et même les canots, que je fis mettre en sûreté. Mais, malheur! au moment même où le débarquement était terminé, l'énorme masse, ébranlée par tant de secousses, se détacha de sa base terreuse et se précipita dans les flots avec plusieurs mètres du terrain adhérent, arbres, buissons et cailloux compris. Cette faille occasionna dans la rivière, qui se referma sur sa proie en tourbillonnant, des oscillations qui se perpétuèrent longtemps d'une rive à l'autre.

Que serions-nous devenus si cet accident fût survenu lorsque nous nous trouvions, tous quatre, occupés au déchargement et au halage des pirogues? En vérité, il y a une Providence toute spéciale pour les missionnaires et les voyageurs, lors même qu'ils paraissent la défier par leur témérité et leur imprudence.

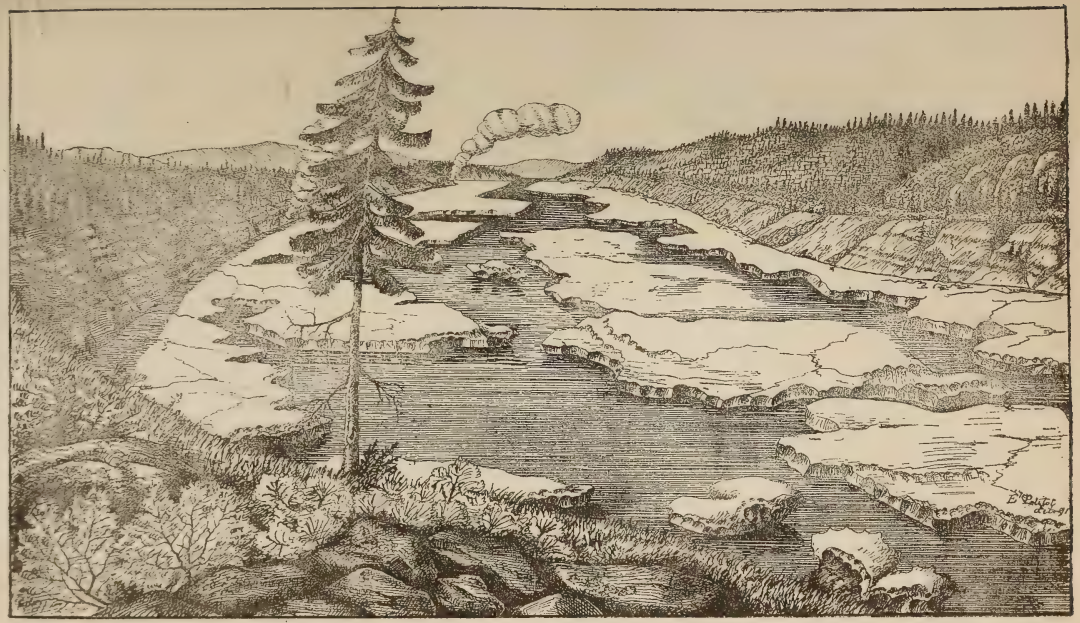
Dans ces parages, humectés par les buées qui montent sans cesse des eaux agitées, la mousse et les lichens des forêts sont extrêmement épais. Ils forment un lit moelleux sur lequel nous nous étendîmes au soleil avec délices. Malheureusement, nous dûmes y demeurer jusqu'à 10 heures du soir du lendemain, 2 juin, pour attendre que la rivière se fût frayé un passage à travers l'amoncellement de glaces du Grand-Rapide. Je perdais ainsi le temps que j'avais voulu gagner en hâtant mon

départ. Mais ce n'était pas fini et je devais être plus longuement éprouvé.

A 10 heures du soir, Nninkon grimpa dans le plus haut sapin qu'il put trouver au sommet du plateau, et me cria que le rapide était libre, à l'exception des bordages. Mais pouvait-on se fier à ces bordages, après l'accident dont nous avions failli être les victimes ? Nous jugeâmes que non.

Sur la rive droite, il existe un chemin indien au sommet des falaises, tout le long du Grand-Rapide, ou du moins pendant cinq lieues. Il est ordinairement fréquenté par les sauvages qui naviguent en canot d'écorce et qui n'ont pas assez de nerfs ou de talent nautique pour braver l'impétuosité de ce courant. Nous préférâmes passer par cette route que de jouer notre vie au milieu des glaces qui pouvaient se mettre en mouvement et pulvériser nos chétives embarcations. Mais il fallait traverser la rivière et opérer un second débarquement à l'entrée du portage, sur d'autres glaçons projetés dans le vide ou reposant seulement sur l'eau courante. C'était une terrible chance que nous courions. Cependant notre débarquement s'opéra en toute sûreté; nous gagnâmes le portage et y effectuâmes le transport des canots et de tous mes effets, par la voie de terre, en deux journées de voyage réitérés.

Le 4 juin, je me trouvais donc avec canots et bagage, et sans aucune avarie, au confluent



Débâcle de la Télini-Dié, le 3 juin 1868.

du torrent *Kfwè-ta-délin* avec la rivière du Lac des Ours. Ce torrent descend comme une coulée de laves le long de la Montagne-du-Rapide, dont il baigne le pied et qu'il traverse beaucoup plus haut, par une crevasse naturelle du rocher. Il baigne le bas de la montagne où il est peu profond ; mais il a pour effet d'accumuler contre cette montagne et tout à fait à l'entrée du détroit dont j'ai parlé un glacier de plus de vingt pieds de haut, qui n'a jamais le temps de fondre entièrement de l'été à l'automne. Il y joint les glaces d'un hiver à celles du suivant, en retardant d'autant la débacle de l'hiver.

« *Ubi delicuit nondùm prior, altera venit.* »

Pour que le défilé soit forcé par la *Télini-Dié*, il faut donc que cet énorme amas de glace ait cédé sous les coups redoublés des flots qui le pressent. Il s'y forme d'abord un tunnel sous lequel les eaux s'engouffrent et qu'elles finissent par rompre, en laissant subsister longtemps encore un double rempart de glace à pic tout le long de ce passage dangereux.

Le torrent *Kfwè-ta-délin* en fait alors autant et se creuse, lui aussi, un tunnel dans l'épaisseur du glacier. L'arche en est aussi grande que celles du Pont-Neuf, à Paris. Et quand les glaces de la *Télini* ont passé, cette arche demeure seule debout pendant une partie de l'été.

Il n'y avait donc pour nous aucun autre

moyen de nous rembarquer et de gagner les eaux de la *Télini* que de le faire sur la *Kfwè-ta-délin*, en nous aventurant sous l'arche de glace. Cela n'était pas difficile. Il n'y avait qu'à s'assurer, auparavant, si la *Télini* était libre au-delà de l'île aux Outardes. Cette île formant un barrage naturel à la sortie du détroit, nous ne voulions pas nous risquer à aller nous y engloutir sous les glaces suspendues au-dessus de l'eau.

Pour nous en assurer, il était nécessaire de monter au sommet de la Montagne du Grand-Rapide, et pour faire cette ascension il fallait traverser le torrent à gué, la montagne étant située sur sa rive droite.

Nninkon connaissait un gué auquel il nous conduisit. Nous ne devions pas y avoir de l'eau plus haut que la ceinture, et il aurait suffi de la tactique que j'employai plus tard dans les montagnes de l'Alaska (1), en compagnie des Dindjié, pour traverser ce courant rapide avec sécurité. Mais, au lieu de former une chaîne en nous cramponnant les uns aux autres et en marchant tous quatre de front, parallèlement au courant, nous descendîmes dans le torrent isolément, les mains munies d'un bâton, et en suivant à la queue-leu-leu Nninkon, qui nous indiquait le gué.

(1) Au mois de Juin 1870. Voyez mon ouvrage intitulé : *Quinze ans sous le Cercle polaire*. Paris, 1889. E. Dentu, 3, place de Valois, troisième partie, — *Youkon*.

Je marchais le troisième et *Tsadjié*, le plus petit et le plus jeune de nous quatre, fermait la marche. Nous n'avions de l'eau que jusqu'aux genoux, parce que le torrent s'étalait en ce lieu sur un amas de gravier et de cailloux roulés. L'eau, quoique glacée, nous frappait les jambes avec une telle violence qu'elle nous empêchait de sentir le froid.

Nos jambes en étaient en quelque sorte réchauffées.

Déjà les deux premiers d'entre nous avaient atteint sains et saufs la rive droite du torrent, lorsque *Tsa-djiyé* me dit que ses jambes fléchissaient et que la violence du courant lui donnait le vertige. Il m'avait un peu devancé. Je fis quelques enjambées, saisis le jeune homme par le bras droit et l'entraînai vers le rivage. Mais le pauvre Flanc-de-chien ne se soutenait qu'à peine, il pâlissait à vue d'œil, et bientôt il abandonna son bâton et partit sur le dos, emporté par le courant. N'étant pas fort moi-même, à cause d'une rupture interne dont je souffrais encore, j'eus beaucoup de mal à soutenir la tête du jeune homme hors de l'eau. Si j'avais eu peur en ce moment, nous nous serions noyés l'un et l'autre ; mais je ne perdis pas la tête et me hâtai vers la berge herbeuse.

Malheureusement, j'étais sorti du gué et me trouvai dans des eaux plus profondes qui me montaient jusqu'aux aisselles. Ma soutane et un gros surtout de drap de pilot que je portais

par-dessus s'étaient imbibés d'eau et avaient acquis un poids qui m'accablait. Mes bottes étaient changées en barils. Seul, j'aurais encore pu remonter le courant jusqu'au gué et prendre terre. En traînant après moi le corps inerte de Tsadjiyé, je sentais mes forces me trahir et l'abîme de la *Télini-Dié* se rapprocher de plus en plus, avec son rempart de glace perpendiculaire, contre lequel mes ongles se seraient déchirées en vain.

De tous côtés c'était la mort. Que faire ? Abandonnner mon compagnon c'eût été me sauver; mais lui était à jamais perdu. Je n'y pensai seulement pas. L'idée m'en serait-elle venue que je ne l'aurais pas exécutée. Ou le sauver ou mourir avec lui. Cela est tout simple; cela se sent au moment du danger et l'on ne peut pas penser autrement.

Je dérivai donc rapidement, entraîné par le torrent qui dévalait de plus belle; tantôt plongeant et perdant pied, tantôt me relevant mais avançant toujours vers le gouffre; moitié nageant, moitié appuyé sur mon bâton, et je me demandai où je m'arrêterais ainsi, lorsque j'aperçus un petit delta de gravier et de sable long et étroit, qui surgissait à peine de quelques pouces hors de l'eau au confluent même des deux cours d'eau, presque sous la grande arche de glace dont j'ai déjà parlé. C'était ma seule et dernière ressource. M'y précipiter par un dernier et suprême effort en y entraînant Tsa-djiyé par les cheveux, fut alors mon unique

préoccupation. Il fallait atteindre ce banc ou mourir; car j'étais à bout de forces et au bout de tout rivage.

Moitié nageant, moitié sombrant, je l'atteignis avec bonheur juste au moment où, emporté par le courant, j'allais dépasser tout à fait le delta. J'y plantai mes ongles d'une manière convulsive et, par un effort désespéré comme seuls doivent en faire les gens qui se noient, je me jetai à plat-ventre ainsi qu'un poisson qui échoue, mais sans lâcher mon sauvage évanoui. Le flot le poussa et il atterrit inerte.

En ce moment, toute l'activité fiévreuse qui m'avait soutenu en décuplant mes forces, m'abandonna, et je demeurai défaillant sur le banc de gravier, le ventre et les jambes dans l'eau, les bras lancés en avant et saisissant le sol sous mes étreintes. Je devais ressembler à un crocodile étendu au soleil sur la vase du Nil. Ce fut la première idée qui traversa mon esprit quand j'entendis retentir sur le rivage, où depuis longtemps Nninkon et Nnikrachié avaient abordé, des éclats de rire insensés. Ces jeunes gens, qui d'abord nous avaient considérés comme perdus, et qui avaient suivi des yeux avec terreur la succession de chutes qui nous poussaient vers l'abîme, me voyant enfin hors de danger ainsi que mon compagnon, ne pouvaient s'empêcher de se divertir de notre position drolatique.

Je finis par en rire moi-même, et cependant il s'agissait de quitter notre île déserte où, ruisselants d'eau comme des gargouilles, nous

grelottions de tous nos membres malgré la bienfaisante chaleur du soleil. Notre premier soin fut de retirer nos vêtements pour en exprimer l'eau; puis Nninkon vint à mon aide. Lorsque le repos et la chaleur m'eurent fait recouvrer mes forces, lui et moi plaçâmes Tsa-djiyé entre nous, et nous tenant cette fois, tous trois par la main, nous remontâmes le courant dans l'axe du banc de gravier jusqu'au gué, et gagnâmes de là le rivage en toute sécurité. Là nous allumâmes un grand feu devant lequel nous nous fîmes sécher des pieds à la tête, comme des naufragés; puis nous effectuâmes l'ascension de la montagne du Rapide.

La vue est très étendue, de ce point culminant, dont le sommet est cependant sous l'horizon du Grand Lac des Ours. Aussi n'est-ce pas de ce côté-là qu'elle offre de l'intérêt, mais bien à l'ouest et au sud. A droite, c'est-à-dire au nord, la montagne se développe en une chaîne de rochers qui a soulevé le terrain et en a redressé les couches. C'est la *Tchânè-ttsouchiw* ou montagne du Vieillard, laquelle va se souder aux *Kfwè-tchô-dètellé* de la rivière des Peaux-de-Lièvre. A gauche, c'est-à-dire au sud, la montagne Ventre de pie ou de la Phonolithe, *Onkkayé-bèssè*, dresse son pic en forme de dent, du milieu de son cratère-lac encore congelé mais entouré de pins verdoyants.

Entre les deux montagnes serpente la *Télini-Dié*, dans le vaste plateau couvert de noi-

Vallée de la Télini-Dié vers son embouchure.

res forêts et diapré de lacs semblables à des miroirs antiques, où elle a creusé son lit. Elle y étincellait de l'éclat de l'argent, mais son cours n'était pas encore libre. Un linceul de glace couvrait l'île aux Outardes en s'étendant d'une rive à l'autre sur un kilomètre de largeur. C'était la dernière obstruction. Elle ne pouvait tenir longtemps, et sitôt la glace partie, plus rien ne devait mettre obstacle à notre départ.

Au-delà de l'île, on pouvait suivre de l'œil les méandres peu nombreux de la *Télini* jusqu'au Mackenzie, auquel elle mariait ses eaux, mais seulement par la différence de niveau des falaises ; l'eau elle-même ne pouvait se voir. Ce magnifique panorama était fermé par la montagne *Kfwè-trèh-nïha*, deuxième du nom, et par la première chaîne des Montagnes-Rocheuses bien plus éloignées, et dont les crêtes dentées en scie découpaient l'azur pâli.

Dans l'Est, je n'aperçus que la sombre forêt des noirs sapins et la nappe couverte de glaçons, de cascades et d'écume du Grand-Rapide, dont la voix rauque et menaçante montait jusqu'à nous en un vaste rugissement.

Comme nous pouvions être libres d'un moment à l'autre, nous attendîmes patiemment au sommet de la montagne que la débâcle s'opérât à l'île des Outardes. Nous nous y couchâmes au soleil, comme des lézards, essayant de dormir pour tromper la faim par le sommeil ; car nous avions laissé nos provisions sur la rive

gauche du torrent. A 4 heures de l'après-midi, rien n'ayant changé dans notre position, nous descendîmes piteusement de la montagne afin d'aller prendre un peu de nourriture au bord du torrent, théâtre de mes précédents exploits. Nninkon se dévoua encore pour aller chercher de la viande sèche, du thé, un petit chaudron et deux gobelets; mais il s'aperçut que le torrent avait enflé, probablement par suite de la fonte des neiges sous les feux d'un radieux soleil.

La montagne du Grand Rapide est un morne volcanique, comme tant d'autres éminences des Montagnes-Rocheuses, dont elle fait partie de la chaîne parallèle la plus orientale. Elle est de calcaire fortement dolomisé par le contact des roches trachytiques qui en occupent le nucleus. C'est encore une de ces nombreuses tumeurs terrestres, kystes ou squirrhes, qui n'ont pu aboutir ou qui ont été obturés dès leurs premiers feux.

Comme dans le Rocher-Clarke, dans les deux Montagnes qui trempent à l'eau, dans le mont *Péwinkka* et autres mornes de la même chaîne, on y remarque une longue et profonde rainure qui part du sommet du cône et descend jusqu'au bas de la montagne, du côté du couchant, semblable à un canal par lequel des matières en combustion auraient jadis coulé du faîte.

Le dessin de cette montagne, dans la *Narration de l'Expédition de Franklin de* 1825, est inexact et incorrect sous tous les rapports.

On voit que ce dessin n'a pas été fait sur place, qu'on n'en a pris qu'une ébauche grossière, et que tout a été complété plus tard avec le secours de l'imagination. Je suis fâché d'en dire autant de presque tous les dessins du capitaine Back. Par ce procédé, il est impossible de faire des dessins corrects.

Au pied de la montagne du Rapide, je ramassai de beaux échantillons de dolomie, de calcaire laiteux et de carbonate de chaux en cristaux limpides.

Le 5 juin, à 2 heures du matin, la glace partit et tout le cours de la *Télini-Dié* devint libre et ouvert à la navigation. Aussitôt nous redescendîmes de la montagne, au sommet de laquelle nous avions passé la nuit, espérant nous embarquer sur le champ. Mais un orage, que la chaleur amoncelait sur nos têtes depuis plusieurs jours, creva sur ces entrefaites et nous trempa jusqu'aux os de manière à ne pas nous laisser un fil de sec. Il éteignit notre feu, nous mit dans l'impossibilité d'en rallumer d'autre, et nous laissa morfondus et grelottants de froid sans le moindre abri.

Nous aurions dû prévoir l'effet désastreux que cet orage allait avoir pour notre rembarquement, et nous hâter de retraverser le torrent en nous tenant tous quatre par la ceinture. L'expérience des montagnes nous faisait encore défaut. Nous crûmes devoir attendre le retour du beau temps, sur la rive droite; mais l'orage continua sa marche le long de la mon-

tagne, des sommets de laquelle descendirent bientôt de telles avalanches d'eau de pluie que notre torrent en acquit une violence et une rapidité qui nous retinrent prisonniers. Aucun de nous ne se sentit la force de lui résister; pas même Nninkon.

Il plut à seaux toute cette journée, toute la nuit suivante et tout le lendemain, 6 juin, jour fixé pour le départ des barques du lac des Ours; et le torrent continua à être si enflé, si vertigineux, qu'il était absolument impossible de le traverser ni de s'y embarquer même en canot.

Je regrettai vivement alors de n'avoir pas suivi les conseils de mes néophytes du lac des Ours; mais il n'y avait plus à y revenir et l'essentiel, maintenant, était de ne pas nous hasarder témérairement à vaincre des obstacles que nous ne pouvions surmonter.

Le 7, le soleil se leva radieux, nous faisant déplorer que la *Kfwè-ta-délin* n'eût pas baissé. D'ailleurs, ni Tsa-djiyé ni même Nni-k^{r}achié ne voulaient plus en tenter le passage à gué.

— « A quoi bon ? disaient-ils avec obstination, les barques seront ici aujourd'hui; elles nous prendront aussi bien ici qu'un peu plus bas. Nous avons assez souffert et ne voulons plus jouer inutilement notre vie. »

Comme ils étaient dans leur droit, je n'insistai pas. Ils remontèrent donc au sommet de leur poste d'observation où ils rallumèrent un grand

feu qui pût être vu de loin par les équipages des barges, et les avertir de venir à notre secours. Les deux jeunes gens devaient nous prévenir par leurs cris dès qu'ils apercevraient les barques. Nninkon et moi restâmes au bas du rocher.

A onze heures du matin, un cri de joie retentit sur la montagne : « *Ella-tchô!* les barques! » En même temps, les deux vedettes descendirent en courant les déclivités du promontoire.

Les barques furent rendues au confluent du torrent en même temps que mes jeunes serviteurs arrivaient près de moi. Nous les hêlâmes tous à la fois, et il nous sembla qu'on nous y faisait des signes d'intelligence; mais il n'était pas facile aux deux barques de pénétrer dans le torrent et de le remonter. La violence du courant de la *Télini* les entraînait comme deux flèches. Elles accoururent sur ses eaux écumantes, semblables à deux loutres aux mouvements rapides. La première barque passa devant l'arche de glace et disparut derrière le rempart du glacier riverain.

Nous poussâmes un grand cri de désappointement.

La seconde barque suivit la première de près et s'éclipsa comme elle derrière le rivage. Elles n'avaient donc pu franchir l'entrée du tunnel? Elles avaient redouté d'aller se briser contre la double *maceria* de glace qui enserrait le détroit? Elles n'avaient donc pu passer sous l'arcade du

glacier? Avions-nous seulement été entendus au milieu du fracas des flots et du bruit cadencé des seize grands avirons? Abandonnés à notre sort il fallait donc tenter la traversée du gué au risque de nous noyer.

Mais, comme je faisais cette réflexion, l'avant de l'une des barques se montra sous l'arcade de glace, et l'embarcation, remontant le torrent jusqu'au banc de gravier sur lequel je m'étais échoué, y prit terre. A travers le rauque mugissement du torrent, les cris des matelots nous arrivèrent mais si faiblement, que nous comprîmes aussitôt que les nôtres n'avaient pu être entendus d'eux pendant qu'ils ramaient. C'était notre feu qui avait attiré leur attention.

L'instant d'après, quatre vigoureux sauvages entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture en se cramponnant les uns aux autres pour ne pas être emportés et, parvinrent jusqu'à nous. Nous nous joignîmes à eux et arrivâmes ainsi sains et saufs à la barque libératrice. Néanmoins, dans cette seconde traversée du torrent, j'eus la malchance de rencontrer un trou qui me fit faire le plongeon jusque par-dessus la tête. Mais qu'est-ce que cela, quand on est soutenu par d'autres compagnons?

« *De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput.* »

D'autres matelots étaient allés quérir mon bagage et mes canots sur la rive gauche. Tout fut embarqué et la barge continua sa marche

descendante jusqu'à l'île aux Outardes, où nous prîmes terre pour dîner et nous faire sécher.

Inutile d'ajouter que je récompensai généreusement l'excellent François Gendron et ses gens, qui venaient de nous secourir dans un si grand péril.

Nous atteignîmes le Mackenzie à trois heures de l'après-midi, le neuvième jour après mon départ du Grand Lac des Ours, avec l'humiliation d'avoir été rejoints par ceux qui étaient partis neuf jours après nous, et devancés au fleuve par deux braves petits Écossais, qui avaient descendu la *Télini* sur un radeau construit par-eux mêmes, et que nous n'avions pas même vu passer!

Ainsi se trouvaient confirmés les avertissements charitables de mes ouailles : « Tu veux partir dix jours avant nous pour gagner du temps, eh bien, tu verras que ce sera autant de perdu pour toi, et que nous te retrouverons en route. »

La jeunesse est une belle chose. Elle est brave, courageuse, et ne doute de rien ; mais qu'elle est téméraire et présomptueuse ! Et pourtant, je comptais alors 29 printemps. Maintenant que je repasse ces aventures, à l'âge de 55 ans, elles me paraissent toutes des folies. Mais c'étaient des folies d'apôtre.

CHAPITRE VII

L'été au grand lac des Ours.

Ascension du Mackenzie en canot d'écorce. — La touée. — La déverse du Grand Lac des Ours prend en glace au mois de Juillet. — Aspect des steppes. — Nouveaux cas de réincarnation. — Pieuse ruse d'une jeune catéchumène. — Un été de quarante jours. — Retour à Good-Hope. —

En 1867, j'étais revenu le 13 juin du Grand Lac des Ours à ma résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au fort Good-Hope, dans le Bas-Mackenzie, après un séjour de plus de trois mois dans les steppes. Dans le dessein de préparer les pièces de charpente d'une chapelle, je repartis quatorze jours plus tard en canot d'écorce, pour le lac des Ours, avec deux Indiens Peaux-de-Lièvre et un Dindjié ou Loucheux. Ces trois sauvages devaient touer et conduire ma pirogue, pêcher, abattre des sapins et les équarrir pour les transformer en solives, poteaux et autres bois de charpente, grâce à une adresse native et à une bonne volonté qui les rendent, comme nos Métis, propres à exercer tous les métiers.

Julien *Dènègounli*, le premier, était fils

et neveu de chefs. Son nom signifie : Un homme nous est né. Alexandre *Kkwié*, le Maringouin, son compagnon, était un Indien du fleuve, orphelin de père et de mère. Quant au Dindjié Jean *Vitazjié,* je l'avais baptisé, en 1865, dans la région du grand lac des Esquimaux, au nord-ouest du fort Anderson. Aucun des trois ne connaissait le Grand Lac des Ours ni même le fleuve Mackenzie, en amont des Rochers-Remparts naturels du fort Good-Hope; mais je connaissais dès lors assez bien le trajet pour me passer de guide.

D'ailleurs, à moins qu'une forte bourrasque de vent du nord ne vînt enfler notre voile aurique et nous permît de vaincre le courant rapide du fleuve Géant du Nord, ce voyage s'accomplit entièrement à la touée. Quand un des trois jeunes gens avait achevé ses deux heures de halage, il venait s'asseoir pendant deux autres heures à l'arrière du canot, pour le gouverner à la pagaie, tandis que le timonier qu'il remplaçait allait dormir ses deux heures à l'avant de l'embarcation, à la place du nouveau haleur de ligne. Cela leur faisait donc à chacun deux heures de marche sur le rivage, deux heures d'aviron et deux heures de repos. Grâce à ce système de navigation, nous pûmes cheminer nuit et jour sans trop de fatigue, en ne prenant terre que trois fois par jour, aux heures de repas.

Néanmoins, eu égard à des cyclones sur lesquels je n'avais pas compté, je pus à peine péné-

trer dans la rivière du lac des Ours, le 4 Juillet, où je rencontrai la horde des Indiens *Kk'ay-lon-Gottinè,* qui se rendait du lac des Saules aux Montagnes-Rocheuses pour y passer l'été.

Ces bonnes gens auraient bien désiré, paraît-il, que je les eusse suivis dans leurs chasses à l'arghali et au bighorn, afin de recevoir entre temps l'instruction religieuse que je ne pouvais leur donner comme aux autres Indiens Dènè du Grand Lac des Ours. Mais ils ne s'en ouvrirent qu'à mes serviteurs, et ceux-ci avaient tellement envie de voir le lac des Ours qu'ils ne m'en parlèrent que lorsqu'il n'était plus temps.

Je passai cependant la journée du 4 à les catéchiser, je baptisai leurs enfants et recueillis deux pauvres petites orphelines de père et de mère, que j'envoyai aux Sœurs de charité de la Providence. Elles avaient nom : *Ti-gokkè-nahi*, Celle qui se cache sur terre, et *Ti-gokkè-wét'i*, Celle qui repose sur terre.

Au confluent du large torrent qui dévale du cratère-lac de la montagne à la Phonolithe, Dènègounli tua deux loutres superbes dont je lui achetai les peaux pour en faire un kolback d'hiver et des manchons.

L'ascension du Grand-Rapide de six lieues dont la descente ne demande qu'une heure de drosse, exigea de nous deux longues journées de rudes labeurs et de fatigues inouïes, que je dus partager avec mes gens. Nous y courûmes le danger d'être entraînés par l'impétuosité de ce courant vertigineux, qui faillit coûter la vie

aux compagnons de Franklin, en 1826, et nous manquâmes maintes fois d'y rompre notre ligne de touage et d'aller nous briser contre les écueils à fleur d'eau.

Le glacier du détroit était encore à la même place. Il avait seulement un peu reculé, en découvrant assez le rivage pour que les jeunes gens pussent y passer en se collant à ses parois verticaux. L'arche de glace du torrent, seule, s'était effondrée et avait été emportée par les deux courants combinés. Mais au-delà du détroit, je ne trouvai plus de glaces sur les bordages; tout avait été balayé par la crue des eaux.

Le matin de la troisième journée, nous avions heureusement triomphé des rochers, du rapide et de l'impétuosité de la *Télini-Dié*, le courant le plus dangereux que j'eusse jamais affronté, et nous allions achever en paix notre voyage, lorsque tout à coup et à mon grand étonnement une seconde débâcle se produisit sur laquelle je n'avais pas compté.

Elle n'a lieu, me dirent les Indiens du lac des Ours, qu'au mois de Juillet et ne devait pas être la dernière. Jusqu'au soir du 6, nous luttâmes bravement contre les glaçons qui dérivaient tantôt concassés, tantôt par grandes banquises flottantes, recevant malgré nos efforts de nombreux horions. Plusieurs fois nous dûmes aborder au rivage, décharger ma grande et lourde pirogue tchippewayane, la traîner à terre, pour la vider et la radouber au moyen

d'écorce de bouleau et de résine fondue avec du suif. Mais vers huit heures du soir elle reçut le coup de grâce et fut si bien défoncée par un gros glaçon, que nous désespérâmes de pouvoir la réparer de nouveau avec les faibles moyens dont je disposais. Il n'y avait pas de bouleau dans cette partie de la forêt riveraine et je n'avais plus d'écorce de rechange.

Nous étions cependant rendus en amont de la rivière Première-du-Bois, qui n'était pas encore ouverte et ressemblait à un énorme glacier. A pied, il ne devait pas nous rester un bien long chemin à faire pour atteindre le Grand Lac. Je jugeai donc nécessaire d'abandonner mon canot. Nous le portâmes sous le couvert des bois. J'y plaçai le bagage, recouvris le tout de ma tente, et, munis chacun d'une couverture et du peu de provisions sèches qui me restait, nous poursuivîmes notre route à pied. Arrivé à ma mission de Ste Thérèse, je devais envoyer deux femmes indiennes avec des écorces neuves, de la résine et du *watap* (1), pour réparer mon embarcation et me la ramener.

Je marchais le premier comme étant le moins chargé, fusil sur l'épaule et fourniment en sautoir; je tuai coup sur coup trois coqs de bruyère qui fournirent un aliment à notre déjeuner. Puis ce fut tout, je ne rencontrai

(1) Racines de sapin préparées pour coudre les pirogues d'écorce.

plus aucun oiseau ni aucun animal, jusqu'à notre arrivée.

Notre sentier était le rivage, une pelouse fleurie, parsemée de violettes blanches et bleues, de bruyères roses et d'églantines embaumées. Mais il lui succéda, trop tôt hélas! pour mes pieds chaussés de minces brodequins indiens, des grêves raides et boueuses ou pavées de galets glissants.

Je n'avais plus de thé, et mon estomac, alimenté seulement par une nourriture crue et très grasse, composée spécialement de *pémikann*, ne pouvait supporter l'extrême crudité de l'eau de roche glaciale. J'en éprouvais des demi-défaillances.

Jean *Vitazjié*, le plus jeune d'entre nous, était exténué et semblait toujours prêt à rendre l'âme. Il se traînait, s'arrêtait, succombant sous sa charge et trahissait ses souffrances par des plaintes et des larmes qui arrachaient des éclats de rire à ses deux compagnons. Quant à ceux-ci, ils justifièrent en tous points la réputation de bons voyageurs que se sont faite leurs parents, les Peaux-de-Lièvre.

Le croira qui voudra, je ne suis pas obligé de produire la conviction mais de dire la vérité, pendant la nuit du 8 Juillet, mon thermomètre centigrade, qui ne me quittait jamais en voyage, descendit à — 8° sous zéro, et la rivière *Télini*, resserrée en ce lieu par de hauts rivages et obstruée par la débâcle des glaces, s'arrêta et se congela de manière à former un

pont solide sur lequel un régiment aurait pu impunément passer sur la rive gauche.

Une tasse d'eau froide que j'avais oubliée à mon chevet, en m'endormant dans le lichen et la mousse, se trouva congelée à mon réveil. Je ne pouvais en croire mes yeux.

C'était le mouvement des glaces du Grand Lac des Ours qui nous valait cet abaissement si considérable de la température. Et ce froid subit avait fait arrêter et prendre la rivière. Il y avait réversibilité dans les deux phénomènes.

A partir de ce point, je quittai le rivage de la *Télini* pour gagner le steppe des Grands Lièvres, *Kha-tchô-ttsoghé,* à travers bois et *maskegs.* (1)

Enfin le 9 Juillet, de grand matin, nous sortîmes de la forêt et poussâmes des cris de joie en foulant les steppes du Grand Lac des Ours. La baie Keith était encore telle que je l'avais laissée à la fin de mai; c'est-à-dire une masse solide et immense de glace vive, éblouissante de blancheur et miroitant sous les feux du soleil. Rien n'étant changé en apparence dans l'état du lac, à l'exception d'une étroite lisière d'eau bleue qui bordait les rivages; comment s'expliquer la débâcle dont j'avais été témoin depuis trois jours?

Contrastant avec l'albâtre violent de la banquise et le bleu intense de l'eau libre, s'éten-

(1) Clairières de lichen et de mousse.

dait le steppe, semblable à une verte et belle prairie, mais prairie de lichen. C'était en effet, du lichen, rien que du lichen et toujours du lichen que nous foulions aux pieds.

Il n'y avait pas l'apparence d'une graminée, d'une cypéracée, sur la surface moelleuse qui déroulait sous nos pas ses ondes d'un vert tendre. Seules, des touffes de fleurettes jaunes et violettes, qui m'étaient inconnues, émergeaient du fond des larges plaques de *Cetraria*, comme ces anémones de mer multicolores qui diaprent les bancs de coraux de l'Océan. Quelques autres fleurs m'étaient familières, telles que la *Katmia glauca*, les étoiles d'argent de la *Parnassia Kotzebüei* et les buissons neigeux du *Ledum palustre* odorant, ce thé du Labrador qui surgit de tous les steppes et de toutes les landes du Nord-Ouest et du *far-north*.

A 10 heures du matin, j'atteignis ma maisonnette, après treize jours de voyage, mes jambes fléchissant de faiblesse, mon estomac débilité par la faim et l'eau froide, le corps courbatu par la marche sur un sol spongieux et les nuits passées dans la mousse humide. Si ce que dit Perse était vrai, à savoir que c'est la faim qui fait les poètes, comme elle apprend aux perroquets à parler :

« *Quis expedivit psittaco suum χαῖρε?*

. . . . . .

« *Venter*, ...
« *Quod si dolosi spes refulserit nummi,*
« *Corvos poetas, et poetrias picas*
« *Cantare pegaseium melos credas.* »

ce jour-là je serais devenu poète ou perroquet pour le restant de mon existence.

Il me restera de ce voyage de misères un durable souvenir.

Mais quoi ! n'en ai-je pas dit ou pensé autant d'un et chacun de ceux que j'ai effectués en cet aimable pays ? Quel charme y trouvais-je donc alors, pour le regretter aujourd'hui, à vingt-six ans d'intervalle, pour avoir oublié tout ce que j'y ai souffert, pour ne me souvenir que des impressions d'immensité, de liberté et de poésie que mon âme en a reçues ?

Mes bons Danites, de la Grande Pointe à l'Armoise, *Klô-tsen-êta*, n'étaient pas encore tous partis pour leurs chasses d'été sur les rivages septentrionaux de la baie Smith. Ils attendaient l'entière débâcle du lac en construisant des canots, faisant des vœux pour que le vent d'Est leur rendît la liberté, en débarrassant le lac de sa cuirasse de glace. Ils me reçurent avec leurs habituels transports d'allégresse, me remerciant avec effusion de ma diligence et se réjouissant de mon prompt retour; cette joie, cette reconnaissance me payaient amplement de mes fatigues.

Après m'avoir laissé un ou deux jours de repos nécessaire, ces bons Indiens reprirent leurs exercices religieux avec leur assiduité accoutumée, pendant que mes trois serviteurs s'occupaient de leurs nouvelles fonctions de charpentiers constructeurs.

Je conférai le saint baptême à une quinzaine

d'adultes, qui élevèrent le nombre des chrétiens du lac des Ours à 268. Sur ce chiffre, les Peaux-de-Lièvre comptaient 188 âmes, et les Flancs-de-chien, 80.

C'est bien peu, me dira-t-on, et il ne valait guère la peine, pour un si petit troupeau, d'abandonner une patrie qui compte 38 millions d'habitants. A cela je réponds que le nombre total de mes ouailles de N.-D. de Bonne-Espérance s'élevait à 2000 âmes, et que, d'ailleurs, tout ce monde pratiquait la religion, même les catéchumènes, même les Indiens encore infidèles, lesquels ne se faisaient jamais faute de la confession ni de l'assistance aux offices religieux. Ces 268 néophytes sauvages représentaient donc 268 villages des environs de Paris, où il se trouve à peine un bon chrétien faisant ses Pâques, et jamais deux hommes à la messe, le Dimanche.

Mes aimables lectrices se rappellent peut-être encore les cas de migration d'âmes et de réincarnations dont j'eus l'honneur de les entretenir, dans le premier volume de mes *Quinze ans sous le Cercle polaire* (1). Cette croyance, qui tient de si près à l'antique doctrine de la métempsycose, que les Égyptiens avaient empruntée aux Chaldéens, pour la léguer ensuite à la Bactriane, à l'Inde, à la Chine, à la Médie, à la Grèce, à la Gaule, à la Scandinavie et à

(1) Paris, 1889. E. Dentu, éditeur, 3, place de Valois, p. 130.

l'Empire Romain lui-même, a bien pu passer de l'Asie en Amérique, avec les flots de l'émigration chamo-sémitique.

Les Hurons enterraient, dit-on, les petits enfants le long des sentiers qui conduisaient à leurs villages fortifiés, afin que les femmes, en passant et repassant par ces lieux, pussent recueillir dans leur sein ces jeunes âmes encore incomplètes, et, par ce moyen, les rendre à une existence qui leur avait été trop tôt ravie (1).

N'était-ce pas aussi la croyance des Romains ?

« ...*Annè aliquas ad cœlum hinc ire putandum est*
« *Sublimes animas, iterùmque in tarda reverti*
« *Corpora?...* (2) »

Le Talmud enseigne également que les âmes des vieillards ressuscitent dans le corps des petits enfants.

Auraient-ils partagé cette croyance, ces Iroquois, ces Tchippewayans qui donnent aux petits enfants les noms drolatiques de « petit grand-père, petite grand'mère? »

Quoi qu'il en soit, je fus moins étonné, cette fois, que je l'avais été en 1865, au fort Good-Hope, quand je découvris pour la première fois la persuasion boudhique des *chaburons* implantée parmi les forêts des Dènè Peaux-de-Lièvre. *Étiritchô*, le Grand-Monstre, m'avait

(1) *Relations des Jésuites* d'après le *Dictionnaire d'Ethnographie* de Migne.

(2) Virgile. *Enéide.*

présenté au baptême un fils qui lui était né en mon absence, lorsque sa femme s'y opposa vivement, sous prétexte que cet enfant ne pouvait pas être baptisé sans sa mère, qui était encore païenne.

— « Baptise la vieille, me dit la naïve Marie « *Koyitallèli*, et cet enfant te sera présenté « en même temps.

— « De quelle vieille parles-tu? lui demandai-je.

— « De la vieille *Tsénaoundja,* la mère de « Nninkon.

— « Tu la veux donc pour marraine? Rien de plus juste. Je vais la préparer au sacrement.

— « Il ne s'agit pas de la marraine de l'enfant. Je parle de sa mère.

— « Alors cet enfant n'est pas le tien? dis-je à Marie, rougissante. Je croyais ton mari plus fidèle. Il s'est donc oublié? »

Les assitants éclatèrent de rire et Étiritchô certifia avec véhémence que cet enfant était bien celui de Marie, sa femme légitime.

— « Et cependant, bien que je l'aie mis au monde, je ne suis pas sa mère, ajoutait avec conviction l'ingénue Indienne, c'est Tsénaoundja qui est la véritable mère. La preuve en est que l'âme de mon enfant est celle de *Ttséondi*, le Fou, fils aîné de cette vieille, décédé l'an dernier et ressuscité dans mon sein.

— « Ne l'écoute pas, criait de son côté le mari. Cet enfant est bien mon fils, engendré et

né de mon sang. Je ne crois pas un mot de ces rêveries de sorcières. Ma femme en est devenue folle; ne l'écoute pas et baptise mon enfant. »

Ralli, le Râle d'eau, m'apprit alors, moitié sérieux, moitié plaisant, que, conformément à l'antique croyance danite, le premier petit enfant qui est conçu par une femme, après le décès de quelqu'un de sa tribu, est considéré indubitablement comme l'incarnation ou la transmigration du défunt.

On comprend qu'à ce compte les ancêtres demeurent toujours avec leur tribu, et qu'un Dènè peut être facilement son propre grand-père. Cette théorie des chamans américains, renouvelée des adeptes du lamanisme tartare, si incompatible avec la vérité chrétienne, est tellement enracinée dans l'esprit craintif des Peaux-de-Lièvre, que ni mon autorité ni la volonté d'Emmanuel Étiritchô ne purent triompher de l'entêtement des deux femmes. La véritable mère ne se reconnaissait aucun droit sur son enfant; et la vieille jongleuse réclamait le bambin à outrance. Je dus trancher le nœud gordien sur l'heure, conformément au vœu du père, en baptisant son enfant malgré les récriminations des deux femmes.

Aussitôt on m'amena un autre enfant, que l'on ne m'avait pas encore présenté au baptême pour la même raison. Le malheureux petit chaburon, qui avait alors cinq ou six ans

avait déjà transmigré deux fois, disait-on. Aussi s'appelait-il *Fwa-tséchya*, Celui que l'on avait connu il y a longtemps.

Pendant cette mission, j'admis dans le sein de l'Église le chef des Peaux-de-Lièvre, qui, jusqu'alors, s'était tenu à l'écart. Son adhésion à la foi chrétienne ne s'opéra pas sans que le burlesque, qui constitue le fond du caractère dènè, ne s'y mêlât au sérieux.

Un samedi soir, cet homme, nommé *Sakʳa nétʳa-tʳa*, le Père du chasseur d'Ours, vint me trouver l'air soucieux, et, tout en fumant son calumet pour se donner une contenance, il me harangua de la sorte :

— « Moi, donc, on m'appelle le grand chef des hommes du lac des Gros-Ours, *Sas-tchô-tʳoué*; eh bien, je préférerais ne l'être pas du tout, tant ma dignité m'est à charge. A quoi bon être le chef quand on est méprisé de toute sa suite; quand le prêtre vous traite en ennemi et refuse de prier pour vous; quand il vous met à la porte de l'église et vous excommunie? Voilà cependant ma position parmi mes jeunes gens. Tous ont été purifiés des souillures de leur vie par l'eau sainte; moi seul je demeure impur et ne prie point. Et pourquoi cela? me demanderas-tu. Pour complaire à John Hope et à quelques autres serviteurs orcadiens du fort. Qu'est-ce qu'il m'en revient, de faire la cour à ces Anglais? Absolument rien. Ce sont des domestiques et nous constatons qu'ils ne nous valent pas. Et maintenant voilà que tu m'as

excommunié comme un criminel. Désires-tu ma mort? Veux-tu te complaire dans mon agonie? Mais enfin, parle, qu'ai-je donc fait? Voilà que je viens pour te le demander. »

Cette tirade du vieux chef étant de l'hébreu pour moi, je dus l'assurer que j'avais pour sa personne tout le respect et les égards que l'on doit à l'autorité légitimement constituée, et que jamais il ne m'était venu à l'idée de le chasser de l'Église, et cela pour une bonne raison : c'est qu'il n'y était jamais entré.

— « Maintenant, lui dis-je, si tu veux te convaincre de la vérité de mon assertion, rends-toi demain à la grand'messe, et je mettrai en ta présence tous les fidèles au défi de rendre témoignage contre moi, à cet égard. »

Le lendemain j'interrogeai donc mon auditoire relativement à la prétendue excommunication du chef, que l'on me reprochait. Tout le monde convint que c'était la femme du chef lui-même qui avait tenu ce propos; mais qu'on ne l'avait entendu répéter par personne autre.

Ayant interrogé la femme de *Sakʷanétʷatʷa*, elle répondit que c'était sa fille aînée, *Tsa-kellè*, la Chaussée-de-castor, qui le lui avait rapporté comme étant de rumeur publique.

Je passai alors à l'interrogatoire de la Chaussée-de-Castor. La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles, cacha son joli minois dans ses mains, puis s'esclaffa de rire et confessa que c'était elle-même, Chaussée-de-castor, qui avait fulminé cette excommunication contre les

auteurs de ses jours, afin, disait-elle, de les faire rentrer en eux-mêmes, et de les porter par la crainte à demander et à recevoir le baptême; parce que, ajouta la pauvre fille, elle brûlait du désir de voir ses péchés effacés par ce sacrement, et cependant ne voulait pas le recevoir avant ses père et mère.

Ainsi creva cette bulle lancée par des lèvres féminines, avec toute la charité que lui avait dictée l'amour filial; un sentiment qui ne pouvait émaner que de l'Esprit de Dieu.

Un murmure d'approbation générale apprit à *Tsa-hellè* que tous ses parents étaient émus et touchés de ses beaux sentiments. Puis, comme le stratagème était nouveau et burlesque, mon prône se termina, ce Dimanche-là, par un rire général, chacun trouvant que la jeune fille avait eu assez d'esprit pour être élue chef à la place de son vieux père.

La banquise ne quitta la baie Keith que pendant la nuit du 20 au 21 juillet. A notre lever, nous fûmes stupéfaits de voir cette baie entièrement libre de glaces. Aussitôt j'y fis tendre, par Alexandre, des filets à poissons-blancs, ainsi que des lignes de fond pour les truites saumonées.

Il y prit deux plongeons arctiques, un damier, de très beaux corégones et une truite si grande et si grosse qu'elle nous fournit, à nous quatre, cinq copieux repas; ce qui fait vingt portions. Notez, je vous prie, qu'il s'agissait de repas sans pain et sans aucun condiment.

La tête seule de cette truite monstrueuse me fournit deux repas. On me l'avait réservée comme la partie la plus délicate. Les yeux surtout sont exquis ainsi que les portions muqueuses de la bouche.

J'avais acheté pour la pêche une pirogue plus petite que celle qui nous avait amenés et que j'avais fait réparer. On la dirigeait avec un *elnadè-ttôh* ou aviron double. Je faisais avec elle de délicieuses promenades sur le lac, en chassant les macareux, le foulque et le plongeon.

Mes ouailles parties, je m'occupai à mon tour de mes ouvrages de charpente. Je fis couper 270 pièces de bois destinées à une maison de 35 pieds sur 20 ; mais, comme je n'eus pas le temps de les faire transporter à ma demeure, je ne les trouvai plus, l'hiver suivant. Un maître d'école anglican, qui avait été envoyé au lac des Ours, avait jugé à propos de s'en emparer en mon absence et de s'en construire une habitation. A la vérité, il m'assura que ce n'était qu'un emprunt ; mais ces pièces de bois ne me furent jamais rendues.

Le 3 août, j'avais achevé les travaux de charpente et d'autres encore, que déjà il fallut penser au départ. Les nuits avaient acquis une durée de trois heures. A onze heures du soir, l'œil d'aigle de Dènègounli distinguait déjà les étoiles de première grandeur, bien qu'elles dussent être pour longtemps encore invisibles à mes yeux d'Européen.

Le froid vif et piquant de ces nuits si courtes suffisait pour former une couche de glace au bord des rivages, et le thermomètre centigrade descendait à — 4° et — 5° sous zéro ; de sorte que, pendant toute l'année 1867, j'avais enrégistré tout au plus *quinze jours sans glace*, dans cette baie méridionale du Grand Lac des Ours. Pendant tout l'été, la banquise ne cessa de s'y promener au gré des vents. Même dans les années chaudes, elle n'a jamais le temps de fondre entièrement, et, sur la côte orientale, la glace ne disparaît jamais et sert de fondement à l'hiver suivant. Les jours de germination et de verdure s'élevèrent, en 1867, à une quarantaine au plus. Le 3 août, les quelques rares touffes de graminées qui végétaient entre les pierres du rivage, dans les lieux dépourvus de lichen, séchèrent sur pied. Les steppes de lichen avaient déjà repris cette teinte feuille-morte qui leur donne, en automne et de bon printemps, l'aspect d'un vaste champ d'éponges. Comment cette mutation de coloris s'était-elle opérée ? Cela n'était guère compréhensible, le lichen ne paraissant pas mourir, se faner, pour repousser encore.

En somme, je trouvai que, de tout le far-north, le Grand Lac des Ours est le séjour le plus triste et le plus rigoureux pour un Européen. On n'y trouve que trois compensations à ce grand nombre de désavantages : l'extrême abondance de rennes des déserts, la qualité exquise et la grosseur exceptionnelle du pois-

son, et la prompte disparition des nuées de cousins ou maringouins, qui, dès la fin de juin, sortent des eaux et des steppes pour pulluler dans tout le pays, comme une des dix plaies d'Égypte.

Au lac des Ours, leur règne n'est que de trente jours, un temps déjà trop long, eu égard aux souffrances indicibles et à l'irritation de caractère que ces maudites bestioles procurent aux malheureux habitants de cette région élevée.

Le 4 août, je repartis pour Good-Hope dans mon canot d'écorce, et, grâce à un vent favorable et à la vitesse du courant, en quatre jours je me rendis chez moi.

CHAPITRE VIII

A travers le pays du diable

La patrie des Cochons. — Terreur superstitieuse des Indiens. —Traversée d'une forêt incendiée. — Parhélie horizontale. — La montagne et le lac *Ra-t'ou*. — Traversée périlleuse des *Kfwé-tchô-détellè*. — Réputation surfaite du lac du Diable. — Lac des Grands-Foins et défilé montagneux. — Lac du Carcajou et du Castor géants. — L'Hydre des Peaux-de-Lièvre va rejoindre l'Hydre de Lerne. — Je suis l'itinéraire de Franklin. — Lac des montagnes. — Hygiène économique.

Un jongleur célèbre parmi les Peaux-de-Lièvre du fleuve, *Nni-tchon-tchèlè*, surnommé le Petit-Cochon, m'avait beaucoup vanté une contrée parallèle au Mackenzie et située derrière la chaîne de la rive droite, comme très riche en animaux de venaison, recélant un chapelet de grands lacs, et parfaitement vierge de toute incursion de la part des Blancs. Elle devait, m'avait-il dit, réaliser la voie de communication la plus directe et la meilleure entre les forts Good-Hope et Norman ; mais sa famille seule la connaissait et pouvait m'y servir de guides.

Cet homme m'avait tracé la carte de ce pays, en 1865, et l'année suivante il allait y mourir de la rougeole, ainsi que sa femme et son neveu,

tandis que son frère et un autre neveu s'éteignaient à la mission-même.

Jusqu'en 1870, aucun des deux seuls survivants masculins de la famille du Petit-Cochon n'avait voulu m'accompagner dans ce pays qui avait su piquer ma curiosité; parce qu'ils le prétendaient hanté par tous les mauvais génies de leur contrée. Là se trouvait le séjour du Déchu, *Ya-t'èh-nonttay*, Celui qui a traversé le ciel dans son vol décadent. Là on voyait l'antre d'une hydre problématique, qui habitait au fond d'un lac où elle attirait et engloutissait les voyageurs. Là habitait un castor gigantesque, une truite géante, un carcajou phénomènal, tous hantant autant de lacs fatidiques et ensorcelés, repaires des esprits mauvais et nécropole d'une foule de sorciers de marque, parmi lesquels primait la lignée des Cochons.

Les deux seuls survivants de cette famille illustre, nos serviteurs Jacques *Tatékoyé* et Yacinthe *Dzan-you*, avaient résisté à toutes mes offres de séduction, plutôt que de me servir de guides dans cette zone parallèle à la chaîne la plus orientale des Montagnes-Rocheuses, et que j'avais à cœur de découvrir.

Promesses d'une large rénumération, louanges, prières, railleries, sarcasmes, rien n'avait pu dissiper leurs craintes puériles ni ébranler leur résolution de ne plus jamais revoir ce *pays du Diable*; lorsque, tout à coup, une extrême pénurie de rennes et de poisson qui désola le Bas-Mackenzie, à la fin de janvier 1870,

— le plus rigoureux hiver que j'aie passé dans l'extrême nord, — décida notre factotum Jacques à aller explorer de nouveau le pays maudit.

Il mit comme condition à ce voyage que je l'accompagnerais ; ce qui était mon vœu le plus cher ; et nous partîmes un beau matin par 20 degrés centigrades sous zéro, une température d'autant plus bénigne, sous le Cercle polaire, que, du premier au 17 du mois inclusivement, le thermomètre s'était maintenu entre — 42° et — 48° 30' sous zéro (1).

Après avoir gravi les côtes dénudées et blanches de neige, *Éwi-kka*, qui forment la paroi droite du Mackenzie, sur une hauteur de 200 pieds, et parcouru une immense forêt de sapins, de bouleaux et de saules qu'un incendie ravagea, en 1864, en la changeant en un horrible et hideux désert de triques noires et de troncs calcinés, je campai au bord de la rivière du Glacier, *Nni-kkwéni-hê*, qui la traverse.

Le second jour, je vis l'extrémité du *brûlé* susdit et d'un reste de bois vert que le feu avait épargné grâce à l'état marécageux du pays. Je débouquai dans un steppe parallèle à la chaîne *Ratronnè-youè* ou *Ra-trou-youè*, qui est un embranchement détaché et transversal des Montagnes-Rocheuses. Comme ce steppe

(1) Des thermomètres neufs que j'achetai à Paris, en 1875, m'ont prouvé qu'il y avait eu alors jusqu'à — 52° centigrades.

occupe le sommet d'un contrefort de ladite montagne, on y jouit d'une vue étendue.

La montagne offre une grande ressemblance avec celle de la Victoire de Marius, dans la vallée de l'Arc, près Pourrières, en Provence.

Elle présente, du côté du nord, une muraille verticale de 1200 pieds au-dessus du steppe, étayée par des talus d'éboulement et stratifiée par des ondulations qui se dirigent vers le sud-est. Certaines grandes quilles de pierre, qui se détachent fantastiquement d'un angle et font saillie dans le vide, en menaçant de leur chute la tête des voyageurs, m'ont donné à croire que la structure de la montagne est de grès carbonifère. Elle est certainement la même que celle des montagnes des Nahannès, et de la chaîne dite des Boucanes.

Au pied de cette montagne, où je campai après que *Tatékoyé* eût tué deux rennes fort gras, je fus témoin, le matin de la troisième journée, d'une parhélie des plus rares, puisque c'est la seule de ce genre que j'aie jamais contemplée pendant mon séjour dans le Nord-Ouest. Voici comment elle se produisit et en quoi elle consista :

Mon thermomètre centigrade, qui avait marqué 22° sous zéro pendant la nuit, descendit à 32° au lever du soleil. Il s'en suivit une telle évaporation dans les neiges, que la montagne et le steppe qui en longe le pied furent entièrement perdus dans un brouillard très dense.

A onze heures, seulement, quand le soleil

commença à faire sentir sa chaleur, cette blanche vapeur quitta la terre et s'éleva doucement en une nappe horizontale, soyeuse et presque diaphane. Mais, au lieu de se dilater tout à fait et de se condenser en nuages dans l'espace, elle s'arrêta contre le rempart de la montagne *Rat^r^ou-youé* dont elle nous déroba le sommet. Le disque du soleil rasait alors la crête du rocher; il en fut voilé, prit une teinte rouge et put être fixé à l'œil nu. Mais, tout à coup, voilà que l'astre, réfléchi par cette ouate demi-transparente, se multiplia en quatorze spectres solaires disposés horizontalement au niveau du sommet de la montagne et autour du firmament.

La parhélie ne s'éleva donc pas verticalement dans les profondeurs des cieux, en reposant sur terre, comme une roue immense renfermant quatre autres roues pleines d'yeux, c'est-à-dire de spectres solaires disposés en croix; ce qui est la forme la plus ordinaire de la parhélie. Elle suspendit ses faux-soleils autour de la coupole azurée, à une espèce de corniche semblable à de l'albâtre ou à de la nacre, comme autant de globes éclairés à la lumière électrique, et dont l'intensité diminuait à mesure qu'ils s'éloignaient davantage du soleil véritable, foyer de ce splendide et rarissime météore.

D'ailleurs, il prit fin, comme les autres parhélies, sitôt que le soleil se dégagea de cette couche horizontale de brouillard, qui le détermi-

nait; et cette vapeur elle-même se résolut et retomba sous forme d'une pluie de cristaux de glace extrêmement déliés et semblables à des escarboucles.

Les Indiens qui m'accompagnaient furent si émerveillés du phénomène, que je compris qu'il ne doit pas se présenter fréquemment. Ils m'assurèrent n'en avoir jamais vu de semblable.

Nous passâmes notre troisième journée à chasser le renne, dans le steppe; puis descendîmes sur un lac large d'un kilomètre ou guère plus, rond, profond, creusé en entonnoir et de toutes parts encaissé dans des collines boisées. On ne lui connaît aucune source, aucun déversoir apparent; mais, comme il nourrit d'excellents corégones, qui y pullulent sans cesse, on lui suspecte des communications souterraines avec d'autres bassins. Malheureusement, les eaux de ce lac recèlent une larve qui s'entoure d'un petit fourreau semblable à un fêtu de paille, lequel lui sert de véhicule sur l'eau. Ce ver, dont j'ignore le nom scientifique, engraisse le poisson-blanc, mais aussi il le dévore; car, lorsqu'il peut s'attacher à lui durant son sommeil, il le ronge vivant et pénètre dans son corps, à l'instar du taret qui s'attache à la coque des navires pour les perforer.

Ce lac se nomme *Ra-t'ou* ou des Oies grises, et caractérise l'entrée du pays du Diable. J'y pêchai sous la glace avec mes deux sauvages

jusqu'au 10 février et ne revins à la mission qu'avec 132 poissons-blancs (*Coregonus albus*), pesant de 4 à 5 livres anglaises chacun.

Retourné à la pêcherie peu de jours après, j'en repartis le 2 mars, pour continuer mon exploration du pays maudit, en compagnie de trois Indiens, parmi lesquels était Hyacinthe *Dzan-You*, déjà connu de mes lecteurs.

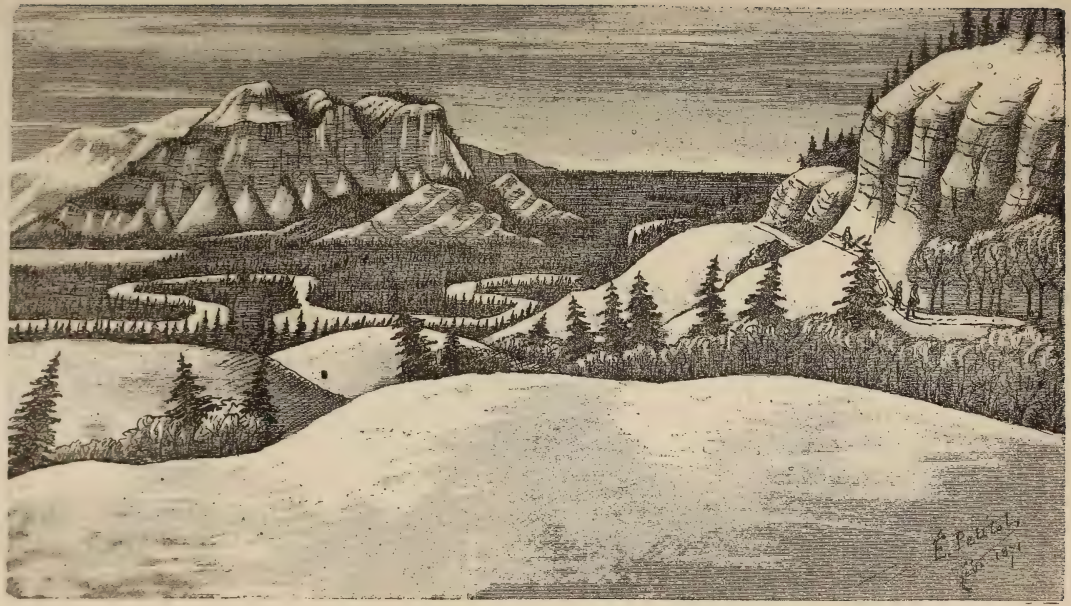
Tournant le dos à la chaîne *Ra-tʳou-youè*, je me dirigeai, sur les brisées du jeune homme, vers celle des monts *Kfwé-tchô-détellé* ou Montagnes-Rouges, qui forme l'autre paroi de la vallée. Nous y rencontrâmes la jolie et sinueuse rivière *Tʳa-wélini*, Celle qui coule parmi les lacs, un affluent de la Peau-de-Lièvre, que nous remontâmes pendant plusieurs heures; puis nous prîmes bravement à travers bois et escaladâmes la montagne. Le soir venu, nous nous trouvions sur la verge d'un rocher-mur, qui surplombait une vallée supérieure et sans eau. En face de nous s'élevait une croupe montagneuse plus élevée que celle que nous avions franchie, et où nous aperçûmes un col que *Tatékoyé* m'avait désigné comme le seul point par où l'on pût traverser cette chaîne.

Nous nous laissâmes couler au fond du berceau montagneux, par une crevasse que la neige capitonnait amplement, et bivouaquâmes dans ce bas-fond.

Le lendemain, qui était ma cinquième journée de marche forcée depuis Good-Hope, j'atteignis le sommet des *Kfwè-tchô-détellè* en quatre

heures d'ascension. Mais, au lieu de la passe commode que notre chasseur m'avait promise, je ne trouvai qu'une grande mystification. Ce sommet n'avait guère que 1200 pieds au-dessus de la *T^ra-wélini*, qui l'entourait en serpentant; mais vers le sud il était tout d'un jet, et vers l'ouest il se terminait en éperon abrupte, en promontoire précipiteux qui n'avait d'égal que son vis-à-vis de l'autre côté de la vallée, le *Ra-t^rou-youè*. A gauche seulement, c'est-à-dire vers l'est, la montagne se prolongeait en zigzags impraticables, semblables aux angles d'une citadelle à la Vauban. Mais, à nos pieds, au centre d'un amphithéâtre dont nous occupions le sommet, s'étendait, endormi dans son blanc linceul de glace et de neige, le lac *T^ra-wélini*, ce fameux lac du Diable que j'étais venu chercher si loin. La rivière de même nom en sort en se tortillant et forme une traînée blanche entre les rochers sombres, dans la masse noire de la forêt. Blanc et noir, c'est lugubre.

C'était donc là cette Terre promise des Cochons, ce pays privilégié où ils m'avaient dit couler des ruisseaux de lard fondu et de moelle de renne? Eh bien, pour une terre de promission, ni son aspect ni la route qui y conduit n'ont rien de bien attrayant. Mais pour un pays du Diable, il faut avouer que le site n'était pas mal choisi, et que je ne devais pas m'attendre à une autre sorte de paradis terrestre.



Montagne Ra-t'ou-youè

Seulement, il fallait encore y pénétrer, et nous n'avions ni ballon ni échelles. Au lieu d'un col franchissable et d'un sentier pratiqué par les hommes ou par des mouflons, nous nous trouvions sur la crête d'un affreux précipice fouetté par le vent, et arpentant une neige mal assise, qui se dérobait sous nos traîneaux et roulait dans l'abîme par petites avalanches qui y entraînaient aussi des cailloux.

Bien que j'aie la tête froide et solide, je n'ai pas assez de nerfs pour me promener à de telles hauteurs avec assurance et délectation. J'éprouvais certains frissons sous la plante des pieds qui m'avertissaient du danger que je courais. Seul, je n'aurais pas pu cotoyer cet abîme, au risque de faire le saut avec mes pauvres chiens. Ceux-ci même manifestaient, en obliquant sans cesse à gauche et en se détournant du précipice, que leur nature n'était pas celle des félins, et que Dieu ne les avait pas plus que moi créés pour se promener dans les gouttières, au bord des toits.

Mais on fait bien souvent en compagnie, par respect humain, amour-propre ou émulation naturelle, ce que l'on n'oserait pas tenter tout seul. Et je suivis mes trois sauvages, gens dont la tête tourne à monter un escalier, mais qui conservent tout leur sang-froid au sommet d'une montagne; parce que, disent-ils, elle est très solide et ne risque pas de s'effondrer sous le poids de leur corps, comme pourrait le faire un escalier en bois vermoulu.

Bientôt nous dûmes doubler un second promontoire, qui formait presque un angle droit avec le bord que nous avions suivi et dont le précipice était encore plus effrayant, parce qu'il était double. Les vents avaient tellement battu et balayé cette tête de phorphyre rouge, qu'elle en était pelée et dénudée. Pour le coup, mes chiens ne voulurent plus suivre les Indiens. Ils se collèrent au rocher avec des sifflements douloureux qui exprimaient leur terreur. Cependant nous le contournâmes et atteignîmes enfin une pente, une moraine ou talus d'éboulement, qui se creusait en entonnoir entre deux caps avancés, et atteignait en forme d'oule le pied de la montagne. Nous pûmes y dégringoler facilement grâce à la neige qui la garnissait. Mais si la rivière *T'a-wélini*, à laquelle cette pente se termine par une sorte de rainure du rocher et un saut d'un mètre cinquante, n'eût été congelée, jamais nous n'aurions pu pénétrer dans le pays du Diable par une si singulière entrée.

Une fois, sur la glace tout alla bien et nous arrivâmes sans obstacle au lac du Diable ou de la Truite géante, assez à temps pour bivouaquer commodément à l'abri de la montagne *T'onjyouè*.

Cette année-là, je ne poussai pas plus loin mes découvertes géographiques de ce côté; mais, le 8 février 1871, ayant dû me rendre à pied de ma résidence de Good-Hope à celle de la Providence, distante de la première de 301 lieues

kilométriques, dans le sud, j'accomplis ce voyage avec trois Indiens et autant de traîneaux à chiens, par la même voie.

Je tenais à compléter mes nouvelles découvertes en les reliant à l'itinéraire que sir John Franklin avait tenu à travers bois, entre le Grand Lac des Ours et le fort Simpson. D'un autre côté, je n'étais pas fâché d'achever de détruire les préjugés des sauvages touchant ce prétendu pays du Diable, en le parcourant dans toute son étendue. L'avenir prouva que je n'avais pas trop présumé de mon influence ; car, sitôt après mon passage, les Indiens recommencèrent à fréquenter ces beaux parages et à y chercher leur vie. Maintenant, ils sont habités. C'est un service que je leur ai rendu.

Instruit par les deux tentatives précédentes, j'avais pu faire, cette fois, plus de diligence, et allai dîner, à midi de la quatrième journée de course, à l'extrémité du lac *Tʳa-wélini*. Il ne justifia nullement sa réputation tartaresque. Je ne lui trouvai pas, non plus, des proportions aussi considérables que celles qu'on lui avait prêtées. Il ne mesure que 15 à 16 kilomètres de long sur 4 de large, et est entouré de montagnes boisées, à l'ouest et à l'est. Mais, du sud au nord, il est traversé par le cours tortueux de la rivière de même nom, qui, à son extrémité méridionale, n'est qu'un bras de rivière très court qui y déverse les eaux du beau lac des Grands-Foins, *Klô-kʳakha-ti-tʳoué*.

Comme les seuls monstres connus que je

rencontrai sur ces beaux lacs furent quelques rennes qui le traversaient à pas lents, je les baptisai de noms chrétiens, ceux de deux amis du fort Good-Hope, MM. Kearney et Gaudet.

Je campai sur une pointe allongée qui occupe la moitié du lac des Grands-Foins. La direction de ce bassin est du sud-est au nord-ouest, parallèlement à la chaîne des monts *Békké-dénatchay* (montagnes des Frimas) qui borde le Mackenzie. Une autre chaîne moins élevée, *Tʳa-tchini-nènè* (Terre à pic dans l'eau), forme sa cuvette, à l'orient.

Pendant la cinquième journée, j'atteignis la source de la *Tʳa-wélini*, qui est le lac de la Médecine, *Nadidéè-tʳouè*, charmant bassin qui imite les *lochs* de l'Écosse. Des collines boisées y trempent leur pied. Des sapins, des trembles et des bouleaux lui forment une verte ceinture, tandis que le fond du tableau est occupé par deux pylones gigantesques que séparent une ouverture perpendiculaire, pratiquée par la nature dans la chaîne précipiteuse des *Békké-dénatchay*.

Ce défilé remarquable livre passage à la rivière aux Carpes rouges, *Dédelli-djyan*, qui est tributaire du Mackenzie.

Mais la petite carte routière, que m'avait tracée *Nni-tchon-tchèlè* six ans auparavant, ne me conduisait pas dans cette direction. Elle me commandait de suivre un autre défilé montagneux, perpendiculaire à celui de la *Dédelli*, et qui est occupé par d'autres grands lacs. Un

sentier devait y avoir été pratiqué jadis. Nous le découvrîmes après quelques recherches et le retaillâmes de nouveau à la hache, ce dont je me fis surtout une fête, tellement j'étais ravi de la beauté et du pittoresque de cette contrée.

Il est absolument impossible, d'ailleurs, de faire fausse route dans cette gorge, à moins de franchir les montagnes-remparts qui la forment; ce qui ne se peut par distraction ni maladresse. De plus, on y est parfaitement à l'abri sous une forêt épaisse. Le seul inconvénient qu'on y rencontre est qu'il y règne des vents impétueux qui en transportent sans cesse la neige à l'extrémité opposée à celle par où ils s'y engouffrent, et qu'il s'y trouve beaucoup de sources qui tantôt convertissent la forêt en glacier, et tantôt en mares d'eau vive.

Néanmoins nous bivouaquâmes dans ce défilé et n'en atteignîmes l'extrémité méridionale qu'à 8 heures du matin, le sixième jour, 13 février. Il mesure en tout de 4 lieues et demie à 5 lieues de long, et affecte une forme semi-circulaire. Resserré entre les montagnes, il est parsemé de petits lacs en entonnoir dont la glace est toujours vive et très épaisse. L'un d'entre eux est la reproduction fidèle du *Miror Lake* de la vallée de Yosemite, en Californie.

Le lac du Carcajou géant, *T'ou-'a-koétié* ou *T'ou-'a-kountié-t'oué*, lac du Monstre aquatique, se trouve à l'extrémité du défilé. Il a les mêmes dimensions que le lac des Grands-Foins

et se trouve enfermé de toutes parts dans des montagnes d'aspect granitique.

A en croire la tribu des Cochons, ce lac devait être le plus terrible de tous les lacs de cette région hantée et infestée de monstres. Ses flancs congelés recélaient, disaient les uns, un plantigrade gigantesque, *non^{r}a-tchô*. D'autres disaient une hydre, *t^{r}ou-édétay*; un monstre buveur d'eau, *t^{r}ou-lkoudhi*, un bœuf ailé; *yikônè*, dont l'antre se voyait indubitablement au pied d'une montagne. Restait à savoir laquelle, et je l'aurais certainement cherchée avec soin pendant toute la journée, s'il y avait eu moyen de tenir en place sur la glace. Mais jamais de la vie je n'ai eu à lutter contre un vent debout aussi glacé et aussi violent, et ce vent, qui y soufflait en ouragan, est occasionné par le défilé lui-même. *Tatékoyé* m'assura plus tard qu'il règne en tout temps dans ces lieux, l'aire seule varie, et je ne serais pas étonné que ce fût là le seul mystère du lac. La glace, tout à fait dépourvue de neige, y était extrêmement glissante et nous eûmes toutes les peines du monde pour y courir sans tomber.

Ce fut une traversée bien rude et bien terrible que nous dûmes toujours exécuter au galop. Je donnai à ce beau bassin le nom de mon évêque, Mgr Faraud. C'est un faro lac.

Que penser maintenant de la croyance superstitieuse des Peaux-de-Lièvre touchant le lac du Carcajou ou du Diable N° 2 ? D'après les Cochons, seuls arbitres en cette affaire, on en-

Lac Faraud ou *T'ou-'a-kountie-t'ouè.*

tend d'abord des bruits souterrains dans une montagne riveraine du lac. Puis l'eau s'élève en grondant à sa surface et se met à bouillonner comme si un feu souterrain la mettait en ébullition, et lorsque cette effervescence a lieu à la fin de l'automne, le lac ne gèle pas de tout l'hiver dans ces parages. Mais ce phénomène est intermittent et ne se reproduit qu'à de longs intervalles.

Voilà, il me semble, qui réduit la fable du monstre lacustre à ses véritables et saines proportions. Il s'agirait donc d'une source chaude et intermittente telle que celle que les Grecs attribuaient au Céphyse, au pied du mont Œta. Je me rappelai alors les schistes bitumineux et les lignites en combustion, qui bordent le revers occidental de la chaîne *Békkè-dénatchay*, dans lesquels la légende indienne voit les cuisines du terrible géant *Yanakfwi-odinza*. Serait-il impossible que ces feux souterrains fussent en corrélation avec les ébullitions du lac du Carcajou, et ne pourrions-nous pas voir, dans cette effervescence des eaux, l'éruption d'un petit volcan sous-lacustre ?

En 1872, ayant repassé par la même route avec un seul sauvage, je vis de longs panaches de fumée sortir des rivages orientaux du lac suivant, et enfin, en 1878, je vis d'autres panaches de fumée, bien plus grands et en plus grand nombre, s'exhaler des rivages occidentaux dudit lac. Les grondements souterrains, le mouvement des eaux peuvent donc avoir

pour cause efficiente une éruption d'eau thermale intermittente. Je dois confesser, toutefois, que je n'y ai jamais aperçu d'autre phénomène naturel que les fumées ou boucanes dont je viens de parler ; et cependant j'ai parcouru tout le pays du Diable quatre années, après l'avoir découvert et rendu au Indiens.

Le lac du Carcajou n'est séparé du suivant que par un tout petit bras de rivière, dans la glace duquel nous trouvâmes un gros élan pris et congelé. Sans doute que la malheureuse bête ayant voulu traverser la glace encore faible de l'automne, elle s'était rompue sous son poids, sans que l'animal ait pu achever de la briser en nageant, ni réussir à y monter pour se sauver. Nous détachâmes, pour nos chiens, quelques quartiers de cette viande changée en dure pierre ; mais nous ne pûmes venir à bout, à quatre, de dégager entièrement l'orignal ; la glace était trop épaisse.

Le lac suivant est celui du Castor géant, *Tsa-tchô-ta-tit'oué*, auquel j'imposai le nom du grand pontife Pie IX. Toute sa surface, soigneusement balayée par des vents violents, était aussi lisse et polie que celle du précédent. On aurait dit une immense dalle de marbre brèche. Par la profondeur des lézardes dont cette glace était craquelée, je jugeai que son épaisseur n'était pas moindre de 6 à 8 pieds. Ce lac, comme les trois précédents d'ailleurs, s'étend d'une montagne à l'autre, sans autre rivage qu'une étroite lisière stérile et caillou-

Grand lac Pie IX, ou *Tsa-tchô-ta-tit'ouè*

teuse; aussi leur profondeur doit être immense, à en juger par l'extrême rapidité des montagnes.

Au galop de nos chiens de trait, son entier parcours ne nous demanda que six heures, ce que j'évalue de 38 à 40 kilomètres au minimum. L'année suivante, à la marche quoique d'un bon pas, le parcours de ce même grand bassin me prit tout une journée d'hiver. Toutefois, j'avoue qu'il est moins vaste que le beau lac Vatimesnil, que je découvris en décembre 1878, à l'ouest du Grand Lac des Esclaves (1).

Je campai à l'entrée de la Grande Baie, *Klatchô*, et, le 14 février, déjeûnai bien au-delà de l'extrémité méridionale du lac, au bord de la rivière qui en sort et qui est tributaire de la déverse du Grand Lac des Ours. Ce cours d'eau, plus large que la Marne, relie entre eux un nombreux chapelet de lacs dont quelques-uns, parsemés d'îlots boisés, sont très pittoresques. Le dernier, le lac des Saules, *Kk^r^ay-lon-t^v^oué*, donne son nom à la rivière. Nous y campâmes ce soir-là; puis, au lieu de gagner la *Télini-Dié*, je me rendis directement au Grand Lac des Ours en deux journées de marche forcée. Le 16, à 7 heures du soir, je revoyais les pénates solitaires de ma mission Ste-Thérèse, où je me reposai toute la journée suivante.

J'ai dit plus haut que je m'étais proposé de me rendre du fort Norman du lac des Ours au

(1) Émile Petitot. *Autour du Grand Lac des Esclaves*. Paris, 1891. A. Savine. édit. p. 340.

fort Simpson, par la voie de l'intérieur qu'avait suivie le célèbre Franklin, le 20 février 1827. Il évalue cette distance à 117 lieues kilométriques qu'il répartit ainsi : 24 lieues de steppes, — nous les connaissons déjà —, 78 lieues et demie de forêts, et 14 lieues sur la glace du fleuve. Ces 14 lieues, je ne devais pas les faire sur le Mackenzie, parce que, ayant suivi un autre itinéraire parallèle à celui de l'explorateur anglais, et situé un peu plus à l'est, je n'atteignis le fleuve qu'à environ deux milles en aval du fort Simpson, pas tout à fait une lieue kilométrique ; tandis que Franklin y descendit sous le 63° de latitude, au rapide des Petits-Poissons, *L'oué-ya-mi*.

Franklin accomplit ce voyage sur le dos, mollement étendu dans un traîneau-carriole que conduisait un de ses gens. Il avait avec lui deux autres traîneaux chargés de bagages et de provisions, et était accompagné de dix hommes, cinq Anglais, quatre Plat-côtés-de-chien et l'Esquimau Oglibouk. Quant à moi, parti également dans un traîneau, je ne tardai pas à mettre pied à terre pour me comporter comme je l'avais fait dans tous mes voyages précédents, c'est-à-dire pour arpenter les neiges à pied et à la raquette. J'avais cinq hommes et trois traîneaux, m'étant muni au lac des Ours de deux guides, dans les Indiens Alexandre *Kkwié*, et Paul *Klèlè*, qui, en 1867, avaient déjà fait ce voyage de concert.

Je franchis les 24 lieues de steppes de lichen

sans rencontrer âme qui vive, sans voir un seul renne, pas même un ptarmigan ou une gelinotte des neiges. Tout offrait l'image de la mort et de la désolation dans ces déserts plantureux où la vie s'était affirmée jusqu'alors par des milliers d'animaux vivants et comestibles, qui y attiraient de nombreux clans indiens. Je me demandais si les meurtres d'innocents enfants froidement perpétrés par les Flancs-de-chien, n'avaient pas attiré sur leur affreuse patrie le courroux du ciel.

J'étais parti de Ste-Thérèse le 18 février. Le 25 je traversai le joli lac des Lacets de la Terre-haute, *Roé-ti-gotchô-t^roué*, qui n'a que trois lieues de long. Il se déverse dans le lac des Eaux-Noires et s'étend au pied de la butte dite du Rat-musqué, *Dzen-tchô-khin*. C'était le point le plus éloigné vers le sud que j'eusse atteint par cette voie de l'intérieur. J'étais venu visiter des Indiens à cette butte pendant l'hiver de 1867.

Entre cette éminence en forme de grand tumulus et la Montagne-Brûlée, *Kodlen-chiw*, qui s'étend de l'est à l'ouest entre le lac des Eaux-Noires et celui de Ste Thérèse, se trouve un grand steppe parsemé de bois, qui ne doit pas avoir moins de douze ou treize lieues; car j'y errai toute la journée du 26, et y traversai 18 lacs ou grands marais avant d'atteindre le pied de la montagne pour y passer la nuit.

En ce lieu nous rencontrâmes un sentier indien qui coupait le mien à angle droit, et qui paraissait venir du Mackenzie pour se diriger

vers les lacs *Intaa-tʳié* ou *Nounkfwè-djighé-tʳié*, en pays flanc-de-chien. Durant l'après-midi du 27, nous croisâmes deux autres sentiers parallèles à celui-ci, mais sans y voir personne. A 7 heures du soir, j'avais franchi la montagne-plateau de *Kodlen-chiw*, et campai sur ses déclivités méridionales, n'apercevant autre chose qu'un autre steppe de lichen à peine coupé de quelques bouquets de sapins grêles, et où un mirage décevant nous procura la féerie d'un grand beau lac, encore distant de deux jours de marche, et qui s'évanouit à nos yeux avec les derniers feux du soleil.

Le 1er mars, j'atteignis ce grand bassin, le lac du Bras, *Tʳou-konè-tʳoué*, dont les dimensions sont si vastes, que je ne pus apercevoir l'autre rive. On peut facilement lui assigner 30 kilomètres de long sur 5 à 9 de large.

J'aurais bien voulu en faire le relevé exact, car la carte ne porte aucune de ces données géographiques; mais je ne pus le faire que bien superficiellement, à cause du froid intolérable de — 43° centigrades qui régnait alors sur le lac, et que rendait encore plus douloureux un vent très piquant du sud-est. Par une température semblable il n'y a ni géographie, ni sentimentalité, ni enthousiasme scientifique ou poétique qui puissent résister à la nécessité de se tenir parfaitement emmitouflé dans ses fourrures et blotti au fond de son traîneau

La veille, nous avions encore rencontré quatre nouveaux sentiers indiens dont l'un m'avait

conduit au lac du Bras. Mais alors il changea de direction et se dirigea vers l'Est, comme les autres. Évidemment on n'y était venu qu'en reconnaissance, à la recherche des rennes que, l'on ne rencontrait plus nulle part; et il nous devenait évident que la disette régnait aux bords du Mackenzie, puisque tous les Dènè gagnaient les forêts de l'Est.

Cependant, durant l'après-midi, nous rencontrâmes enfin un petit troupeau de rennes composé de trente têtes. Il débucha sur nous à une demi-portée de fusil, et, comme nous n'étions pas sur nos gardes, il nous surprit tellement qu'il put se rembucher sans avoir reçu le salut d'un seul coup de feu. J'y perdis même une excellente arme à deux coups, qui était posée à plat et toute chargée, sur mon traîneau. Mes chiens, en s'élançant après les rennes, projetèrent mon fusil contre un sapin où il se rompit en deux comme du verre, parce qu'il était gelé. En même temps les deux coups partaient à la fois, heureusement sans blesser personne.

Nous parcourions alors la montagne-plateau *Chiw-kolla,* qui mesure plus de dix lieues de large. J'y vis les premiers pins de Banks ou, si l'on veut, les derniers pins que l'on rencontre en venant du sud; car, par le fait, le 63° 22' de latitude nord, qu'occupe cette zone élevée, est la limite de ce conifère, vers le nord. En 1864, j'avais déjà traversé cette ligne de faîte, mais un peu plus bas, sous le 64° 30' et

en pays flanc-de-chien ; tandis qu'ici nous étions chez les Esclaves ou *Étcha-Ottinè*. Cette montagne porte sur ma carte le nom de Van-den-Bergh, que je lui avais alors donné.

Toute la journée du 2 mars fut employée à traverser ce plateau et à donner la chasse à un autre troupeau de rennes dont nous y fîmes la rencontre. Il nous conduisit sur un sentier qui se dirigeait, cette fois, de l'Est à l'Ouest, et que mes guides voulurent absolument suivre en dépit de mes protestations, parce qu'ils prétendaient que c'était la route d'approvisionnement du fort Simpson, la plus récemment frayée par les chasseurs de ce poste, et qu'elle ne pouvait manquer de nous y conduire très promptement.

Étant à la merci de ces Indiens, je dus nécessairement me soumettre à leur volonté. Ce sentier nous fit décrire un grand circuit au sommet de *Chiw-kolla*, vers l'extrémité méridionale du lac *Nounkfwè-djighé*, et n'aboutit qu'à une simple *cache-à-viande* ; ce que les Anglais appellent une *cairn*.

Je pus jouir alors de l'air déconfit et penaud de mes deux guides. Lorsqu'ils voulurent rentrer dans le droit chemin que nous avions suivi précédemment, nous nous trouvâmes au milieu d'un tel labyrinthe de pistes de chasse, que nous y égarâmes nos pas et dûmes bivouaquer sans avoir retrouvé la véritable sente.

Marchant à l'aventure, le 3 mars, nous traversâmes le beau lac des Souchets, *Klo-tikka-t'oué* que je jugeai être celui que sir John

Franklin découvrit le 5 mars 1827 et qu'il longea du N.-E. au S.-O., sans lui avoir imposé aucun nom.

Deux autres lacs encore plus vastes lui font suite, sur la carte du grand navigateur. C'est pourquoi je leur ai donné le nom de ce grand homme. Ce fut par eux qu'il gagna le Mackenzie, dont j'aperçus les rivages à peu de distance. Mais je me détournai de cette voie, parce que, à 10 heures du matin, les guides retombèrent sur l'ancien sentier battu, qui était, évidemment, celui du fort Simpson.

En même temps que ce chemin, nous trouvâmes un renne très gras que des chasseurs esclaves y avaient abandonné, après en avoir enlevé la langue et les flancs. Ce nous fut une preuve ou bien que ces Indiens nageaient dans l'abondance de viande de renne, ou bien que leur clan était trop éloigné pour qu'ils eussent pu y transporter la chair de cet animal.

Nous en régalâmes nos chiens.

Du lac des Souchets on distingue à l'horizon, dans le sud, la Dernière-Montagne, *Étéyé-chié*, sous forme d'une bande bleuâtre qui tremblotte dans la brume.

Ce nom seul est une preuve que les Dènè se sont introduits dans le Mackenzie par le nord; parce que, effectivement, *Étéyé-chié* est la dernière chaîne transversale que l'on rencontre en allant du nord au sud; de même que *Étatchô-kfwèrè*, le premier Promontoire, est la première en rang dans la même direction. Les

Canadiens appellent *Étéyé-chié* montagne de la Corne; ce que les Anglais ont traduit par *Horn-Mountain*, parce qu'ils ont confondu *étéyé*, dernier, avec *ètè*, qui signifie corne.

Je traversai pendant cette journée six petits lacs, mais surtout le beau lac du Glacier aux sapins, *Ttsou-kkwèni-tʳoué*, qui mesure 20 kilomètres de long, et à l'extrémité duquel je campai dans une forêt de grands pins, sveltes comme des palmiers.

Le 4 mars, je parcourus 13 lacs, traversai la rivière des Coquilles, *Gounkfwara-tʳoué*, qui marie les eaux d'un lac de même nom à celui du Glacier, et allai déjeuner, à 10 heures du matin, au sommet de *Étéyé-chié*. Les coquilles dont il est ici question sont celles de l'*unio fluvialis*, qui est extrêmement commune dans les lacs et les rivières de l'Amérique du nord.

Incendiée en 1868 par l'incurie des sauvages, la montagne de la Corne nous présenta l'aspect le plus lugubre. Il y a de l'insanité chez lez Dènè à ravager ainsi leur triste pays, en le déprivant bien inutilement de la seule chose qui puisse lui concilier un peu d'admiration : ses forêts de sapins.

Après le déjeuner et grâce à un sentier de plus en plus dur et bien frayé, nous reprîmes notre course effrénée à travers glaciers, lacs, steppes et bois brûlés. Je bivouaquai sur l'emplacement d'un camp esclave abandonné, après avoir traversé 12 lacs et atteint la pente méridionale de ladite montagne.

Le 5 mars, je traversai 42 lacs ou marais avant d'atteindre la rivière de l'Élan, *Rata-tidié*, appelée erronément par les Canadiens rivière des Saules. Elle a l'aspect et la largeur de la Drôme. Nous campâmes sur ses bords glacés, et n'atteignîmes le fort Simpson que le 7, à 2 heures de l'après-midi, après 26 jours de marche forcée, depuis le fort Good-Hope, et la traversée de 142 lacs de toutes dimensions.

Après m'être reposé une journée au fort Simpson, je continuai ma route vers la mission de la Providence, avec le seul Alexandre *Kkwié*, n'ayant qu'à suivre le lit du Mackenzie, dont la glace nous offrit une route naturelle et bien plus commode, après tout, que l'asile et le couvert des forêts. En sept autres journées de marche j'atteignis le but de mon voyage, ce qui porta celui-ci à 33 jours consécutifs de marche à la raquette.

Parti malade de Notre-Dame de Bonne Espérance et couché dans un traîneau, j'arrivai à l'hospice des Sœurs de charité à pied et faisant mes douze lieues par jour. Il ne me restait plus, dès lors, qu'à..... m'en retourner par la première occasion, après leur avoir offert mes respectueux hommages.

Elle ne se fit pas attendre.

Voilà par quelle hygiène se traitent les missionnaires du Bas-Mackenzie, en cas de maladie. Le moyen est bon à suivre et à proposer à nos Facultés de médecine.

CHAPITRE IX

Découverte des Sources de l'Anderson

Tristesse et abandon. — Départ pour le lac Colville. — Une famille ingénieuse. — Enfant tue accidentellement. — Départ pour le lac Petitot. — Traversée des lacs Colville et Petitot. — Course à la lune. — Camp des *Kha-tchô-Gottinè*. — Enfant métamorphosée en renne. — Le feu des âmes et le feu des martres. — Travail du Dimanche puni providentiellement.

J'ai accompli cinq grands voyages d'exploration dans la contrée comprise entre le Grand Lac des Ours et les sources du fleuve Anderson, dont deux en 1871, autant en 1872, et le dernier en 1877. Ces cinq excursions furent d'autant plus fertiles en épisodes que le pays que je parcourais était plus éloigné du Mackenzie, plus inconnu des Blancs résidant dans le Nord-Ouest, plus vierge de toute incursion des Européens. Aussi était-il représenté sur toutes les cartes de l'Amérique du Nord par un vide peu éloquent. M'engager seul dans une telle contrée était provoquer de nombreuses découvertes, enrichir la carte d'une foule de données géographiques, sans parler de la gloire de Dieu que j'allais probablement augmenter, en le faisant connaître, louer et aimer par des infortunés qui l'ignoraient jusqu'alors; but

autrement grandiose et important que celui d'augmenter la foule des connaissances humaines.

Ma première exploration de cette *terra incognita* eut lieu au commencement de l'automne de 1871. Je venais de reviser entièrement, en le corrigeant et le complétant, le dictionnaire de la langue dindjié que mon excellent confrère, M. Jean Seguin, avait composé précédemment avec l'aide d'une femme patiente, à la vérité, mais peu intelligente. Ç'avait été pour moi un travail long et fastidieux, qui m'avait pris tous mes instants et dont Sylvain Vitœdh, mon maître de langue dindjié, s'acquitta avec toute l'intelligence et la sagacité désirables.

Il est vrai que, parlant et possédant les deux langues dindjié et peau-de-lièvre, il avait tous les moyens nécessaires pour se tirer de cette tâche avec honneur. Je repris avec lui tout ce dictionnaire d'un bout à l'autre.

Nos serviteurs venaient de nous quitter, pour se rendre à la pêche ou à la chasse jusqu'aux fêtes de Noël. Ils étaient partis sans un regret, sans un soupir, sans un mot cordial qui pût dissiper le serrement de cœur que nous ressentions, à chaque saison de chasse, de notre isolement sur cette esplanade déserte et solitaire, perdue au bord du *Nakotsya-kotchô*, près du soi-disant fort de Bonne-Espérance, devenu aussi désert qu'elle.

Ce départ était voulu par nous deux. Il était nécessaire à notre existence dont ces Indiens

s'étaient fait les pourvoyeurs attitrés mais stipendiés. Nous n'avions aucun reproche à leur adresser à ce sujet. Nous nous y attendions nécessairement chaque automne; et cependant je ne pouvais m'habituer à ces séparations fréquentes, à ces déplacements qui faisaient le bonheur de ces êtres nomades.

Quelle joie pour eux d'aller encore vivre en plein air, d'échanger le plancher et le coin de cheminée prosaïques pour la loge en peaux d'élan, les branches vertes éparses sur la terre congelée, et le grand feu de sapin flambant au milieu du logis. On suivrait les rennes dans leurs pérégrinations ; on se nourrirait de dépouilles opimes; on ferait 8, 10, 20 repas par jour, si bon leur semblait; on abattrait des pans de forêt pour se chauffer; et l'on enjouirait une liberté entière et dépourvue de tout contrôle étranger.

La perspective de ce bienheureux vagabondage les faisait partir avec allégresse. J'entendais sous la voûte de la forêt leurs éclats de rire et les chants dont ils réveillaient les échos endormis. Ces notes gaies me serraient le cœur, non pas d'envie ni de jalousie de leur bonheur de rennes ou d'oiseaux de passage; mais de défaillance sur mon propre abandon, sur mon infortune volontaire et acceptée d'ermite et de célibataire.

Je les suivais alors de loin et à leur escient, je soulageais mon âme d'homme sans épouse, mon cœur de père sans enfants, et, quand

j'avais payé ce tribut à la nature révoltée, et que le calme s'était refait dans mon être par cette détente de la fibre sensible, je m'en revenais seul à la maison pour y reprendre mes occupations journalières.

Il y avait dix ans que je faisais cette expérience de la faiblesse de mon cœur, inconnue peut-être des pasteurs qu'entourent sans cesse leurs ouailles civilisées, et je n'avais pas encore pu trouver en moi assez de force d'âme pour me cuirasser d'insensibilité Il était destiné à des épreuves d'une autre nature de me faire connaître et savourer enfin cette indifférence stoïque à tous les coups du sort et à toutes les plaies du cœur. En 1871, je n'avais pas encore secoué toutes les illusions de la vie et j'avais encore foi dans les bons sentiments de mes semblables. Pendant quelques jours, je rongeai donc mon frein et dévorai mon chagrin en toute patience et vertu ; mais, le 9 novembre, je n'y tins plus, et quittai aussi ma résidence de Bonne-Espérance :

— « Je ne vis plus, entre ces quatre murs, et je vous quitte, dis-je à mes compagnons, MM. Seguin et Kearney. Je m'en vais en expédition, Dieu sait où, et vous reviendrai Dieu sait quand. Ce sera lorsque je serai las de la vie sauvage, quand la vermine m'empêchera de dormir, quand l'affection de mes néophytes me deviendra à charge, quand je serai soûl de steppes et de forêts, saburré de demandes et de doléances, taonné de bailler des béné-

dictions et de délivrer des homélies. Adieu et au revoir! »

Lors, pendant qu'en France on commençait à peine à poser les premières bûches sur l'âtre, et que, sous le Cercle Polaire arctique, l'eau était égalée à la terre et changée en durs rochers, je revêtis un long et lourd caftan russe gris de fer, fourré de castor; je me coiffai d'un kolbach de loutre; enfonçai mes bras jusqu'aux coudes dans des moufles chauds et soyeux; je chaussai mes brodequins tchippewayans et mes petites raquettes peau-de-lièvre; j'attelai mes chiens de trait, et, le lendemain à 6 h. du matin, je m'élançai au pas gymnastique sur les brisées de deux Indiens, Jeannet *Sida-Kha-ya,* Maître Petit-Lièvre, un vrai type de Lapon presque blanc, au petit minois pointu, futé et intelligent; et Toussaint *Kfwi-trèh*, la Plume de guerre, un vrai Mongol bistré, chocolat, aux yeux petits et bridés, à la face plate et luisante, mais honnête, douce et toujours gaie. Tous deux étaient des chrétiens affectueux; tous deux, des guides et des serviteurs excellents, pleins de dévouement et d'attentions « *propter retributionem.* »

En une journée et demie de course, je me rendis, à travers bois et steppes de lichen, jusqu'à la rivière des Peaux-de-Lièvre, que je traversai au confluent de celle des Poissons-bleus, *Ttaè-nilinè*, pour gagner la rive droite du premier de ces cours d'eau.

Leur rencontre y a formé un delta herbeux

entre lequel et le chenal méridional, les Dènè Peaux-de-Lièvre ont construit un bâtardeau et établi des glissoires. Au mois de Juin, le poisson-bleu ou petite morue de Back (*Coregonus signifer*) y abonde et on l'y prend aisément par centaines à l'aide d'une épuisette. Ces poissons forment alors la principale subsistance de ces Indiens, qui les mangent frais, boucanent et font sécher ce qu'ils ne peuvent consommer sur place, en engraissent leurs chiens de trait, et en fabriquent du pémican, du stockfisch et de l'huile lampante. Celle-ci remplacerait avec succès l'huile de foie de morue.

J'avais visité en détail tous ces petits travaux, pendant l'été de 1865 et de 1866. En novembre 1871, tout étant congelé et la pêcherie déserte, nous passâmes outre pour aller bivouaquer non loin de là, dans un endroit touffu de la forêt. Un chapelet de jolis petits lacs me conduisit, la troisième journée, au sommet de *Ti-gotchô* (1) ou la Terre-haute, une colline sablonneuse qui sépare la Peau-de-Lièvre de la rivière des Poissons-bleus. On y découvre tout le plateau des Bœufs-musqués, que

(1) *Ti* et *tié* signifient terre en dènè peau-de-lièvre et en danè sécanais. Comparez avec le même mot en chinois, *ti*; en tagalok, *ti*; en dindjié, *tien*; en danè castor, *tiyé*; en zend *ttiyé*; en douné flanc-de-chien, *té*, *téyé*; en coréen *tta*; en japonais, *tta-ti*; en nahuatl, *tal*; en dindjié, *tan*; en malais, *tana*; en tongouse, *toch*, *tor*; en moquis, *touch*, *ton*; en gallique, *tir tallof*; en latin *tellus*. E. P.

j'avais parcouru en 1866 et traversé plusieurs fois depuis. A l'ouest, on aperçoit même la chaîne des Montagnes-Rocheuses, que les hautes grèves du Mackenzie nous cachaient, à Good-Hope. C'est un magnifique panorama.

Des deux côtés de cette colline, d'une largeur peu étendue, de sempiternelles et sombres forêts de sapins, de mélèzes et de bouleaux s'étendent jusqu'à l'horizon.

Nous campâmes à moitié chemin du lac de l'Ile, et pendant notre quatrième journée traversâmes ceux de l'Outarde, de l'Eau blanche, de la Pluie-de-soufre, et du Gave: autant de découvertes pour la géographie de ces contrées; car ces bassins n'étaient portés sur aucune carte, n'ayant jamais été vus par aucun Européen. Cependant les serviteurs métis du fort Good-Hope les parcourent quelquefois, à de très rares intervalles, quand la nécessité les pousse à aller chercher du poisson jusqu'au grand lac Colville. La découverte de ce dernier lac est due à M. Roderick Mac-Farlane, en 1862, lorsqu'il était le commis-traîtant du fort Anderson; mais il n'en dressa jamais la carte ni ne s'assura de sa position.

D'après les traditions peaux-de-lièvre, on vit jadis le ciel s'enflammer sur le lac du Soufre, *Ya-dikk^r^on-t^r^oué* (1); du soufre et du bitume fondus en tombèrent en une pluie qui forma

(1) Littéralement : Ciel — brûlant — eau; lac où l'on vit le ciel brûler.

cette espèce de mer Morte, laquelle n'a aucun déversoir apparent et qui ne reçoit qu'un mince filet d'eau. Ses alentours sont riches en marais qui contiennent du pisasphalte semi-liquide, sous une couche de lichen et de tourbe. Les habitants de cette nouvelle Sodome furent tous détruits par cette conflagration, qui n'est sans doute qu'un souvenir oral et traditionnel de celle beaucoup plus importante et ancienne de la Pentapole.

Nous campâmes au-delà du lac du Soufre, non loin d'une chaîne de collines granitiques qui nous séparait du lac Colville, les *Bedzi-a-jyouè* ou montagne des Petits-Rennes.

Le lac du Gave, *Nné-yé-érélin-tʳoué*, perd ses eaux par un syphon descendant ou gouffre, dont Jeannet m'indiqua la place. Elles s'enfilent en tournoyant sous terre pour aller resourdre quelques lieues plus loin et grossir la rivière des Peaux-de-Lièvre. J'en avais doublé l'embouchure dans mon premier voyage au Grand Lac des Ours, en 1866.

Je vis aussi un autre lac de moindres dimensions, qui a perdu toutes ses eaux de la même manière, par un antre qui est demeuré béant et aride contre la paroi septentrionale de son excavation. Il n'est plus resté dans la cuvette dudit lac qu'une mare qui va toujours se desséchant.

Cette cinquième journée, nous traversâmes la montagne des Petits-Rennes, à gauche d'un morne de diorite qui affecte la forme d'un volcan. Il n'est cependant pas perforé.

En quatre heures de course nous traversâmes ladite montagne, et à 4 heures de l'après-midi nous atteignîmes les bords du beau lac Colville, *L^c^oughé-nawouttonné-t^r^oué*, après avoir traversé deux autres lacs. Toute cette contrée est maigrement boisée de sapins étiques et peu élevés.

Nous nous trouvions alors à l'extrémité nord-ouest du lac Colville, et au lieu où il se déverse dans le lac *T^r^ou-tchô*, par un bras de rivière assez court, appelé *Pièrè-éghé*, l'Écluse aux Truites, que je dus traverser.

En ce lieu disgracié de la nature, sur un rivage bas, marécageux, dénudé et dépourvu de tout autre charme que d'une vue très restreinte sur le lac Colville, dont une grande pointe me dérobait l'entière superficie, je trouvai trois *log-houses* en troncs d'arbres, qui avaient été construites par une famille d'intelligents Peaux-de-Lièvre, celle du vieux Louison *Sida-Kha-ya* (1), Monsieur Petit-Lièvre, père d'Alexis ou Alek, de Charles ou Charly et de Jeannet, tous hommes de petite taille, trottemenus au facies lapon bien défini.

Ils me reçurent sous leur toit hospitalier

1 Le mot *sida* appartient au vieux langage dènè tombé en désuétude. Nul n'a pu m'en donner la signification. Je le traduis par *Monsieur*, *Maître* ou *Sieur*, par analogie avec le *sidi* des Arabes et le *sir* ou *sire* saxons, qui ont cette signification. *Sida* existe aussi en chinois; mais j'en ignore le sens. J'ai connu plusieurs Danites qui portaient ce titre; mais il n'étaient pas nombreux : *Sida-Khaya*, *Sida-Béni-hay*, *Sida-Zjen*, *Sida-Bédellay*, *Sida Tchyé*, *Sida Bétalen*.

avec des cris de joie et l'expression non équivoque du bonheur. Ils étaient si solitaires, sur les bords de ce vaste bassin que des Européens n'avaient encore visité qu'une seule fois (1)! Aussitôt le grand chaudron fut rempli de viande fraîche de renne et suspendu à la crémaillère ; l'unique cuisine des Indiens consistant en bouilli et en rôti, sans aucune espèce de condiment ni d'apprêt.

Le vieux Sida-Khaya avait été l'un des guides indiens de sir John Richardson, dans son expédition arctique de 1848, pour la recherche des restes de sir John Franklin, bien que le célèbre chirurgien n'en ait pas fait la moindre mention.

C'est là une de ces petites hypocrisies d'explorateur que je me plais à révéler. Il ne faut pas trop demander de l'extrême crédulité des bonnes gens qui ne voyagent que dans les livres, et n'explorent que leurs tisons et les quatre coins de leur chambre, comme le bon Xavier de Maistre. Or, beaucoup de Français, même de ceux qui sont membres des sociétés de Géographie, même d'entre les érudits et les gros bonnets de nos Académies, croient tout simplement que les voyageurs que l'on nomme *explorateurs*, parce qu'ils sont ou ont été *les premiers* à visiter, parcourir, décrire, dessiner et lever la carte d'une contrée, ont dû leurs

(1) J'ai déjà dit que ce fut par M. R. Mac-Farlane et du fort Anderson.

découvertes à leur seule sagacité, à leurs propres lumières, à leurs seuls calculs astronomiques et autres, à l'instar des marins qui se dirigent sur les mers à l'aide du soleil, des étoiles et de la boussole.

Pauvres naïfs, je voudrais les y voir.

Pour ce qui est des explorateurs arctiques, je puis certifier que tous, même Franklin, même Back, Hearne, Mackenzie et Richardson, eurent bel et bien non seulement de nombreux compagnons qu'ils avaient choisis parmi les gens du pays, Canadiens français ou Métis, et dont ils ont eu la bonne foi d'énumérer les noms à titre de matelots, de bûcherons ou de constructeurs; ce qui certes, ne suffit pas pour rendre hommage à la vérité; mais que *tous*, sans exception, eurent recours, en toutes leurs démarches, aux lumières des Indiens ou des Esquimaux et recoururent à de véritables *guides*, dont malheureusement ils n'écoutèrent pas toujours les conseils.

On connaît les guides de Franklin dans ses découvertes : Ékhétchôr, Otchibouk, Adam, Beaulieu, chef des Couteaux-Jaunes, Baptiste Boucher, et autres dont les noms ne furent jamais proférés. Le Camarade de Mandeville, de Charlois, King Beaulieu, Louis Cayen, le même Ékhétchôr, Totanouk furent les guides de sir Georges Back. Baptiste Brousse, Forcier et Bouvier guidèrent MM. Anderson et Simpson. Boucher, Sidakhaya, Khayadé, Makakon et autres Peaux-de-Lièvre furent em-

ployés officieusement quoique non officiellement par le Dr Richardson, en 1848; et St Georges de Laporte, par le commodore Pullen, qui n'en suivit pas les conseils et s'égara en remontant la Peel, qu'il prit pour le Mackenzie.

On connaît le fameux Sambdachiemba des explorateurs français Huc et Gabet; les guides noirs qui accompagnaient sans cesse les explorateurs Livingstone, Levaillant, Speke, Grant, Baker, Cameron et tant d'autres; et Baldwin lui-même, ce grand Nemrod africain, eut la simplicité de raconter à quels épouvantables dangers il se trouva exposé toutes les fois qu'il s'écarta tant soit peu, tout seul, de son campement pour chasser.

Dans tous mes récits, j'ai toujours eu la bonne foi de donner les noms de l'Indien ou des Indiens qui me guidaient dans mes explorations de *découvertes*, et j'ai également exposé mon appréciation de ce dernier mot. Nos découvertes ne sont telles que par rapport aux Européens, aux civilisés qui n'ont jamais visité, parcouru ni habité les contrées qui en sont l'objet.

Elles ne sauraient jamais s'appeler découvertes pour les habitants de ces mêmes contrées; et tout Européen qui les parcourt n'est, le plus souvent, pour ceux-ci, qu'un curieux, un touriste, un chasseur, un chercheur, un érudit, un missionnaire ou un commerçant, quand il n'est pas un mangeur-de-lard, un novice et un bon à

rien, qui s'est confié à eux pour en être guidé, dirigé et piloté dans leur propre pays.

Il ne faut pas l'oublier, le grand Stanley lui-même, Barth, Trivier, Mungo Park, Brazza, et tous les grands explorateurs africains, ne sortent pas de cette catégorie. Je n'en excepte pas même les anciens navigateurs qui ont fait la découverte du Nouveau-Monde. Qu'on lise attentivement l'histoire de leurs découvertes, et l'on se convaincra qu'ils eurent tous et toujours des guides et des pilotes étrangers, qui les dirigèrent dans leurs expéditions, et leur tracèrent le plus souvent la carte de ces contrées. Christophe Colomb seul fit exception.

Donc, Louison Sida-Khaya avait été guide de sir John Richardson, en 1848, et ce fut lui qui lui apprit le nom du fleuve dont le docteur découvrit l'embouchure à l'est du Mackenzie, le fleuve des Inconnus, en peau-de-lièvre, *Si-tchô-niliné*; en dindjié, *Sio-tch'ô-ondjig*; un nom que le docteur préféra traduire, je ne sais trop pourquoi, en dialecte tchippewayan du lac Athabasca, *Bé'oullè-dèssè*; ce qui n'a pas la moindre raison d'être. Il aurait pu aussi bien le dénommer en langue siouse ou tupinamba. Pourquoi pas ?

La maison de Maître Petit-Lièvre, chef-d'œuvre de patience et d'ingéniosité indiennes, avait été construite à l'aide d'outils que ses trois fils avaient dû fabriquer avant tout : un piochon à bois, qui, là-bas, remplace notre bisaiguë, une varlope, un ciseau à mortaises et un

marteau. D'un vieux canon de fusil fendu dans le sens de sa longueur en étroites baguettes, puis coupé par morceaux d'égales dimensions, les trois frères avaient fait des clous. Des cercles de barils en cuivre avaient été métamorphosés en gonds, en charnières et en clanches de portes.

Dans cette maisonnette, munie d'un parquet et d'un plafond en planches équarries, comme une isba russe, ils avaient construit une cheminée en maçonnerie, fabriqué des lits chauds et commodes, une table, des escabelles, voire même un sofa; parce qu'ils en avaient vu un chez nous, dû à l'adresse de mon compagnon, M. Seguin. Et Jeannet avait mis le *clou* à toutes ces merveilles européennes en fabriquant un violon de toutes pièces.

Malheureusement, tout ce que ces chrétiens de cœur et de tête exécutèrent, pour se relever aux yeux de leurs compatriotes, par l'imitation fidèle des hommes civilisés, ne leur avait acquis que peu ou point de prestige. Ces petits messieurs avaient eu beau abdiquer la vie nomade et sauvage, déserter le séjour froid et incommode des loges pour habiter une maison chaude et confortable, coucher séparément dans autant de lits, manger à table dans de vraies assiettes et à l'aide de couverts en fer battu ; ils avaient eu beau adopter un seul nom familial et patronimique, se laver tous les jours avec du savon, et faire usage d'un water-closet; beau être constitués pêcheurs attitrés du fort

Good-Hope et pourvoyeurs des Blancs de ce poste : rien n'avait été capable de les *blanchir* aux yeux prévenus ou envieux de la gent léporine et khatchôtière. On ne les considérait pas moins comme des hommes proprement dits, des *Dènè-wa*, circoncis comme tous leurs compagnons du fleuve, et on leur déniait avec entêtement la glorieuse épithète de *Bènè-ounllay*, ou Français. « Louison est un vaniteux, un orgueilleux, me disaient les rares Indiens qui habitaient près de sa demeure. Il nous regarde en sauvages depuis qu'il loge sous un toit d'écorce ; mais il n'est ni plus ni moins que l'un d'entre nous. » Sida-Khaya savait bien ce que l'on pensait et disait de lui.

— « Tu conçois, me disait-il, que je ne pouvais souffrir un pareil affront. Choisi par M. Gaudet, commis du fort Good-Hope, pour son homme de confiance, son chef de langue au milieu de tous ces *chawa* (1), de ces *drafwén*,(2) moi, l'ancien compagnon de Richardson et de Raë, je devais affirmer ma supériorité. Allons, dis-je à mes fils, nous voilà devenus sérieusement des Français, des commis, des engagés de la grande Compagnie de la Baie d'Hudson; adieu donc maintenant les coutumes de nos ancêtres, les antiques observances,

(1) Sauvages, en jargon esclave.
(2) Drap fin ; terme de mépris des Canadiens pour désigner les Peaux-Rouges dènè; parce qu'ils ne veulent que des étoffes superfines et de première qualite, du drap fin.

les tabous ou *gofwen*, et toute la défroque des loges et des voyants, *nakohin*. Tout cela est bon dans les bois. Avec les Français, il faut vivre en Français. Soyons à la hauteur de notre position élevée. »

Pour lors, Monsieur Petit-Lièvre ne parla plus à ses enfants qu'en français, ou plutôt dans un charabia abominable qu'il avait appris dans les barques en voyageant avec les Anglais et les Canadiens, et qu'il baptisait tel. Il fit usage de chandelles, qu'il coulait lui-même dans un véritable moule obtenu du fort. Il ne se moucha plus avec ses doigts, mais conserva précieusement dans des carrés de coton imprimés à Manchester ce que jadis il rejetait loin de lui avec dégoût; et il mit sa gloire à trôner sur une chaise curule, papiers en mains, entre les quatre murs d'un petit cabinet. C'était pousser l'amour de la civilisation et l'imitation des Blancs jusqu'à leurs dernières limites.

Dignes émules d'un tel père, les trois messieurs Petits-Lièvres s'ingénièrent à inventer des originalités bien françaises, et il en était résulté le sofa et le violon; mais un violon pour de bon, quoiqu'il fût en bois blanc, un violon si bien fait qu'il arrachait des cris d'admiration à tous les sauvages. Il ne lui manquait que la couleur et le poli de l'acajou, ainsi que de véritables cordes de boyau pour en faire un stradivarius. Malheureusement, les cordes et l'archet étaient faits de nerf de renne, et ça ne rendait pas des sons très harmonieux. Mais, tel qu'il

était, il enchantait tout le monde, et l'on venait de loin pour entendre le petit Jeannet grincer de son instrument. Ce fut à peu près tout le profit que retira cette intéressante famille, de tout ce déploiement d'énergie et d'efforts.

Quant à moi, je fus si réjoui de les voir entrer sérieusement dans cette voie, et revendiquer le titre de Français comme la plus haute expression de la civilisation, que je ne leur ménageai pas les louanges tant en particulier qu'en public, engageant vivement tous les Indiens à les imiter; ce dont ils étaient capables avec un peu de bonne volonté et de courage.

J'ai dit qu'il y avait là quelques nomades, un malade entre autres. J'obtins qu'ils se réunissent tous chez Louison pour prier et conférer avec moi.

J'eus le plaisir de soulager considérablement le malade par mes médicaments. Depuis mon départ de Good-Hope, en 1878, j'ai appris que le pauvre Norbert *Ta-ti-koyé-tay*, Celui qui est assis dans la terre, est mort de son affreuse infirmité, la dysurie. Il avait une fille de vingt ans, que j'avais baptisée tout enfant et vue grandir sous mes yeux. Je l'avais aussi mariée l'année précédente; mais depuis son mariage elle s'était séparée de son mari, sous prétexte que Dieu lui avait révélé qu'elle serait mère de son fils Jésus, réincarné de nouveau pour le salut du monde. En d'autres termes, la malheureuse, hypocrite ou hallucinée, jouait le rôle de Sainte Vierge, tout comme *Koundatak*-

tsi, la jeune veuve dindjié des steppes de l'Anderson, dont j'ai parlé ailleurs (1).

Son père me l'amena par la main avec un respect religieux et une foi robuste, en m'avertissant qu'elle voyait la Vierge Marie et était appelée à la remplacer bientôt, pour la plus grande gloire de la nation danite en général et de la tribu léporine en particulier. Voyant que j'avais affaire à des théomanes, je les reçus avec la pitié et les railleries qu'ils méritaient. La jeune femme me confirma avec un aplomb imperturbable les déclarations de son père, et demanda aussitôt à m'entretenir en particulier, afin de me raconter par le menu les hautes révélations dont elle avait été, disait-elle, l'objet. Mais aussitôt que nous fûmes seuls, la malheureuse se jeta dans mes bras en me demandant un autre genre de révélation que ma conscience d'honnête homme se refusa à lui donner.

Je compris alors tout à fait quelle sorte de Sainte Vierge elle voyait et de qui elle voulait concevoir son Fils de Dieu réincarné. Je lui demandai de me décrire l'être dont elle recevait les visions sous le nom de Vierge Marie.

— « Il est grand comme ça, me répondit-elle en levant sa main à la hauteur d'un mètre. Il a des oreilles pointues et une queue, et du poil gris par tout le corps comme celui d'une souris.

(1) Émile Petitot. *Quinze ans sous le Cercle polaire*. Paris, 1889. E. Dentu, 3, place de Valois. p. 189.

Il m'arrive souvent de le faire danser sur mes genoux. »

Je vis que la pauvre créature était folle et je lui recommandai le repos de l'esprit; car de soins, nul ne pouvait lui en donner dans cet affreux désert. Elle mourut moins d'un an après, sans avoir mis au monde son dieu réincarné, mais aussi sans être guérie de sa théomanie.

Le lendemain de mon arrivée, 16 novembre, je célébrai le saint sacrifice dans la maison de Sida-Khaya et donnai la communion à cinq personnes. A la suite de mon allocution en peau-de-lièvre, Louison se tourna vers l'assemblée et dit à ses compatriotes :

— « Vous voyez maintenant, *arékhé,* que ma demeure vient d'être sanctifiée par la présence de Dieu. Il est aussi vrai qu'Il y est venu qu'il est vrai qu'Il habite dans le ciel. Eh bien, désormais, n'y proférez jamais aucune parole que mes oreilles ne voudraient pas entendre; et lorsque je vous y convoquerai pour la prière, les Dimanches et Fêtes, ne vous défendez pas d'y venir, disant : « Ah ! mon grand-père, tu « n'es pas prêtre, pour nous convoquer ainsi; « mon grand-père, pourquoi te mêles-tu de « nous faire prier chez toi ? »

Puis, sa tirade achevée, le petit vieux me regarda sans rien ajouter, mais d'un air qui attendait de ma bouche la confirmation de ses paroles. J'approuvai hautement ce que venait de dire le bon vieillard, et recommandai aux

assistants de se réunir pour prier et chanter en commun, dans cette maison, les Dimanches et Fêtes.

Des Indiens m'avaient dit qu'il existait, au sud du lac Colville, un lac encore plus vaste, que l'on appelait *T^ra-tchini-t^roué*, lac des Bois-flottants, que jamais Blanc n'avait visité ni exploré. En partant de Good-Hope, je m'étais proposé d'y aller en reconnaissance, si je pouvais en trouver le moyen. Le hasard et la Providence me servirent à souhait. J'appris chez Sida-Khaya qu'il y avait présentement dans ces parages un gros camp indien où j'aurais un mariage à ratifier et deux affligés à consoler : *Enna-k^ray*, le Blanc-des-Yeux, surnommé la Grillade, qui par inadvertance venait de tuer son beau-frère à la chasse; et un fils d'*Essa-golla*, l'Engoulevent, qui venait de se fracasser le genou en jouant avec un fusil chargé, un Dimanche, au lieu de prier avec ses parents.

Aussitôt je pris mes dispositions pour me rendre dans ces lieux encore ignorés des géographes et même de tous les Blancs du pays.

Ennak^ray était parti, un matin, pour la chasse au renne en compagnie de son jeune beau-frère, âgé de 13 à 14 ans, et de *Ella-odénihay*, la Pointe du canot. Séparés les uns des autres dans l'ardeur de la chasse, ils ne rentrèrent au camp que la nuit et sans s'être rencontrés. Comme la Grillade approchait du logis, il aperçut, sur un lac qu'il avait à traverser, une forme noire couchée dans la neige et qui fit mine de se lever

à son approche. Sans faire réflexion qu'il était peu probable qu'un renne rôdât si près d'un camp populeux et bruyant, mon homme coucha en joue la forme inconnue et fit feu. Un cri déchirant retentit, et Ennakʳay reconnut la voix de son jeune beau-frère. Il accourut en toute hâte, mais il ne recueillit qu'un mourant. La balle avait traversé le corps de l'enfant de part en part dans la région précordiale. Le malheureux expira dans d'atroces souffrances, et la Grillade, emporté par la véhémence de son désespoir, voulait se détruire sur le champ, si l'on ne s'y fût opposé en le surveillant étroitement. Tout ce qu'on lui permit de faire fut de mettre son fusil en pièces, séance tenante.

On craignit alors qu'il ne devînt fou de douleur et de regret (1). Je ne balançai donc pas à me rendre auprès du malheureux, pour le réconforter et essayer surtout d'amadouer les parents du défunt, qui ne cessaient d'invectiver Ennakʳay touchant son imprudence. Louison me confia son second fils, Charles, pour me servir de guide et de compagnon.

— « Je suis bien aise que tu l'emmènes, me dit-il. Il y a ici une assez jeune veuve qu'il aime et qui lui fait perdre tout son temps, alors que je l'ai assuré qu'elle ne deviendrait jamais sa femme. Elle est sa cousine au cin-

(1) *Ennakʳay* ne devint pas fou, mais il mourut de chagrin et de langueur moins d'un an après ce douloureux événement. C'était un homme doué d'excellentes qualités et d'une grande douceur de caractère.

quième degré, tu conçois bien que je ne puis tolérer un tel inceste. »

Vainement j'avertis le vieillard qu'il était dans l'erreur, que dans de telles conditions un mariage peut se contracter sans inceste; que d'ailleurs je possédais le pouvoir du Saint-Siège de dispenser même entre cousins germains. Il ne voulut pas entendre raison. Levant les bras au ciel avec stupéfaction :

— « Jamais, au grand jamais! s'écria-t-il. Ces choses-là sont bonnes pour les Blancs. Nos coutumes nationales nous les défendent expressément. Je n'ai pas envie que cette méchante femme fasse mourir mon Charles. D'ailleurs, elle est paresseuse, bonne à rien, maladroite, veuve avec deux enfants, et plus âgée que Charles de dix ans. N'est-ce pas une chose insensée que d'épouser une vieille, alors qu'il y a de jeunes et jolies filles dans notre tribu? Mais nos enfants deviennent fous; nous nous en apercevons bien. Ils ne veulent plus des jeunes filles, ils ne courent qu'après les veuves, les femmes seules et d'un âge mûr. Comprends-tu cela? »

Il est à remarquer que le savant M. Élie Reclus observe que, dans l'Inde, chez les Iroulas, peuple aborigène, les veuves sont également recherchées par les jeunes gens, de préférence aux jeunes filles (1).

(1) Les *Primitifs*, Paris, 1888, Chamerot. p. 223. Je crois fort que Livingstone en dit autant de certains jeunes Africains qu'il évangélisait.

J'avais aussi constaté le même fait chez les Tchippewayans, sans avoir pu me l'expliquer. Quand j'en avais demandé la raison aux garçons, ils m'avaient répondu : « Les jeunes filles ne sont bonnes à rien, il faut tout leur dire, tout leur apprendre; elles rechignent à tout et ne pensent qu'à jouer. De plus, elles aiment à se parer pour se faire aimer et rechercher par les garçons. Les femmes faites sont déjà rompues aux travaux du ménage, elles ont de l'expérience, savent tout faire, nous soignent, nous dorlotent, nous aiment pour nous-mêmes, et nous sont fidèles jusqu'à la mort. »

C'était donc l'amour-propre, l'égoïsme et l'intérêt personnel qui portaient les jeunes Dènè à convoler avec des veuves. L'amour y était entièrement étranger. Il n'est pas moins vrai que c'était une pratique d'autant plus ridicule que, conformément aux anciens usages de ce peuple, il était admis qu'un homme adoptât et élevât une petite fille de 11 à 12 ans, et qu'il la dressât à l'obéissance, au respect, au travail et aux soins du ménage, jusqu'à ce qu'elle fût nubile et qu'elle pût devenir sa femme. Mais nous nous étions tellement élevés contre un usage si immoral et abusif, que la jeunesse chrétienne était tombée dans l'excès contraire.

Le 16 novembre 1871, je partis donc de *Pièrè-éghé* avec Charles, pour le lac des Bois-flottants. Nous mîmes six heures au galop de nos chiens pour gagner l'extrémité méridionale du lac Colville; ce qui donne à ce bassin un degré géo-

graphique, sous le 67° 30' de latitude nord. Sa direction est du N.-O. au S.-E. Ce lac se divise en trois larges baies vastes et profondes, et en deux autres de moindres dimensions. La chaîne granitique des *Bedzi-ajyoué* le borne au sud-ouest; celle des *Pièrè-ajyoué* ou des Truites, à l'Est; la chaîne *Éyounné-khin* ou Loge des âmes, au nord. Ces collines ont de mille à douze cent pieds d'altitude au-dessus du lac.

Je ne traversai pas le lac Colville dans toute sa longueur, mais en biais. Il est situé entre le le 126e et le 127e degré de longitude ouest de Paris. Longeant le rivage sud de pointe en pointe, nous passâmes devant la vaste baie du nord et obliquâmes vers l'île *Ndou-tchô-kka* et autres îlots dépourvus de végétation, qui ne se composent que de sable et de galets roulés par les eaux, indices évidents de l'abaissement considérable du niveau de ce lac; car ces îles ne sont autres que des bancs maintenant émergés.

Un portage assez court, composé de landes de lichen et de sapins clairsemés, sépare le lac Colville du lac *Tra-tchini*. J'y campai avec Charles, et, le lendemain matin, ce second lac déroula sous mes yeux ravis son immense surface, qui retentissait alors des sourds mugissements de la glace en travail de dilatation, sous la pression d'un froid de — 35° centigrades.

Aussi, au fur et à mesure que nous parcourions cette petite mer, dont la croûte glacée tremblait sous nos pas comme agitée par le

vent, vîmes-nous se former de longues et larges fissures que notre passage y déterminait, et qui couraient en capricieux zigzags jusqu'au rivage opposé, avec le fracas et les grondements du tonnerre.

Ce phénomène me fournit l'explication la plus naturelle et la plus plausible de la cause et des effets des tremblements de terre. Perforez, fissurez les terrains sujets aux trépidations volcaniques, et les tremblements causés par l'expansion des protocarbures d'hydrogène cesseront aussitôt que ces gaz auront trouvé une issue de dégagement.

La traversée en diagonale du beau lac des Bois-flottants nous demanda également six heures de course en traîneau. Il a donc les dimensions du lac Colville. Charles le baptisa de mon nom, parce que j'étais le premier Blanc qui l'eût vu et traversé. Mais j'y suis revenu plusieurs fois ensuite.

Un portage d'une journée de marche sépare, paraît-il, le lac Petitot de la baie Smith du Grand Lac des Ours. Ses eaux en sont tributaires par le moyen de la *Kkʳa-tsé-yé-diè* ou rivière des Saules secs. Elles s'engouffrent sous terre à l'extrémité d'un appendice du lac nommé *L'oué-tchôni*, le Lieu des Truites, comme celles de tant d'autres lacs de la même région granitique, passent sous la montagne *L'é-pèzè*, qui relie *Pièrè-ajyoué* à *Nontʳyen-kfwè*, et en ressortent sous le nom de rivière des Saules secs.

Je ne suis pas éloigné de croire qu'à une certaine époque les grands lacs *L'oughé-tchô* ou Maunoir, *L'oughé-nawouttonné* ou Colville, et *Tʳatchini* ou Petitot faisaient partie intégrante du Grand Lac des Ours, dont ils auraient été ensuite séparés par le soulèvement des bourrelets *Ti-della* et *Ti-déʳay,* qui sont trachytiques et n'ont pu s'effectuer que très faiblement; si faiblement, que ce ne sont que de petits cônes qui ont eu grand'peine à percer les couches terrestres en les redressant un peu, et laissant entre elles une foule de solutions de continuité. Voilà ce qui peut expliquer le grand nombre de rivières souterraines à orifices caverneux, qui caractérisent cette région.

Le lac Petitot est ovale. Sa direction est du N.-N.-O. au S.-S.-E. Il a une petite baie au nord, une seconde à l'ouest, et deux autres au sud, qui en sont séparées par un chenal étroit. Vers le milieu de sa longueur, il est comme divisé par une longue et étroite pointe caillouteuse qui est submergée à l'eau haute; car ce lac éprouve des fluctuations que les Indiens n'ont pu m'expliquer. On y voit apparaître périodiquement des arbres flottants sans qu'on sache d'où ils proviennent, la forêt qui bordait jadis le lac étant actuellement distante de cent à deux cents mètres de ses rivages, et ceux-ci formant un steppe comme ceux du lac des Ours. Il existe donc une communication souterraine entre le lac Petitot et quelque autre grand lac

voisin, le Maunoir ou le Colville probablement, et peut-être même avec tous les deux. Mais les Indiens, qui partagent mon avis à cet égard, m'ont dit n'avoir pas cherché le point où se trouve ce siphon ascendant; ce qui ne se pourrait d'ailleurs qu'en été, et en été ils n'habitent pas ces rivages.

Dans les environs de mon lac se trouve un marais asphaltite que je traversai avec Charles. Bien que les Peaux-de-Lièvre m'en eussent parlé comme d'une merveille, c'est à peine une curiosité, et elle n'est pas rare dans l'extrême Nord-Ouest. Ces dépôts de naphte liquide sont même abondants dans le pays qui avoisine Ti-della, et le fort Bonne-Espérance va s'en pourvoir autour du lac Laporte, source de la rivière Lockhart, un pays que j'ai entièrement parcouru quatre fois, entre 1865 et 1868.

Les dimensions du lac des Bois-flottants ou Petitot sont celles du beau lac la Biche, dans la Saskatchewan : dix lieues de long en y comprenant les deux baies du sud, ou six lieues sans elles. Sa largeur est de une à quatre lieues. Sa cuvette m'a paru assez large, mais ses rivages sont peu élevés.

N'ayant trouvé personne, le soir du 18 novembre, au lac Petitot, nous dûmes opérer une conversion vers le sud et prendre terre au-delà de la baie *L'oué-tchôni*.

Que de villes florissantes s'étaleraient sur les bords d'un aussi grand bassin, s'il se trouvait situé sous des cieux plus fortunés!

Que de gracieux et nombreux bateaux à vapeur sillonneraient ses eaux limpides! Ici, cependant, il git inutile, morose et glacé, au milieu des épaisses brumes que cause l'évaporation des neiges, entouré d'une solitude presque absolue où règnent le silence et l'immobilité spectrale du tombeau!

Nous prîmes terre dans un steppe de lichen peu élevé au-dessus du lac, sur une langue de terre sans buissons, sans arbres ni traces du passage ou du séjour de l'homme. Pour horizon, vers le nord, le ciel bleu et sans nuage. Évidemment l'homme n'a rien à faire dans un pays si mal doté par la nature. Vers le sud, le jour, en se couchant, empourprait quelques sapins nains, tors et cacochymes, qui s'étiolaient en étendant bien loin à nos pieds leur ombre grêle et ridicule. Quand cette lueur rouge eut disparu et que le ciel eut pris une teinte violacée, l'horizon du nord-est nous découvrit une étroite et faible lisière noire, de l'épaisseur d'un fil qu'on aurait dit tendu entre le blanc mat du lac et le blanc gris du firmament.

C'était la terre, la forêt, le rivage. Des lieues nous en séparaient encore. A jeûn depuis le matin et dépourvu de provisions, j'envisageai cette perspective d'une mauvaise humeur manifeste. Est-ce que Charles Petit-Lièvre allait m'offrir une seconde édition revue, corrigée, et considérablement augmentée des égarements stupéfiants du Loup-céleste, mon guide de

novembre 1865, de noctambule mémoire? (1). Est-ce qu'il n'aurait pas pu m'engager à prendre des provisions pour trois ou quatre jours, puisqu'il connaissait les distances ?

En ce moment je me sentis beaucoup plus disposé à revenir sur mes pas qu'à renouveler mes exploits de ce voyage mémorable. Mais Charles, en bon Peau-de-Lièvre bien résolu et courageux, n'était pas décidé à reculer, et je lui en sus gré par la suite.

— « Nous allons nous diriger vers la baie de *Non^{c}èni* ou du Dégel-hâtif, me dit-il ; une petite marche de deux ou trois heures; à peine de quoi en parler. S'il n'y a personne à *Non^{c}èni*, eh bien, nons irons plus loin. Belle affaire! Nous passerons jusqu'à mon lac, *Tcharly-t^{r}oué*, la véritable source du fleuve Anderson. Nous irons, s'il le faut, à *Êh-dékk^{r}alè*, le lac des Écluses-blanches, ou au lac des Poissons-blancs ; toujours aux sources de l'Anderson. Là nous trouverons assurément du monde, et tu feras du bien tout en contentant ta curiosité. C'est tout près d'ici. Vois, il n'y a point de montagnes qui nous en séparent. »

Je savais depuis longue date ce que ces assurances signifient dans la bouche d'un Peau-de-Lièvre bon marcheur. Cela voulait dire que nous n'en aurions pas pour la nuit tout entière d'une marche forcée et sans sommeil. Je con-

(1) Voyez mon ouvrage intitulé : *Quinze ans sous le Cercle Polaire*. Paris, 1889. E. Dentu et Cie, 3, place de Valois, pp. 209 et 233.

tinuai donc à courir sur le lac derrière mes chiens, après avoir franchi la pointe du steppe susdit. Mais, à cette époque de l'année, les nuits n'ont pas moins de dix-huit heures. On voit qu'il y avait de la marge.

Tout à coup, le ciel se rembrunissant davantage, à mesure que la nuit tombait du nord, il se détacha de l'horizon, en face de nous, un petit panache blanc qui se mit à onduler au gré de la brise.

— « Tiens! s'écria Charles avec joie, voilà de la fumée. Les Dènè sont là. Encore quelques pas et nous y sommes. »

Il n'y avait cependant pas à s'y fier. Il n'y a rien qui se voie de si loin que la fumée. Elle apparaît alors même que son foyer est situé sous l'horizon, à plusieurs journées de marche. Et tel me semblait ici le cas ; car l'horizon était ou paraissait aussi étendu que celui de la mer. Je perdis courage, criai à Charles, qui courait en tête des chiens, de s'arrêter ; et nous allumâmes du feu, au crépuscule. Il n'était, après tout, que 2 heures et demie de l'après-midi. Mais nous marchions depuis 4 heures du matin. Nous nous réchauffâmes l'estomac avec une tasse de thé sucré, tout ce qui me restait en fait de provisions ; puis nous nous remîmes en route, en dépit de l'obscurité de la nuit et d'un froid de 37° centigrades et 1/3, qui descendait rapidement vers la quarantaine.

La nuit faite, nous vîmes un petit point brillant piquer le firmament au même endroit où

nous avions aperçu la fumée blanche. C'était, d'après Charles, la lueur du camp, qui se réfléchissait sur la fumée. Il entendait déjà les hurlements des chiens ; il voyait voltiger des tourbillons d'étincelles; mais, plus nous avancions du but, plus le feu semblait s'éloigner. Charles n'en percevait pas moins l'odeur ; il voyait des ombres de danseurs passer et repasser en tournoyant devant ce feu qui grossissait sans cesse; et le panache de fumée onduler au vent et s'arrondir, s'arrondir comme le dos d'un nuage. C'est, disait-il, que le vent soufflait du nord-ouest. Mais j'interrompis toute cette épopée du guide par un éclat de rire qui lui fit pousser un gros soufflement guttural de mystification. Dans ce prétendu feu qui grossissait en s'arrondissant, je venais de reconnaître la face de la lune, coiffée d'un petit nuage blanc, son bonnet de nuit, probablement. Hélas! oui, ce n'était autre chose que la lune, rouge comme une rascasse provençale, bouillie avec du safran, ou comme le visage sphérique de feu mon professeur bossu et gascon, Saquet de Montjoux, lorsqu'il était en colère. J'en voulus de tout mon cœur à la déesse des bois et des nuits, de me remémorer ces temps peu héroïques de mon existence marseillaise.

— « Et maintenant, dis-je à Charles, en me laissant tomber de faim et de fatigue sur la neige congelée, cours donc après tes *chawa* et tes *drafwen* illusoires! Pour moi, je campe ici. »

Nous étions arrivés au bord d'un tout petit lac qui se trouve à l'extrémité sud du lac de Charles, celui de la Petite Outarde, *Ra-tsèlè*. C'était la véritable source du fleuve Anderson, la tête de tout ce vaste système fluvial, qui, à la vérité, ne mesure pas tout à fait trois degrés géographiques, soit 75 lieues à vol d'oiseau, du sud au nord ; mais qui en a, en réalité, plus du double en développement ; qui ne compte pas moins de trente affluents, et reçoit les eaux de 94 lacs dont plusieurs de très grandes dimensions.

Cette source se trouve placée par 66° 54' de latitude nord et 124° 30' de longitude ouest de Paris.

Dépité contre mon pauvre guide, — qui, à la vérité, n'y était pour rien, — contre la lune, contre Monsieur Petit-Lièvre père, qui m'avait si mal renseigné, contre les Indiens, qui allaient se cacher si loin, j'allais me décider à bivouaquer sans souper et même sans feu ; car les bords du lac de l'Outarde sont plats et marécageux comme toute la région environnante, lorsque mes chiens prirent d'eux-mêmes la course à travers ce petit bassin, qui n'a qu'une lieue de large, et m'entraînèrent contre d'anciennes *fwi* ou palissades de chasse à rennes, disposées sur les bords du lac. Les intelligents animaux sentaient la fumée et l'odeur humaine à grande distance, et avaient jugé à propos de quitter le sentier frayé, pour couper à travers steppes et lacs sans plus se soucier du chemin,

tant ces parages sont plats et les lacs confondus avec le sol qui les entoure. Peu de temps après, ils nous jetaient au milieu d'un camp composé de sept grandes loges, dans lesquelles je fus bien étonné de trouver... qui ? Mes bons amis, les *Ėhta-tchô-gottinė* du Grand Lac des Ours ou Gens du Poil.

Qu'étaient donc devenus les *chawa* et les *drafwen* de Good-Hope ?

Je ne décrirai pas la chaleureuse réception qui me fut faite par ces Danites que je ne cherchais pas, auxquels je ne m'attendais nullement ; mais que je rencontrais avec le plus grand plaisir. Le *shake hands* terminé et le premier feu d'artifices d'enthousiasme éteint, je dus faire élection d'un gîte pour la nuit en évitant de chagriner chacun des sept propriétaires de loges, qui, tous, cherchaient à m'attirer dans leur boucanière respective.

— « Mes amis, m'écriai-je, je vous aime tous également et voudrais bien faire sept parts de ma personne, pour en donner un morceau à chacun de vous. Mais ce serait un procédé trop violent et sur lequel il n'y aurait plus moyen de revenir. Je vous prie donc de n'y pas penser. Mais, comme j'ai une faim de trente-six loups, indiquez-moi, la loge la mieux approvisionnée en viande, et je m'y précipiterai la bouche ouverte. »

Ils se mirent à rire, et, déposant toute jalousie, ils me désignèrent la loge de leur chef, *L'in-ya-bétra*, le Fils du Petit-chien, comme la

mieux pourvue en vivres. Je m'y installai sur le champ.

— « Méchant, me dirent ces bonnes gens, voilà deux ans que nous ne t'avons vu au Grand Lac des Ours. Nous avons faim de ta parole, soif d'instruction religieuse. Nous as-tu donc abandonnés? Faut-il que nous brûlions ta maison ? Que nous retournions à nos anciens fétiches ? Que nous invoquions de nouveau les sorciers ? Que nous nous donnions derechef au Pied-fourchu? »

Avant de prendre mon repos, je visitai les malades et leur distribuai les médicaments nécessaires à leur état. Je m'étais monté une bonne petite pharmacie, au fort Good-Hope, et je ne faisais pas un seul voyage de quelque durée sans me munir des principaux remèdes, ainsi que de quelques instruments de petite chirurgie. Ah ! que n'avais-je des connaissances médicales autres que celles que m'indiquaient froidement mon traité de pathologie et le Formulaire magistral ?

Le lendemain, je célébrai la messe dans la loge du Petit-Chien, fis douze baptêmes et bénis deux mariages. Puis j'entendis les confessions de toute la peuplade. Mais mon ministère fut troublé inopinément par un arrivage sur lequel je ne comptais pas. Dix jours auparavant, deux jeunes gens de ce camp étaient allés porter de la viande sèche chez M. Taylor, au fort Norman-Franklin, et on les attendait d'un instant à l'autre. C'étaient eux qui reve-

naient, mais non pas seuls. Ils amenaient avec eux deux serviteurs du fort, l'Écossais Taylor, (non pas le commis), et le Tchippeway Kènè, qui venaient faire dans ce camp une rafle de tout ce qu'ils pourraient trouver en fait de victuailles. Ces deux hommes furent aussi étonnés de me trouver chez ces Indiens, éloignés du fort Good-Hope d'au moins 80 lieues, que je l'étais moi-même de les y voir accourir du fort Norman, qui en est bien à 35 ou 40.

« Hélas ! me dis-je en ce moment, c'en est fait de ma gloire d'explorateur. Jusqu'à ce jour j'ai été le seul Européen, le seul Blanc qui ait parcouru ces steppes septentrionaux et découvert la source même du fleuve Anderson, après avoir descendu ce cours d'eau jusqu'à son embouchure, en 1865. Et maintenant je ne serai plus le seul, puisque voici un Écossais qui m'y rencontre, sans se douter du préjudice qu'il va porter à ma renommée. » Je n'avais, en effet, sur lui que dix-huit heures d'avance.

Toutefois je n'eus pas conversé cinq minutes avec le pauvre diable sans me convaincre qu'il ne me ferait aucun tort. L'excellent garçon était un pêcheur illettré. Il avait suivi servilement le sentier qui l'avait conduit avec son compagnon dans ce camp, sans savoir où il aboutirait, ne se préoccupant d'aucune découverte et ignorant même l'existence du fleuve Anderson et de sa véritable source.

Je respirai largement et me gardai bien de lui en parler.

Le soir de ce même jour, il arriva deux Indiens Peaux-de-Lièvre de Good-Hope, de ceux que je m'étais proposé de visiter. Ils m'apprirent qu'ils se promenaient de camp en camp, pour apprendre les nouvelles ; qu'ils venaient de chez Monsieur Petit-Lièvre et qu'ils avaient suivi mon chemin. Leur camp se trouvait sur les bords du grand lac *L'oughé-tchô* ou Maunoir, un gros affluent du Haut-Anderson. Ainsi, en me dirigeant vers le lac Petitot, je leur avais tourné le dos. La rencontre que j'avais faite des gens de *L'in-ya-bétʳa* était donc providentielle, sans quoi nous aurions été obligés, Charles et moi, de manger un de nos chiens et de nous en revenir Gros-Jean comme devant, après avoir peut-être poussé une pointe jusqu'au Grand Lac des Ours.

En vertu du besoin qu'éprouvent tous les sauvages de faire sensation par quelque récit épatant, et de poser pour la galerie, ces deux jeunes gens, dont l'un n'était autre que le mari répudié de ma Sainte-Vierge du lac Colville, nous racontèrent qu'ils avaient vu, sur un lac, des empreintes de sabots de renne qui se terminaient en pas humains.

Cela était dit avec le plus grand sérieux, d'un air convaincu et avec des expressions de gens effarés. Mais une bande de jeunes gens qui venaient précisément de passer par les mêmes parages, ce même jour, démentirent formellement ces propos extravagants, en apprenant aux deux Kha-tchô-Gottinè que les

pas humains qu'ils avaient vus n'étaient autres que les leurs ; ce qui me fit bien rire.

Mon hilarité blessa la susceptibilité de l'un des auditeurs de cette fantaisie littéraire, Alfred Tazin-a, le Petit Cygne.

— « Il ne faudrait pas croire, cependant, mon Père, me dit-il respectueusement, que ces cas de métamorphose soient rares parmi nous. Sans parler de la persuasion que nous tenons de nos ancêtres que les rennes sont d'anciens hommes, nos ennemis d'autrefois, il nous arrive fréquemment d'être encore victimes de ces transformations inexplicables. Tout le monde sait ici que j'en ai été le jouet, il y a peu de temps. Te rappelles-tu ma petite fille *Émérenkoulé ?*

— « N'est-ce pas cette jolie enfant de huit ou neuf ans, que, par similitude de nom, j'avais appelée *Emerentiana*, en la baptisant?

— « Précisément. Eh bien, Père, l'hiver dernier, ma pauvre enfant a disparu sans que nous ayons su comment. Elle a été métamorphosée en renne.

— « Allons donc! Comment peux-tu supposer cela?

— « Eh bien voilà : dès que nous nous aperçûmes qu'elle n'était plus dans le camp avec nous, tout le monde se mit à sa recherche. Il y avait tant de sentiers tracés et battus autour du camp, que nous comprîmes comment elle s'était égarée. En revenant de ses lacets à lièvre, elle n'avait pu retrouver la véritable piste,

au milieu de ce labyrinthe; un enfant est si peu observateur.

« Afin de ne pas manquer notre coup, nous agîmes à son égard comme pour la chasse à l'orignal. Nous décrivîmes un grand circuit autour du camp, marchant jusqu'à ce que nous eussions rencontré les pas de mon enfant. De ce point, nous recommençâmes un autre grand cercle tangent au premier; et ainsi de suite jusqu'à ce que les petits pas d'Émérenkoulé fussent sortis de l'inextricable la is de nos sentiers de chasse.

« Ses emp eintes distinguées et retrouvées, nous nous élançâmes alors à sa poursuite. Elle cheminait sans raquettes, se dirigeant résolument vers le Grand Lac des Ours, dans son ignorance de la position de notre camp, auquel elle tournait le dos. Arrivée sur le lac, elle en avait longé une baie, puis était de nouveau rentrée dans la forêt, où elle avait décrit des lignes incertaines. Puis enfin elle s'était encore dirigée vers le lac. Sans doute, sa tête était affolée.

« Cette fois, l'enfant devait être très affaiblie, car elle se servait d'un bâton pour cheminer, et elle marchait au hasard. Nous la suivîmes au loin, sur le lac, jusqu'à ce que ses pas se mêlassent aux nombreuses empreintes d'un troupeau de rennes. Il y avait une quantité considérable de rennes sur le lac, cet hiver-là, et le lac s'étendait devant nous dans toute son immensité. Nous aurions bien vu mon

enfant si elle s'y était trouvée; n'est-il pas vrai? Eh bien, nous eûmes beau décrire de nouveaux cercles, il nous fut impossible de distinguer dorénavant la trace des petits pieds d'Émérentiana. Ma fille a été changée en renne. Que Dieu ait son âme d'angèle!

Ainsi s'exprima le pauvre père. J'aurais bien pu le faire revenir de sa douce erreur en lui suggérant qu'une bande de loups, poursuivant lesdits rennes, devait avoir eu plus beau jeu de happer sa malheureuse enfant que de s'écarteler les jambes à la poursuite des animaux au pied léger. Mais à quoi bon augmenter son chagrin par cette supposition? Mieux valait le laisser dans sa douce illusion.

Le second Indien qui venait d'arriver avec *Tépélé-ttsen-kʳayellé*, Celui qui va uriner à l'encontre de ses rêves, était *Dindjié-tchô*, le Grand-Loucheux, un vieux chaman bête, borgne, maladroit et affreusement louche du seul œil qui lui restât. Il me raconta mystérieusement qu'en arrivant il avait éprouvé une grande frayeur, parce que, au milieu de la nuit, il avait vu le feu du diable.

— « Tu ne l'aurais pas volé, ce feu-là, *Dindjié!* » lui répondirent malicieusement quelques jeunes femmes. « Tu l'as bien mérité, ce feu-là, par tes nombreux péchés. »

Le sorcier ne leur répondit pas.

Je me rappelai la cause de notre erreur de la veille au soir, à la même heure, et je lançai un regard d'intelligence à Charles, qui, à son

tour, railla le chaman à ce sujet. Mais l'autre ne voulait pas en démordre.

— « Non, non, Tcharly, ce n'était pas la lune. Il étincelait, ce feu ; il lançait des tourbillons de flammêches et de fumée. » — Nous nous rappelâmes que nous avions vu la même chose. — « Si ce n'est le feu du diable, continua le Grand-Loucheux, c'est celui des âmes ou bien celui des morts. »

Nouveaux éclats de rire de tous les Indiens.

— « Eh bien alors, ce doit être le feu des rennes, ou celui des gelinottes, ou encore mieux celui des martres ; mais, à coup sûr, ce n'était pas la lune. La lune ne jette pas de flammêches ni de fumée, voyons ! »

Je me tenais les côtes en écoutant ce galimatias, et je demandai à voix basse à *Ralli*, le Râle des rivages, mon voisin, si Dindjié-tchô était fou.

— « Il n'a jamais eu beaucoup d'esprit, me répondit l'Indien ; cependant ce qu'il dit-là est vrai. Tu ne saurais ignorer, Père, que pendant l'hiver toutes les bêtes se chauffent aussi bien que les gens. Comment voudrais-tu que rennes, loups, renards, bœufs-musqués, perdrix, gelinottes, martres, etc., pussent passer neuf longs mois d'un froid intolérable, en plein air et sans feu, tandis que nous, hommes intelligents, ne pouvons pas y tenir une demi-journée, malgré nos fourrures et nos chauds vêtements ? Non, Père, il faut savoir comprendre les choses. Toutes les bêtes se chauffent, vois-tu, et les pauvres

morts eux-mêmes, c'est-à-dire leurs âmes, passent confortablement leurs nuits auprès d'un bon feu. Seulement voilà : tout le monde ne voit pas ce feu mystérieux. Il n'y a que les Voyants, *Nakohin*, qui les aperçoivent, et si toi et Charles avez eu cet avantage, la nuit dernière, c'est que vous êtes des *Nakohin* sans vous en douter. »

Après ce compliment à brûle-pourpoint, Ralli croyait m'avoir converti aux idées danites. Comme je branlais la tête en souriant, d'un air rien moins que convaincu, il ajouta :

— « Je vois, Père, que tu doutes de ce que je te dis. Eh bien, je vais t'en fournir des preuves. Tu as traversé, ces jours derniers, le vaste espace compris entre le lac de l'Ile et celui du Soufre, n'est-ce pas? Qu'y as-tu vu?

— « Une forêt de triques noires et de grands manches à balai machurés, carbonisés, qui m'a joliment indisposé contre votre manie de tout détruire et de tout brûler, dans votre pays.

— « Bien. Seulement il faut que tu saches que je n'étais encore qu'un tout petit enfant que déjà cette forêt était dans le même état où tu l'as vue. Bien plus, de mémoire d'homme on n'a jamais vu, en ces lieux, autre chose que des triques et des gaules noircies par le feu. Il a dû pourtant y avoir des arbres verts, il y a bien longtemps, bien longtemps, n'est-ce pas? Eh bien, qui a détruit cette forêt? Pas autre chose, Père, que les renards et les martres avec leurs feux nocturnes, allumés par lesdits

animaux pour s'y chauffer et y dissiper leur onglée.....»

J'allais objecter la tradition du feu du ciel, de la pluie de soufre et de bitume, dont m'avaient entretenu les Indiens de Good-Hope; mais quelqu'un appela Ralli, qui sortit aussitôt de chez le chef. Alors le Petit-Chien et plusieurs autres pères de famille écartèrent sans s'en douter cette question, en se plaignant à moi hautement de ce qu'ils ne pouvaient venir à bout de faire sanctifier le Dimanche à leurs femmes.

— « Il y a longues années que nous nous reposons les Dimanches et Fêtes, me dirent-ils. Nous n'y chassons pas, à moins de famine; nous nous endimanchons; nous nous réunissons pour prier, chanter des cantiques et lire dans les livres que vous nous avez donnés. Quant à nos femmes, impossible de leur inculquer ce devoir. Elles ne peuvent demeurer en repos. Il faut qu'elles ratissent des peaux; qu'elles boucanent ou désossent de la viande; qu'elles pilent des os; ou bien, si c'est en été, qu'elles aillent toutes ensemble ramasser des baies de bruyère dans les steppes. Voilà de quelle manière elles sanctifient le dimanche. Et nous ne pouvons les convertir.

— « Cela est très mal, dis-je à ces dames. Il ne nous est pas permis de travailler, le jour du sabbat, qui, depuis la résurrection du Sauveur, a été transféré du samedi au dimanche. Tout ce que vous pouvez faire, ce

jour-là, — hors les cas où la nécessité s'impose, — c'est de faire toilette, de vous approprier, et d'apprêter votre nourriture. Cependant, je tolère que vous alliez ramasser des fruits, après que vous aurez prié, pourvu que ce ne soit pas pour en faire le commerce, mais seulement pour les consommer, vous et vos familles, ce jour-là, et à titre d'amusement.

« Ainsi l'ordonne la loi de Dieu. »

— « Bon, dirent les maris. Maintenant, écoutez bien, femmes, quand vous pilerez encore des os, le dimanche, nous vous forcerons à avaler tout ce que vous aurez pilé, afin de le faire servir à votre nourriture; puisque c'est la seule chose qui vous soit permise ce jour-là. Tenez-vous-le pour dit. »

— « Ah ! Père, si tu savais comme nos femmes ont la tête dure ! soupira l'Efflanqué, notre ancienne connaissance des steppes *T^ra-tta-ttsoghé* et de la Providence (1). »

— « Rien d'étonnant, lui riposta sa chère moitié, Victoire *Tarent^rin-a*, l'Aiguille fine, sœur de *Nnik^rachié*, vous autres, hommes, vous occupez vos loisirs à lire dans vos livres de prière, à chanter, à jouer à la main ou aux cartes, à danser, à visiter vos trappes. Mais nous, qui ne savons pas lire, que voulez-vous que nous fassions, après que nous avons dit

(1) Voir Émile Petitot. *En route pour la mer Glaciale*. Paris, 1887. Letouzey et Ané, p. 340; et *Autour du Grand Lac des Esclaves*. Paris, 1891. Albert Savine, pp. 41 et suivantes.

nos prières ? Nous sommes condamnées à dormir toute la journée, couchées en rond comme nos chiens, ou bien à travailler, si nous ne voulons courir le guilledou. Or, il vaut bien mieux travailler, je suppose, que de faire cette dernière chose. »

Elle avait un peu raison, la pauvre femme. Le repos dominical absolu est un rude châtiment pour les gens illettrés, pauvres et ignorants, qui vivent dans une contrée aussi déshéritée que celle que je traversais en ce moment. Je crois que Dieu leur pardonnera beaucoup, à cause de leur bonne intention et parce qu'Il les a privés de toute espèce de distractions et d'amusements permis ces jours-là. Les pauvrettes travaillaient de crainte d'offenser Dieu dans le désœuvrement. Peut-on les en blâmer?

Le 25 novembre, je m'en retournai à ma résidence du fort Good-Hope, après quinze jours d'excursions apostoliques et d'explorations géographiques, heureux d'avoir découvert le grand lac qui porte mon nom, ainsi que la source du fleuve Anderson; mais encore plus heureux d'avoir pu faire quelque bien à de pauvres âmes bien isolées et bien délaissées. Quant aux Indiens que j'avais désiré voir, je ne les vis pas, parce que je suivis un autre chemin, au retour.

Je m'en revins après avoir traversé 77 lacs et cinq rivières. Le seul incident que m'offrit ce retour par les lacs des Truites et du Siphon, fut d'être précédé pendant trois heures, sur le

plateau *Ti-go-tchô* et les lacs qui y font suite, par quatre gros loups qui s'obstinèrent à cheminer devant moi, malgré mes cris, jusqu'à la rivière des Peaux-de-Lièvre.

Parvenus, Charles et moi, sur le lac de l'Eau blanche, *T'ou-yâlé-t oué*, qui est distant du fort Good-Hope de trois lieues kilométriques, nous fûmes bien étonnés d'y entendre résonner distinctement les carillons de la petite cloche de la mission, qui ne pesait cependant que quinze kilogrammes. Ce phénomène d'acoustique est d'autant plus curieux à constater que, souvent, on n'entend pas cette petite cloche du fort même, qui n'est distant de la mission que de trois cents pas! On ne peut raisonnablement expliquer cette bizarrerie que par la densité extraordinaire de l'air, pendant l'hiver, ou par les ricochets que le son produit sur les grandes surfaces planes, à la manière d'un galet lancé sur l'eau. Le son est entendu aux points de contact avec le sol et aux endroits où il ricoche dans ses ondulations. Il n'est point perçu là où l'ondulation le porte dans les couches supérieures de l'air à celles où immerge l'oreille de l'observateur. Les savants vont-ils admettre cette théorie? C'est ce que je me demande.

Néanmoins on comprend maintenant comment les légendes groenlandaises peuvent être dans le vrai, lorsqu'elles racontent que les *Innoït* de la Terre-Verte entendaient à de grandes distances le son des cloches des colons scandinaves. Si une clochette de 15 kilos a pu s'en-

tendre très clairement à une distance de trois lieues, sous le 66° 20' de latitude nord, une cloche de 30 kilos a bien pu s'entendre — et facilement — à six lieues, sous le 70°, et *a fortiori* une cloche d'un calibre encore plus fort. Or, qu'il ait existé des cloches au Groenland, c'est ce que prouvent les débris de métal de cloche qui ont été trouvés parmi les ruines de l'établissement scandinave de *Kagortok*, sur la côte occidentale du Groenland (1), et il serait erroné de prendre ces sons de cloche pour des détonations de canon ; d'autant que, si les cloches étaient déjà inventées, au IXe et au Xe siècles, l'artillerie et la poudre à canon ne l'étaient pas encore en Europe ; et que, si le son d'une cloche peut se percevoir de très loin, sous le Cercle, il en est tout autrement d'une détonation, laquelle parvient à peine à y ébranler l'air.

(1) *Revue d'Ethnographie*. Paris, 1888. Janvier-Avril. p. 20. Récit du comte explorateur Nordenskiold.

CHAPITRE X

Seconde exploration aux sources du fleuve Anderson.

La ruse engendre méfiance. — Inconvénients d'une yourte mal faite. — Où trouver des sauvages? — Rêve et conversion d'*Ella*. — Craintes superstitieuses. — Plus que naïve. — Conseil de jongleur. — Mode de chasse hindou. — Une rencontre émouvante. — *Tadi*ʳ*alè* — Sur le grand lac Petitot. — Nous l'échappons belle. — Arrivée à la baie *Non*ᶜ*èni*. — Loups enragés. — Exploits d'un Indien.

Au mois de septembre 1872, le grand chef des *Kha-tchô-Gottinè* ou Peaux-de-Lièvre des steppes, un excellent chrétien nommé Patrice *Kopa* (1), l'Aube ou le Petit-Jour, m'avait fait promettre, en partant de ma résidence de N.-D. de Bonne-Espérance, d'aller le visiter pendant l'hiver à la source du fleuve Anderson, qui devait être le théâtre de ses opérations cynégétiques, cet hiver-là.

(1) Dans ce mot, *K* est une consonne plastique, une sorte d'article, l'analogue du *digamma* grec, que d'autres tribus remplacent par le *G* ou le *W*, et d'autres par le rho grec, *P*. La même mutation se rencontre entre les idiomes celtes et teutons, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs. Certaines tribus l'omettent tout à fait. Comparez *Kopa*, aube, lumière blanche, avec *alba*, en latin; *oba*, en dené tckippewayan; *auba*, en assiniboine; *opa*, en couteau-jeaune; *komba*, en dené esclave; *pa*, en apache tégwa; *kovè*, en dindjié; *pac-alas*, en sanscrit; et *para*, soleil, en égyptien.

De plus, à la fin d'octobre de la même année, je reçus d'un petit chef nommé *Tsèli-kfwô*, la Marmotte jaune, plus connu sous le nom de l'Orignal, l'invitation de me rendre dans la baie *Non^{c}èni*, à l'extrémité méridionale de mon lac, pour y secourir quelques malades.

Pour l'aller seulement, c'était un voyage de cinq jours de course avec un traîneau allège; mais les deux camps étant dans la même direction, je pouvais satisfaire les deux chefs et leurs subordonnés, tout en explorant de nouveau le grand lac des Bois et les sources de l'Anderson, que j'avais découverts l'année précédente. Bien plus, je résolus ensuite de me transporter jusque chez mes ouailles du Grand Lac des Ours, afin de leur offrir les secours de la religion par la même occasion.

Sitôt résolu, mon projet fut exécuté. Je pris à gages un jeune orphelin kha-tchô-gottinè de quatorze ans, qui végétait au fort Good-Hope, où sa mère l'avait laissé malade, à la fin de l'été, *Tadi^{r}alè*, l'Abandonné, et j'en fis mon guide et mon serviteur pour toute la durée du voyage. Je choisis dans le chenil de la mission quatre beaux chiens de Sibérie venus de l'Alaska et mâtinés d'esquimau, qui avaient nom Guizot, Nancy, L'Éclair et Dahlia, et le 8 novembre, à 4 heures du matin, je partais de Bonne-Espérance par une température bénigne de — 20° centigrades seulement et la plus belle nuit que l'on pût voir.

Mon aimable lecteur connait maintenant

aussi bien que moi le chemin qui conduit du fort Good-Hope à la colline sablonneuse de *Ti-gotchô* et même au lac de l'Ile. Il était le même que l'année précédente ; mais sur ce lac il changea de direction. Au lieu de me diriger vers le lac Colville par celui du Soufre, je pris plus au sud, par conséquent à droite, un sentier tout tracé par les chasseurs du fort et qui devait me conduire sans hésitation ni grande fatigue jusqu'au lac du Grand-Détroit, *L'at a-kotchô*, et au steppe du Renne blanc, *Étié-dékʳalè-ttsoghé*. Au delà, nous ne devions plus avoir de chemin tracé; mais Tadiʳalé connaissait ce pays qui était le sien, et devait me diriger jusque chez Kopa.

9 *Novembre*. — Nous avions campé au sommet de *Ti-gotchô* et désirions pouvoir passer notre seconde nuit chez les chasseurs du fort Good-Hope, au Grand-Détroit. L'enfant m'avait assuré que nous n'arriverions à ce lac qu'à la nuit tombante, et je le croyais sans peine, y étant déjà allé en 1866, lorsque tout à coup, une heure après notre déjeuner, c'est-à-dire à 2 heures de l'après-midi, nous rencontrâmes les chasseurs. Ils venaient de se rapprocher et n'avaient pas encore passé une nuit dans leur nouveau campement. Ces chasseurs étaient : *Dattonhi*, l'Échafaud, *Ella-odèniha*, La Pointe de canot, *Dènègounli*, un Homme nous est né, et ses frères. Mais ce dernier était absent du camp.

Je fus reçu avec cordialité, et, bien qu'il fît

encore grand jour à cette latitude, je pris mes dispositions pour passer chaudement la nuit dans la yourte de ces braves gens, une yourte construite à la manière loucheuse, c'est-à-dire en forme de dôme ou de calotte. Installés, je reprochai doucement à Tadi'alè de m'avoir trompé en me promettant pour la nuit un campement que nous avions rencontré après midi. Le vieux Dattonhi prit sa défense :

— « Nous autres, hommes, commença-t-il à me dire, nous ne ressemblons pas aux Blancs, qui parlent toujours par détour et avec fausseté. Nous disons toujours la vérité, alors même que nous paraissons mentir. Il suffit pour cela de connaître nos usages. Ainsi, quand nous envoyons nos enfants quérir dans la forêt de la viande de venaison déposée *en cache*, nous consultons leurs goûts, leurs aptitudes, afin de les amadouer ou de leur donner de l'émulation pour ces voyages toujours un peu pénibles. Si nous voyons qu'ils aiment à faire de longs, longs voyages, nous leur annonçons alors que cette viande gît bien loin, bien loin; qu'ils auront à camper seuls; qu'ils vont faire une expédition dont ils pourront parler avec orgueil. Alors leur curiosité piquée au vif et l'amour des voyages les portent à obéir; ce qu'ils ne feraient pas s'ils savaient que la *cache* est à quelques pas seulement; parce qu'ils n'en retireraient alors aucune gloire. C'est ainsi que Dènègounli a été élevé; parce que cet enfant ambitieux ne rêvait que la gloire.

« Si, au contraire, nos enfants sont craintifs, timides, nerveux et paresseux ; s'ils redoutent de bivouaquer tout seuls, la nuit, dans la forêt ; s'ils ont peur des loups et des revenants, alors nous leur disons, pour la première fois, que la *cache* est loin, bien loin, afin qu'ils prennent leur courage à deux mains et se nantissent pour camper en route. Et comme il se trouve qu'elle est tout près, ils reviennent charmés de l'agréable surprise qu'on leur a faite et tout disposés à obéir de nouveau à la prochaine occasion. Mais alors on ne leur dit plus rien, et il arrive souvent qu'ils passent deux jours dehors, ce qu'ils n'auraient certainement pas accepté de faire si on les avait avertis de la distance, de prime abord.

« Ainsi tu vois que c'est la bonté d'âme de ton jeune homme qui l'a porté à allonger la distance. Il te pensait fatigué, ennuyé de la longueur du chemin qui conduit à notre camp, et il a voulu te faire plaisir en te causant une agréable surprise. »

J'approuvai la bonté de cœur de ces braves gens ; mais cependant je dus leur apprendre que l'on ne doit pas se permettre d'offenser la vérité fût-ce pour rendre service ou se faire obéir ; et encore moins tromper les enfants, de crainte qu'ils ne perdent toute confiance et tout respect envers leurs parents.

Quand le moment arriva d'apprêter le repas du soir, La Pointe de canot s'écria d'un air pénétré :

— « *Yazé bœr oullè, taoti!* » C'était une ren-

gaine. Je la connaissais depuis longtemps. «Il n'y a pas chez moi le plus petit morceau de viande! » signifie, chez les Danites, « Je n'ai plus de tabac, donne-m'en et tu auras de la viande tant que tu en voudras. » J'avais bien un peu d'*argent* avec moi, afin de me procurer des vivres en route; mais, comme j'étais copieusement pourvu pour jusqu'au camp de Kopa, je ne voulais pas le gaspiller inutilement. Et, quand je parle d'argent, mon lecteur sait déjà que je désigne des marchandises de troque, telles que tabac, rassades, mouchoirs, galons, aiguilles, petits couteaux, fil, peignes, etc., puisque, dans l'extrême Nord-Ouest, les payements se font toujours en nature.

Je ne répondis donc rien à La Pointe, mais priai Tadi'alè d'aller chercher des provisions dans mon traîneau, afin que je pusse assister ces pauvres affamés. L'enfant revint avec du pémikan, que je plaçai poliment devant La Pointe.

Mais celui-ci se récria :

— « Sont-ils drôles, ces Blancs, mon Dieu! sont-ils drôles, ont-ils la tête à l'envers! Qui a jamais vu un Blanc donner à manger à des chasseurs dènè? Quand nous te disons, Père, que nous ne vous ressemblons pas. Penses-tu donc que je n'aie pas seulement un repas de viande fraîche à t'offrir? »

Je savais bien ce qu'il en était, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, mais je tenais à donner à ce néophyte une petite leçon amicale d'hospitalité, et je contrefis le naïf :

— « Mais dame! non, lui répondis-je. Puisque tu viens de me dire à l'instant qu'il n'y a pas une bouchée chez toi, la charité et l'amitié que j'ai pour ta personne me font un devoir de partager mes provisions avec toi. A moins, coutinuai-je, que *yazé taoti*, pas le moindre brin, signifie *kountlawé l'an*, extrêmement beaucoup. Après cela, si tu vas chercher de la viande fraîche pour me l'offrir, je ne vais plus savoir que penser de ta véracité. »

Il rit à tue-tête, d'un gros rire bruyant, en se tordant comme si j'avais dit la chose la plus cocasse du monde. Dattonhi et tous les autres faisaient chorus.

— « *Yazé! yazé!* criait-il. Comme ces Blancs ont l'esprit croche ! Ça ne s'est jamais vu ! »

Il sortit et rentra bientôt avec une énorme croupe grasse d'élan, sur laquelle je mesurai deux bons pouces de *dépouille*. Il la coupa, en remplit le chaudron et le suspendit au-dessus du feu, sans parler de tabac. Je laissai le pémikan devant l'Indien, pour servir au repas du soir. J'y joignis de la galette et fis faire un grand chaudron de thé sucré par mon jeune homme.

Pendant que le souper cuisait, les yeux me cuisaient aussi ; parce que la yourte était remplie d'une fumée épaisse et âcre qui nous dérobait les uns aux autres. Je pleurais abondamment sans éprouver aucun chagrin, et mes hôtes, quelque accoutumés qu'ils fussent à la *boucane*, en étaient réduits à m'imiter forcément.

— « *Sa l'ini!* Méchant ours! s'écria à la fin Dattonhi, en s'adressant aux femmes. Chaque fois que vous vous mêlez de dresser une loge à la dindjié, voilà ce que vous nous faites. N'est-ce pas ennuyeux? On n'y tient plus, on pleure toutes les larmes de ses yeux, moi, à qui une branche en a déjà presque arraché un.

« *Tchin sé ta kranachié hè tazjé taoti!* »

« Le nez vous coule comme le ciel par un jour d'orage, et voyez comme notre Père se désole, les yeux dans son mouchoir. *Sa l'ini! Sa l'ini!*

— « Mais les yourtes dindjié sont bien plus chaudes que nos loges pointues, objectaient les femmes, tu le sais bien. Il faut savoir supporter quelque chose, en ce monde, pour bénéficier d'une autre chose plus conséquente.

— « A quoi cela sert-il, s'il faut que j'en devienne aveugle? vous dis-je. Vous ne me ferez jamais croire que les yourtes des Dindjié sont aussi fumeuses. Et si vous ignorez le moyen de les empêcher de fumer, eh bien n'en faites plus; voilà. Il fallait demander le secret aux femmes loucheuses. »

J'examinai la yourte sans rien dire, et m'aperçus aussitôt qu'on n'y avait pas pratiqué d'évent, à ras de terre, du côté opposé à l'entrée. Ce trou du vent est nécessaire pour augmenter le tirage de la loge par le courant d'air qu'il établit avec l'ouverture du faîte. Notre yourte ressemblait donc à un poêle bien bourré mais sans trou de tirage. Dans ces conditions, le meilleur poêle fume et vous asphyxie.

Je saisis une spatule, je l'enfonçai dans l'ados de neige qui faisait face à la porte et, l'y retournant en tous sens, j'y pratiquai un trou assez grand pour y fourrer le bras. Aussitôt, toute la fumée repoussée par le courant d'air qui s'établit, s'éleva vers l'ouverture supérieure et s'évanouit par cet orifice ménagé pour servir de passage à la fumée.

— « Tenez, dis-je aux matrones, voilà ce qui manquait à votre yourte pour l'empêcher de fumer. C'est là tout le secret des femmes loucheuses.

— « *Sé déjyékhé!* Par mes ancêtres ! s'écria le vieux Dattonhi ébouriffé. Voyez-vous ça, vous autres, voyez-vous ça ! voyez-vous ça ! »

Puis se retournant vers Ella-odéniha, qui pleurait, comme tout le monde, quoique non pas d'émotion :

— « *Ey*, *séghen*, mon beau-frère, voici notre Père, qui n'est pas un *homme* (un Dènè), et qui pourtant nous en remontre à tous, même dans les bois. En vérité, je te dis que les Français de cette trempe sont de vrais sauvages. »

Jusqu'en 1866, cet Ella-odéniha avait été un jongleur ou chaman opiniâtre et un mangeur de prêtres implacable. Jamais il ne mettait le pied chez nous ; jamais il ne nous regardait ni ne nous donnait la main ; jamais il ne nous adressait la parole. Citer La Pointe, c'était parler de notre ennemi le plus irréconciliable. Tout à coup, en novembre 1866, je l'avais vu venir radouci, humble, même un peu penaud,

me demander le baptême. Frappé d'une transformation trop subite pour que je pusse la croire sincère, je le pris sur le même ton narquois et railleur qu'il affectait ordinairement avec moi. Mais il me regarda avec une tristesse et une affection que je ne lui connaissais pas encore :

— « Je parle sérieusement, me dit-il, Père. J'ai bien pensé que tu ne me croirais pas, ayant été si hostile à *la prière*. Je suis moi-même tout bouleversé de mon changement. Comment se peut-il que l'esprit de l'homme soit transformé au point de souhaiter ce qu'il redoutait, de priser ce qu'il haïssait, d'aimer ce qu'il aurait voulu anéantir ? Cependant cela est ; je n'y puis rien. Et dire que c'est un rêve qui a opéré en moi ce changement ! En vérité, il y a un Dieu ; je le confesse maintenant ; et tu vas voir comment Il a eu pitié de moi.

— « Un rêve, toujours des rêves ? Le bon Dieu vous conduit donc par des rêves, vous autres ? »

— « Je ne sais s'Il nous conduit autrement que les autres hommes ; mais, en tout cas, tu vas en juger. Tu connais mon hostilité obstinée pour votre religion et pour vos personnes. Je ne vous aimais pas. Sans vous mépriser, — car vous n'êtes nullement méprisables, étant de gros bourgeois très à l'aise, savants et adroits en toutes choses, — je vous haïssais cordialement et aurais bien voulu vous voir au fond de la grande rivière Mackenzie.

« Tout à coup j'eus un rêve, mais un rêve si étrange qu'il m'a fait ce que tu vois. J'étais en canot d'écorce sur le *Naotcha* (1) avec une foule de mes compatriotes, également en canot, et nous descendions le courant tous ensemble. En un clin d'œil, en aval du lieu où nous voguions paisiblement, il se forma un abîme qui occupait toute la largeur du fleuve, et celui-ci s'y précipitait en formant une cataracte que nul de nous ne dut songer à franchir. C'était la mort.

« Nous essayâmes de gagner le rivage ; mais il n'était plus temps. Nous nous en trouvions trop éloignés pour espérer de l'atteindre avant d'être emportés dans le gouffre qui nous aspirait. Que faire? Nous étions éperdus et nous épuisions en vains efforts. Peu à peu mes compagnons étaient emportés vers l'abîme et je les voyais s'y engloutir à jamais. Je me sentais perdu moi-même et j'allais m'abandonner aveuglément à mon malheureux sort, lorsque, tout à fait sur la verge du précipice, comme suspendu au-dessus de la cataracte écumante et mugissante, surgit un îlot de rocher que surmontait une grande croix blanche, semblable à celle qui s'élève à côté de la mission. Debout au pied de la croix, était un homme revêtu d'une aube, qui criait après nous, nous conjurant de la voix, du regard et du geste, de

(1) Un des noms du Mackenzie en peau-de-lièvre. Ce mot signifie *Terre géante;* on sous-entend le mot fleuve.

nous diriger vers lui si nous voulions nous sauver.

« Il fallait lui obéir ou périr, puisque le rivage était si éloigné.

« Je fis force d'aviron vers le rocher, j'engageai vivement mes compagnons d'infortune à en faire autant. J'abordai enfin et me trouvai en sûreté. Tous ceux qui m'imitèrent furent sauvés. Les autres s'engouffrèrent dans l'abîme et y périrent comme leurs devanciers.

« Tout à coup je m'éveillai, tremblant d'épouvante et changé de fond en comble. Je n'avais pas le moindre doute sur la valeur de cet avertissement. Je ne t'en demande pas l'explication ; ce sont de ces choses qui se comprennent d'elles-mêmes. Ce n'est pas moi qui ai pu imaginer une telle vision, puisque je vous haïssais. Ce n'est pas le diable qui a pu me l'inspirer. Alors qui est-ce donc, si ce n'est Dieu ou un de ses anges, qu'Il m'a envoyé ? J'ai compris, cette nuit, en un clin d'œil, que votre parole est vraie ; que le gouffre est celui de l'éternité ; que la croix c'est le mystère de la Rédemption que vous prêchez. J'ai compris que l'ange c'est chacun de vous, prêtres. Sans aucun doute, quelque grand malheur nous menace encore, après l'épidémie de l'année dernière (1). Eh bien, je

(1) En 1865, une fièvre scarlatine épidémique quaterna le Mackenzie. En 1867, six mois après la vision qu'avait eue Ella-odénihay, une rougeole épidémique dévasta de nouveau le district arctique et y fit un millier de victimes, sur 4 000 habitants.

ne veux pas périr, j'ai peur, j'abandonne à jamais l'*Inkʳonhè* (l'Ombre) (1). Hâte-toi de m'instruire et de me baptiser. »

Et j'avais instruit et baptisé le *voyant* La Pointe, au mois de Décembre 1866, en lui donnant le nom de l'archange qui avait dirigé *Tobias* à travers les flots de l'Euphrate, le glorieux Raphaël.

Pendant que Tadiʳalè mettait le couvert pour souper, deux petits enfants emmitoufflés dans des sayons de peau de renne, poil en dehors, entrèrent dans la yourte, tout rayonnants de joie :

— Mère, mère, criait l'aîné, un bambin de huit ans nommé *Tsoghé-houlé*, nous venons de tuer une musaraigne.

— « Oh ! merci, mes enfants, merci ! Racontez-moi comment vous avez fait ce beau coup. »

Et les deux gosses de raconter par le menu quand et comment ils avaient féri la pauvre bestiole et l'avaient mise en pièces. La mère ne tarit pas d'éloges et loua tellement le bambin au nom phallique qu'elle me parut souve-

(1) L'*Ombre*, divinité vague qu'invoquent les chamans ou jonglenrs danites. Elle pourrait bien être la même qu'*Ettsoun*, *Ettsonnè* ou *Essoun*, l'ange de la mort, qui réside dans la lune. Les anciens Cmbres et les Etrusques adoraient une divinité semblable : *Ésun*, *Ésus*, *Ésus*, ou *Asu*, le Terrible, l'Epouvantable, dieu de la mort et Mars gaulois. Les Kymris ou Cimbres adoraient *Koupaï*, l'Ombre; les Finnois et les Slaves, *Koupâlo*, l'Ombre également; enfin les Qquichoas ou Incas, habitants modernes du Pérou, vénéraient aussi l'Ombre sous le nom de *Koupaï*.

rainement ridicule. Tant d'emphase et de grands mots et de louanges pour célébrer la mort du plus inoffensif de tous les rongeurs, me frappa. J'en fis la remarque à Fortunata, la mère de ces enfants.

— « Ah! Père, une musaraigne! ne m'en parles pas. Les souris et les musaraignes dévorent nos provisions et ruinent nos fourrures. Elles s'attaquent à tout, aux lanières, aux collets à lièvres, aux traîneaux, et viennent même nous ronger les nerfs des jambes pendant notre sommeil.

— « Elles sont terriblement effrontées, vos souris. Nos maisons aussi en sont pleines, cependant elles ne nous rongent pas les pieds.

— « A dire vrai, ce n'est pas précisément pour cela que nous détruisons souris et musaraignes. Mais nos anciens nous ont dit que ces petits animaux sont l'incarnation d'*Ettsonnè*, l'esprit ou génie de la mort, et ils les tuaient sans pitié. Voilà pourquoi nous les imitons.

— « Alors pourquoi invoquez-vous la musaraigne, *Klô-da-tsolé*, (1) dans la lune, aux néoménies du printemps ainsi que pendant les éclipses de lune?

— « Qui t'a dit cela?

— « Peu importe qui me l'a dit; mais tu vois que je le sais. Et je sais aussi que vous observez encore ces pratiques, tout chrétiens que

(1) Souris au museau pointu, conique; littéralement : Souris-bouche-vergée

vous êtes, puisque ton fils, Dènè-gounli, me l'a assuré. »

Un peu penaude, Fortunata répondit :

— « Précisément pour que le génie de la mort nous délivre de nos ennemis en les exterminant, et qu'il les change en ces rennes que nous tuons à notre tour et dont nous nous nourrissons ; car tout le monde sait que ces animaux sont d'anciens hommes. Aussi, lorsque nous voyons la lune, où réside *Klô-da-tsolé*, s'entourer d'un halo, nous disons : Il va y avoir beaucoup de rennes dans les steppes, car voilà que l'astre, *sa*, ceint sa tête pour combattre nos ennemis, *sa kfwi nadetti*.

— « C'est donc la lune ou plutôt le petit homme qui y réside qui vous procure votre subsistance, et auxquels vous demandez votre pain quotidien? Me voilà bien avancé, moi qui depuis huit ans vous prêche le bon Dieu et sa Providence nourricière !.....

— « Ah ! Père, s'écrièrent-ils en chœur, loin, loin de là ! Nous te racontons ce que nous croyions et faisions jadis. Mais nous reconnaissons bien que, depuis que nous sommes baptisés et prions Dieu, et surtout depuis que tu es au milieu de nous, il n'y a jamais eu une aussi grande abondance de rennes. Nous disons que tes flèches sont bien plus puissantes que celles de *Klô-da-tsolé*.

« Avant votre arrivée, nous adressions nos adorations à la lune ou plutôt au génie qui y réside, *Sa-wéta* ou *Ébœ-ékon*, le Ventre-bou-

clier, parce qu'il nous avait promis son concours quand nous l'invoquerions avec confiance. Et, effectivement, il nous exauçait. Mais aujourd'hui que vous nous défendez cette pratique, nous ne nous adressons plus qu'à notre Père des cieux.

— « Autrefois, dit alors Fortunata, la mère de Dènègounli, nous avions un autre excellent moyen de nous procurer de la viande. Pendant le mois du rut du renne, toutes les jeunes femmes et les filles nubiles se coiffaient d'un grand bonnet calibourné, qu'elles boutaient sur leur tête de manière à s'en cacher entièrement la poitrine et les épaules. Et les rennes abondaient, et nous ne manquions de rien.

« Aujourd'hui, plus rien de tout cela. Plus de capulet, plus de filles encapuchonnées ; toutes les bonnes vieilles pratiques s'en vont, et le renne est plus difficile à trouver.

« Dis, Père, veux-tu nous permettre, à la fille de Dattonhi et à moi, de remettre le grand bonnet? Qui sait si nous ne pourrions pas, par cette magie de nos ancêtres, procurer encore des rennes à nos hommes ? »

Je voyais bien que la commère ne parlait ainsi que pour plaisanter ; car jamais je ne leur avais défendu de porter le capulet, auquel je ne connaissais pas, d'ailleurs, de si grandes vertus cynégétiques ; mais je ne pus m'empêcher de remarquer combien les pratiques populaires sont le plus souvent dénuées de tout cachet de bon sens, de toute apparence de logique et de

sain raisonnement. O Dieu ! que le nombre des fous est grand, sur cette terre ! A la vérité, cette femme était aussi simple et naïve que son fils aîné ; mais elle n'était pas plus sotte que la généralité des femmes danites ; et, à très peu d'exceptions près, toutes lui ressemblaient par la crédulité et les préjugés insensés.

Un jour, cette Fortunata m'avait mandé pour que je la guérisse d'une prétendue paralysie du côté droit, qu'elle disait éprouver depuis la veille. Je vis qu'elle avait reçu une impression d'air froid, et qu'elle prenait pour de la paralysie la roideur qui en était résulté. Je mis tout en œuvre pour la porter à changer de position et à lui faire mouvoir un peu le bras engourdi. Impossible de m'en faire obéir. Elle s'obstinait à dire que son bras était mort.

Alors j'usai d'une supercherie innocente. Je lui mis dans la main une pilule quelconque, dont je lui garantis le succès merveilleux contre la paralysie ; mais à condition qu'elle étendît le bras tant qu'elle pourrait, et qu'elle l'agitât au fur et à mesure que la flexibilité lui reviendrait. Se voyant ou se croyant prise au sérieux, elle allongea aussitôt le bras et le remua en s'émerveillant de l'effet prodigieux de mon remède. Et tous les assistants s'en frappaient la cuisse droite d'admiration et d'étonnement.

Est-il croyable que des créatures humaines consentent ainsi à se leurrer elles-mêmes en trompant leurs semblables ? Ou bien faut-il

admettre qu'il y a dans certains cerveaux mal équilibrés une dose de bêtise qui requiert absolument un certain vernis de supercherie, pour en imposer, — que sais-je ? — à des esprits ou génies dont ils se croient hantés ou tourmentés ? Quand j'examine la trempe et la touche du caractère peau-rouge et que je pèse la valeur et la force de certains de ses raisonnements, je ne puis m'empêcher de constater que beaucoup de ces gens-là ne sont autres que des aliénés ou des monomanes. Qui sait, peut-être que la vie nomade et sauvage n'a pas eu, à son point de départ, d'autre principe, d'autre mobile, que la folie et l'hallucination, qui auront porté des malheureux à fuir la société des hommes sains d'esprit, pour se rapprocher ensuite de leurs pareils.

Si j'avais ignoré la manière de tourner une difficulté et de paraître rechercher le sentiment d'autrui, pour feindre de le suivre, tout en gardant mon opinion propre, le commerce de ces bons Peaux-de-Lièvre, me l'aurait vite enseignée. Le chef, Patrice Kopa, lui-même, un de nos meilleurs néophytes, m'en avait fourni un exemple. Un jour qu'il venait d'entendre, de notre petite chapelle domestique, de Good-Hope, son beau-frère *Tchoun-ya*, le Petit-Oiseau, un ancien conjureur, père de Dènègounli et mari de Fortunata *Etla-kodaha*, me raconter d'un air ingénu un rêve qu'il avait eu et dont il me demandait l'explication, il apprit, par la réponse que je fis au songeur, que je méprisais

en général les rêves et ceux qui s'en préoccupaient. Aussitôt, Kopa sortit de la chapelle et, attirant le Petit-Oiseau à l'écart, sans se douter que je ne perdais pas une seule de ses paroles, il commença à le sermonner avec douceur :

— « *Sou kounéyon* ? As-tu de l'esprit, lui disait-il, de te laisser ainsi retaper par notre Père ? Quand on est baptisé, il faut bien se garder de plus parler de rêves, de visions et de révélations, comme nous le faisions jadis quand nous étions *nakohin* (voyants) ; car les prêtres français ne croient à rien et se moquent de toutes ces choses. Mais, si par cas il nous arrive de voir quelque chose d'étrange, d'effrayant ou de consolant, pendant notre sommeil, alors il faut user de stratagème pour le faire accepter par les prêtres, et voilà ce qu'il faut leur dire : « Mon Père, Dieu m'a pris en pitié *vu que*, « il m'a envoyé telle ou telle communication « nocturne. » Alors le prêtre vous prend au sérieux et ne se moque pas de vous. »

Et en donnant ce burlesque conseil qui n'était autre qu'une supercherie, ce chrétien ne se doutait nullement qu'il manquait de franchise et conseillait à son beau-frère, plus simple que lui, de tromper le prêtre.

Cette fourberie est congénitale chez l'Indien ; elle est native ; il ne s'en aperçoit pas et n'en conviendra jamais, d'autant qu'elle se joint à une candeur d'enfant qui la trahit toujours. Ils ont leur raison enveloppée de langes.

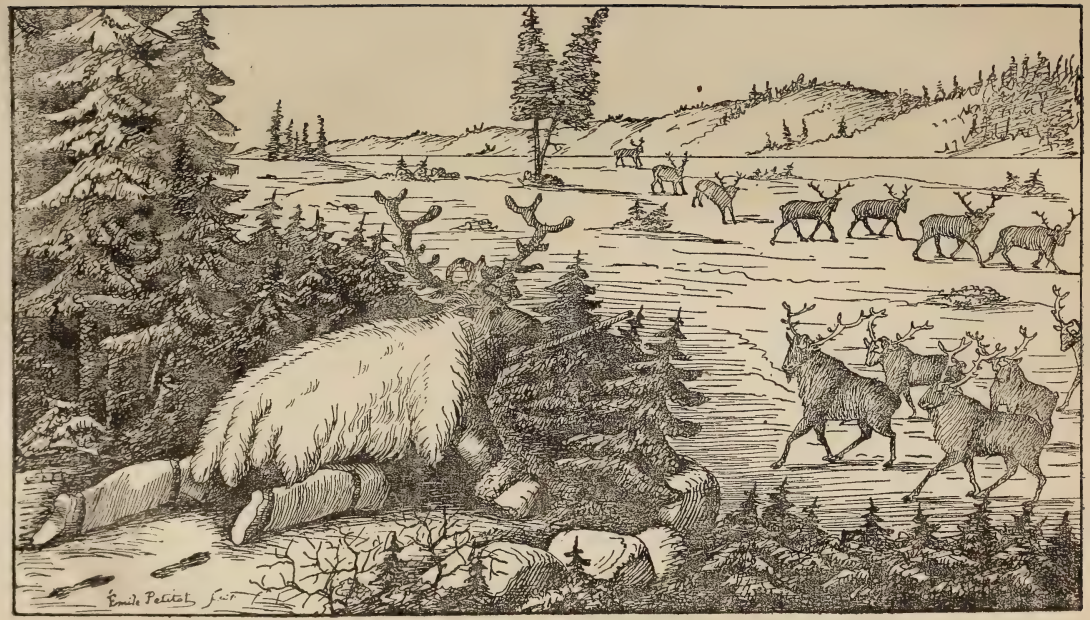
10 novembre. Je continuai ma route vers

le nord-est, précédé par Dattonhi qui s'en allait à la chasse au renne dans un steppe voisin, où il voulait me montrer, disait-il, un truc peau-de-lièvre que je ne connaissais probablement pas encore. Suivant son chemin de chasse déjà battu et fréquenté par les serviteurs du fort Good-Hope, que Dattonhi et Ella approvisionnaient cet hiver, nous traversâmes le steppe Balisé-avec-de-la-mousse, *Nni-él'é-niha-ttsôghé*, le lac du Grand-Détroit, et parvînmes, à onze heures du matin, au grand steppe du Renne blanc, *Étié-dékʳalè-ttsôghè*, où plusieurs beaux troupeaux de rennes paissaient paisiblement le lichen.

Je ne vis pas un seul de ces ruminants qui fût blanc. Le renne blanc n'existe pas dans les forêts arctiques de l'Amérique. On ne le rencontre que dans l'Asie septentrionale, chez les Youkaghires, d'où il émigre quelquefois, à travers le détroit de Béring, dans l'extrême nord-ouest de l'Alaska. Peut-être y en a-t-il dans les îles de la mer Polaire; mais je n'en ai jamais entendu parler.

Ce steppe était le théâtre des prouesses du vieux Dattonhi. C'est là qu'il avait voulu satisfaire ma curiosité par le spectacle, nouveau pour mes yeux, d'une chasse au stratagème.

Cachés derrière une taille de verts sapins, qui nous dérobait à la vue des rennes, Dattonhi tira de sa carnassière en filet une peau de renne garnie de son poil et à laquelle adhérait la tête de l'animal munie de sa ramure. Il s'en



Chasse au renne dans le steppe du Renne blanc.

affubla, plaça les ouvertures des yeux absents du renne devant ses propres yeux, arma son fusil, le tint sur ses bras tout prêt à s'en servir, et, avec un morceau de bois de renne qu'il tenait de la main droite, il heurta à petits coups la monture dudit fusil, de manière à imiter le bruit que fait le renne en frottant sa ramure contre les balivaux, pour la détacher. En même temps, nous faisant signe de nous tenir cachés derrière les sapins, sous le vent, il se montra aux rennes étonnés, faisant tout le temps certaines contorsions de tête qui imitaient les mouvements de ces gracieux animaux. Son costume étant entièrement en peau de renne, poil en dehors, il put s'approcher jusqu'à une faible distance de sa proie. A sa vue, les rennes s'arrêtaient, regardaient avec curiosité et avançaient. Le vieillard épaulait vivement son fusil, tirait ; puis, lorsque les rennes détalaient il les poursuivait, s'arrêtait avec eux, les rappelait à lui par le même manège de renne en rut, et tirait de nouveau.

De cette façon ingénieuse, Dattonhi abattit cinq rennes en très peu de temps. Il dut continuer sa chasse longtemps encore ; mais, comme j'étais pressé, je le laissai bigonnant toujours, et repartis sans prendre congé de lui.

Ce mode de chasse est également usité chez certains Indiens de la Californie, qui sont peut-être des Umpkwas, sauvages de la famille danite. Mais je sais aussi, pour l'avoir lu quelque part, que, dans l'Indoustan, certain

peuple autochtone emploie le même procédé contre le cerf axis. Il devait surtout être en honneur parmi les Dènè, quand ces Indiens ne faisaient usage que d'arcs et de flèches.

En guise d'appeau à rennes, les Peaux-de-Lièvre emploient aussi un petit faisceau de sabots de cet animal, enfilés dans des lanières, et qu'ils portent à cet effet à leur ceinture. En agitant ces sortes de crécelles ils attirent l'attention des rennes qui se dirigent vers eux.

Quand nous entrâmes dans le steppe du Renne blanc, nous commençâmes à apercevoir la chaîne des *Bedzi-ajyouè*, à notre gauche, et celle des *Ti-della*, à notre droite. Entre ces deux chaînes il existe un col ou passage vers lequel nous nous dirigeâmes en ligne droite, cheminant tout le temps au milieu d'innombrables empreintes de rennes. Elles couvraient tout le pays depuis *Ti-gotchô* comme d'un vaste réseau géographique, enchevêtré dans une multitude de directions. Nous avions laissé à gauche tous les lacs tant soit peu considérables. Nous n'eûmes à traverser que quatre marais épars dans le steppe; puis nous nous engageâmes dans une forêt vierge interminable, où nous fûmes très heureux de trouver un excellent chemin bien frayé : celui des gens de *Kopa* et de *Tsélikfwô*, sur lequel nous n'avions pas osé compter, Tadiʳalè et moi.

A peine y cheminions-nous depuis dix minutes, qu'un troupeau de rennes coupa notre sentier et fut poursuivi par les chiens de Tadi-

ralè, qui marchaient en tête. Ils s'élancèrent avec tant de vigueur, qu'ils mirent leur traîneau en pièces, arrachèrent et rompirent leurs traits, et parsemèrent leurs harnais à travers la forêt. Il fut impossible à l'enfant au désespoir de les modérer ni de les rattraper. Je pris alors sur mon traîneau le petit bagage de Tadiralè ainsi que les lambeaux de ses attelages, et nous poursuivîmes notre route sans plus penser à ses trois chiens sauvages. Mais, le soir, avant le bivouac, nous les vîmes revenir haletants, fatigués, la tête basse et traînant après eux quelques loques de leurs harnais en pièce. L'enfant fut si heureux de revoir ses toutous, qu'au lieu de les assommer de coups comme il n'avait cessé d'en proférer la menace dans sa colère, tout en cheminant, il les embrassa tendrement, les rattela tant bien que mal avec des bouts de corde et de lanière et les disposa en flèche en avant des miens.

Nous poursuivîmes notre route avec un seul traîneau. Ce n'était pas très commode, surtout aux détours des sentiers; cependant cela ne nous arrêta point.

Nous campâmes dans cette même forêt, sur un plateau élevé, du pied duquel surgit la rivière Souterraine, et nous y enjouîmes une nuit très confortable, tant par la grande quantité de bois que nous pûmes brûler pour nous chauffer, que par la douceur relative de la température, — 26° sous zéro, seulement.

Vers la fin de la nuit, je fus réveillé en sur-

saut par une musique peu harmonieuse, mais qui n'était pas nouvelle pour mes oreilles. C'était un chahut de loups tellement bruyant qu'il faisait présumer une douzaine de ces visiteurs peu désirables. Ils avaient probablement fait chasse et conviaient des camarades à la curée ; car les loups sont comme les gueux de Béranger, ils s'aiment entre-eux et partagent volontiers les bonnes aubaines avec leurs semblables. Ou bien, et je vis un peu plus tard que c'était le véritable motif de ce concert, ils venaient tout à coup, en suivant notre route à rebours, de sentir notre feu et nos chiens, et, avant de nous assaillir, ils appelaient d'autres confrères à la rescousse.

Quoi qu'il en fût, c'est une chose désagréable que d'être tiré de son sommeil par de tels réveille-matin. J'appelai Tadi'alè, qui avait ouï comme moi. Nous nous levâmes tous les deux, et pendant que l'enfant rallumait le feu, je saisis les harnais des chiens et m'empressai de les ratteler et de les attacher au campement, de crainte qu'ils ne s'élançassent après les loups. Cela fait, je regardai ma montre : 6 heures du matin ! Ah ! certes, les loups avaient bien fait de nous tirer des bras de Morphée ; car il était grand temps de repartir. Nous avalâmes promptement une tasse de thé et une petite galette, et nous remîmes en route.

Au bruit que nous avions fait, les loups avaient rebroussé chemin sur notre sentier même. Nous ne les vîmes plus.

11 novembre. Nous atteignîmes le col ou baissière qui sépare *Ti-della* de *Bedzi-ajyouè*, sans nous en apercevoir, vu que nous avions campé sur la pente occidentale du plateau. La vue y est étendue, mais extrêmement monotone. On n'y découvre qu'une interminable forêt de sapins, que percent de loin, comme des verrues pileuses dans la barbe d'un pauvre homme, quelques mamelons hirsutes et hérissés de sapins plus élevés.

Depuis la rencontre de la horde de rennes vue la veille au soir, nous ne revîmes plus aucun de ces animaux durant ce voyage de longue durée, et il se termina sans que nous en ayions même remarqué d'autres pistes. Cet hiver-là, ces nobles cervidés semblaient tous s'être donnés rendez-vous dans le voisinage immédiat du fort Bonne-Espérance.

Entre le versant oriental de *Ti-della*, qui est assez abrupte, et une autre chaîne de plateaux nommée *Piéré-ajyouè* ou montagne des Truites, dans un paysage qui me parut riant et pittoresque, je traversai l'Eau qui s'allonge, et qui n'est qu'un prolongement étroit du lac *Nné-yé inlin*; puis celui des Brochets, *Onta-ra-tʳoué*, et enfin le lac des Truites, *Piéré-tʳoué*; autant de découvertes à mon actif, puisque les Blancs n'étaient jamais allé au delà du Grand-Détroit, sur ce chemin.

J'allai camper, de nuit, dans le Grand-Steppe, *Ttsôghé-tchô*, où nous pûmes à peine trouver assez de bois de chauffage pour la nuit;

et quel bois! Des gaules de la grosseur du poignet. Cependant nous y dormîmes comme des loirs par — 34° centigrades sous zéro, grâce à la fatigue et à notre jeunesse.

C'est sur le prolongement de la vallée qui recèle les trois grands lacs que je viens de nommer, qu'est situé le lac de l'Eau renaissante ou de Dick, que j'avais découvert en mars 1866.

12 novembre. Le Grand-Steppe occupe le sommet de *Piéré-ajyouè*. On ne peut rien voir de plus attristant et de plus désolé que cette plaine blanche que balayait le vent d'Est.

Mais, mon Dieu! j'ai déjà rendu le même témoignage si peu flatteur à tant d'autres steppes et plateaux, que je ne sais comment varier mes descriptions. Celui-ci offre cependant une particularité : c'est la vue d'une forêt de petits sapins morts en bas-âge et blanchis par le temps. Ils ne sont pas plus gros que des roseaux de Provence. Une forêt de morts-nés qui ne revivront jamais plus, vous imaginez-vous quelque chose de plus désolé?

De ce sommet on aperçoit distinctement la vaste nappe du lac Colville, à gauche, le cône de *Bedzi-ayoué*, à droite, et le long bourrelet de la Loge des Ames, *Éyounné-khin*, qui le sépare d'avec mon lac. Puis le sol descendit progressivement et par étages jusqu'à ce dernier grand bassin, le lac Petitot, que j'allais de nouveau traverser quoique dans une direction différente de l'année précédente.

La pensée que nul Européen avant moi n'avait

encore parcouru ces déserts, me les faisait trouver étranges. Il me semblait que je venais de découvrir une sixième partie du monde; et cependant cet honneur — si c'en est un — m'était déjà échu tant et tant de fois, durant ces pérégrinations hors les voies fréquentées par les Blancs et les missionnaires, dont le premier et le seul j'avais inauguré l'ère; j'étais tellement coutumier du fait et avais diapré la carte de l'Amérique arctique de tant d'itinéraires croisés en tous sens, que mes découvertes semblaient chose naturelle à chacun, dans ce vaste district. J'avais distribué des lacs, des rivières ou des montagnes à tous mes pareuts et amis, avec une telle générosité et munificence, qu'on aurait pu croire que c'était moi qui les avaiscréés, et qu'ils étaient devenus ma propriété. O néant de la vanité humaine!

Si un Speeke, un Butler, un Stanley, ou un Livingstone en eussent fait autant, me disais-je quelquefois, mon pays ne tarirait pas à faire leur éloge et à célébrer leurs découvertes. Mais il s'agit d'un missionnaire, d'un prêtre catholique, d'un Français. Oh! en ce cas, nous n'avons plus rien à dire ni à admirer; car il est convenu que tout ce qu'un Français et un missionnaire catholique découvrent ou ont découvert est attribué à autrui, ou ne compte pas plus que le fameux voyage à travers l'Afrique, du menuisier allemand Daremberg. Eh bien, il n'y a rien de plus absurde que la réputation que les Français ont faite à leurs missionnaires : tous

des *minus habentes*, d'ignares fanatiques, des faquins ou des idiots.

En vain vous invoquez Huc et Gabet, Du Halde, Dutertre, Brasseur de Bourbourg, Domenech, De Smet et tant d'autres, vous ne parvenez pas à dissiper l'odieux et stupide préjugé. Le clergé séculier lui-même le partage et le favorise, jusqu'à un certain point ; et quand il parle d'un missionnaire, on lui entend proférer des phrases comme celles-ci : « Est-ce qu'il sait sa théologie ? Peut-il exercer « le saint ministère ? Saurait-il faire une « homélie, un sermon ? » Ineffable ! ineffable !

Nous aurions pu nous engager sur le lac des Bois-flottants, cette même journée ; mais, comme ces rivages sont impropres à un bivouac, nous campâmes, Tadiʳalè et moi, sur les déclivités du plateau. L'enfant m'y conta son histoire, tout entière d'ailleurs contenue dans son nom : *Nàdinkkalé*, pour parler sans solécismes kha-tchô-ottinéens ; c'est-à-dire Celui que l'on a jeté comme une pierre, un morceau de viande gâtée. Entendez-vous ? Un objet rejeté ; pas même un être humain ; sans quoi on l'aurait nommé *Nadintʷilè*. Le pauvre hère, en effet, fut voué à la mort dès sa naissance par son père et sa mère. Le premier était mort depuis ; la mère, *Kha-ᶜétié*, Parole-de-Lièvre, vivait encore.

— « Il faut qu'il meure ! » avait-il été décidé de moi, me dit l'enfant, et l'on me mit à la porte, sitôt mon entrée dans la vie. Une bonne

âme, comme il s'en rencontre de partout, même chez les mécréants, même chez les païens, me ramassa et m'emporta. C'était une femme. Elle me nourrit de son lait, m'éleva avec ses propres enfants, et, lorsque je fus grand, elle obtint même de ma méchante mère qu'elle me reprît et eût pitié de moi. Voilà toute mon histoire. » Une histoire vulgaire, parmi les sylvicoles et les nomades des vastes prairies de l'Ouest, mais encore plus commune et à l'ordre du jour parmi certains chrétiens dégénérés et retombés dans l'infidélité, de nos grandes villes civilisées. Il est donc inutile de s'ébaubir devant les infortunes du paganisme, puisque des chrétiens ne valent pas mieux. Passons, passons, et puissent les malheureux que j'ai évangélisés ignorer à jamais ce que sont devenus certains de leurs frères de l'Europe occidentale, pour avoir oublié leur baptême !

13 Novembre. Le sixième jour depuis mon départ, je traversai une plaine de trois lieues d'étendue, qui contient sept lacs dont deux seulement ont un nom : le lac Sans-Eau et celui de la Petite-butte blanche. Cette plaine est bordée par le steppe du Bout des montagnes, *Éwallon-tièlè*, qui est un plateau élevé et parfaitement dénudé. Il nous fit débouquer sur le grand lac *Ta-tchini* ou Petitot, par son rivage sud-ouest, tandis que l'année précédente je l'avais abordé par la côté nord-ouest. Nous le traversâmes donc dans sa plus grande largeur, de l'ouest à l'est.

En arrivant sur la grève, j'avais à ma droite la baie *L'oué-tchôni*, qui a la forme d'une bourse fermée; à gauche, un entablement calcaire se prolongeant vers le nord et nommé le Traîneau des Têtes-Pelées ou des géants, *Kfwi-détèllé-pèh-wèh-wétʳonhi*. Cela ferait une magnifique carrière de pierres de taille. Ces assises stratifiées horizontalement se trouvent dans l'axe et sous le même méridien que la plage calcaire et tabulaire de la baie Smith, qui d'ailleurs n'en est pas éloignée. En face de nous, à huit kilomètres, s'élevait au large un promontoire qui, par son aridité, rappelait les plages arctiques les plus tristes. C'est le cap des Gros-Poissons, une riche pêcherie de truites saumonées, semblables à celles du Grand Lac des Ours, *l'oué-tchô*. Nous dirigeâmes notre course vers ce cap, avec l'espoir d'aller bivouaquer sur la Pointe-boursoufflée, *Ehta-nawéley*.

Tout à coup, au moment où nous allions doubler ledit promontoire, Tadiʳalè, qui courait devant nos chiens, la tête emmitouflée dans son capuchon cornu en tête de renne, fit un soubresaut et s'arrêta court devant sept loups blancs énormes. Il recula vers les chiens qui, tous d'un commun accord, se refoulèrent vers le traîneau que je suivais à pied.

Conduisant le véhicule, j'étais le moins exposé. D'ailleurs, en ce moment, je n'éprouvai pas le plus léger mouvement de crainte. Les loups sont chose si vulgaire en ce pays, ils sont si

couards et si lâches, et ceux-ci venaient de se présenter si inopinément devant nous, que je n'avais pas eu le temps de ressentir un mouvement de crainte. Mais il n'en fallait pas moins prendre une prompte décision ; car il était évident que s'ils ne s'étaient pas jetés sur nous, c'est qu'ils étaient aussi surpris que nous-mêmes, et il ne fallait pas leur donner le temps de réfléchir à notre faiblesse numérique.

— « Saisis le collier du chien-conducteur, criai-je à l'enfant. Je vais sortir les haches du traîneau. »

Surpris par notre arrrivée inattendue, les loups, que le promontoire nous avait dérobés, avaient fait un bond de stupeur ; puis, en trois ou quatre autres sauts, ils nous avaient entourés d'une terrible précinte. A ce moment, s'ils s'étaient jetés sur nous d'un commun accord, ils nous auraient écharpés sans que nous eussions pu nous défendre ; j'avais laissé les haches au fond du traîneau, sous les couvertures, et avais même jeté mon petit couteau-fermant dans le sac qui contenait ma batterie de cuisine. Ce n'était pas nos chiens qui nous auraient défendus. Les chiens du Nord-Ouest, ne sont pas même des chiens de garde, pas même des chiens de chasse. Ce sont les plus lâches, les plus stupides et les plus infidèles bêtes de toute leur race. Ils ne s'attachent pas à leur maître ; ils l'abandonnent même dans le danger. Comme le sauvage, ils ne pensent qu'à deux choses : bien manger et ne rien faire.

Quant à de la bravoure, ils en ont encore moins que le loup. En présence de cet animal, ils s'aplatissent et font entendre un sifflement douloureux qui semble demander grâce. Bref, ils sont bien de leur pays.

Donc, rien que nos ongles et nos dents contre les griffes et les terribles râteliers de sept monstres. Aussi, comme je m'employais à délacer le traîneau pour en tirer les haches !

— « Qu'allons-nous faire ? » criai-je à Tadi'alè, qui avait de la peine à retenir ses chiens, lesquels, par un mouvement de courage fugitif, voulaient commencer le combat et s'étaient mis à hurler.

L'enfant se mit à rire aux éclats et répondit :

— « *Soundi !* Je ne sais ! »

Puisqu'il n'avait pas plus peur que cela, j'étais en assurance. Si la terreur l'eût paralysé ou lui eût fait jeter les hauts cris, ma position serait devenue des plus terribles, et les loups eux-mêmes, avec cet instinct de la brute mise en présence de l'être intelligent, s'en seraient bien vite aperçu. Il n'est pas si difficile que l'on pense d'en imposer à des bêtes féroces et de les terrasser de son regard ; il suffit d'avoir du courage, un cœur solide et un regard assuré ; mais il le faut absolument et ne pas faiblir. Et ces sept monstres hauts en jambes comme des veaux d'un an, ces loups arctiques qui viennent à bout du redoutable bœuf-musqué à la tête comme bardée de fer,

tremblaient et hésitaient devant la majesté de la face humaine, devant un faible enfant qui s'esclaffait de rire sous leur nez.

Cependant ces beaux sires s'abattirent autour de nous comme des limiers en arrêt devant deux perdrix. Ils levèrent leur grosse tête, découvrirent leurs terribles crocs, et se mirent à pousser des hurlements sinistres. Les lâches appelaient d'autres compagnons, comme s'ils n'eussent pas été assez de sept. Deux bouchées !

— « Quand le loup hurle et qu'il se met en arrêt, c'est qu'il va attaquer, me dit Tadi'alè. Dépêche-toi ou ils vont me sauter dessus. »

Les chiens, qui d'abord avaient voulu se mettre en chasse, se désistèrent sitôt que les loups se mirent à hurler. Alors ils se serrèrent en tremblant contre le jeune homme, tout en faisant chorus avec leurs ennemis ; dans quel but ? Dieu le sait.

— « Dépêche-toi, cria de nouveau l'enfant. Tu le vois, ils ne nous craignent pas, ils ne s'en vont point, ils se rapprochent à petits pas, ils nous regardent de travers en fronçant le nez. S'ils commencent l'attaque, tout est fini, nous sommes perdus. »

Je le savais bien, et n'avais nul besoin d'être encouragé au travail. Mes doigts, engourdis par l'onglée en défaisant les courroies du traîneau, avaient bien vite recouvré leur chaleur, et, tout en le délaçant, je poussais de grands cris pour épouvanter les loups, qui avançaient

peu à peu en resserrant leur cercle sinistre, sans se désister de leur féroce projet.

Alors la colère me gagna, cette espèce de rage concentrée que fait naître le danger de la mort, la contradiction d'un ennemi injuste, l'opposition systématique. Je jetai à Tadi'alè l'une des deux haches, je passai la mienne sous les cordons du traîneau relacé, je pris mon fouet en main, et, après avoir fait placer l'enfant en croupe derrière moi, je m'accroupis sur le traîneau et donnai aux chiens le signal du départ :

— « Marche ! »

Ils partirent comme des flèches, sans hésitation, tout droit devant eux, à travers les loups, tandis que Tadi'alè et moi brandissions nos haches, en poussant de grands cris.

Les sept monstres se divisèrent avec politesse, comme de plats laquais, pour nous faire passage libre. Quatre prirent à droite, trois à gauche, et nous défilâmes glorieusement entre eux, moi distribuant en passant quelques coups de fouet bien appliqués, aux plus rapprochés.

— « Et vous passâtes sans encombre ? » me direz-vous, aimables lectrices.

Et nous passâmes ainsi que je viens de le narrer, sans recevoir la moindre égratignure. Croyez maintenant aux romans d'aventures, aux voyages d'imagination ! A la vérité, les loups se rejoignirent derrière nous ; ils nous suivirent assez longtemps, toujours hurlant ; mais ils se laissèrent sans doute intimider

par nos cris de colère et nos grands gestes de menace ; car ils se désistèrent devant deux cœurs qu'ils n'avaient pas pu faire trembler et qui étaient bien résolus à vendre chèrement leur vie.

Il faut donc que l'instinct des animaux leur fasse percevoir à qui ils ont affaire ; et il est à croire qu'il en eût été autrement si la terreur eût paralysé nos actes.

Longtemps après, nous entendions encore leur peu mélodieux concert, accents de regret que leur arrachaient la honte d'une défaite sans combat et la colique de la faim qui leur tordait les boyaux. Depuis ce jour-là, je conçus pour Tadi'alè une estime singulière, et pour les loups le plus souverain mépris. Ils ne méritent pas autre chose. Seulement, en souvenance du danger où nous avait mis le manque absolu d'armes à feu, je n'entrepris pas un voyage de quelque durée, depuis lors, sans être convenablement armé d'un fusil ou d'un revolver ; ce que je n'avais jamais fait auparavant. Le courage n'empêche pas la prudence ; parce qu'il ne la supplée pas toujours. Les forts de David et de Salomon n'étaient pas moins valeureux, bien qu'ils couchassent avec leur épée sur la cuisse, à cause des alertes nocturnes.

Le loup blanc (*Lupus arcticus*) abonde dans la région du Grand Lac des Ours, où l'attire l'extrême abondance du renne. Quand ce gracieux animal y pullule, le loup n'est pas à craindre ; il ne devient dangereux que lorsque

le renne fait défaut, parce qu'il est affamé. Dans ce cas, il attaque les chasseurs et même les caravanes, et les suit de bivouac en bivouac, pour assaillir les chiens de trait pendant la nuit.

Je ne mets pas en doute que ces sept loups étaient les mêmes qui nous avaient réveillés si à propos, le onze courant.

A quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'extrémité orientale de la baie *Nonèni* ou du Dégel-hâtif, après avoir dîné à *Ehta-nawéley* et traversé la pointe du Bras-du-Français, *Banlay-ékonè-ehta.* J'y trouvai cinq petites maisons en bois, divisées en deux pièces et munies chacune d'un tambour. Elles étaient l'œuvre du petit-chef l'Orignal, cet homme qui m'avait fait demander, au mois d'octobre, pour assister des malades. Les Peaux-de-Lièvre que j'y vis, au nombre de 45 personnes, me firent les récits les plus fantastiques de leurs démêlés journaliers avec des légions de loups. Je me rappelai, par le fait, qu'au mois d'octobre précédent, ils m'avaient rapporté qu'il venait d'arriver sur leurs terres une véritable inondation de ces animaux, de blancs, de gris et de noirs. Or jamais, sous le Cercle polaire ni même dans la zone subarctique, on n'avait encore vu de loups noirs. On les disait bien plus audacieux que les blancs et les gris, avec lesquels d'ailleurs ils pactisaient et frayaient à merveille. Je n'avais pas voulu y croire, jusqu'à ce que, au mois de mars

1879, je fis la rencontre de trois loups qui m'assaillirent sur le Grand Lac des Esclaves, et dont deux étaient blancs et le troisième aussi noir qu'un corbeau. Cette même année, j'appris, au lac Athabasca, que les environs du fort Chippewayan étaient infestés et envahis par des loups noirs d'une espèce jusqu'alors inconnue dans le Nord-Ouest, et qui venaient du sud. Ils paraissaient comme enragés, disait-on, ne redoutaient rien ni personne, et avaient donné à croire aux Tchippewayans qu'ils étaient de création récente et diabolique.

Alors seulement j'ajoutai foi aux récits des habitants de *Non^cèni,* que je transcris ici pour en finir avec ces histoires de loups.

Un Indien me raconta qu'au mois de septembre, étant campé non loin du grand lac Maunoir ou des Poissons-blancs, affluent du Haut-Anderson, trois enfants qui jouaient sur le rivage furent surpris et attaqués par un loup énorme. Le plus âgé des enfants se sauva au camp et donna l'alarme. Le second se jeta à l'eau jusqu'au col, et le loup n'osa pas aller l'y pêcher. Le troisième, âgé seulement de huit ans, le petit *Lla-kka*, la Main blanche, se réfugia dans une anfractuosité de rocher, où le loup parvint cependant à lui saisir le talon, qu'il tira et secoua jusqu'à ce qu'il en eût enlevé le mocassin. Il serait même parvenu à arracher l'enfant de sa cachette, s'il ne s'était défendu avec une branche de sapin qui lui tomba sous la main. Fort heureusement, que

les gens du chef *Kopa* délivrèrent le pauvre petit en tuant le loup sur place.

Le second fait me fut raconté par Lazare *Bé-kk^r^a-k ayelli*, Celui qui va chercher son lard, homme sérieux, religieux et véridique. Il était du mois de décembre 1871.

— « Je revenais, me dit-il, de la chasse au renne sur le lac *T^r^ou-tchô*, les mains vides. J'étais fatigué d'avoir couru par monts et par vaux sans avoir tué autre chose que deux maigres gelines. Ces deux perdrix devaient fournir au repas de cinq personnes, si mon fils n'avait rien tué, de son côté. Je m'en revenais donc bien triste, à la tombée de la nuit, dans ces jours si courts où la chasse est si aléatoire, si peu fructueuse ; et je récitais le chapelet en cheminant.

« Tout à coup j'eus comme l'intuition que j'étais suivi, et, me retournant, j'aperçus une bande de loups qui me poursuivaient haletants, la gueule ouverte, l'œil en feu, respirant mort et carnage. Il y en avait de blancs et d'autres qui étaient noirs. Je n'avais jamais vu chose pareille. Je n'avais pas même entendu dire qu'il existât des loups noirs, et noirs comme des corbeaux. Quelle horreur !

« Aussitôt, je m'arrêtai, je poussai de grands cris pour les effrayer, je fis de grands gestes, je brandis mon fusil et ma hache ; mais sans tirer sur eux. Comme je vis qu'ils hésitaient et s'arrêtaient, je fis volte-face et me mis à courir à toute vitesse sur le lac congelé. Sa surface

était dure et tassée par le vent, je pus déchausser mes raquettes pour mieux courir, et prendre une bonne avance sur les loups. Mais, tu le sais, ces animaux courent plus vite et plus longtemps que l'homme ; ils m'eurent bientôt rejoint et, peu après, je les avais de nouveau à mes talons, haletant de plus belle.

« Un ou deux loups ne m'auraient pas fait peur. Je les aurais attaqués à coups de hache. Mais toute une bande ! comment espérer vaincre et parer les assauts de tant d'ennemis ? Cependant j'étais bien loin de chez moi et sur un grand lac.... Que faire ? Je tirai, tout en courant, une gelinotte de ma gibecière, et je la laissai tomber sur la glace ; puis je courus encore plus fort. Les loups se précipitèrent sur cette chétive proie et se l'arrachèrent. Il n'y en eût pas une bouchée pour deux. Ils étaient affamés et je les eus bientôt à mes trousses.

« La seconde perdrix suivit la première, et le même manège recommença sans plus de succès pour moi. Alors je tirai une de mes moufles en peau de renne avec poil, et je la jetai aux loups pour les amuser. Mes ennemis s'arrêtèrent encore pour se la disputer, la déchirer, la déchiqueter, et cela me donna quelque avance. La mitaine avalée, les loups revinrent à la charge, plus opiniâtres que jamais, et comme stimulés par les concessions que je leur faisais. Je leur jetai l'autre manique.

« Mais ma tête se montait ; j'y voyais trouble ; j'étais tout en nage, malgré le froid intense ;

les yeux des loups me fascinaient; et j'avais peur de faire un faux pas en courant; car si j'étais tombé, j'aurais été perdu sans retour. La seconde moufle ingurgitée, mes ennemis recommencèrent odieusement leur poursuite avec une obstination que je ne leur connaissais pas. Étaient-ils donc enragés? Alors je me dépouillai de ma gibecière en filet de nerf, et la leur jetai. Elle les occupa plus longtemps que les moufles; mais, après qu'ils l'eurent mise en pièces et avalée, ils rattrapèrent l'espace perdu et j'entendis bientôt leur souffle siffler derrière moi. C'était intolérable.

« Je ne sais plus alors ce que je fis. Je me crus perdu, n'ayant plus rien à sacrifier; je criai vers Dieu dans ma détresse :

— « Mon Dieu, viens à mon aide! *Nné-wéssi, sé ttsen néti!* » et, me retournant vers les loups, je fis dévotement un grand signe de croix. Aussitôt ils s'arrêtèrent, et — peut-être ne le croiras-tu pas, — ils rebroussèrent chemin et je ne les revis plus de la soirée. »

Tel fut le récit simple et naïf de Lazare, lequel, entre parenthèses, est bien le chrétien le plus édifiant, le plus innocent et le plus homme de bien de la contrée. Un véritable saint du bon Dieu.

Il est permis, toutefois, de douter de la fin de son récit, ou de l'expliquer d'une manière naturelle. Quant à moi, ce qui m'étonna dans sa narration, ce fut que cet homme n'eût pas fait usage de son fusil contre les loups, alors que

par une seule détonation il eût pu les mettre en fuite. C'était si simple, comment n'y avait-il pas pensé? Je lui en fis l'observation. Il en rougit jusqu'aux oreilles et me répondit avec tristesse:

— « Je suis trop pauvre, Père, pour brûler ainsi mes munitions de chasse, et surtout pour sacrifier mon unique fusil. Tu sais bien que le fusil avec lequel on a tiré sur un loup ou un chien devient tabou, anathème, et ne peut plus servir pour la chasse des animaux purs et comestibles. La souillure qu'il en contracte ne s'efface pas. Or, je n'ai que celui-là. Le loup et le chien sont immondes. On les assomme; on ne les tire pas, à moins qu'on ne puisse sacrifier une vieille arme de rebut. Chez les Blancs et avec eux, nous le faisons tout de même, parce que vous ne croyez à rien de cela; mais dans la forêt, c'est autre chose, on observe les coutumes anciennes. Or, avec quoi aurais-je chassé, le lendemain et les jours suivants?

« Qu'auraient mangé mes pauvres enfants, si je m'étais privé de mon unique gagne-pain? »

Cela me fut dit d'un ton dolent et de reproche, contre lequel je n'essayai pas même un raisonnement. Ces préjugés séculaires et qui d'ailleurs ne lèsent ni la foi ni la morale, ne se déracinent point par le raisonnement, mais par des exemples et l'action du temps. La remarque de Lazare me prouva seulement que le néophyte dènè le plus saint n'est pas toujours dépouillé de toute croyance et pratique super-

stitieuse; et, dans le cas présent, il y avait une coutume ancienne, fondée sur la distinction des animaux purs et des animaux impurs, qui engageait même la conscience de ce circoncis. Je devais la respecter puisque cela ne tirait pas à conséquence, tout en lui disant, en passant, que le baptême, nous dispense de ces observances rituelles, surannées et abrogées.

Mais il y avait une autre superstition que je devais attaquer de front, parce qu'elle n'avait aucun fondement dans la loi mosaïque : c'est celle qui tenait le loup, *pèlè,* pour le lare ou fétiche tutélaire des Dènè en général et des Peaux-de-Lièvre en particulier; ce que Lazare ne me disait pas, mais ce que je savais fort bien. Il est des Peaux-de-Lièvre qui ne tuent jamais cet animal, pour la même raison qui fait que les Cafres et les Arabes respectent la vie du lion.

Je ne connais pas un seul Indien doué d'un esprit assez indépendant et d'une raison assez saine, pour avoir pu encore secouer ces langes de la barbarie. Avec les Blancs, ils sont au-dessus de toute crainte, parce qu'ils se croient placés sous la protection d'hommes supérieurs; mais, sur leur propre terrain, toutes leurs terreurs superstitieuses reviennent, parce qu'ils s'imaginent que les manitos de leurs ancêtres sont encore leurs maîtres, et qu'ils croiraient provoquer inutilement leur colère en enfreignant les anciens *gofwen.*

Il faudra des siècles de pratiques religieuses

et de lumières civilisatrices pour dissiper de tels préjugés. Fort heureusement qu'ils n'affectent que l'écorce de l'homme, et n'empêchent nullement la pratique des vertus chrétiennes.

CHAPITRE XI

A travers les camps danites.

Continuation du voyage.

Inhospitalité de la Marmotte-jaune. — Assassinat de trois Métis français. — Traversée du plateau *Kha-dier*, — Sources du fleuve Anderson. — Pusillanimité des Peaux-de-Lièvre. —Les *Dènèdjiéré* ou revenants d'été. — Héroïsme d'une jeune femme. — Départ pour le Gran Lac des Ours. — Manière de tuer le renard. — *Ti-dé*^{x}*ay*. — Baie Smith. — Maison du Soldat. — Un mort qui ressuscite. — Départ pour la plage *Kfwè-k*^{x}*a-tlanè*.

13 novembre 1872. — Entre le fort Good-Hope et la baie *Non*^{c}*éni* du lac Petitot, j'avais traversé quatre cours d'eau et 61 lacs. Je fus reçu par les *Kha-tchô-Gottinè* de la Marmotte jaune avec beaucoup de cordialité. Après que j'eus serré la main à tout le monde, ce petit chef qui, trois ans auparavant, avait attenté à ma vie, me dit avec la volubilité d'un garçon de restaurant à 1 fr. 20 :

— « Père, que veux-tu manger, du bifteck, du rôti, du bouilli ou de la fricassée ? »

J'avais accueilli avec un sourire involontaire cette apostrophe de fricoteur, et la Marmotte, *alias* l'Orignal, se dressant de toute sa hauteur, m'avait fait les honneurs de sa *log-house*, dont il était plus fier que les Parisiens ne le sont de la colonnade du Louvre.

Il s'était aussi construit un magasin aux vivres, où il s'empressa de serrer mon traîneau et les attelages de mes chiens, pour les soustraire à la rapacité de ces animaux. Il me fit asseoir devant un bon feu, au coin duquel je trouvai la vieille *Kha^{c}étié,* mère de Tadi^{r}alè, et sa fille, *T^{r}èni-kha-pœ*, le Chaudron de viande de lièvre, femme de la Marmotte.

Pendant que je me chauffais, celui-ci s'empressa de me communiquer qu'il ne se proposait rien moins que de construire une chapelle, me demandant si, dans ce cas, mon évêque ne viendrait pas la bénir et s'il n'y mettrait pas un prêtre à demeure. Enfin, il me fit la confidence secrète mais très importante qu'il venait de couper, dans la forêt la plus rapprochée, les pièces de bois nécessaires à la construction d'un petit édicule qu'à Paris on a baptisé du nom de châlet de nécessité ; « parce que, disait le petit chef avec une bonhomie charmante, quand on veut vivre comme les Français, il faut tout faire à la française. »

On voit que l'exemple de Monsieur Petit-Lièvre portait déjà ses fruits. L'émulation ou la jalousie montaient la tête aux chefs par contagion, et leur faisait faire des prouesses. Désormais, il ne fallait plus parler aux Danites des deux petits bois traditionnels dont ils se servaient hors du camp, à l'instar des Hébreux, ni du petit trou creusé en terre ou dans la neige.

Après que j'eus détaché les glaçons qui

étaient appendus à ma barbe, à mes cils et à mes cheveux; après que j'eus rendu, en la réchauffant, ma bouche capable de proférer une parole, la Marmotte me posa cette question :

— « Pourquoi viens-tu et où te proposes-tu d'aller ?

— « Mais, lui dis-je, tu ne te souviens donc plus que tu m'as demandé pour soigner et assister les malades de ton camp, me faisant dire que vous vous mouriez tous, et que vous aviez besoin de médicaments et du sacrement d'Extrême-Onction?

— « Parfaitement, répondit-il ; mais après cela où iras-tu?

— « Eh bien, j'irai plus loin. Après avoir passé quelques jours chez toi, si besoin est, j'irai chez le grand chef *Kopa*, qui m'a également demandé. Et après cela, j'irai chez le Soldat, à la baie Smith; j'irai partout où il y aura de vos excellents parents; jusqu'aux grands steppes de la baie Keith, s'il le faut. »

Ma réponse eut l'effet que je redoutais, mais que je n'avais nullement cherché à atténuer. La figure du petit chef se refrogna, comme aussi celle de Madame Chaudière-de-viande-de-lièvre, son épouse; et le mari dit à sa femme entre les dents, mais de manière à ce je le comprisse :

— « Il ne vient pas pour nous seuls, *allonhi!* Il ne pense qu'à ceux de Kopa, *llonla!* Inutile de faire de la fricassée à cet homme-là. »

Ce brave homme était jaloux de Sida-K'aya

aussi bien que de Kopa et du Soldat, autrement dit Philippe *Yéttanétel*; c'était bien clair. Exclusif et égoïste comme tout Indien, il n'avait cherché à les surpasser qu'afin d'ébouriffer ses compatriotes, d'acquérir du prestige à leurs yeux, de détrôner ses compétiteurs et de se faire nommer grand chef à la place de *Kopa*.

Les steppes et les forêts ne sont nullement à l'abri de ces ambitions humaines, de ces intrigues de cours, de ces prétentions à l'homme supérieur, dans lesquelles chacun des quatre sires aurait bien voulu me voir prendre une part active, pour ses seuls et égoïstes intérêts. Mais je ne voulais pas me prêter à des vues aussi étroites et si peu catholiques; je ne pouvais épouser les ligues de chaque poignée de sauvages, partager leurs petites jalousies de clan à clan. Je m'exprimai donc catégoriquement à cet égard et de manière à ce que l'Orignal ne revînt pas à la charge.

Alors il devint gouailleur, comme un fourbe et un rusé qu'il était, avec sa mine futée et intelligente de renard.

— « En vérité, *ttattè itta*, tu es un Père universel, commença-t-il à me dire. Tantôt tu es dindjié, et tantôt esquimau. Aujourd'hui tu es notre Père, et demain tu seras celui des Gens du Poil. Un jour tu te fais Tchippewayan, le lendemain tu es Flanc-de-Chien; puis tu redeviens encore Peau-de-Lièvre. En vérité, Père, tu as autant d'enfants qu'il y a d'hommes dans toute notre île. »

La conclusion de cette tirade ironique fut celle-ci :

— « *Aënsin, Intʳa, bœ dou gounli, yazè taoti, déti hèllè.* » Par ainsi, Père, il n'y a pas de viande ; mais là, pas le plus petit morceau, en vérité. »

Et cette même Marmotte jaune, qui avait cru m'allécher, l'instant d'auparavant, par ses offres culinaires à brûle-gosier, avant même que j'eusse mis le pied chez lui et que je l'eusse salué, me rabrouait maintenant pour me punir d'être et de me montrer catholique dans toute l'acception du mot. Comme *Tʳèni-kha-pœ* lui enfonçait le coude dans les flancs, pour l'avertir qu'il manquait de délicatesse et d'hospitalité :

— « A quoi bon, lui répéta-t-il tout bas, à quoi bon ? puisqu'il ne vient pas pour nous seuls ! »

J'aurais pu me lever d'un air froissé, ratteler mes chiens et poursuivre ma route. Je l'aurais fait s'il eut été seul dans ce hameau ; mais il y avait d'autres Indiens qui ne partageaient pas ses sentiments mesquins et restrictifs, et je préférai montrer à l'Orignal que je n'avais que faire de lui, étant assez à l'aise pour me passer de ses services. J'ordonnai à Tadiʳalè de préparer mon souper avec mes propres provisions, et je bus mon thé sucré et mangeai mon pémikan à la moëlle, à la barbe de l'Orignal. Je daignai même acheter à ce cœur étroit, de la viande fraîche pour mes chiens de trait.

Toute la soirée, Trèni-kha-pœ et Kha-cétié, la vieille mère de Tadiralè, le véritable ménechme de Louise Michel, pour le physique du moins, employèrent toutes les suggestions que la jalousie put leur inspirer pour détacher cet enfant de mon service. La seule raison valable qu'elles alléguaient était toujours la même : « Mais puisqu'il ne vient pas pour nous seuls! « Mais puisqu'il nous préfère les Gens du Lac « des Ours!... » La seule pensée du profit pécuniaire que Tadiralè allait retirer de ce long voyage de circumambulation à la raquette, qui ne devait pas être moindre de 32 pelus, soit 80 francs, pour 45 jours, sans compter la nourriture, l'honneur de servir de guide et de compagnon au prêtre, et le prestige qu'il allait acquérir par ce grand et long voyage effectué à l'âge de 14 ans, suffisait à les faire pâlir d'envie.

Elles ne parvinrent cependant pas à ébranler la constance du jeune homme, qui trouva le moyen de me dire à leur insu :

— « Laisse-les dire. Ne discute pas avec elles. Ce n'est pas l'amour qu'elles ont pour moi qui les porte à me réclamer. Elles veulent faire de moi leur petit chien, sans rémunération aucune. Je connais mes parents. J'aime bien mieux voir du pays en ta compagnie, tout en étant bien nourri et bien rétribué, que de demeurer avec mon beau-frère. Tu peux être sûr de moi. »

Sans tenir compte du mauvais vouloir et des

résistances secrètes de ces trois êtres, je réunis donc, après mon souper, les 45 personnes qui composaient le hameau, je leur adressai une instruction religieuse, les fis prier, et leur annonçai que je demeurerais avec elles tout le temps nécessaire pour qu'elles pussent satisfaire leur dévotion.

14 novembre. Le lendemain, 14, je célébrai les saints mystères chez la Marmotte, délivrai une seconde instruction, entendis les confessions de tout le monde et régularisai quelques positions fausses. Un jeune homme que j'avais marié le printemps d'auparavant, *Érou-tsié*, la Dent cassée, m'apprit que sa jeune femme, *Fwa-ettsi,* le Sable emporté par le vent, l'avait quitté pour se réfugier auprès de sa famille, au camp de Kopa. Il me pria de la lui renvoyer et je le lui promis.

Une jeune femme, sœur cadette de la Marmotte, s'était aussi séparée de son mari, *Yéna-wétlun*, que nous connaissons déjà. Elle me chargea d'un message semblable, pour lui.

Quant aux nombreux moribonds au chevet desquels on m'avait convié, je n'en vis pas l'ombre, à l'exception d'un homme qui était enrhumé. Ce n'était pas autre chose qu'une ruse que le petit chef avait employée pour m'attirer chez lui, par jalousie pour Sida-Khaya, que j'étais allé visiter l'hiver précédent.

Lazare Békkʳa-kʳayélli vint me prier alors de changer le nom de son dernier-né, que mon confrère avait baptisé pendant l'automne et

auquel, disait ce brave Indien, il avait donné le nom d'un damné.

— « Comment cela? comment cela? lui dis-je. Je connais assez bien mes confrères pour savoir qu'ils n'imposent, au baptême, d'autres noms que ceux des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament : Abraham, Pierre, Noé, Étienne, Jacob, Jacques, Moïse, Paul, Joseph, Jean, David, Thadée, Isaac, Eléazar, Dominique, Tobie, etc., etc., tous indifféremment, parce qu'ils sont également bons.

— « Du tout, me répondit Lazare. Il a appelé mon fils, Adam. A-t-on jamais vu? Cet Adam, qui fut la cause de tous nos maux, qui nous a rendus si misérables, pourrait-il être un saint personnage? Ce ne peut être qu'un damné. Je ne veux pas que mon fils porte ce nom. »

Il me fallut un long discours pour convaincre ce père que notre commun ancêtre avait fait une très rigoureuse pénitence de la faute qu'il avait commise, et qu'il avait été un saint patriarche; que l'Église, considérant que la faute d'Adam a valu à l'humanité l'insigne honneur d'être rachetée par le Verbe de Dieu incarné dans le Christ Jésus, l'appelle une heureuse faute, *felix culpa*; et qu'elle n'a pas hésité à mettre Adam pénitent au nombre de ses saints.

15 novembre. Avant de quitter le camp de Non^c^èni, je voulus connaître l'étymologie du nom de la dernière pointe de terre que j'avais traversée avant d'y arriver, et que Ta-

di^ralè n'avait pu m'expliquer : *Banlay ékônè-èhta*, la pointe du Bras-du-Français. Le vieux *Essa-da-t^ra*, le Père Gueule d'engoulevent, plus connu sous le nom de *Banlay-tchô* ou le Grand-Français, beau-père de la Marmotte, se chargea de me l'apprendre.

— « C'était, me dit-il, du temps que les deux Compagnies rivales de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest se disputaient les sauvages et s'arrachaient l'une à l'autre nos provisions et nos fourrures. Un drame de sang se passa sur ces rivages que nous habitions, il y a de cela bien près de cinquante ans (1). J'étais encore jeune, mais je m'en souviens parfaitement. Les engagés des deux Compagnies pelletières nous vexaient de mille manières en cherchant à se supplanter réciproquement. Toujours armés de sabres et de pistolets, ils nous faisaient trembler.

« A cette époque, le fort Good-Hope (2) ou Bonne-Espérance était exclusivement affecté aux Dindjié ou Loucheux, et se trouvait situé tout en bas du Mackenzie, au lieu appelé le Renard, *Yèkfwéè*. Quant à nous, Dènè *Natlè-t^ra-Gottinè* ou gens des Rennes des déserts, nous portions nos fourrures et nos vivres boucanés au fort du Grand Lac des Ours. Il

(1) Comme on le verra plus loin, c'était pendant l'hiver de 1826. Il y avait donc 46 ans en 1872; il y en a 67 en 1893.

(2) En peau-de-lièvre *Kla-kotchó*, la grande Baie, ou *Dèkkèwi-kounhè*, la maison des Loucheux.

était construit sur la pointe des Gros-Lièvres, *Kha-tchô-èhta*, (1) d'où nous est venu notre nom relativement récent de *Kha-tchô-Gottinè*, Gens des Gros-Lièvres ou Gens du Poil.

« A cette époque, dis-je, aucun Blanc n'avait pénétré, à l'Est du Mackenzie, plus loin que la pointe des Gros-Lièvres. Mais alors trois Métis saulteux-canadiens vinrent à la baie de *Non-ᶜèni*, pour y trouver la mort, et voici à quel propos :

« Tous les serviteurs de la Compagnie du Nord-Ouest vivaient avec des filles peaux-de-lièvre qu'ils avaient pillées ou persuadées de cohabiter avec eux. Il y avait là aussi un capitaine qui avait fait construire un fort neuf (2), et dont les jeunes gens avaient aussi des maîtresses qu'ils avaient prises chez nous ou chez les Flancs-de-Chien (3).

« Pendant l'été qui suivit leur arrivée, ces gens-là partirent du Grand Lac des Ours pour se rendre quelque part ; nous ne savons où (4). En leur absence, leurs concubines, ennuyées de vivre avec ces Blancs dont elles ne comprenaient pas la langue, se sauvèrent dans les bois, chacune dans son camp. Trois d'entre

(1) C'est le fort que construisit Mackenzie Grand-Cou et dont j'ai parlé à la page 69.

(2) Sir John Franklin et le fort qui porta son nom.

(3) Ne faisant que rapporter le récit d'Essadatᶜa, je laisse à cet Indien la responsabilité de toutes ses assertions.

(4) A la mer Glaciale arctique, ainsi que je l'ai relaté à la page 77.

elles traversèrent la presqu'île-steppe *Klô-tsen-éwa*, ainsi que la baie Smith, et revinrent à *Nonᶜèni* chez leurs parents.

« Ceux-ci redoutèrent la colère des Blancs, qui étaient toujours armés jusqu'aux dents. Ils ne voulurent pas recevoir les trois filles et les engagèrent à s'en retourner vers les Français (1) qui les avaient prises pour femmes. Mais elles se disaient si malheureuses du rôle qu'elles remplissaient en leur compagnie, qu'elles refusèrent absolument d'y retourner. Alors trois jeunes gens s'offrirent et les acceptèrent pour épouses séance tenante, en présence de toute la tribu.

« L'automne arriva et nul d'entre nous n'osait aller au fort, de crainte d'être maltraité par ces Français. Mais, un beau jour, nous vîmes arriver trois Métis, ceux-là même dont les maîtresses s'étaient sauvées. Ils étaient irrités. Ils proféraient des menaces terribles si on ne leur rendait pas leurs femmes. Mes parents étaient nombreux et ces hommes seulement trois ; cependant on les redoutait et on leur rendit les trois jeunes filles, avec prière de s'en retourner bien vite à leur fort. On les traita convenablement et ils couchèrent sous nos tentes. Le lendemain, on les invita de nouveau à partir ; mais ils demeurèrent encore à se régaler de notre viande la plus grasse.

(1) Inutile de dire qu'il s'agit ici des Anglais de Franklin.

Nous commençâmes à craindre qu'ils ne fussent animés de desseins perfides, et on les pria poliment de se retirer. Mais ils s'obstinèrent à demeurer avec nous.

« Alors nous décrétâmes leur mort, s'ils persistaient à vouloir passer une seconde nuit dans notre camp. Leur présence, leurs allures, tout en eux nous était odieux.

— « Plutôt que d'en être tués, tuons-les nous-mêmes, » se dit-on. Il n'y avait pas longtemps que l'un des gens de ce fort avait tué onze personnes pour une fille qu'il aimait, la nommée *Ninttsi-natchô* ou le Mois du Grand-Vent, que tu connais bien, une Esclave (1).

« Le lendemain matin, tout fut dit. L'un reçut un coup de couteau en pleine poitrine; le second eut la tête fracassée à coups de hache de pierre, *kfwèkfwin*, et le troisième, atteint d'un coup de fusil à l'épaule, put se dérober. On le laissa partir.

« Quelques jours après, nous avions levé le

(1) Je me demande si *Essadatʳa* n'a pas commis ici une interpollation; si ce meurtre de onze personnes de sa tribu ne fut pas commis en représailles de l'assassinat des trois Metis dont il est ici question. Je sais que le massacre des onze Peaux-de-Lièvre fut perpétré par trois Métis, dont l'un fut conduit à Montréal et pendu. Je vis le second au fort de l'Isle à la Crosse, en 1862, et le troisieme, un nommé Lafleur, au fort Athabasca, où il mourut subitement le 1er de l'an 1879. Ne serait-ce pas ces trois mêmes Métis que les Peaux-de-Lièvre se glorifieraient d'avoir assassinés, afin de donner le change à l'opinion et d'empêcher qu'il ne fût dit que trois hommes isolés, trois étrangers, avaient pu massacrer impunément, au milieu de tout un camp dené, onze personnes pour une femme ?

camp pour le transporter sur la pointe basse que tu as traversée de l'autre côté de la baie. Dès la première nuit que nous y passâmes, on entendit un chien qui grugeait des os à quelques pas des loges. On alla voir et l'on trouva, dans la gueule de l'animal, un bras d'homme, un bras blanc, celui du troisième Métis français qui s'était sauvé blessé. Il était allé mourir de faim et de misère sur ladite pointe, où nos chiens avaient découvert et dévoré son cadavre.

« Depuis lors, le nom de Pointe du bras du Français est appliqué à cette localité. » Ainsi s'exprima le Grand-Français à Gueule d'engoulevent.

Tadi'alé et moi nous repartîmes, ce même jour, par une température de — 26° centigrades seulement; un très beau temps pour voyager sans transpirer ni souffrir du froid. Nous nous dirigeâmes en plein nord-ouest, entre la montagne, *L'ét'alé* au sud, que nous ne pouvions distinguer encore, et mon lac, à l'ouest. Derrière nous, en plein sud, on apercevait distinctement une autre colline allongée et calcaire, qui commence à l'extrémité de la baie *Non'èni*, pour se terminer brusquement au bord de la baie Smith du lac des Ours, par un précipice de 500 pieds de haut. C'est la montagne du Steppe, *Non-t'yen-kfwè*. Au nord, enfin, une autre colline de même altitude, *Fwaë-kfwè*, la Roche aux Aigles, deuxième du nom, sépare le lac Petitot des sources du fleuve An-

derson dont elle délimite la vallée. Au fur et à mesure qu'elle se rapproche de la baie *Non^{c}éni*, cette longue colline diminue de hauteur, au point que, à la latitude où je me trouvais, 66° 50', elle est de niveau avec la plaine : un steppe immense, coupé d'étangs et de marais, que je dus traverser jusqu'à l'Anderson.

Je rencontrai de nouveau le lac *Ra-tsélé* et celui de Charles, sources les plus reculées de ce fleuve, mais où je ne vis pas de camp indien, cette fois.

Je traversai ensuite un lac rond, ayant 8 kilomètres de diamètre et nommé lac des Truites, *Pièrè-t^{r}oué* ; puis enfin le lac des Écluses blanches, *Hè-dékk^{r}alé*, qui a douze kilomètres de long et seulement quatre de large. L'un et l'autre sont tributaires du Haut-Anderson et les premiers bassins conséquents de sa source occidentale; car ce fleuve en a quatre qui toutes portent le même nom, *Si-tchô-nilinè*. Ces deux lacs n'ont aucune physionomie. Ils s'étendent sur de hauts plateaux entre des rivages plats, peu boisés, battus du vent d'Est et enfouis sous la mousse et le lichen d'Islande. C'est, à proprement parler, le pays ou terrritoire de chasse des Khatchô-Gottinè. Un bien triste pays pour des gens d'un caractère aussi gai.

A 5 heures du soir, c'est-à-dire à la nuit noire, j'arrivai au camp de Kopa, grâce à un sentier bien battu et très peu poudré par le

dernier vent. Il se composait de cinq grandes loges circulaires et pointues, qui renfermaient ensemble vingt familles ; environ 125 personnes.

J'étais alors à deux journées de marche au nord de la baie Smith du Grand Lac des Ours, dont la montagne Sinueuse, *Ti-dér^ay*, nous séparait. C'est une muraille calcaire, étroite, dénudée et couverte d'une neige qui la faisait scintiller sous la brillante clarté de la lune radieuse, comme un rempart d'albâtre ou de marbre. Son aspect me donnait froid dans le dos. Le plateau *Kha-dier*, ou Pays des Lièvres, s'étend entre *Ti-dér^ay* et les sources de l'Anderson, qui toutes quatre y prennent naissance dans autant de petits lacs entourés de lichen. C'est un steppe immense, que ce pays des Lièvres, morne, désolé, coupé de bouquets de saules, de bruyères, d'îles de sapins grêles, et parsemé de marigots et de dépôts d'asphalte. Une affreuse contrée, s'il en fut jamais.

Ti-dér^ay, la Terre-sinueuse, avec *L'é-t^ralé*, la Terre-fendue, *Nont^ryen-kfwè*, à l'ouest et au sud-ouest, et *Ti-dèk^ralé*, la Terre-blanche, à l'est et au nord-est, forment un S gigantesque mais renversé, ꙅ, et constituent la paroi septentrionale de la cuvette du Grand Lac des Ours. Quelques cîmes de *L'ét^ralé*, sont portées sur la carte de Franklin de 1825, mais sans aucune désignation. Elles n'avaient été vues que du lac des Ours, par Kendall et Richardson.

Je dus traverser cette barrière montagneuse pour atteindre le Grand Lac des Ours; mais pour le moment je n'avais à songer qu'à porter les secours de la religion et des médicaments à la *foule de moribonds* que Kopa m'avait dit végéter dans son camp et réclamer les services de mon double ministère.

Comme chez la Marmotte jaune, les premiers mots que les Indiens adressèrent à Tadi'alè à mon encontre furent ceux-ci :

— « *Arè*, ami, que vient-il faire ici? »

Je ne donnai pas à mon serviteur le temps de répondre.

— « Mais, leur dis-je, ce serait à moi de vous adresser cette question : Pourquoi m'avez-vous appelé auprès de vous? Quoi! vous me mandez et vous ignorez pour quoi je viens? Où donc est cette foule de malades, d'agonisants, que votre chef m'avait prié de venir visiter? Je vois que, grâce à Dieu, vous vous portez tous à merveille et j'en remercie le ciel.

— « Ah! Père, ne dis pas que nous sommes bien portants, protesta-t-on de toutes parts. Nous sommes tous malades, tous, tous. Vois donc, ce n'est que d'hier que nous commençons à mieux aller. »

Et tous se prirent à gémir, à tousser, à geindre, en prenant les poses les plus maupiteuses. D'aucuns se plaignaient de la tête, d'aucuns du ventre, d'autres du cœur ou de l'estomac. Enfin, à les en croire, il n'y avait pas au camp une seule personne bien portante. Je n'étais

pas homme à m'en laisser imposer davantage, par ces simagrées ; cependant, afin de contenter mon monde, je dus feindre de les croire sur parole et de leur distribuer un peu de camphre contre les maux de tête, et quelques pilules laxatives pour les autres affections imaginaires.

L'instant d'après, *Kopa* me servait un bon repas de renne gras, accompagné de langues, et personne ne pensait plus aux maladies que ma présence venait de faire naître et de dissiper. Après le dîner, les conversations, ou plutôt le brouhaha général des voix qui s'entrecroisaient sans attendre une réponse, roulaient sur les vives alertes que ces bons chrétiens prétendaient avoir éprouvées pendant l'été. C'était là leurs dernières nouvelles et les seules qu'ils jugeassent dignes d'intérêt.

Le caractère foncièrement timide des Dènè leur fait voir sans cesse des ennemis là où il n'y en a pas l'ombre. Ils s'imaginent toujours être entourés d'embûches, vexés, attaqués, opprimés et poursuivis par des ennemis acharnés. Ils ont tous le délire de la persécution. On me dira que c'est un reliquat malheureux de leurs anciennes querelles intestines de tribu à tribu ; que c'est le résultat de leur genre de vie misérable, vivant seuls, perdus au milieu des bois, fuyant en quelque sorte la société de leurs semblables ; que c'est très probablement la conséquence du fait de leur immigration dans ces déserts affreux, immigration à laquelle ils

assignent pour cause déterminante les mauvais traitements que leur faisait subir un peuple puissant dont ils étaient devenus les esclaves.

J'admets toutes ces raisons, mais je n'en constate pas moins que la nation danite est travaillée en bloc par le délire de la persécution, et seulement en été. Dès que l'hiver arrive avec son cortège de neiges, de brouillards et de glace, les esprits reprennent leur assiette normale, et tous ces phénomènes cérébraux disparaissent. Personne ne pense plus aux *Dènè-djiéré* ou revenants, aux *Nakànè* ou ennemis, aux *Éyounnè* ou fantômes, et chacun dort paisiblement sans crainte d'être transpercé pendant son sommeil.

— « L'été dernier, commença à me dire Kopa, nous avons été terriblement tracassés. Notre pays avait été envahi par des ennemis innombrables.

— « C'est vrai, lui dis-je. Jamais les cousins ou maringouins n'avaient été aussi nombreux et aussi altérés de sang humain. Ils pullulaient aussi autour du fort et de la mission. Quelle abominable engeance !

— « Nous te parlons d'ennemis véritables, Père ; d'ennemis palpables, en chair et en os comme nous. Nous avons vu leurs feux de bivouac tout autour du grand plateau *Kha-dier*. Sur les bords de la rivière Dease, où nous sommes allés chasser, on ne pouvait pas vivre tant ils nous harcelaient.

— « Combien vous ont-ils tué de gens? Avez-vous eu beaucoup de blessés?

— « Ts! ts! ts! Tu plaisantes toujours quand on te parle sérieusement. Ce n'était pas pour rire, va. Des hommes de six pieds, vêtus en beau drap fin, portant des casquettes galonnées d'or ou des rubans sur leur bonnet, ayant une barbe fourchue et de longs cheveux roux.

— « Bon! des Anglais alors! Des officiers de marine! Pour les dépeindre si bien vous avez dû en approcher de bien près. Mais il fallait que ces ennemis fussent peu farouches, pour vous permettre de les détailler si exactement. En auriez-vous capturé un vivant?

— « Mes amis, notre Père est incrédule, s'écria Kopa un peu surexcité, mais cependant se possédant encore et souriant par politesse. Pris un vivant, dis-tu? Bien mieux que cela, *Éroutsié*, la Dent-Cassée, que tu as dû voir au camp de l'Orignal, en a tué deux pour sa part. Nous avons vu le sang, il y avait beaucoup de sang, oui, il y en avait.

— « Et les cadavres, les avez-vous vus? Éroutsié a eu la berlue. Le sang qu'il a aperçu devait être du sang de renne ou de perdrix. La peur fait voir bien souvent des ennemis là où il n'y en a pas l'ombre. »

Je crus qu'une émeute allait éclater parmi ces bonnes gens d'ordinaire si paisibles, mais aussi si enthousiastes, si facilement surexcitables et, partant, si prompts à perdre tout contrôle d'eux-mêmes. Il s'éleva contre moi un

tohu-bohu d'indiscibles protestations ; et plus ils criaient, plus je riais. Hommes, femmes et enfants braillaient, gesticulaient, protestaient de toutes leurs forces, sous l'impression de sentiments divers : amour-propre froissé, préjugés heurtés de front, témoignage de leurs sens récusé, convictions méconnues et comptées pour rien, toutes leurs raisons mises à néant, et par qui ? par un étranger. Le chef Kopa lui-même, d'ordinaire si calme et si doux, ne put maîtriser son émotion.

— « Père, s'écria-t-il avec une véhémence que je ne lui connaissais pas, tu parles comme un enfant. *Arèkhé*, mes amis, il faut excuser notre Père, il n'a pas d'esprit. Les Blancs sont tous incrédules, sceptiques, mécréants.....

— « Eh bien, je veux bien concéder quelque chose, lui dis-je. Toi, chef, qui es si bon chrétien, peux-tu m'assurer avoir vu ces *Dènèdjiéré* ou ennemis, dont tu parles ?

— « Certainement, je les ai vus. *Khou-édikkwa !* si je les ai vus ! Tous ici nous les avons vus, tous, tous.

— « Oui, oui, c'est vrai, s'écria-t-on de tous côtés, moi aussi je les ai vus ; tous, nous les avons vus.

— « Et moi, donc.

— « Et moi aussi.

— « Moi également, s'écrièrent cinquante voix.

— « Moi, ajouta la jeune femme d'*Étsoukwi*, je les ai surpris qui me faisaient signe d'aller à eux ; mais je m'en suis bien gardée.

— « Moi, dit un jeune homme, *Ékhé-a*, je les ai entendus siffler comme des loups affamés. »

Et le tintamarre recommença de plus belle.

— « Silence ! mes enfants. Raisonnons, s'il vous plaît, leur criai-je. Il est évident que je ne puis vous considérer tous comme des menteurs.

— « Ah ! ah ! vous voyez ! C'est bien vrai.....

— « Mais, d'un autre côté, je ne puis concevoir comment d'aussi braves gens que vous aient tant d'ennemis sur la terre. Qui donc serait assez méchant pour vous haïr, pour chercher votre mort ?

— « Oh ! oh ! » Et tous de rire de jubilation ; cette louange, d'ailleurs méritée, chatouillant leur amour-propre.

— « Examinons, cependant. Voyons un peu. Vos voisins du nord, les Bâtards-Loucheux, et ceux du nord-ouest, les Loucheux, sont tous d'excellents chrétiens. Les soupçonneriez-vous de comploter votre destruction ?

— « Certainement non. Pas ceux-là. Ils sont bons, nous les connaissons. Ce sont nos parents.

— « Très bien, mes amis. Vos voisins de l'ouest, les Peaux-de-Lièvre du Mackenzie, sont vos propres parents aussi. Comment seraient-ils devenus vos ennemis ?

— « Pas eux, non plus. C'est impossible ; nous en sommes garants.

— « Et moi aussi. Les Dènè du sud, Plats-côtés-de-chien, Esclaves, Couteaux-jaunes et

Tchippewayans, furent sans contredit vos ennemis acharnés dans l'ancien temps; mais voilà nombre d'années qu'ils sont baptisés, qu'ils se conduisent en chrétiens et ne pensent plus à tendre des embûches aux autres peuplades. Les suspecteriez-vous encore ?

— « Non, non; nous les voyons chaque été dans les barges, en allant au Portage de la Loche. Ils sont de notre race; ce sont des Dènè comme nous et non des ennemis. Nous les connaissons bien, maintenant.

— « Parfaitement. Il ne reste plus alors que vos voisins de l'Est et du nord-est, les Esquimaux. Oh ! pour ceux-là, je les crois capables de tout dol et de tout méchef; mais je sais aussi qu'ils sont foncièrement riverains; qu'ils ne s'écartent pas du littoral de la mer Glaciale et de l'embouchure des fleuves qui s'y jettent; qu'ils redoutent extrêmement les forêts et les montagnes; qu'ils n'ont pas les cheveux roux ni la barbe fourchue; et surtout qu'ils sont vêtus de peaux et non de drap fin, ni coiffés de casquettes galonnées d'or.

« Donc, en dernière analyse et tout bien pesé et considéré, mes enfants, comme vous vous accordez tous à dire que vous êtes tracassés par des légions d'ennemis, sans qu'aucun de vous en ait été tué, blessé ou fait prisonnier, m'est avis que c'est le diable en personne naturelle avec toute sa cour, qui vous tarabustent; parce que vous ne vivez pas assez chrétiennement sans doute. »

Si mes bons *Kha-tchô-Gottinè* avaient vu *Yatʳèhnonttay* lui-même, le Déchu, s'abattre comme un oiseau de proie au milieu d'eux, avec les cornes, la queue et les ailes qu'ils lui prêtent, ils n'auraient pas été plus épouvantés qu'ils le furent par ma déclaration. Mille protestations s'élevèrent autour de moi quoique très respectueuses.

— « Non, Père, ce n'est pas le diable et sa suite. Il n'y a point de diables dans notre pays. Que Dieu nous en préserve ! Jamais nous n'avons entendu dire qu'il y eût, sur nos terres, quoi que ce soit d'endiablé. C'est bon, peut-être, pour le pays des Blancs.

— « Mes enfants, je vous dirai comme feu le vénérable évêque américain de Buffalo : « *The devil, my friends, he is every where !* » Oui, il est partout, ou plutôt il a de partout des émissaires ; car il n'est pas Dieu pour tout remplir de sa présence. Il ne faut donc pas vous étonner d'en être tarabustés comme les autres humains.

— « Non, non, cent fois non, reprit Kopa avec véhémence. Ce n'est pas le diable. Quoi ! j'aurais vu le diable, moi ? Jamais de la vie je ne le croirai. Je ne suis pas un saint, tant s'en faut ; cependant je tâche de vivre selon la loi de Dieu, et je puis te garantir, Père, que je n'ai jamais vu le diable de ma vie.

— « Mes enfants, quand même vous le verriez, vous n'en seriez pas plus coupables. Ce n'est pas un crime d'avoir vu le diable.

De grands saints l'ont vu et l'ont mis en fuite.

— « Eh bien, nous ne sommes pas de ces saints-là. Jamais, au grand jamais, nous n'avons vu de diables, entends-tu ? Ce devait être des loups que nous avons vus.

— « C'est ça, fis-je, en riant de ce recul. Des loups vêtus de drap fin, portant des rubans sur leurs bonnets galonnés; des loups ayant des barbes fourchues de vieux rennes. »

Ils se mirent tous à rire aux éclats.

— « Eh bien, dit Kopa, il faut que nous l'ayions imaginé. Ce doit être la crainte de la solitude qui nous a fait voir ces ennemis; car, pour ce qui est des diables, Père, aussi vrai que nous avons des boyaux, *sé ttsiyé tta*, il n'y en a point dans notre pays. »

Ils en dirent tous autant. Ainsi finit cette discussion orageuse quoique amicale. Mon expédient réussit à merveille et je restai maître de l'opinion, qu'il importait de diriger, en cette sotte matière. Un quart d'heure après, ces gens simples et bons s'entredisaient encore à voix basse :

— « Moi, je n'ai jamais rien vu.

— « Ni moi non plus.

— « Moi, j'ai bien rencontré du sang; mais ce pouvait être le sang d'un renne blessé, ainsi que l'a dit notre Père, qui a plus d'esprit que nous.

— « Moi, dit une femme, — la même qui assurait tantôt avoir reçu, de ces ennemis, des

invites galantes, — moi je ne crois plus à ces balivernes. On entend sans cesse parler d'ennemis et on n'en voit nulle part.

— « Nous serions bien à plaindre, si le diable était dans notre pays. Cela n'est pas possible, n'est-ce pas ?

— « Assurément non. Que Dieu nous en préserve ! Allons, n'en parlons plus, car cela pourrait bien l'y faire venir, comme quand on parle du loup. »

Et chacun retira timidement son épingle du jeu ; de sorte que, en définitive, ils disaient tous comme David en parlant de la Judée, expurgée des géants et des monstres par sa vaillante petite troupe des Forts d'Israël :

— « *Non est Shaytan in viâ nec inimicus* ». « Il n'y a pas de diable par les chemins, pas plus que d'ennemis (1). »

16 novembre. Je passai les journées des 16 et 17 novembre dans ce camp, y célébrant le saint sacrifice et y entendant les confessions. J'y fis huit baptêmes et eus la consolation de rhabiller les deux jeunes ménages que la jalousie ou la mésintelligence avaient disjoints ; mais, au lieu de la foule de moribonds que l'on m'avait annoncée, je ne vis qu'un seul homme légèrement indisposé et une vieille femme malade depuis des années d'un cancer dans l'aine, maladie incurable dont elle mourut peu de temps après.

(1) Rois.

J'eus le regret de constater, dans ce camp comme chez d'autres Danites, que l'avarice y avait remplacé l'antique hospitalité, depuis que l'amour du lucre leur faisait entreprendre de longs voyages au service de la Compagnie; depuis que le désir d'acquérir et de réaliser de gros bénéfices par le commerce des fourrures ou par les engagements dans les forts et les missions, avait fait place à la simplicité de mœurs et de goûts des anciens jours. Mais ce progrès est dans l'ordre sinon voulu par Dieu, du moins permis par sa Providence. A mesure que le désert se police, l'âpre désir du gain chasse l'hospitalité patriarcale.

L'Indien souffre moins et jouit davantage; mais est-il plus heureux et meilleur ? C'est une question à examiner.

Ces Dènè seraient cependant de très bonnes gens dans toute l'acception du mot, — puisque l'hospitalité n'est guère plus en usage chez nous, civilisés, — si la Religion chrétienne tolérait deux petites licences : le divorce et la polygamie. Quelque doux que soit le joug de l'Évangile, on ne peut nier que, relativement à ces deux points grossiers, il ne soit beaucoup plus parfait et plus héroïque à porter que celui de la Loi mosaïque et de la Loi naturelle. Pour les épaules d'hommes aussi libres de tout frein, de toute entrave sociale, de toute loi coercitive que le sont ces sylvicoles, l'unité, la sainteté et l'indissolubilité du mariage chrétien constituent, à proprement parler, le seul et le plus

lourd de leurs fardeaux. Passe encore quand ils ont beaucoup d'enfants, cette fécondité de leur épouse, cette nombreuse postérité qu'ils recherchent et souhaitent de toute l'ardeur de leur âme, les consolent du caractère souvent acariâtre de leur moitié et la leur fait chérir et respecter. Mais persévérer dans la fidélité ou dans l'unité conjugales avec une femme stérile! Ah ! voilà qui dépasse le jugement et la compréhension des Dènè. Ce n'est que la mort dans l'âme et par un sacrifice héroïque qu'ils consentent à vivre solitaires et sans honneur, considérés comme des arbres secs et improlifiques. Aussi, je n'hésite pas à considérer les Danites mariés et qui vivent dans la chasteté et la fidélité conjugales, au milieu de la liberté du désert et de l'effrénement des bois, comme de véritables saints, malgré les défauts et les préjugés inhérents à leur rusticité. Tels étaient sans contredit Patrice Kopa, Lazare Békkʳa-kʳayélli, Joseph Étsoukwi, Banlay-tchô, et une foule d'autres Indiens de ces deux camps reculés. Dailleurs, on ne compte point de célibataires parmi eux, cette plaie odieuse de nos pays civilisés.

17 novembre. — Le jeune homme qui avait laissé sa femme à *Nonᶜéni*, Yénawéloun, et la jeune femme qui y avait laissé son mari, Fwa-étsi, sont partis ce matin pour aller les retrouver. Je m'aperçus avec joie, pour leur moralité, que les deux chefs Kopa et Tsélikfwô n'étaient pas étrangers à ces séparations transitoires. Ils les fomentaient sourdement tous

les deux, dans le but d'augmenter l'importance de leur bande respective, en attirant chacun à soi les jeunes gens de l'autre camp. Il ne faut pas s'étonner de ces rivalités mesquines. Elles ne sont en petit, ici, que ce qu'elles sont ailleurs, sur une plus vaste échelle.

Je fus consolé de voir les deux jeunes gens entrer sur-le-champ dans mes vues conciliatrices, avec une générosité et une promptitude touchantes.

— « Père, m'avaient-ils dit, la veille au soir, ne nous refuse pas les sacrements à cause de notre légèreté; demain matin, avant que tu ne partes, nous serons déjà en route pour *Non-ᶜéni*.

Ils partirent en effet, pendant que je me préparais à célébrer la messe. Yénawétloun ne fut pas inquiété, il était le beau-frère de la Marmotte; Kopa ne crut pas devoir le retenir. Mais il en fut autrement de Fwaétsi. Ce chef, en la gardant chez lui, voulait obliger son mari à venir l'y rejoindre; ce qui aurait grossi son camp d'un ménage de plus. Mais Eᶜoutsié n'entendait pas la chose de cette oreille. De là la division, et toujours pour la même cause : l'orgueil des chefs outrepassant l'étendue de leur mandat et portant atteinte à la liberté de leurs subordonnés, par abus dans l'exercice de leur autorité.

Cela ne pouvait se tolérer.

J'observais tout du coin de l'œil sans paraître rien voir ni entendre, le nez dans mon bré-

viaire et récitant les prières préparatoires à la sainte Messe. Kopa et ses affiliés cherchaient tous des échappatoires pour retenir la jeune femme dans leur camp.

— « Laissez-moi donc partir, leur disait-elle. Il y a bien assez longtemps que je demeure ici sans but ni utilité aucune.

— « Ton mari viendra te rejoindre ici, dis-donc. On le lui a fait dire par Yéna. Qui te presse de nous quitter? Ne vaut-il pas mieux que ce soit lui qui courre après toi? Il t'en ménagera d'avantage.

— « Non, c'est moi qui m'en suis séparée par un coup de tête. C'est à moi à l'aller rejoindre. Le prêtre me l'a dit. D'ailleurs mon mari me demande ; j'aime mon mari, et le prêtre aussi. Je ne veux pas leur désobéir.

— « Tête dure, va! Le père ne t'a pas querellée en public. Il ne t'a rien dit. Nous aussi, nous l'aimons, le prêtre. Attends donc qu'il soit parti, puis tu partiras.

— « Non, je veux partir pendant qu'il est ici ; parce que après son départ vous me retiendriez encore, répondit-elle avec courage et fermeté. Il y a bien assez longtemps que j'ai délaissé mon mari ; je suis coupable de tout ce qu'il aura pu faire de mal par dépit, le Père me l'a dit. »

Et les larmes lui en montaient aux yeux, tout en arrimant son pauvre bagage sur son petit traîneau.

— « Quelle tête ont les femmes! reprenait le chef à demi-voix. Dis donc, Fwaétsi, le Père

te fait dire d'attendre un peu. Il veut que tu entendes la messe avant de partir. Voyons, tu ne saurais partir avant la messe ; c'est Dimanche, aujourd'hui. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la messe, aux sources de l'Anderson. »

Me voyant mis en scène, j'y entrai résolument.

— « Qu'y a-t-il mes enfants, vous parlez de moi, il me semble ?

— « Oh ! rien, Père, absolument rien, dit le chef. »

Mais Fwaétsi me cria de la porte :

— « Mon Père, faut-il que j'entende la sainte messe avant de partir ?

— « Ce qu'il y a à faire avant de prier, ma fille, c'est de contenter Dieu en remplissant tes devoirs. Ton devoir, en ce moment, est d'aller retrouver ton mari le plus promptement possible. Pars ; tu prieras en route. »

Elle ne se le fit pas dire deux fois, l'excellente enfant. Elle me donna la main, fit le signe de la croix, s'attela vaillamment, raquettes aux pieds, à son petit traîneau, et prit toute seule, environ une heure après le départ de Yénawétloun, le chemin qui m'avait amené chez Kopa l'avant-veille ; ne s'inquiètant nullement d'un grand vent d'Est qui lui chassait au visage des tourbillons de neige glacée.

S'il n'y a pas de l'héroïsme dans cette conduite chrétienne, je ne sais pas où en trouver. Il est bien à craindre que beaucoup de ces pré-

tendus sauvages ne soient un jour nos propres juges devant le trône de Dieu.

J'avais été reçu avec un enthousiasme cordial, dans le camp de Kopa. Malgré la petite querelle d'Allemand que je leur avais intentée à propos des *Dènèdjiéré*, ils ne m'en voulaient pas le moins du monde. — On pardonne tout à ceux que l'on aime. — Et ils me virent prêt à prendre le chemin du Grand Lac des Ours, avec des plaintes et des murmures. Naturellement je dus faire la sourde oreille. Je savais que le Dènè est un grand enfant point méchant, point malicieux, mais cependant jaloux des caresses et des mamours paternelles du prêtre. C'est une véritable tutelle que nous exerçons à l'égard des Peaux-Rouges. Les Européens ne sauraient l'imaginer, parce que leurs facultés sont de même mesure et capacité que celles du prêtre. Mais devant le prêtre et même devant tout Européen, celles des Peaux-Rouges s'affaissent, se rapetissent et rampent, à très peu d'exceptions près; parce que notre raison domine la leur.

La présence d'un Blanc parmi eux et surtout celle d'un prêtre est donc un honneur qu'ils apprécient et dont ils sont jaloux. Comme des enfants gâtés, ils les voudraient tous pour eux seuls, ces honneurs, ces visites amicales et paternelles, ces conversations religieuses ou instructives; et quand ils voient qu'on veut aussi les prodiguer à leurs autres frères, ils boudent et se choquent.

Pauvres hères ! ces plaintes étaient encore un moyen de me faire comprendre qu'ils tenaient à moi, qu'ils appréciaient mes courtes visites. On ne regrette que ce que l'on estime.

18 novembre. — J'ai déjà dit que, pour me rendre des sources de l'Anderson au Grand Lac des Ours, j'avais deux autres journées de marche à faire, à travers le grand steppe *Kha-Dier* et la montagne Sinueuse. J'appris avec bonheur, chez Kopa, qu'il existait un sentier entre son camp et la maison du Soldat, laquelle était située sur le bord de la baie Smith. Seulement, on n'y avait plus passé depuis le commencement du mois, et il avait été comblé par les chasse-neige, qui soufflent toujours avec violence dans ces parages élevés.

Kopa et *Mitséat'a* ou La Montagne s'offrirent pour m'accompagner jusqu'à l'entrée de ce sentier. Le suivre ne serait plus, alors, qu'une affaire de perspicacité naturelle et de sondages mécaniques. Cela ne nous effrayait nullement, nous deux Tadi'alè.

Au bout d'un quart d'heure de marche, nous étions sortis du *brûlé* au milieu duquel s'élevait le camp, et nous nous trouvions sur le plateau dénudé, bordé à gauche par une lisière de bois vert qui nous séparait du lac *Hè-dékk'alè*. En face de nous, s'étendait le petit lac *Ttaëkkè-naghéni*. A droite, la longue muraille blanche de *Ti-dé'ay*

Il régnait, dans cette affreuse plaine, un vent d'Est si terrible et si froid, que je ne pus l'af-

fronter et dus me jeter à plat-ventre sur mon traîneau, en cachant mon visage. Je ne me relevai que lorsque nous fûmes arrivés à une première trappe que *Mitséat'a* avait tendue le long de cet ancien chemin. Un malheureux corbeau s'y trouvait pris par la patte.

— « Oh ! ces misérables corbeaux ! exclama la Montagne. Il dévorent tous les appâts de mes pièges. »

Sur ce, il dégage l'oiseau du traquenard, lui tord le col et le laisse pour mort, croyant l'avoir tué. Mais le corbeau retourne son col et s'en va bon train, avec sa patte pendante et son large bec entr'ouvert de souffrance et d'angoisse.

La Montagne le poursuit, le rejoint, lui saute dessus à pieds joints, lui arrache les plumes, l'enterre dans la neige à grands coups de crosse de fusil, et, cette fois, croit l'avoir bien tué et s'en va.

Nous le suivons et faisons nos adieux à Kopa, qui s'en retourne au camp. A peine avons-nous fait quelques pas que : « croak ! croak ! » C'est maître Corbin, poudré à blanc comme un tabellion d'antan, traînant son habit noir en lambeaux et sa jambe cassée, qui insulte à son bourreau en se sauvant vers la forêt, qu'il parvient à atteindre.

Nous traversons un étang, puis un ruisseau, en nous dirigeant vers l'Est. Le premier est *Ttaë-kké-naghé ai*, encore une source de l'Anderson.

Nous obliquons un peu au sud et rencontrons une autre trappe, à gauche du sentier. Un beau renard argenté (*Canis decussatus*) s'y trouve pris par la patte. Cette fois La Montagne ne se possède plus de joie. C'était une fourrure de quatre pelus, c'est-à-dire de dix francs, qu'il venait de gagner. Le bonhomme en perdait la parole et l'intelligence. Il ne répondait à mes questions que par des sons incohérents. Il ne me comprenait plus. Sans doute, il calculait déjà ce qu'il achèterait au fort avec ces dix francs. « Bonne journée! bonne journée! »

Voyant qu'il tardait à tuer le pauvre renard, qui haletait de douleur, comme le corbeau, sous la cruelle morsure du traquenard, je déchargeai un grand coup de bâton sur la tête de l'animal. Subitò La Montagne recouvra la parole.

— « *Énédjin*! Voyez donc mon Père qui ne veut plus que je prenne de renards! exclama-t-il. Voilà qu'il va me tuer celui-ci à coups de bâton, comme si c'était un chien ou un loup! Ah! nous ferions de belles affaires, de cette façon. Attends, attends, je vais t'apprendre, Père, à expédier un renard proprement et de la bonne manière. »

Avant d'avoir terminé son *speech*, mon homme avait pris, sur son traîneau, une longue et forte baguette, effilée et durcie au feu, et l'avait enfoncée sans pitié dans l'anus du renard. Il la promena en tous sens dans le corps de l'animal qui en soubresautait d'an-

gustie, et lui en perfora tous les viscères et surtout le cœur.

Puis il le laissa à terre expirant et durement empalé de sa gaule durcie, comme un sodome musulman enfilé sur un paratonnerre.

— « Voilà, dit La Montagne, voilà, Père, ce qui s'appelle tuer proprement le renard. Tu vois, ça n'endommage pas la peau, tandis que, à coups de bâton, la peau de celui-ci aurait été meurtrie. De plus, tu m'aurais empêché d'en traquer d'autres dorénavant, parce qu'il y a un *gofwen* (tabou) sur chaque chose, en ce bas monde, et dès qu'on le néglige ou qu'on le dédaigne, crac! plus rien ne réussit à l'homme (au Dènè).

Quinze pas plus loin dans la même direction mais à l'intersection d'un autre sentier, celui que je devais suivre pour aller au lac des Ours, un autre renard se trouvait pris. Cette fois l'animal était gomme-gutte clair; un renard d'un pelu seulement, c'est-à-dire de 2 fr. 50. Peu importe; je crus que La Montagne allait se mettre à danser. Il courut comme un enfant vers sa nouvelle proie, et, avant que j'eusse le temps de casser la tête au pauvre renard, afin de lui épargner d'atroces et inutiles souffrances, il vous le seringua d'importance avec un autre pal qu'il lui laissa également dans le corps. Puis, se relevant d'un air glorieux, il me dit en regardant le dos de sa main gauche et en comptant sur ses doigts,—non sans hésitation:

— « Cela fait, voyons, quatre et un... cinq,

ikkèla ! ; oui, cinq pelus en bonnes marchandises que j'ai gagnés aujourd'hui. Par mes ancêtres ! une bonne journée. Oh ! je t'en remercie de tout mon cœur, Père ; car, sans nul doute, c'est toi qui m'as procuré cette bonne chance. Les biens éclosent devant tes pas....

— « Sans compter les corbeaux, fis-je, l'interrompant en riant.

— « Och ! fit l'Indien. Celui-là, c'est le diable qui me l'a envoyé.

— « Si tant est qu'il y ait du diable dans ton beau pays, hein ! »

Il me tendit la main en riant, me montra le sentier, hélas ! comblé, que je devais suivre, me fit mille recommandations prudentes, et retourna à ses renards pour les seringuer de nouveau. Il paraît qu'ils n'en meurent pas aussitôt. C'est affreux. Il dut les dépouiller sur place tandis qu'ils étaient encore chauds.

Nous traversâmes, Tadi^{r}alè et moi, une quinzaine de marécages de lichen épars dans le steppe stérile, franchîmes la montagne Sinueuse entre le segment *L'ét^{r}alè* et *Ti-dé^{r}alè* et campâmes dans la forêt qui en couvre les déclivités méridionales.

19 novembre. Nous descendîmes quatre terrasses naturelles, sur chacune desquelles nous rencontrâmes autant de lacs ; puis débouquâmes sur la rivière *Ra-inkwènè* ou de la Jambe de l'Outarde, que les explorateurs anglais de 1826 nommèrent Haldanes-River. Elle nous conduisit au port naturel *T^{r}ou-koyintti*,

le Port, qui mesure trois quarts de lieue de long sur un kilomètre de large. Nous nous trouvions alors sur les eaux congelées du Grand Lac des Ours, à mi-chemin entre les baies Deases et Smith.

C'était le soir. Levant la tête vers le rivage qui surgissait en amphithéâtre rapide, à notre droite, j'aperçus deux maisons à l'américaine ou *log-houses*, en avant desquelles se dressait un grand sapin aux branches élaguées à l'exception de sa tête chenue ; un mai de joie. Aussitôt nous nous y transportâmes, et, deux minutes après, nous nous reposions à côté d'un bon feu, chez Philippe Yéttanétel, appelé le Soldat à cause de ses moustaches. Son demi-frère, Joseph Norqway dit l'Efflanqué ou *L'outsiétʳa*, autre vieille connaissance de mes lecteurs, logeait avec lui dans une pièce contigue.

Yéttanétel ou le Soldat était un constructeur de maisons convaincu et obstiné. Cet homme pas plus que son frère ne demeurait jamais en loge, sauf quand la chasse au renne l'exigeait. Après avoir construit une maison en bois équarris, sur la pointe Keith, en 1865, il l'abandonna après la mort de son beau-frère, *Naʳatʳiéha,* pour aller en bâtir une autre à l'extrémité de la baie Smith. Mais il me vit arriver au lac des Ours, en 1866, et alors, abandonnant ce projet, il vint reconstruire sa maison sur la pointe des Gros-Lièvres, à deux ou trois cents pas de la mienne.

Malheureusement, sa fille d'abord, puis sa femme ensuite y moururent, en 1867-68, et, conformément au *gofwen* danite qui veut qu'on abandonne ou qu'on démolisse toute habitation dans laquelle une créature humaine a rendu l'âme, il quitta de nouveau sa demeure et vint la reconstruire à *Trou-koyintti*, où je le trouvai ce jour-là avec son demi-frère et une vingtaine de Gens du Poil.

Je n'avais plus revu ces pauvres délaissés depuis l'année précédente, et ils avaient une soif ardente de prière, de confession et de communion. Aussi, me reçurent-ils avec joie et m'obligèrent-ils à passer deux jours en leur compagnie.

20 novembre. Je vis à *Trou-koyintti*, une femme un peu volage à laquelle son mari, un chrétien solide, avait appendu le diable derrière le dos, une grossière image de Metz qui représentait les tourments des damnés.

— « Vois, me dit d'un ton dolent ce mari peu aimé, vois ce que je suis obligé de faire, pour essayer de convertir ma femme ! Il n'y en a pas sur terre de plus revêche et désobéissante. Cependant je suis le fils d'un Blanc, moi, et depuis que j'ai vu la mort de près, en 1867, je me conduis d'une manière exemplaire. Tout le monde peut l'attester. Alors pourquoi n'en fait-elle pas autant, cette femme que j'aime, et qui me paye si mal de mon amour ? Je lui ai suspendu le diable dans le dos, afin qu'elle en ait peur et qu'elle change de vie. Eh bien, je ne parviens pas à la faire trembler. »

Tout en faisant à cette épouse légère une remontrance paternelle, j'engageai secrètement son mari à ne pas prendre les choses trop au vif, et surtout à ne pas mépriser sa femme en public, de crainte qu'elle ne l'abandonnât à la première occasion.

Huit jours avant mon arrivée, un chaman aussi bête que redouté, *Tson-kfwô*, la Dyssenterie, était mort dans ce camp et mort impénitent, en dépit du baptême qu'il avait reçu un an auparavant. Il n'avait cessé de faire la jonglerie jusqu'à ses derniers moments, niant Dieu, blasphémant, déchirant en tout petits morceaux l'image du Christ-Rédempteur, et appelant à son secours son compère en chamanisme, *Khé-rwô* les Pieds-tors.

Cette mort de réprouvé épouvanta tous les Indiens du camp. Ils m'assurèrent qu'on l'entendait plaindre toutes les nuits et appeler au secours du fond de son tombeau. Ce même soir, comme j'étais à prendre mon repas, une femme survint, qui nous dit d'un air égaré :

— « Ah ! mes amis, Tsonkfwô n'est pas mort. Vous devriez aller voir, car je viens de nouveau de l'entendre pleurer et appeler au secours. Pourquoi notre Père ne bénit-il pas son tertre ? Cela ferait cesser les prodiges qui nous épouvantent depuis la mort de ce sorcier. »

Eu égard à ce qui m'avait été dit de la fin de ce malheureux, je ne pus pas accorder cette bénédiction ; mais après souper je m'en allai à son tombeau, afin de m'assurer si le jongleur

n'avait pas été enseveli vivant. Inutile de dire que je n'entendis ni bruit ni plaintes. C'était un effet de la terreur que cet homme inspirait encore après sa mort. Le printemps suivant, à cause de cette même mort, le Soldat abandonna cette quatrième maison, et alla s'en construire une cinquième non loin du Mackenzie. Il n'y a aucune raison pour qu'il s'arrête en si beau chemin, puisque les bois de construction ne coûtent rien, dans le Nord.

22 novembre. Ayant appris, hier soir, qu'il y avait un autre camp de Gens du Poil à l'extrémité de la baie Smith, dans les bois, je résolus d'aller le visiter, après que j'eus fini avec les Gens du Soldat. Il y avait précisément chez lui un jeune Esclave que j'avais baptisé et marié en 1869, Émile *Dékkè-woya*, lequel devait s'en retourner dans ces parages ; car il y avait laissé sa femme et toute la famille de celle-ci. Lui, était orphelin. Il m'offrit de m'y accompagner, et j'acceptai aussitôt ses services gratuits.

Nous partîmes du Port *Tʼou-koyintti*, le 22 novembre, à 5 heures du matin, par — 12° centigrades de froid seulement. Une véritable rareté, à cette époque de l'année. Grâce à une glace presque dépourvue de neige et sur laquelle nous pûmes galoper sans raquettes, nous allâmes très vite. Nous longeâmes le rivage septentrional de la baie Smith, suivant la recommandation du poète :

« *Litus ama*.....
« *Altum alii teneant*... »

et, douze heures après, nous avions dépassé l'archipel *Ndou-intl'on*, et allions camper à la pointe de la montagne Steppe, *Nont'yen-kfwè*, dont le précipice nous surplombait. Là, sur une langue de terre peu boisée et appelée *Ttsou-tchô-nadâzé-èhta*, Dékké-woya me raconta par quelle manière merveilleuse ces rivages, qui, disait-il, avaient été très peuplés autrefois, auraient été transformés en un immense et affreux désert.

CHAPITRE XII

Racontars de Conjureurs.

Fin du Voyage.

Métempsycose.— Horrible fin d'un conjureur. — *Klinch-an-eye* et ses révélations. — Je me rends dans les grands steppes de la baie Keith. — Retour périlleux sur la baie Smith. — Retour à Notre-Dame de Bonne-Espérance. — Ma derniere mission au fort Norman. — Je passe dans le *Far-West*.

22 novembre 1872. — « Jadis, commença Dékkè-woya, tous ces arbres que nous voyons autour de nous, ces voliers de perdrix blanches que nous avons rencontrés, ces bandes de rennes qui croisent notre sentier, ces troupes de loups qui les suivent, furent des hommes comme nous. Je n'ai pas appris pour quelle raison ni par quel moyen ils furent métamorphosés en arbres, en oiseaux ou en quadrupèdes; mais ce que l'on m'a assuré comme très positif, c'est que souvent ils reprennent leur première forme. Pendant le jour, ils demeurent tels que tu les vois; mais, la nuit venue, ils redeviennent hommes et persécutent les vivants. Seulement il n'est pas donné à tout le monde de voir ces merveilles, d'être témoin de ces transformations. Les chrétiens ne les voient pas et les prêtres encore moins; mais les conjureurs, les charmeurs les voient, et c'est

pourquoi on les appelle Voyants, *Nakohin*, et pourquoi tant de jeunes gens aspirent à devenir conjureurs, même de nos jours.

« Tiens, je vais te citer des faits qui te convaincront :

« Une fois, un de nos compatriotes partit pour aller visiter ses filets sur la glace d'un grand lac. La nuit venue, il ne put retrouver son chemin et arriva sur une partie du rivage qui lui était inconnue. Ayant aperçu la lueur d'un campement en plein air, il se dirigea vers ce bivouac pour y passer la nuit. Notre parent y fut bien reçu et bien traité. Ces étrangers étaient très gais et très polis. Ils faisaient rôtir du poisson devant le feu. Ils partagèrent avec lui leur repas et l'invitèrent à coucher chez eux.

« Mais le lendemain, à son réveil, tout avait disparu. Notre parent se trouva couché dans la neige, au bord du lac, et, en se levant, il effaroucha un volier de perdrix, qui s'enfuirent à tire-d'aile des petits trous de neige dans lesquels elles avaient passé la nuit.

« Tu vois donc, Père, que ces gelinottes avaient été des créatures humaines, dans les ténèbres; mais que, de jour, elles reprenaient leur première forme d'oiseaux. »

C'était la même croyance dont *Ralli*, on le sait, voulait me convaincre. Dékkè-woya entrait dans les détails.

« Une autre fois, continua-t-il, un de nos parents s'égara à la chasse. » — Toujours éga-

rés, les Dènè. — « La nuit venue, il aperçut de la boucane dans la forêt et y courut. C'était un bivouac en plein air. Un inconnu très grand y était campé tout seul et faisait rôtir une loche pour son souper. Cet étranger accueillit très bien notre compatriote, il partagea sa loche avec lui et le fit coucher à son côté. Le lendemain, à son réveil, notre homme se retrouva dans la neige à côté d'un grand sapin. C'était l'homme à la loche, ce sapin. Il venait de reprendre sa première forme aux premières lueurs du jour. »

Je me dispense de rapporter les autres récits du jeune Esclave. Loups, martres, rennes, écureuils eurent leur légende, avec quelques légères variantes, mais toujours sur le même thème fabuleux renouvelé des Grecs.

23 novembre. — Le lendemain, nous dépassâmes l'île Plate, *Ndou-nnè-wétti*, et l'espèce de défilé que forment, de chaque côté de l'île, les deux chaînes de *Nontʳyen-kfwè*, au nord, et de *Kfwè-ttsen kfwè*, au sud. Nous passâmes devant l'embouchure de la rivière *Kkʳa-tsè-yé-dié*, ou des Saules secs, et les deux îlots qu'elle y forme, pour aller dîner sur la pointe boisée *Étché- kwéyé* ou la Queue allongée. J'ai déjà dit que la rivière des Saules secs est le déversoir à demi-souterrain de mon lac.

Nous atteignîmes le rivage occidental de la baie Smith au nord de *Kfwè-kkʳa-tlàné*, dans une localité montueuse dont les mamelons dénudés et enfouis sous les frimas me firent l'effet

de dunes de sable. Je n'ai pu constater leur nature. Le camp auquel appartenait Dékkè-woya était situé dans la forêt, non loin du lac. Nous y arrivâmes vers 3 heures, pendant que les hommes étaient encore à la chasse. Il ne s'y trouvait qu'un petit nombre de personnes.

Lorsque ces bonnes gens eurent appris que j'avais campé avec mes deux Indiens à *Tsoutchô-nadâzé*, la Pointe des deux grands sapins qui se voient de loin, ils manifestèrent leur étonnement :

— « Nous ne campons jamais sur ce rivage, sous la montagne du Steppe, me dirent-ils. Il est plein de génies et hanté de mauvais esprits.

— « J'en ai averti notre Père, leur répondit Dékkè-woya; mais il n'en a tenu aucun compte. « Une excellente raison pour que nous « y campions », m'a-t-il dit; et, de fait, je vous assure que nous y avons très bien dormi.

— « Auriez-vous, par hasard, coupé les deux grands sapins qui s'élèvent à l'extrémité de la pointe? s'écria quelqu'un. C'est un excellent point de repère.

— « C'est du bois vert, répondis-je. Nous l'avons respecté. Mais pourquoi cette question?

— « Ah ! c'est que ce ne sont pas des sapins, mais des hommes.

— « Voyez-donc ! s'écria Dékkè-woya émerveillé et les yeux pétillants de joie. Voyez donc ! Je l'ignorais, sans quoi j'aurais déjà raconté leur histoire à notre Père, qui a faim de ces récits-là.

— « Oui, dit *Khé-ʳwô* le chaman, ce sont deux ennemis, deux Tchippewayans qui, il y a très longtemps, vinrent sur ce rivage pour piller les femmes et incendier les loges de nos parents. Ils avaient à peine débarqué que nos compatriotes accoururent vers eux en grand nombre. Alors, se voyant surpris et perdus, les Tchippewayans levèrent les bras au ciel, et aussitôt, par le pouvoir de leur médecine, ils furent métamorphosés en sapins. Depuis ce temps-là, on les respecte, on ne les coupe pas, de crainte de faire périr deux hommes devenus inoffensifs et qui ont été sévèrement punis. Nous avons pitié d'eux et leur laissons la vie.

— « En vérité, nos charmeurs sont d'une puissance étonnante, observa *Tadiʳalè*. Tu as pu t'en convaincre par ce qu'on nous a raconté de *Tson-kfwô*. Le Soldat m'a dit, à moi, qu'ils avaient eu peur qu'il n'arrivât à ce conjureur la même chose qu'à La Lavette ; car c'est aussi à *Nonᶜèni* que La Lavette ressuscita, il y a cinq ans. »

Je me rappellai alors qu'en 1867, le frère cadet de Lazare *Békkʳa-kʳayelli*, Celui qui va chercher son lard, nommé Barnabé *Bè-bœr-kʳallèli*, Celui qui va chercher sa viande, puis surnommé La Lavette, avait été le héros et la victime d'un drame épouvantable, soit qu'il eût été enterré à l'état de léthargie, soit, comme me le racontèrent ses parents, qu'il les eût trompés en simulant la mort et après leur avoir fait promettre de ne pas l'enterrer avant que

trois jours se fussent écoulés ; parce qu'il devait ressuciter le troisième jour, comme Jésus-Christ.

Faut-il croire qu'il redoutait d'être enterré vivant, sachant avec quelle hâte les Peaux-Rouges procèdent aux obsèques des trépassés, sans même attendre que vingt-quatre heures soient écoulées ? Ou bien faut-il admettre que cet homme voulut en imposer à ses compatriotes en donnant à croire qu'il était un saint?

Je n'ose me prononcer absolument; mais voici le fait.

La Lavette mourut ou parut être mort, et ses parents, au lieu de respecter ses dernières volontés et de veiller son corps pendant trois jours, pensèrent que le chaman avait parlé dans son délire. Ils ne tinrent aucun compte de sa recommandation, et se hâtèrent de le coudre dans sa couverture de laine et de l'enterrer non loin du camp. Ils entourèrent le tertre de piquets et se contentèrent de ne pas lever le camp aussitôt, ainsi que le *gofwen* l'aurait exigé; mais résolurent de demeurer à la même place jusqu'à ce que les trois jours fussent écoulés, afin de voir ce qui arriverait.

Or, toujours d'après les Indiens, il arriva que, le soir même des funérailles, pendant la nuit, nuit noire, pleine de bourrasque et de chasse-neige, les chiens du camp firent un tapage infernal autour du tombeau de La Lavette,

d'où partaient des plaintes lugubres et des appels réitérés.

Mais on n'eut garde d'aller secourir le malheureux jongleur. Personne n'en eut le courage, et le camp tout entier demeura glacé d'effroi. Le lendemain seulement, quand il fit jour, on se hasarda timidement à aller voir. C'était fini, cette fois. La Lavette était bien mort, mais auparavant il était venu à bout de soulever la couche de terre, pas trop épaisse d'ailleurs, qui recouvrait son corps, et de se dresser sur son séant, enveloppé dans son linceul. Débarrassé en partie de cette couverture, l'infortuné allait peut-être parvenir à se tirer de la fosse, pour aller surprendre et épouvanter ses parents, si la meute des *guedets* du camp, effrayée par ces mouvements insolites, et méconnaissant La Lavette, ne s'était précipitée sur le faux-mort et ne l'avait étranglé bel est bien.

Les Indiens trouvèrent son visage rongé et décharné, ainsi que ses bras. Ceux-ci étaient tendus en avant, et ses ongles, enfoncés en terre de chaque côté de la fosse, semblaient encore tenter de soulever le pauvre corps émacié, que la mort avait surpris dans cette affreuse position.

Si cet homme était un hypocrite et s'il avait voulu jouer au ressuscité, pour en imposer à la foule, il faut avouer que son orgueil impie avait été cruellement châtié.

24 novembre. — Du camp de Dékkè-woya,

j'avais espéré pouvoir gagner le fort Norman et la baie Keith par la route ordinaire. A ma grande déception, personne n'y était encore allé, et il aurait fallu ouvrir le chemin de nous-mêmes, Tadiʳalè et moi. Je ne m'en sentis pas la force. A trois, je m'y serais décidé. Faute d'un second compagnon, je dus me résoudre à aller camper de nouveau chez le Soldat, pour entreposer les victuailles que mes bons néophytes m'avaient vendues. Je repartis de chez eux dans l'après-midi du 24 novembre, de manière à aller recamper au bivouac des deux arbres-Tchippewayans, et le 25 au soir je couchai à *Tʳoukoyintti*, où je passai toute la journée du 26.

Sur le soir, il arriva chez Yéttanétel le vieux conjureur infidèle, louche, bête et borgne que j'avais rencontré, l'année précédente, au camp du Petit-Chien, *Dindjié-tchô*, le Grand Loucheux, que les Anglais avaient baptisé par dérision *Clinch-an-eye*, Celui qui guigne d'un œil.

Après m'avoir vainement demandé le baptême, cet homme, qui passait pour un grand sorcier malgré sa stupidité, eut ensuite l'audace de s'enorgueillir devant moi de la sublimité de ses révélations.

— « J'ai trois grands protecteurs dans les bois, me dit-il, qu'il faut que je te fasse connaître. C'est le corbeau, *tʳa-tson*, l'aigle pêcheur ou halière, *tʳou-taë*, et le vison ou foutreau, *tʳè-wa*. Tous trois chantent pour moi pendant la nuit.

— « Ah ! vraiment ? C'est du transcendant. Et que te dit de beau le corbeau, dans ses chants si peu harmonieux ?

— « Le corbeau ! il me chante : « *Na-ti-kokkwènè, ton, sè ta nàyondétʳié. Ey! ey! ey! yohè! Ey! ey! ey! yohè! yohè!* Au commencement du monde, dans les steppes arides, devant moi on a rêvé. Tra la la la ! »

— « Mais, mon ami, les chants de ton corbeau n'ont pas l'ombre du sens commun. Cette phrase n'a ni queue ni tête. Voyons un peu maintenant ce que te dit l'aigle pêcheur.

— « L'aigle ! continua l'halluciné, comme emporté par l'élévation de ses pensées, ah ! je le vois souvent pendant les nuits d'été, et il me chante : « *Ya-kkè, yawin tchô tʳa-wékkwin ; yakkèzin dinlloué étin déha !* » — Au ciel, j'ai entendu le mugissement des eaux ; du ciel je te rapporte du poisson ! » L'aigle m'en a donné, de ce poisson céleste, et je m'en suis nourri. »

Je haussai les épaules de pitié et fis grâce à l'aliéné des chants de son vison. « Mon pauvre ami, lui dis-je, ta tête n'est pas solide et je t'engage à te soigner, si tu ne veux la perdre tout à fait. » Mais le charmeur ne m'écoutait pas. Tout entier à ses ravissements, il s'écria de nouveau :

— « Ce n'est pas tout, cela. Mon bonnet aussi chante pour moi, pendant la nuit. Je suis le seul dont le bonnet chante. »

Je n'en doutais nullement. Les Indiens se

pâmaient d'un fou rire. — « Et que te dit ton bonnet ? » lui demandai-je.

— « Mon bonnet ! Il me chante : « *Édé-déyétʳié ! Édé-déyétʳié !* Je me rêve moi-même ! Je me rêve moi-même ! »

C'était avec de telles inepties que ce pauvre fou essayait de se donner pour voyant et prophète. Tels sont tous les conjureurs danites. *Ab uno disce omnes.*

27 novembre. -- Ayant appris chez le Soldat qu'il existait un sentier battu, entre sa demeure et le fort Norman-Franklin, à travers la montagne de l'Armoise, *Klô-tsen-éwa,* je me rendis à ma mission de Ste-Thérèse par cette voie, qui me fit traverser 19 lacs ou grands marais. Le 30, à 2 heures de l'après-midi, j'étais rendu chez moi, et, sans délai, je me transportai dans les steppes *Tʳa-tta-ttsôghè*, chez les Esclaves, mes ouailles. J'y fis dix baptêmes, entendis toutes les confessions, et m'en revins camper à la mission, le 4 décembre.

Le lendemain j'étais déjà en route pour la cabane du Soldat, que je ne devais atteindre que le 9. J'étais arrivé au bord de la baie Smith le 8, au soleil couchant. Le rivage en étant, de ce côté, un steppe aride et sans arbres, il n'y avait pas à hésiter : il fallait traverser la baie sur le champ, ou bien revenir sur nos pas jusqu'à la forêt, pour camper.

Nous préférâmes aller de l'avant, bien que, le soleil s'étant couché fort rouge, un vent violent ne fût à craindre. Nous eûmes du calme

jusqu'au tiers de la baie ; puis le vent commença effectivement à souffler. Ce fut d'abord un petit vent piquant de l'Est, qui fit glisser sur la glace vive la neige poudrante ; mais c'était le prélude du *khamatsan*. Une heure après, il se déchaînait dans toute sa rage et nous soufflait au visage, sans rémission ni arrêt, des tourbillons d'une neige aussi ténue que des cendres et aussi brûlante que de la braise.

La nuit nous surprit dans cette longue traversée. Elle nous cacha entièrement la vue de la montagne du Steppe, qui aurait pu guider notre marche, et nous fit perdre le sentier. Par méprise, Tadiʳalè suivit longtemps une ancienne crevasse de la glace ressoudée puis découverte par le vent, et semblable à un sentier tracé par un traîneau. A la fin, je m'aperçus qu'elle était parallèle aux deux rivages, qu'elle nous avait fait tourner le dos au vent d'Est que nous devions avoir sur la joue droite, et qu'elle allait nous conduire immanquablement au camp de *Kfwè-kkʳa-tlanè*. J'en avertis aussitôt Tadiʳalè ; mais, lorsqu'il lui fallut retrouver le sentier perdu, il me fit décrire d'interminables zigzags, gelant sur place et en proie à une anxiété facile à imaginer.

Tout à coup, l'enfant se retourna vers moi ; car il courait devant les chiens :

— « Mon Père, la tête me tourne. Malheur ! C'est comme si je décrivais des cercles incessants. Je ne sais plus où je suis ni où je vais. Si tu n'es pas apte à nous conduire sur le

rivage septentrional, nous sommes perdus, il nous faudra coucher sur le lac. Mes jambes gèlent; je ne les sens plus; et l'intérieur de mes mitaines est dur comme roche. Mes pauvres mains! mes pauvres jambes! »

Et l'enfant se mit à pleurer.

— « Plutôt que de coucher sur le lac, je marcherai, s'il le faut, toute la nuit, » lui répondis-je. Je tirai mes mitasses et les lui enfilai autour des jambes. J'enlevai mes moufles et les lui suspendis au cou. « Moi, je fais assez de mouvements pour me réchauffer sans cela, lui dis-je. Je passe devant; suis-moi fidèlement avec les chiens. Hourra! en avant, et agite-toi tant que tu pourras, au lieu de marcher recoquillé comme un escargot. »

Je décrivis un angle droit avec la direction qu'avait suivie Tadi'alè, et je me mis à courir de toutes mes forces, les mains nues et les jambes sans mitasses. J'avais si chaud que je transpirais et fus obligé de relever les oreillettes de mon kolback. Les chiens me suivaient de près. Il n'y avait donc aucun danger. Environ dix minutes après, mes pieds rencontraient un sentier dur, que je jugeai aussitôt être celui que nous avions suivi pour aller chez Dékkè-woya, le 24 novembre; mais Tadi'alè ne voulut ni le reconnaître ni le suivre, tant il était désorienté.

— « Écoute, lui dis-je, je suis sûr de moi. Ce sentier va chez le Soldat; seulement il nous faut marcher contre le vent. » Et je me mis à

courir. « Et si tu ne veux pas me suivre, ajoutai-je, eh bien, vas où tu voudras. Bonne nuit ! »

Quand l'enfant vit mon assurance, il prit le parti de me suivre. Moins d'une demi-heure après, la sombre silhouette de *Nont'yen-kfwè* se dessina au milieu de la poudrerie.

Le pauvre enfant pleura de joie en revoyant la terre, et cependant il s'obstinait encore à me soutenir qu'il ne connaissait pas ce rivage et que nous étions égarés.

— « Tu le reconnaîtras demain, de jour, lui dis-je. En attendant, campons ici, puisqu'il s'y trouve du bois mort à discrétion, et du sapin vert pour le campement. »

Nous bivouaquâmes sous le promontoire du Steppe-Montagne.

Le lendemain, nous arrivâmes chez le Soldat, et le 10, je repris le chemin de Non-'èni, sans passer par le camp de Kopa, vu qu'il existait un autre sentier qui, de cette baie, se dirigeait directement sur l'archipel *Ndou-intl'on*.

Je ne rentrai à ma résidence de N.-D. de Good-Hope que le 18 décembre, après quarante et un jours de voyage et après avoir parcouru plus de 260 lieues anglaises, à pied et à la raquette. J'avais traversé par deux fois 168 lacs de toutes dimensions et 13 cours d'eau.

En janvier 1877, je renouvelai le même voyage avec Tadi'alè et un jeune Bâtard-Loucheux nommé *Tchanè* ou le Vieillard. Mon but était l'installation au lac des Ours de mon suc-

cesseur dans cette mission, M. Georges Ducot, de Bordeaux, un jeune missionnaire arrivé en 1874. Cette expédition circulaire dura 45 jours; mais je m'en revins par le Mackenzie et décrivis ainsi un immense cercle. Après avoir triomphé de tous les dangers, je manquai de périr avec Tchanè presque à la porte de la mission de Good-Hope, par suite de l'intensité extrême du froid, — 49° 30' centigrades, jointe à un vent violent du nord, qui faillit paralyser nos forces et même celles de nos chiens, et faire de nous tous des cadavres.

*
* *

Je n'ai pas la prétention de raconter ici tous les événements de ma vie de missionnaire et de coureur-des-bois sous le Cercle polaire arctique. Un sixième volume serait nécessaire, si je voulais ne rien omettre; mais alors je risquerais fort de produire la satiété et peut-être pis encore.

Je dois donc me borner à ces pages.

Je donnai ma dernière mission aux Indiens du Grand Lac des Ours de mars à juin 1878. J'eus l'occasion d'y voir une soixantaine de Danè Sécanais, venus du versant occidental des Montagnes-Rocheuses, sous la conduite d'un petit chef de très farouche réputation, la Tête du Castor blanc, *Tsa-pfui-pâ*.

Ces Indiens sont blancs, avec de grands yeux noirs fendus en amande. Je n'en ai pas vu un seul qui eût les yeux bridés ou obliques. Leurs

femmes et leurs filles sont belles et ressemblent un peu à des Tamoules. Comme ces Hindoues, elles portent des anneaux dans le nez; mais elles les insérent dans le septum et non dans l'une ou l'autre narine.

Les Peaux-de-Lièvre m'ont dit qu'ils étaient largement circoncis.

En retournant dans le Bas-Makenzie, en 1876, j'étais bien résolu à y demeurer jusqu'à mon trépas, n'estimant pas de fin plus enviable que de m'endormir et de reposer au milieu de mes chers enfants des bois. Dieu en décida autrement.

Une blessure interne que je me fis à la poitrine, dans mon dernier voyage d'hiver, m'occasionna une hémoptysie telle que je dus chercher un climat plus chaud et des cieux plus cléments.

Au mois de mars 1879, je partis pour le lac Athabasca, après avoir passé l'hiver à la mission de la Providence. Je pus explorer les bouches et les deltas de la rivière la Paix et en lever la carte, que daigna publier la *Royal Geographical Society*, de Londres, avec un rapport circonstancié de mes excursions dans cette contrée.

Au mois de juin suivant, je m'embarquai pour le lac la Biche et remontai la rivière Athabasca jusqu'à ce magnifique et pittoresque bassin, qui se trouve dans le district et future province de la Saskatchewan.

On m'y confia la fondation d'une mission

ou réduction chez les Tchippewayans du lac Froid et de la rivière Castor, et je jetai chez eux les fondements de la mission-ferme de St-Raphaël, au lac des Hameçons.

J'y ai passé des jours heureux jusqu'en l'année 1883, qui vit mon retour définitif en France. Mais le récit de mes longs et nombreux voyages dans les vastes prairies du *Far-West* ne peut pas être contenu dans ces pages. Il formera le sujet d'un ou de deux autres volumes, si mes bienveillants lecteurs me font l'honneur d'accueillir favorablement celui-ci.

FIN

CARTE DES EXPLORATIONS
de l'abbé Émile Petitot, dans les déserts du
GRAND LAC DES OURS.

Publiée, en 1875, par la Société de Géographie

Échelle de 1:2100.000

Kilomètres

Milles anglais (1609 mètres)

Émile Petitot del. d'après la carte de Sir John Franklin, de 1825.

CARTE du Grand Lac des OURS tel que connu entre 1825 et les Voyages d'Émile PETITOT

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION I

CHAPITRE PREMIER. — *Exploration de la rivière des Peaux-de-Lièvre.*
Reconstruction du fort Frankin. — Départ pour le Grand Lac des Ours. — La Roche-aux-Aigles. — La Peau-de-Lièvre et ses dangers. — Le Siège-de-la-Vie. — Capture d'un ours noir. — Danse de l'ours. — Le Glacier fondant et la montagne *Ti-della*. — Camp du chef Le Brûlé. — Coutume judaïque. — Traversée du lac de l'Eau renaissante. — Mon premier exploit de Pathfinder. — Chasse au renne. — Lac du Grand-Vent, source de la Peau-de-Lièvre. — Arrivée au Grand Lac des Ours 1

CHAPITRE II. — *Le Grand Lac des Ours.*
La baie Smith. — Une armée de rennes. — La rivière de l'Arc-suspendu et la Grande Pointe. — Fort Norman. — Topographie du Grand Lac des Ours. — Une truite monstrueuse. — Le hareng d'eau douce. — Steppes. — Massacre des *Tʿouné*. — Épisode de Mackenzie Grand Cou. — Expédition de Franklin, de 1825-27. — Expédition de Déase et F. Simpson. — Expédition de Richardson et Raë. — Le lieutenant Hooper au Grand Lac des Ours 41

CHAPITRE III. — *Les Indiens du Grand Lac des Ours.*
Histoire d'une famille affamée. — Le vivant enterré avec le mort. — Arrivée des *Tʿa-kfwélé-ʿottiné*. — Un vilain tour. — Le Voyant *Nni-dénichié*. — Vexations. — Le printemps au Grand Lac des Ours. — Onze personnes massacrées pour une belle. — Établissement de la première mission française. — Châtiment. — Petit enfant enterré vif. — Exemple d'indifférence cruelle — Le repas des âmes 85

CHAPITRE IV. — *Voyages et chasses dans les steppes.*
Le steppe du Grand Rapide. — Aspect des steppes du lac des Ours. — Extrême abondance de rennes. — At-

taqués par des rennes. — Pâque danite. — Divinité lunaire des Dènè. — Une chasse sur le seuil d'une porte. — Nouvelle chasse. — Le Ver du renne. — Noms multiples de ce ruminant. — Voyage dans le Dernier Steppe. — La rivière aux Eaux noires. — *Fwa-kfwé*. — Démonstrations affectueuses des Indiens. — Douceur et surexcitabilité des Esclaves. — Dureté de cœur d'un Indien. — Encore un enfant enterré vivant. — Danse. — Traversée périlleuse de la baie Keith 123

CHAPITRE V. — *Voyage à la baie Mac-Vicar et à la montagne des Maringouins.*
Départ pour la baie Mac-Vicar. — *Nni-nkon* — Pointe à la grenouille. — Grotte *Wéyié-zatla* et le Gros Ver qui nage. — Montagne des Ours et baie Mac-Vicar. — Un divorce de loups. — Rencontre de deux loges flanc-de-chien. — Montagne des Maringouins. — Horde des Gens du Poil. — Grand ours noir. — Beaucoup de bruit pour rien. — Horde en marche. — Je suis élu chef. — Le tabou des raquettes. — Difficultés pour obtenir mon retour. — Je repars seul. — Docilité de *Nni-nkon*. — Souffrances du voyageur, au printemps. — Rochers de glace. — Beaux phénomènes lumineux. 175

CHAPITRE VI. — *Descente périlleuse de la Télini-Dié.*
La Télini-Dié ou rivière Franklin. Une avarie — Tombeau indien. — Khanda, le cannibale. — Mort mélancolique de deux Dènè. — Le Grand Rapide. — Descente du grand Rapide en canot d'écorce. — Arrêtés par les glaces. — Traversée d'un torrent. — *Tsadjiyé* se noie. — Sauvés par un banc de gravier. — Ascension de la Montagne-du-Rapide. — Vallée de la Télini. — Orage et crue subite du torrent. — Apparition des barques du lac des Ours. — Délivrance . 227

CHAPITRE VII. — *L'été au Grand Lac des Ours*
Ascension du Mackenzie en canot d'écorce. — La touée. — La déverse du Grand Lac des Ours prend en glace au mois de Juillet. — Aspect des steppes, en été. — Nouveaux cas de réincarnation. — Pieuse ruse d'une catéchumène. — Un été de quarante jours. — Retour à Good-Hope 265

CHAPITRE VIII. — *A travers le pays du diable.*
La patrie des Cochons. — Terreurs superstitieuses des Indiens. — Traversée d'une forêt incendiée. — La

montagne et le lac *Rat^ou*. — Traversée périlleuse des *Kfwé-tchô-détellé*. — Réputation surfaite du lac du Diable. — Lac des Grands-Foins et défilé montagneux. — Lacs du Carcajou et du Castor géants. — L'Hydre des Peaux-de-Lièvre va rejoindre l'Hydre de Lerne. — Je suis l'itinéraire de Franklin. — Lacs des montagnes. — Hygiène économique 285

CHAPITRE IX.—*Découverte des sources de l'Anderson*. Tristesse et abandon. — Départ pour le lac Colville. — Une famille ingénieuse. — Enfant tué accidentellement. — Départ pour le lac Petitot. — Traversée des lacs Colville et Petitot. — Course à la lune. — Camp des *Kha-tchô-Gottiné*.— Enfant métamorphosée en renne. — Le feu des âmes et le feu des martres. — Travail du Dimanche puni providentiellement . 317

CHAPITRE X. — *Seconde exploration aux sources du fleuve Anderson*.
La ruse engendre méfiance. — Inconvénients d'une yourte mal faite. — Où trouver des sauvages? — Rêve et conversion d'Ella. — Craintes superstitieuses. — Plus que naïve. — Conseil de jongleur. — Mode de chasse hindou. — Une rencontre émouvante. — *Tadi^ralé*. — Sur le grand lac Petitot. — Nous l'échappons belle. — Arrivée à la baie *Non^cèni*.— Loups enragés. — Exploits d'un Indien. 363

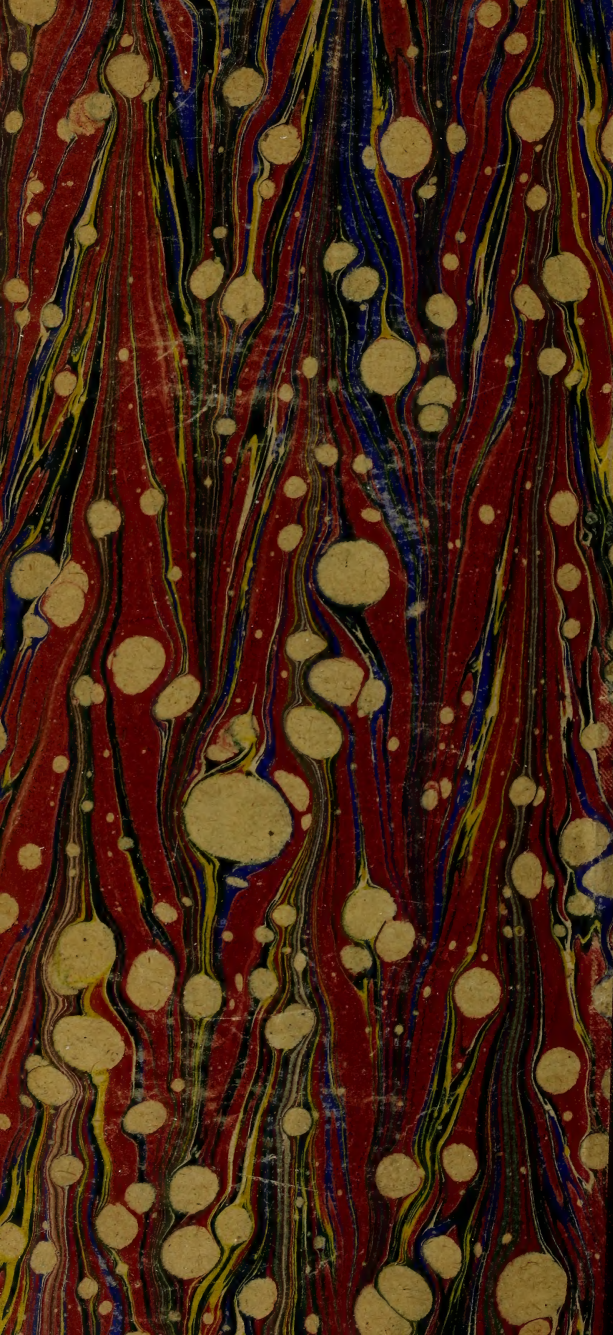
CHAPITRE XI. — *A travers les camps danites*.
Inhospitalité de la Marmotte jaune. — Assassinat de trois Métis français. — Traversée du plateau *Khadier*. — Sources du fleuve Anderson. — Pusillanimité des Peaux-de-lièvre. — Les *Déné djiéré* ou revenants d'été. — Héroïsme d'une jeune femme. — Départ pour le Grand Lac des Ours. — Manière de tuer le renard. — *Ti-dé^ray*. — Baie Smith. — Maison du Soldat. — Un mort qui ressuscite. — Départ pour la plage *Kfwè-k^ra-tlané* 409

CHAPITRE XII. — *Racontars de conjureurs*.
Métempsycose. — Horrible fin d'un conjureur. — *Klinch-an-eye* et ses révélations. — Je me rends dans les grands steppes de la baie Keith. — Retour périlleux sur la baie Smith. — Retour à N.-D. de Bonne-Espérance. — Ma dernière mission au fort Norman. — Je passe dans le *Far-West* 451

TABLE DES GRAVURES

Pages.

1. Rivière des Peaux-de-Lièvre. Roche-aux-Aigles . . . . . Frontispice.
2. Grand Lac des Ours. Baie Smith 40
3. Grand Lac des Ours. Baie Keith (côté ouest) . 84
4. Grand steppe Dié-tchô-ellon-tʳièlè. *Parhélie*. 125
5. Grand Lac des Ours. Baie Keith (côté est). *Aurore boréale* 223
6. Débâcle de la Télini-Dié 247
7. Vallée de la Télini-Dié vers son embouchure . 255
8. Montagne Ra-tʳou-youè 293
9. Lac du Carcajou géant, ou Faraud 300
10. Lac du Castor géant, ou Pie IX. 303
11. Chasse aux rennes dans les steppes 383

Paris. — Imp. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

8. F